À propos de ce livre.

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

COURS
D'HISTOIRE ANNAMITE

À L'USAGE
DES ÉCOLES DE LA BASSE-COCHINCHINE
PAR

Pétrus-Jean-Baptiste TRƯƠNG-VĨNH-KÝ.

———

1er VOLUME

COMPRENANT LES PREMIÈRE, DEUXIÈME ET TROISIÈME ÉPOQUES
HISTORIQUES JUSQU'À LA SECONDE DYNASTIE DE LÊ,
DE 2874 AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'EN
1428 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

———

1re Edition.

SAIGON
IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT.

1875

Repaginé par LP : 6 sept. 13

AUX ÉLÈVES DES ÉCOLES BE LA BASSE-COCHINCHINE.

C'est à vous, jeunes gens, que je dédie ce livre ; c'est pour vous que je l'ai fait.

En entreprenant de l'écrire, j'ai voulu vous familiariser avec cette riche et belle langue française, par le récit de l'histoire de notre pays.

J'ai espéré que cet exposé de faits qui vous sont connus, dans une langue que vous apprenez, vous aidera à vous pénétrer plus aisément de toutes ses délicatesses, et vous permettra d'en saisir plus commodément le génie. En un mot, j'ai voulu vous être utile, puissé-je ne m'être point trompé .....

Et plus tard, quand vous aurez acquis la science qui permet de critiquer, soyez indulgents pour ceux qui vous auront précédés, en songeant qu'ils n'ont pas toujours eu, comme vous, pour s'instruire, les puissants moyens qu'une administration pleine de sollicitude vous distribue si largement.

Chợ-quán, le 1er avril 1875.

Pétrus - TRƯƠNG-VĨNH-KÝ.

———

CHO HỌC TRÒ
CÁC TRƯỜNG ĐẤT NAM-KÌ.

———

Ớ các trò trai trai, ta xin kiếng sách này cho cac trò, vì làm nó ra là làm cho các trò coi. Dùng tiếng Pha-lang-sa là tiếng đã rộng mà lại hay mà chép truyện đất nước ta ra cho anh em coi cho quen thuộc tiếng ấy, trông rằng lấy cái tiếng anh em đang lo học mà thuật lại truyện anh em đã hiểu biết thì sẽ giúp anh em cho dễ thông ý tứ léo lắt và hiểu rõ cốt cách tiếng ấy hơn.

Nói tắt một lời, ta muốn làm ích cho anh em, chớ chỉ ước làm vậy mà được như làm vậy…

Đến sau, khi anh em học đã thành taài, biết bắt biết hạch được, thì xin hãy dong thứ cho kẻ lớp trước anh em, vì những kẻ ấy thuở trước chẳng có được những phương tiện mà học hành như anh em bây giờ nhờ Nhà nước đầy lòng lo lắng đã liệu biện cách rộng rãi cho làm vậy đâu.

Tai Chợ-quán, ngày 25 tháng 2 năm 1875.

P.-J .- TRƯƠNG-VĨNH-KÝ

Table des matières

AVANT-PROPOS. 4
PREMIÈRE ÉPOQUE. 5
PREMIÈRE DYNASTIE. — Hồng-Bàng-thị. 5
DEUXIÈME DYNASTIE. — Thục. 8
TROISIÈME DYNASTIE. — Triệu. 9
DEUXIÈME ÉPOQUE. — De la naissance de Jésus-Christ jusqu'en 968. 11
I. Division administrative du pays d'Annam par le gouvernement de Hán. 11
II.Tô-định. 12
III. Deuxième soumission de l'Annam à la Chine, 144 ans. 12
IV. Trois royaumes en Chine. 13
V. Sous la domination de la Chine pour la 3e fois : 314 ans (de 226 à 540). 13
VI. Dynastie de Tiền-lý. 14
VII. Sous la domination chinoise pour la 4e fois : 336 ans. 15
VIII. La dynastie de Ngô (939). 19
TROISIÈME ÉPOQUE. — De 968 après Jésus-Christ à 1874. 20
PREMIÈRE DYNASTIE. — Dynastie de Đinh. 22
DEUXIÈME DYNASTIE. — Dynastie de Lê antérieure. 23
TROISIÈME DYNASTIE. — Famille de Lý (postérieure) : Lý-thái-tổ. 24
QUATRIÈME DYNASTIE. — Dynastie de Trần. 33
Trần-thái-tông, 1er roi de la dynastie de Trần. 1225-1258. (33 ans.) 33
Trần-thánh-tông (Khoán), 2e roi de la dynastie de Trần.1278-1299. (21 ans.) 35

Trần-nhơn-tông, 3e roi de la dynastie de Lý.1279-1293. (14 ans.) 36
Trần-anh-tông (Thuyên), 4e roi de la dynastie de Trần.1293-1314 (21 ans.) 40
Trần-minh-tông (Mạnh), 5e roi de la dynastie de Trần.1314-1330: (15 ans.) 42
Trần-hiến-tông, 6e roi de la dynastie de Trần.1330-1342 (12 ans.) 43
Trần-dũ-tông, (Cáo) 7e roi de la dynastie de Trần.1342-1370. (28 ans.) 44
Trần-nghệ-tông (Phủ), 8e roi de la dynastie de Trần.1370-1373. (3 ans.) 46
Trần-duệ-tông (Cạnh) 9e roi de la dynastie de Trần.1373 - 1378 (4 ans.) 47
Trần-phế-đế (Kiên) 10e roi de la dynastie de Trần.1378-1390 (12 ans.) 49
Trần-thuận-tông (Ngung), 11e roi de la dynastie de Trần.1390-1399 (9 ans.) 52
Trần-thiếu-đế (An), 12e roi de la dynastie de Trần.1399-1041 (2 ans.) 55
Hồ-qúi-ly.(1402.) 56
Hồ-hán-thương. 56
Giản-định (Ngổi), 13e roi de la dynastie de Trần.1407-1410 (2 ans.) 59
Trùng-quang-đế (Trần-qúi-khoáng),14e et dernier roi de la dynastie de Trần. 60
1410-1414. (4 ans.) 60
Domination des MINH.— LUTTE DE DIX ANS. 63
GUERRE DE L'INDÉPENDANCE. PAR LÊ-LI OU LÊ-LỢI. 64
TROISIÈME EPOQUE. 74
CINQUIÈME DYNASTIE. (Seconde dynastie de Lê (1422-1875) 74
Lê-thái-tổ (Lê-lợi) fondateur de la dynastie de Lê (postérieure) 1428-1434 (6 ans). 74
Lê-nhân-tông (Bang-kì), 3e roi de la dynastie de Lê. 1443-1460 (17 ans) 79
Lê-thánh-tông (Tư-thành), 4e roi de la dynastie de Lê. 1460-1498 (38 ans) 82
Lê-hiến-tông (Tăng ou Huy), 5e roi de la dynastie de Lê. 1498-1505. (7 ans) 84
Lê-túc-tông (Tuân), 6e roi de la dynastie de Lê.1505, 6e mois (du 6e au 12e mois) 86
Oai-mục-đề (Tuấn), 7e roi de la dynastie de Lê. 1505-1510 (5 ans) 86
Lê-tượng-dực-đế, 8e roi de la dynastie de Lê.1510-1517: (7 ans) 88
Lê-chiêu-tông (Ý), 9e roi de la dynastie de Lê. 1517 à 1523 : (7 ans.) 90
Lê-cung hoàng (Xuân), 10e roi de la dynastie de Lê.1523-1528 (5 ans.) 93
Mạc-đăng-dong, usurpateur. 1527-1530. (3 ans.) 94
Mạc-đăng-dinh, 2e usurpateur.1531. (11 ans.) 95
Lê-trang-tông-dũ-hoàng-đế (Lê-ninh), 11e roi de la dyn. Lê.1553-1549 (16 ans.) 96
Lê-trung-tông võ hoàng-đế (Huyên), 12e roi, dynastie de Lê.1549-1557 (8 ans.) 98
Lê-anh-tông (Lê-duy-ban), 13e roi de la dynastie de Lê.1557-1572 (15 ans.) 99
Lê-thế-tông nghị hoàng-đế (Lê-duy-Đàm), 14e roi dynastie Lê. 1573-1600 (27 ans.) 103
Lê-kính-tông-huệ-hoàng-đế (Lê-duy-tân), 45e roi, dynastie Lê. 1599-1619 (20 ans.) 108
Lê-thần-tông (Lê-duy-kì), 16e roi de la dynastie de Lê.1618-1643. 110
Lê-chơn-tông-thuận-hoàng-đế (Lê-duy-hựu), 17e roi de Lê. 1643-1648 115
Lê-thân-tông (roi pour la seconde fois). — 1649-1663 : 13 ans. 117
Lê-huyền-tông-mục-hoàng-đế (Lê-duy-cũ) ,19e roi dynastie Lê.1663-1673 (9 ans.) 123

Lê-gia-tông-mĩ-hoàng-đế (Lê-duy-hội), 20e roi, dynastie Lê.1672-1675: (4 ans).....126
Lê-hi-tông-chương-hoàng-đế (Lê-duy-hiệp), 21e roi dynastie de Lê. 1675-1705. 130
Lê-dũ-tông (Lê-duy-đường), 22e roi de la dynastie de Lê. 1705-1729. 133
Vĩnh-khánh-đế (Lê-duy-phường), 23e roi de la dynastie de Lê. 1729-1732.....135
Lê-thuần-tông (Lê-duy-tường), 24e roi de la dynastie de Lê.1732-1735. 135
Lê-ý-tông (Lê-duy-thìn), 25e roi de la dynastie de Lê.– 1736-1740. 136
Lê-hiển-tông (Lê-duy-đào), 26e roi de la dynastie de Lê. 137
COCHINCHINE. 139
Révolte de Tây-sơn. 139
Lê-chiêu-thống, 27e et dernier roi de la dynastie de Lê, 1786-1788. 144
DYNASTIE DES NGUYỄN. Gia-long, roi d'Annam. 165

PETIT COURS

D'HISTOIRE ANNAMITE

A L'USAGE

DES ÉCOLES DE LA BASSE-COCHINCHINE.

AVANT-PROPOS.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Les monuments littéraires étant rares dans le pays des Orientaux, les annalistes, pour flatter leurs souverains, inventèrent des légendes afin de confirmer le droit divin de la royauté.

En principe, tout gouvernement a commencé par le régime patriarcal ; mais la famille s'étant multipliée, il a fallu partager l'autorité pour maintenir ses membres dans les principes généraux de la société.

Pour diriger une population devenue nombreuse, des chefs furent désignés ; des règlements furent établis afin de la contenir dans l'obéissance de la loi commune.

Il fallait à ces chefs le prestige : la religion y contribua pour une large part, ainsi que nous l'enseignent la tradition, la légende et les annales.

Les annales d'un peuple sont généralement écrites bien longtemps après les époques el les événements dont elles nous entretiennent. C'est pour cela qu'elles remontent dans leurs récits k des temps reculés dont l'histoire ne conserve nulle trace et qu'elles prennent naissance aux sources obscures de la mythologie

Cependant, on ne doit point dédaigner ces récits des siècles antiques, si exagérés, si confus, si incohérents qu'ils puissent paraître, car, si nous arrivons à les dépouiller de tout ce que l'imagination et l'erreur y ont apporté, nous en retirerons toujours la connaissance d'un fait réel, ou, tout au moins, une indication, une trace qui pourra servir a la recherche de la vérité. C'est pourquoi j'ai admis, dans le

cadre de cette histoire, certains récits des annales de l'Annam qui, bien que fabuleux dans la forme, m'ont paru mériter une place dans ce livre que j'ai divisé, d'ailleurs, en trois parties générales, selon le caractère spécial de l'époque.

L'histoire de l'Annam peut, en effet, se diviser en trois époques:

1er époque : De 2874 jusqu'à la naissance de Jésus-Christ (temps reculés de l'histoire d'Annam).

2e époque : Du commencement de l'ère chrétienne jusqu'à l'an 966 (période de transition).

3e époque: De 968 comprenant les dynasties de Đinh, Lê, Lý, Trần, Lê et Nguyễn jusqu'à nos jours (temps modernes).

———

PREMIÈRE ÉPOQUE.

(Temps reculés de l'histoire.)

SOMMAIRE.

Durée de la 1er époque, 2.874 ans ; trois dynasties royales :

1. Hồng-Bàng-thị régna 2.622 ans; 20 rois : 1. Kinh-dương-vương,

2. Lạc-long-Quân,

3. Hùng-vương

— 1er et sous le même nom jusqu'au Hùng-vương XVIII.

— 2e Thục, régna 50 ans; roi An-dương-vương.

— 3e Triệu, régna 97 ans jusqu'à 111 ans avant Jésus-Christ; 5 rois ; Triệu-vỏ- đề, 71 ans ; Văn-vương, 12 ans ; Minh- vương, 12 ans; Ai-vương, 1 an; Thuật-dương-vương, 1 an.

PREMIÈRE DYNASTIE. — Hồng-Bàng-thị.

Les Annamites placés à côté des habitants du Céleste-Empire, et jaloux de leur grandeur et de leur gloire, font descendre leurs rois d'un des membres de la famille impériale de la Chine, *Thân-nông*. L'arrière petit-fils de *Thân-nông*, appelé Đế-minh, ayant eu dans ses tournées dans le sud, près de la montagne de Ngũ-lãnh, des relations avec une fille de la race des immortels, en eut un fils, Lộc-tục, qu'il établit comme roi des pays du sud sous le nom de Kinh-dương-vương. Le pays qu'il gouverna s'appelait Xich-qủi. Son avènement eut lieu en l'année Nhâm-tuât, 10e année de Đế-nghi en Chine, l'an 2,879 avant Jésus-Christ. Ce premier roi épousa Dông-dinh-Quân, fille de la race du dragon, et en eut un fils, Sùng-lãm, qui lui succéda et fut couronné sous le nom de Lạc-long-Quân.

Comme il était de la race du dragon, il aimait à rester sous l'eau. Le peuple de Giao-chi, tombé dans la misère à la suite des réquisitions provoquées par le passage de l'empereur chinois *Đế-lai*, accourut au bord de l'eau pour réclamer des secours et la présence de son roi.

Lạc-long-Quân se rendit à l'appel de son peuple et vint au camp de l'empereur pour lui rendre visite; mais il ne le trouva pas. Il profita de l'absence de Đế-lai pour enlever Mu-cơ, la favorite du sérail impérial. Il l'emmena avec lui et l'épousa. Il eut d'elle, d'une seule fois, cent œufs qui lui donnèrent cent enfants mâles.

Un jour, il dit à sa femme : « Toi, tu es de la race des génies et moi, je suis de celle du dragon ; nous vivrons difficilement d'accord. Toi, tu vas prendre 50 enfants, et moi autant, et ensuite nous nous séparerons». Ce qu'ils firent.

Lạc-long-Quân, après avoir laissé le gouvernement à son fils ainé, se retira avec les 40 autres enfants à Nam-Hai (mer du sud, mer de Chine).

Son fils aîné fut roi sous le nom de Hùng-vương 1er, et ses successeurs prirent le même nom jusqu'au dix- huitième. Le royaume était appelé Văn-lang, et ses bornes étaient :

A l'est, la mer de Chine (Nam-hải);
A l'ouest, le royaume de Ba-thục ;
Au sud, le pays des Ho-tôn ou *Chiêm-thành* (Ciampa);
Au nord, le Lạc du nom de Đông- đình.

Il était divisé en 15 Bộ :

1.Văn-Lang (où était la capitale).
2. Giao-chỉ (actuellement Hà-nội, Hưng-an et Nam-Dinh).
3. Châu-diên (Sơn-tây).
4. Vỏ-ninh (Bac-ninh).
5. Phước-lộc (Sơn-tây).
6. Viêt-thường (Quảng-bình, Quảng-trị).
7. Ninh-hải (Quang-yên).
8. Duong-tuyên (Hải-dương).
9. Lục-hài (Lạng-sơn).
10. Vo-dinh (Thai-Nguyễn et Cao-bằng).
11. Hoài-hoang (Nghệ-an et Hà-tỉnh).
12. Cửu-chân (Thanh-hoá).
13. Binh-giao.
14. Tân-Hưng (Hung-tuyên).
15. Cửu-đức.

C'est du règne de Hùng-vương 1er que date l'usage chez les Annamites de se tatouer, usage qui ne cessa que sous Anh-tông, de la dynastie de Tran, au plus tard.

Les habitants de Giao-chi (d'Annam), qui vivaient du produit de leur pêche, étaient souvent attaqués et mordus par des monstres de mer tels que serpents, caïmans, requins, etc. Le roi Hùng-vương leur ordonna de se tatouer le corps de manière à pouvoir tromper ces habitants du royaume aquatique par une apparence de peau semblable à la leur.

C'est aussi le même roi qui ordonna de construire les bateaux et les embarcations en forme de poisson et d'y peindre deux yeux pour compléter l'analogie de leurs formes extérieures avec celles de ces animaux que cette ressemblance devait tromper, et par ce moyen préserver les bateaux des coups de queues des monstres marins qui souvent les faisaient chavirer.

Ce sont là les seuls faits qui méritent d'être cités dans le règne de Hùng-vương 1er . Dans ceux des quatre rois qui lui succédèrent, jusqu'à Hùng-vương VI, l'histoire ne trouve rien de suffisamment indiqué ou intéressant qui doive être cité ici.

Sous ce règne, la guerre s'alluma (les annales ne disent pas avec quel peuple). Le roi, voyant que ses ennemis étaient beaucoup plus forts et plus nombreux que lui, envoya un messager parcourir le royaume pour trouver quelqu'un qui voulût se charger de détruire l'ennemi. Le messager, ayant déjà parcouru une partie du royaume, se trouva au village de Phố-đông, du *bộ* de *Vỏ-ninh*, annonçant comme d'habitude l'objet de sa mission, lorsqu'un enfant de trois ans, couché dans son berceau, qui ne riait et ne parlait jamais, entendant le messager royal , délia sa langue pour la première fois et pria sa mère d'inviter le messager royal à entrer dans la maison, qu'il avait à lui parler.

Quand l'envoyé du roi fut en sa présence, il se mit à éternuer une fois, il grandit aussitôt et atteignit dans le même instant la taille et les proportions d'un jeune homme solide et robuste. Il dit alors au messager qu'il se chargeait à lui seul de terrasser l'ennemi.

Le messager, voyant le prodige qui s'était manifesté à ses yeux, n'hésite pas à le croire ; il l'emmène et le présente au roi a qui l'enfant devenu jeune homme demande un cheval et une épée; le roi les lui fait donner sans retard. Aussitôt à cheval, le jeune homme se précipite au devant de l'ennemi en tirant son épée et le met complètement en déroute après lui avoir tué une grande quantité d'hommes. Dans le combat, son épée s'étant brisée, il se sert d'une touffe de bambous qu'il avait arrachée de terre.

L'ennemi, complètement dispersé et en déroute, le jeune homme, sur son cheval, se dirigea vers la montagne Vỏ-ninh qu'il gravit et il disparut ensuite dans les nues.

Le roi, reconnaissant au génie qui s'était caché sous la forme d'un enfant pour sauver son royaume, fit élever une pagode au lieu de sa naissance et lui fit rendre un culte public. Plus tard, la dynastie de Ly lui décerna le titre de Xung-Thiên-thân-vương. Il est connu par le peuple sous le nom de Ông-thánh-giông.

Sous le règne des Hùng-vương, la cour d'Annam était en relations avec celle de Chine.

En 1109 avant Jésus-Christ, la cour d'Annam envoya une ambassade à l'empire chinois. On était alors en temps de paix, et cette ambassade, portant comme cadeaux des faisans blancs, *Bạch-trĩ,* chose excessivement rare, avait pour but caché d'explorer le pays, de se rendre compte de sa force et de renseigner la cour d'Annam sur l'état de ses voisins. Ces ambassadeurs rapportèrent de la Chine l'usage de la boussole qui était inconnue en Annam.

Ce fut l'oncle de l'empereur Thành-vương, Châu-công-đán qui, voyant l'embarras où étaient les ambassadeurs annamites pour s'en retourner chez eux (ils ne connaissaient pas du tout la géographie du pays), leur fit construire une voiture dans laquelle il mit une boussole en leur recommandant de suivre la direction de l'aiguille marquant le midi.

A cette époque, l'écriture et la langue des deux pays étaient différentes ; les annales rapportent qu'on eut besoin d'interprètes et de traducteurs pour les lettres de créance que les ambassadeurs apportaient à l'empereur Thành-vương.

C'est aussi à cette époque, sous un des derniers Hùng-vương, que l'on fait remonter la légende expliquant le motif de l'inondation annuelle des fleuves du Tong-king, croyance qui existe encore de nos jours.

La fille du roi Hùng-vương était la plus belle du monde. Son père l'avait déjà refusée en mariage au fils du roi de Thục, son voisin, lorsque deux jeunes garçons se présentèrent et la demandèrent en même temps. Le roi la promit à celui qui viendrait le premier avec tous les cadeaux de noces qu'il demanderait. Sơn-tinh vint le premier ; il remplit les conditions voulues et obtint la main de la princesse. Il l'emmena ensuite sur le mont Tản-viên, un des plus élevés du Tong-king [1].

Thủy-tinh en fut extrêmement jaloux et voulut s'en venger. Il appela les typhons à son secours et en accabla son rival, comptant le faire périr, lui et la haute montagne; mais ses coups n'aboutirent à rien. Sa rage et sa fureur ne cessèrent pourtant pas, et chaque année et de nos jours encore, la croyance voit dans ces immenses trombes, appelées typhons, la vengeance de Thủy-tinh persister. Cette énorme masse d'eau qui tombe sur les montagnes fait chaque année grossir et déborder les fleuves du Tong-king.

Voici d'ailleurs ce que rapporte la légende sur la vie de Son-tinh :

Un des esprits bienheureux, une fée ayant eu commerce avec un homme de la terre, mit au monde un garçon qu'elle donna à un bûcheron comme fils adoptif. Ce garçon grandit et n'apprit que le métier de son père nourricier.

Un jour qu'il était allé sur une montagne chercher du bois, il vit un arbre de *Trắc* énorme , il voulut l'abattre. Il se mit aussitôt à le couper avec ardeur. Il n'en avait pas encore fait le tour que le soleil se coucha. Il s'en retourna à sa chaumière et revint le lendemain de grand matin ; il fut bien surpris de trouver l'arbre intact. Cependant, il ne se découragea point et se mit à le couper de nouveau, et le soir, au lieu de s'en aller, il resta caché dans la forêt pour observer le miracle. Il vit une vieille femme aux cheveux blancs et à lair digne faire le tour du tronc et promener sur les entailles une baguette qu'elle tenait à la main, et les entailles se fermaient à ce seul contact. Le jeune bûcheron s'élança sur la femme et voulût lui enlever sa baguette, mais celle-ci lui dit d'un ton grave : «Je suis ta mère, écoute un conseil: ne fais pas de mal à cet arbre et je te donnerai mon bâton.» A ces mots, la femme disparut en lui abandonnant sa baguette. Une fois qu'il fut possesseur du bâton, le jeune homme renonça à son métier de bûcheron.

Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, il rencontra une troupe d'enfants qui se faisaient un jouet d'un beau serpent qu'ils venaient de tuer ; il demanda aux enfants de le lui livrer. Dès qu'il fut

[1] On en parle vulgairement : Nhứt cao là núi Tản-viên, binh yên vô sự là tiên trong đời.

entre ses mains, il le porta sur l'eau et fit tourner son bâton au-dessus de lui ; au même instant, le serpent revint à la vie et s'enfuit.

Le lendemain, comme il repassait par les mêmes lieux, il rencontra un jeune et beau garçon , entouré de serviteurs portant des cadeaux à son intention. Le garçon, à la tête de la délégation, lui dit qu'il était envoyé par son père, le roi des eaux , pour le remercier d'avoir sauvé la vie à son fils. Le bûcheron refusa les présents et demanda au fils de Neptune (Long-vương) de le conduire chez son père.

Dans le trajet, il apprit que le roi des eaux avait un livre qui donnait tout ce qu'on pouvait désirer. A son arrivée au palais, il fut reçu à bras ouverts par le père qui était vivement touché du service qu'il avait rendu à son fils. Il lui demanda la faveur de consulter ce livre merveilleux. On ne pouvait évidemment pas la lui refuser. Notre bûcheron profita de ce moment pour partir en emportant le livre.

Le roi du dragon (Neptune) unit son mécontentement à celui de Thủy-tinh pour rendre l'inondation plus forte.

Mais le fameux bûcheron mit son livre sur un rocher qui émergeait du lit du fleuve de Luc-dâu-Giang, dans le Tong-king. Ce rocher s'élevait à mesure que l'eau montait, de sorte que l'eau ne pût jamais même mouiller le livre.

Cependant, le roi de Thục, outré du refus de la main de la princesse et jaloux lui aussi de la voir donner à un autre, avait conservé et légué à ses descendants une haine violente contre la race de Hùng-vương qui devait en périr. Hùng-vương XVIII, qui avait foulé aux pieds tous les principes sacrés de la vie, tomba dans la débauche la plus honteuse et vécut avec toute sa cour dans une mollesse telle que l'ennemi, l'armée du roi de Thục, arrivait déjà à la porte de la ville royale, que le roi et la cour étaient encore plongés dans une profonde ivresse. La ville bloquée, assiégée et enfin prise d'assaut, le roi se précipite au fonds d'un puits, la cour est contrainte d'accepter le joug étranger.

C'est avec ce roi perdu de mœurs que finit la race de Hồng-Bàng-thị, après avoir donné 20 souverains et régné, dit la légende, 2.622 ans (de 2.874 à 257 avant Jésus-Christ). Celle de Thục lui succéda.

DEUXIÈME DYNASTIE. — Thục.

Le royaume de Thục était une petite monarchie qui se trouvait au nord-ouest du royaume d'Annam, aujourd'hui Cao-bằng.

Le premier roi de cette dynastie s'appelait An-dương-vương (257 ans avant Jésus-Christ). Après avoir conquis l'Annam, son premier acte fut d'établir la capitale. Cette citadelle était construite en spirale comme un coquillage. C'est pour cela qu'on lui donna le nom de Loa-thành ou Tu-long.

Les Chinois l'appelaient Côn-lôn-thành , nom d'une montagne très élevée, en Chine, à cause de la hauteur prodigieuse du mur de la citadelle. Mais il y eut des empêchements dans l'exécution des travaux de cette capitale : les murs s'écroulaient à mesure qu'ils étaient arrivés à la hauteur projetée.

On croyait superstitieusement que les esprits des montagnes et de la terre du pays s'y opposaient.

Voici d'après la légende : Les travaux étaient sur le point d'être terminés, lorsqu'un étranger arriva près du mur et dit d'un air grave : « Ces travaux ne seront jamais « finis.» Le roi le fit venir devant lui et lui en demanda la cause. «Je ne puis, répondit-il, vous la dire; un esprit «métamorphosé en tortue la fera connaître à Votre Majesté. » Aussitôt dit, il disparut.

Le lendemain, le roi rencontra une tortue d'or qui parlait la langue humaine ; il la reçut avec honneur et lui demanda la raison qui s'opposait à l'achèvement de son entreprise. Entre autres détails, la tortue lui conseilla d'aller démolir les tombes des musiciens qui étaient enterrés sur la montagne et d'en faire jeter à la rivière les ossements et les cendres. Le roi suivit fidèlement ce conseil et tout enchantement cessa. Les murs de la ville furent terminés au bout de quinze jours.

Le roi demanda à la tortue un soutien pour l'aider à maintenir son pouvoir. La tortue d'or arracha un de ses ongles et le lui donna en lui recommandant d'en faire la gâchette de son arc. «Ainsi, il est sûr, lui dit-elle, que «vous pourrez défendre cette belle ville. Après quoi , la tortue prit congé de son hôte

royal et disparut. La dynastie de Thục perdit son pouvoir en perdant son arc merveilleux, et voici de quelle manière :

Pendant que la paix régnait partout et qu'on vivait en bonne intelligence avec la Chine , un empereur de la dynastie de Tan , qui venait d'y remplacer celle de Châu (249 avant Jésus-Christ) [2] , prince ambitieux au plus haut degré, songeait à s'emparer peu à peu du territoire d'Annam, qui possédait beaucoup de richesse que la Chine n'avait pas. Dans ce dessein , il avait envoyé deux mandarins, Kiệt-tuấn et Triệu-đà, s'établir à Lãnh-nam, sur la frontière, et attendre le moment opportun pour mettre à exécution un projet d'invasion.

Après plusieurs tentatives inutiles, ils songèrent au moyen d'alliance. Triệu-đà avait un fils du nom de Trọng-thủy qu'il envoya en Annam pour demander la main de là princesse, fille unique du roi.

La demande fut accueillie favorablement ; mais le roi, qui tenait beaucoup à sa fille, voulut que son gendre restât à la cour avec la princesse.

Le gendre royal, ayant entendu parler de l'arc de victoire de son beau-père, s'informa auprès de sa femme de ce qu'il y avait d'extraordinaire et de merveilleux dans l'arme qui lui donnait tant de supériorité sur ses ennemis. La princesse lui fit voir l'arc dont la gâchette était faite avec l'ongle de la tortue. Il déroba cet ongle et demanda un jour à son beau-père la permission d'aller visiter son père. Mais avant de quitter la cour d' Annam, il s'informa auprès de la princesse du signe auquel il pourrait reconnaître son lieu de retraite en cas de guerre.

La princesse lui dit qu'il n'aurait qu'à suivre le chemin qui serait parsemé des plumes d'oie qu'elle tirerait de sa robe d'hiver.

Le perfide se mit alors en voyage et fut reçu tendrement par Triệu-đà, son père, heureux de le revoir après une longue absence. Cependant, il apportait avec lui quelque chose de précieux, la connaissance du secret des victoires heureuses du roi d'Annam, qu'il révéla à son père.

Peu après, ayant fait monter un arc avec l'ongle miraculeux de la tortue sacrée , son père et lui mirent leurs troupes en campagne et marchèrent tout droit sur la capitale d'Annam.

Le roi d'Annam, qui ne soupçonnait pas la trahison, commandait en personne les colonnes qui devaient aller à la rencontre de l'ennemi. Mais toute valeur martiale avait disparu avec l'ongle de la tortue. Il fut vaincu et contraint de s'enfuir avec sa fille.

La princesse, pour être retrouvée par son mari, semait des plumes de sa robe, le chemin qu'elle parcourait.

Une fois qu'ils furent arrivés sur le bord de la mer, le roi implora le secours de la tortue, qui lui apparut et lui dit : « Ton ennemi est derrière toi». Le roi se retourne à ces mots et ne voit que sa fille. Sans hésiter un seul instant, il tire son épée et lui tranche impitoyablement la tête, puis il se précipite dans la mer.

Trọng-thủy retrouva le corps de sa chère épouse qu'il baigna de ses larmes. Il l'emporta et l'inhuma près de la capitale.

Dévoré par le chagrin que lui causait la perte de sa femme, ce traître finit par se jeter dans un puits.

TROISIÈME DYNASTIE. — Triệu.

Triệu-vỏ-đế établit sa capitale à Phiên-ngu; il s'occupa d'étendre les limites de son royaume, s'empara du territoire de *Đông-âu* (aujourd'hui Phước-kiến), de Tây-việt (province de Canton) et d'autres petits états aux environs.

[2] A la chute de la dynastie des Châu, sept prétendants, vassaux de l'Empire, s'élevèrent pour se le disputer, et Trân-thi-hoàng, triomphant de ses six rivaux, conquit la couronne et fonda la nouvelle dynastie.

L'empereur de Chine reconnut Triệu-vỏ-đề comme roi d'Annam, et à cet effet, envoya l'ambassadeur Lục-gia lui porter le sceau royal , ainsi que les insignes royaux avec la nomination de Roi d'Annam, puis une alliance fut conclue.

Triệu-vỏ-đế était très orgueilleux et ne fit rien pour la réception de l'ambassadeur de Chine. Il le reçut au lit. L'ambassadeur lui reprocha cette impolitesse. « Sire, dit-il, je viens au nom de S. M. l'empereur de Chine, mon auguste souverain, vous décorer d'insignes royaux et c'est ainsi que vous me recevez, moi, représentant de Sa Majesté ? Je vous assure que je ne manquerai pas de lui signaler votre conduite et le peu de cas que vous faites des honneurs qu'elle vous confère.» «Vous êtes, dit le roi d'Annam, si susceptible à l'égard de ce vieillard qui devient sauvage dans un pays semblable ?»

Puis il continua : « Dites-moi, que pensez-vous de moi ? Suis-je aussi capable que vos Hàn-tín et Triệu-đà là-bas? » « Beaucoup plus , même, reprit l'ambassadeur, comment peuvent-ils se comparer à Votre Majesté qui a la haute main sur un pays? »

« Mais de S. M. l'empereur, votre souverain, et moi, lequel est supérieur a l'autre? » «C'est l'empereur de Chine, répondit l'ambassadeur ; vous, vous êtes le maître d'un pays dont l'étendue n'est même pas la centième partie de l'empire qu'il gouverne, tandis que lui est empereur d'un immense et vaste territoire.» Le roi lui dit: « Eh bien ! Si nous nous trouvions en guerre, je montrerais qui je suis ; je ne sais qui de nous deux serait le plus « éminent. » Il retint l'ambassadeur assez longtemps à la cour et le chargea de présents de valeur à son retour en Chine.

Cependant, les relations étaient interrompues entre l'Annam et la Chine à la suite de la venue au pouvoir impérial de la reine-mère Lữ-Hậu, qui avait usurpé la couronne en en dépouillant son propre fils Huê-đế.

Alors, Triệu vô-đề, saisissant cette occasion, déclara la guerre au roi de Trương-sa , un des tributaires de l'empereur de Chine, s'empara de son royaume et se proclama empereur.

L'empereur Văn-đế lui envoya de nouveau l'ambassadeur Lục-gia, porteur d'une lettre impériale, lui demandant des explications sur l'expédition de Truong sa, et lui reprocher indirectement d'avoir pris le titre d'empereur. En réponse à cette lettre , le roi d'Annam écrivit que la cause de la guerre de Trương-sa était l'usurpation de Lữ-hậu, qui faisait tort au commerce et aux relations entre la Chine et l'Annam ; que quant au titre d'empereur, il ne le prenait qu'avec les rois voisins, et qu'il ne prétendait pas l'être pour la Chine qui était un véritable empire. Il envoya en même temps à S. M. l'empereur du jaspe blanc, des cornes de rhinocéros, de l'écaillé, des plumes de martins-pêcheurs, des paons, etc.

Il mourut à l'âge de 121 ans après avoir régné 71 ans. Il eut pour successeur l'aîné de ses petits-fils, Hồ , leur père Trọng-thủy, fils de *Triệu-vỏ-đế* poussé par le chagrin que lui causait la mort de sa femme, s'était jeté dans un puits et y avait trouvé la mort, comme nous l'avons vu au chapitre précédent.

Hồ gouverna sous le nom de *Văn-vương* ; son règne dura 12 ans.

On peut dire de lui que ce fut un prince pacifique : Sính, roi de Mân-việt , un des tributaires ou vassaux de l'empire chinois, envahit la frontière annamite. Au lieu de repousser l'invasion, le roi Văn-vương en informa le gouvernement impérial qui envoya immédiatement ses troupes pour arrêter l'ennemi. En reconnaissance de cette bonne alliance, Văn-vương envoya à la cour impériale Anh-tề, son fils aîné, comme gage de fidélité,

Hồ ou Văn-vương mourut. Il eut pour successeur Anh-tề, son fils ainé, qui fut proclamé roi sous le nom de Minh-vương, et régna 12 ans aussi.

Minh-vương est loin d'avoir laissé un bon souvenir dans l'esprit de ses sujets : Lors de son séjour a la cour de Chine, il avait vécu en concubinage avec une femme chinoise nommée Cù-thị. Dès son arrivée au trône, et dans le but de flatter la cour des *Hán* , il lui écrivit qu'il voulait élever Cù-thị à la dignité de reine, et son fils Hưng, né de cette femme, à celle de prince présomptif de la couronne d'Annam, ce qui fut fait d'ailleurs.

Minh-vương mort, le prince Hưng, son fils, prit en mains, comme il en avait été décidé, le gouvernement du pays sous le nom de Ai-vương; mais il ne le conserva qu'un an. Cù-thị, sa mère (chinoise), avait eu commerce en Chine avec *Thiếu-qúi*, qui venait justement d'être envoyé par *l'empereur de Hán* comme ambassadeur auprès de *Hưng* dans le dessein d'engager le roi à venir assister comme vassal à l'audience de l'empereur, à l'exemple des autres vassaux de l'empire. Cependant Cù-thị, la reine, retrouvant son ancien amant, redevint sa maîtresse.

Sur ces entrefaites, l'empereur (dynastie des Hán) envoya d'autres ambassadeurs, et à la fin, le frère même de la reine-mère pour lui faire prendre la détermination en question.

La mère ainsi que le fils étaient déjà prêts à se rendre au désir de la cour impériale, lorsque Lữ-gia, maréchal annamite, afficha, avec connaissance de cause, que le dessein du roi et de sa mère était de tout emporter et de tout livrer à la dynastie de Hán.

Le peuple, uni à ce chef, se révolta, tua le roi, la reine-mère ainsi que les ambassadeurs de Chine, et plaça sur le trône Thuật-dương-vương, fils du roi Minh-vương, né d'une mère annamite.

Ce dernier régnait à peine depuis un an lorsque l'empereur *Hán-Thế-tông* envoya cinq corps d'armée pour s'emparer du pays. Cet événement eut lieu l'an 111 avant Jésus-Christ.

Le royaume d'Annam tomba dès lors sous le joug des Hán et y demeura jusqu'en l'an 39 de l'ère chrétienne. Il fut soumis à des gouverneurs chinois et administré absolument comme le reste des provinces de l'empire.

———

DEUXIÈME ÉPOQUE. — De la naissance de Jésus-Christ jusqu'en 968.

———

SOMMAIRE.

Durée de la 2e époque, 968 ans; quatre dynasties royales ; quatre fois soumis à la Chine :

1. Au pouvoir de la Chine (Hán) de 111 ans avant Jésus-Christ jusqu'en 39 après Jésus-Christ, 149 ans.
2. Gouverné par la reine Trưng-Trắc, 3 ans.
3. Sous la domination chi- noise, 144 ans.
4. Gouverné par Sĩ-vương, 40 ans.
5. Au pouvoir de la Chine, 314 ans.
6. Gouverné par la dynastie de Lý antérieure, 62 ans.
7. Sous la domination chinoise, 336 ans.
8. Gouverné par la dynastie de Ngô, 29 ans. — La dynastie de Lý fournit 3 souverains : Tiền-lý-nam-đế, qui règna 7 ans. 2. Triệu-việt-vương, qui régna 23 ans. 3. Hậu-lý-nam-đế, qui règna 32 ans. Soit une durée dynastique de 62 ans. — La dynastie de Ngô donna 4 rois qui sont: l. Tiền-ngô-vương, 6 ans de règne ; 2. Bình-vương, 6 ans de règne ; 3. Hậu-ngô-vương, 15 ans de règne ; 4. Ngô-sứ-quân, 2 ans de règne. — La dynastie de Ngô dura 29 ans.

I. Division administrative du pays d'Annam par le gouvernement de Hán.

Les *Tây-hán* divisèrent le pays d'Annam en 9 quận :

1. Nam-hải (Canton).
2. Thương-ngô (Ých-châu, sous Đường).
3. Uất-lâm (Quế-lâm, sous Tần).
4. Hiệp-phố (Tượng-quận, sous Tần, aujourd'hui Liêm-châu).

Tượng-quận :

5. Giao-chi .
6. Cửu-chơn
7. Nhựt-nam

Sur le fleuve du Tonkin

8. Châu-nhai
9. Thiên-nhi.

L'avènement de Jésus-Christ eut lieu pendant le règne de l'empereur Ai-đê, de la dynastie de *Hán*, en l'année Tân-dậu.

Alors le royaume d'Annam était administré par les gouverneurs chinois qui furent presque tous mauvais, ambitieux, avares, et ne cherchèrent pendant leur passage au pouvoir qu'a satisfaire leurs intérêts personnels, à s'enrichir aux dépens du peuple avant de revenir en Chine.

Il y eut cependant deux Tich-quan et Nhâm-Diên dont la mémoire est restée gravée dans l'esprit du peuple conquis. Le premier fit tout son possible pour instruire le peuple et lui inculquer le moral de Confucius, les principes de la vie sociale, etc.

Le second fit défricher la terre inculte pour propager l'agriculture. Mais ce qu'il fit de plus beau, ce fut l'économie de sa propre solde pour porter secours aux pauvres qui manquaient des ressources nécessaires pour se constituer en famille. Il maria à ses frais plus de 2.000 garçons sans ressources. C'est pour cela que le peuple lui éleva une pagode à son départ, et que pour conserver le souvenir des services rendus par cet homme éminent, les Annamites donnaient à leurs enfants le nom de *Nhâm*,

Pendant 149 ans, comme nous avons vu (de 111 avant Jésus-Christ à 38 après), l'Annam eut à subir des gouverneurs chinois. Mais cette domination périt, comme tout ce qui tient de la violence, par ses excès : Le joug fut brisé par les mains d'une femme.

II.Tô-định.

Tô-định, gouverneur de Giao-chi (d'Annam), avait exaspéré le peuple par son administration despotique. La mise à mort de *Thi-sách*, mari de *Trưng-trắc* qu'il avait fait exécuter, provoqua contre lui l'explosion de la haine et de la colère populaires. *Trưng-trắc* secondée de sa sœur, se mit à la tête de la population opprimée qui se révolta. La première chose qu'on fit fut de prendre et de décapiter l'odieux gouverneur.

L'entreprise fut couronnée d'un succès complet. Trưng- trắc marcha contre les Chinois et les dispersa. Son autorité était tellement grande qu'à partir de la province de Lãnh-nam, plus de 65 villes se soumirent à elle. Elle gouverna le pays trois ans et avec sagesse.

Cependant la Chine (Đông-hán) envoya Mã-viện pour reconquérir le pays.

Les succès furent à peu près partagés dans les différents combats qui eurent lieu d'abord. Mais, à la fin, Mã-viện fut définitivement victorieux.

Les deux sœurs Trưng-trắc et Trưng-nhị se firent tuer sur le champ de bataille.

Pour perpétuer la mémoire de ces deux héroïnes et conserver le souvenir de leur bravoure, on leur consacra un temple dont tous les ornements étaient noirs; la couleur rouge (couleur du sang) y était interdite.

Mã-viện, vainqueur, fit dresser en souvenir de son triomphe, et pour servir à la délimitation de la frontière, une colonne de bronze à Cổ-lâu dans le pays appelé Khâm-châu , avec cette inscription : Đồng-trụ-chiết-giao-chỉ-diệt, la colonne de bronze démolie (tombée), la race de Giao-chỉ abolie. C'est pour ce motif que les habitants d'Annam, craignant que la colonne ne tombât et qu'il en fut fait de la nation annamite, y jetaient, chacun en passant, des morceaux de pierres, de pots cassés, etc. pour consolider la colonne. A la suite du temps, la colonne disparut, probablement ensevelie par les débris divers qu'on y avait jetés.

III. Deuxième soumission de l'Annam à la Chine, 144 ans.

Cette nouvelle soumission de l'Annam à l'empire chinois dura 144 ans.

Pendant 144 ans, l'Annam dut souffrir l'autorité tyrannique des gouverneurs envoyés par la cour chinoise. Chacun d'eux levait des corvées pour les expédier à la recherche des perles, des cornes de rhinocéros, des plumes de martins-pêcheurs, de l'ivoire, de l'écaillé, des rares parfums, des gommes, des meilleures essences de bois, etc.

Ainsi, dans le district de Hiệp-phố, sur la côte où l'on pêchait une grande quantité de perles , les habitants furent contraints par ordre de certains gouverneurs de livrer leurs perles. Cette mesure y amena une misère extrême. Ces pauvres habitants prirent le parti d'émigrer à Giao-châu ; avec eux

partirent les perles. Pourtant Mạnh-thường, un des gouverneurs chinois, fut sage et bon administrateur. Son désintéressement amena le retour des habitants de la côte de Hiệp-phố. Dès leur arrivée, les perles y abondèrent de nouveau.

D'ailleurs, ces vexations n'étaient pas les seules que les Annamites eussent à subir : considérés à la cour des Hán comme des espèces de sauvages ou des barbares, ils étaient constamment regardés comme des êtres en quelque sorte inférieurs. Ceux qui avaient été reçus à l'examen ne réussirent jamais à être nommés mandarins au même titre que les Chinois. Lý-tân, le plus fort lettré annamite, avait écrit à la cour à ce sujet. Mais la cour n'accorda aux Annamites que le droit de devenir mandarins dans leur pays.

Lý-cầm, un des Annamites employés à la garde impériale, froissé de cette mesure injurieuse pour sa nation, se mit un jour à genoux avec ses compatriotes devant l'empereur en audience solennelle. L'empereur les fit demander ; Lý-cầm prit alors la parole et plaida au nom de tous, la cause des Annamites. L'empereur, après l'avoir entendu, donna suite à leur demande. Dès lors, les Annamites jouirent au même titre et au même degré que les Chinois des privilèges des citoyens de l'empire.

IV. Trois royaumes en Chine.

Cependant le moment approchait où l'Annam allait une fois encore, secouer le joug qui fut brisé en 189 (après J.C.), mais seulement pour 40 ans. La dynastie de Hán régnait toujours, mais l'empire était épuisé, démembré par la guerre civile ou Tam-quốc.

Trois dynasties différentes Ngụy, Thục et Ngô se disputent la couronne.

Sur ces entrefaites, Sĩ-Nhiếp ou Ngạn-oai, dont les parents originaires du royaume de Lỗ, fut proclamé roi d'Annam sous le nom de Sĩ-vương.

Il introduisit la littérature chinoise en entier, ainsi que la morale de Confucius, en contraignant le peuple d'Annam à l'adopter comme la sienne et défendant l'usage de l'écriture phonétique qui était, à ce qu'il parait, particulière aux Annamites.

Les Annamites perdirent complètement leur propre écriture par suite de cette mesure rigoureusement employée.

Ce Roi reçut encore un autre nom, celui de Sĩ-tiên, à cause du remède miraculeux qui l'avait ressuscité : il était déjà mort depuis trois jours lorsqu'un des esprits immortels Đổng-phụng, prit la forme humaine et apparut. Il s'approcha du défunt, lui ouvrit la bouche et y introduit une pilule dont l'action lui rendit la vie.

Après la mort de Sĩ-vương, Sĩ-huy et ses cinq frères se déclarèrent successeurs de la couronne d'Annam. Mais ils furent dupes des belles promesses de Lữ-đại, général chinois, en faisant leur soumission à la cour du Nord.

Une fois leur soumission accomplie, ils furent mis à mort par le scélérat Lữ-đại.

V. Sous la domination de la Chine pour la 3^{e} fois : 314 ans (de 226 à 540).

Le pays d'Annam devint pour la 3^{e} fois la proie des empereurs de Chine, sous les dominations successives des *Hán, Ngô, Ngụy, Tấn, Tống, Tề et Lương.*

L'Annam dût rester sous la domination chinoise sans pouvoir se relever jusqu'en 540 après Jésus-Christ (314-ans).

Pendant cette servitude politique, les évènements les plus notables en ce qui intéresse l'Annam sont les suivants :

Sur le mont Cửu-chơn, vivait une femme annamite du nom de Triệu-mụ, extraordinaire sous tous rapports : ses seins étaient longs de 1m20 (s'il faut en croire la légende). Sa vie se passait à monter sur un éléphant, toujours chaussée de sandales de fer, pour voler les gens à main armée (en 228).

En Chine, Ngụy renverse Hán, Ngô gouverne l'Annam.

Les Annamites tuent Lữ-hưng, gouverneur, pour avoir pris de fore 1.000 ouvriers habiles du pays pour les envoyer à la capitale de Ngô ; et Đặng-tuấn, pour voir levé des corvées pour porter 3.000 paons à Mạc-lăng (263).

Tần supplante Ngụy en Chine. Ngô et Tân se disputent le territoire d'Annam. Mais Ngô se rallie à Tần après de nombreuses défaites (en 271).

Nhựt-nam et Cửu-chơn, deux provinces de l'Annam, sont enlevées par Phạm-hồ Đạt, roi de Lâm-ấp, et bientôt reprises par Đổ-viện avec les troupes de Giao-châu (399).

Lâm-ấp était un des arrondissements de Nhựt-nam, il s'était déclaré indépendant en faveur des révolutions monarchiques de la Chine et avait mis à mort le chef de l'arrondissement qui était un chinois.

En Chine, la dynastie de Tống est victorieuse de celle de Tấn. Les Lâm-ấp sont battus par le général Đổ-tuệ-Độ et offrent une rançon considérable, consistant en éléphant, or, argent, écaille, perles, etc… pour le rachat des prisonniers de guerre (en 420).

A la mort de Đổ-tuệ-Độ, les habitants de Lâm-ấp se révoltent de nouveau (436).

Đàm-hoa-chi est envoyé par Tống avec Tông-xác pour les réprimer. Le nombre considérable d'éléphants de Lâm-ấp, cause la défaite de l'armée chinoise. Tông-xác, trouve pourtant un engin artificiel pour effrayer ces immenses animaux. Il fait faire des lions, des licornes en bambou, parfaitement imités, et de dimensions énormes, de la bouche desquels sortent des fusées. Les éléphants terrifiés à la vue de ces animaux qui vomissent le feu, fuient au premier choc, en poussant des cris d'épouvante.

Des richesses énormes restaient entre les mains du général Đàm-hoa-chi. Les Lâm-ấp appartenaient à la religion appelée Mè-càn : ils adoraient d'énormes idoles d'or ou d'argent. Certaines de ces idoles avaient plus de dix mètres de tour.

Une fois l'armée de Lâm-ấp et le roi en fuite, le général s'empara du royaume, il brisa les statues précieuses et enleva pour sa part plus de cent mille livres d'or.

Tông-xác dédaigna tout et ne s'en retourna pas plus riche qu'à son départ pour l'expédition.

Đàm-hoa-chi tomba dès ce moment en disgrâce à la cour, il fut dégradé et il se retira dans sa famille. Les spectres des statues qu'il avait brisées ne cessèrent de lui apparaître jusqu'à ses derniers moments.

Tống perd la couronne ; la dynastie Tề vient au pouvoir (en 479).

Tề envoya une ambassade pour demander à Thúc-hiên qui gouverna l'Annam, pourquoi il ne continuait pas d'aller présenter à l'empereur ses hommages et ses tributs.

Le gouverneur, craignant de voir la guerre se déclarer, fit équiper 20 compagnies de soldats indigènes avec des casquettes en argent véritable pour les offrir à S.M. en lui demandant pardon (en 485).

L'empereur ne voulut pas accepter une telle satisfaction et Thúc-hiên dut faire alors sa soumission entière.

Tề envoie Phòng-pháp-thặng en Annam en qualité de gouverneur. Celui-ci, pris d'une passion violente pour la lecture, s'y adonne complètement et néglige ses devoirs. Les affaires administratives du pays étaient à cause de sa négligence alors entre les mains de Đặng-chí, mandarin local et sous-ordres. Le gouverneur, s'en apercevant, en prit ombrage et fit saisir Đặng-chí qui fut jeté en prison. Mais, grâce à l'influence et aux démarches du beau-frère du gouverneur, il en sortit. Pour se venger, il forme à sa sortie de prison les troupes de ses confidents, attaque la ville et fait prisonnier le gouverneur amateur de livres, qui en prison supplie son vainqueur de lui permettre d'avoir de quoi lire ; en réponse à sa demande on lui fait dire qu'il était malade et qu'il avait besoin de repos.

La dynastie de Lương se rend maitresse de l'empire après la chute de celle de Tề (en 502).

Mais l'année 544 arrive et pour la 3^{e} fois, les Annamites vont briser les entraves qui les lient à la Chine.

VI. Dynastie de Tiền-lý.

Triệu-tư gouvernait alors en Annam (544) sous le règne de Lương en Chine. Ce gouverneur avait su se rendre rapidement odieux à la nation annamite qui lui avait voué une haine violente.

L'annamite Lý-bôn, de concert avec Trịnh-thiêu, mettant à profit les sentiments qui fermentaient dans le peuple, le soulève et se précipite pour mettre à mort et pour obtenir la liberté de se retirer d'Annam.

Lý-bôn est proclamé roi, sous le nom de Lý-nam-Đế. Il régnait tranquillement depuis six ans déjà, lorsque Lương envoya de Chine des troupes pour reconquérir le gouvernement du pays. Le roi, se voyant peu préparé à la résistance contre l'armée chinoise, se retira dans le Laos avec le dessein d'y organiser une nouvelle armée et laissa à son général en chef Triệu-quang-Phục le pouvoir intérimaire. Mais la fièvre des bois de ce pays malsain enleva Lý-nam-Đế avant qu'il eut pu mettre son projet à exécution.

Triệu-quang-Phục lui succéda et régna 23 ans sous le nom de Triệu-việt-vương.

On raconte que lorsqu'il commandait l'armée annamite composée alors de 20.000 hommes, il fut repoussé par les Chinois. Il battit en retraite et se réfugia dans une plaine de joncs appelée Nhứt-di-trạch. Réduit à la famine, il adressa des vœux au ciel qui lui fit apparaître Lữ-đồng-tử (un esprit), à cheval sur un dragon. Cet ange de bonne nouvelle lui remit un des ongles du dragon en lui recommandant de le mettre sur sa casquette toutes les fois qu'il livrerait bataille. Il le fit en effet, et après d'heureuses sorties, il finit par exterminer l'armée du nord.

Malgré cela, il ne jouit pas en paix du fruit de ses victoires, il fut dépossédé de son trône par un des membres de la famille de Lý. Lý-Thiên-bửu, frère ainé du roi, qui était parti pour se réfugier à Ai-lao avec Lý-phật-tử, ayant fondé un royaume à Dủ-Lang, s'établit roi sous le nom de Đào-lan-vương. Celui-ci mort, Lý-phật-tử lui succéda.

Lý-phật-tử avait déjà attaqué Triệu-việt-vương plusieurs fois ; cinq batailles s'étaient engagées, le succès demeura incertain. Enfin, Triệu-việt-vương, en considération de la famille de Lý, préféra délimiter le territoire et conclure un traité d'alliance.

Nhã-lang, fils de Lý-phật-tử, obtint la main de la princesse Kiều-nương, fille de Triệu-việt-vương, qui aimait tendrement sa fille unique.

Le gendre royal, par curiosité, demanda un jour à sa femme d'où venait la force du roi père, qui gagnait toutes les batailles.

La princesse lui montra l'ongle du dragon inséré dans la casquette du roi. Nhả-lang s'empressa de le dérober et de le porter à son propre père qui, dès lors, certain de la victoire, marcha contre Triệu-việt-vương. Celui-ci, battu, se sauva au port de Đại-nha où il se noya.

Son vainqueur lui succéda en réunissant son petit état à celui d'Annam. Il était d'ailleurs annamite, étant issu de la famille royale de Lý.

Lý-phật-tử régnait en paix depuis 34 ans, lorsque l'empereur de Tùy en Chine envoya le général Lưu-phương avec 27 corps d'armée pour lui demander sa soumission. Le général chinois lui envoya une ambassade pour l'engager à se rendre au désir de l'empereur, en lui déclarant que s'il refusait, on l'y contraindrait par la force. Ce roi, manquant de courage, fit honteusement sa soumission et se rendit en Chine d'où il ne sortit plus.

La population en fut indignée, mais il fallut plier devant la force. Les Annamites, pour souiller la mémoire de ce roi traître, lui firent construire une pagode au port de Tiểu-nha, pour servir de pendant, de contraste, à celle qu'ils avaient fait bâtir à Đại-nha en l'honneur du brave roi Triệu-việt-vương.

La dynastie de Lý avait régné 62 ans, de 541 à 603 ; elle compta 3 rois.

VII. Sous la domination chinoise pour la 4^{e} fois : 336 ans.

Après la disparition de la famille de Lý, l'Annam retomba sous la dépendance de la Chine pour 336 ans (de 603 à 939), d'abord sous la dynastie de Tùy et puis sous celle de Đường.

Pendant cette période d'asservissement de 336 ans, il se passe certainement des faits intéressants à plus d'un titre, mais qui appartiennent plutôt à l'histoire de la Chine qu'à celle de l'Annam, et qui ne rentrent pas dans le cadre que nous nous sommes tracé.

Nous nous bornerons donc à l'énonciation pure des circonstances qui intéressent directement et particulièrement l'histoire du pays, c'est-à-dire que nous en noterons les faits remarquables sans nous occuper des intervalles qui existent entre eux.

Le premier est l'expédition du Lưu-phương, envoyé de Chine en 603 contre les habitants de Lâm-ấp.

Les Lâm-ấp furent défaits ; le fort de leur armée consistait en éléphants qui tombèrent dans les fosses préparées par l'armée chinoise. Après huit jours de marche, la colonne de bronze de Mã-viện dépassée, Lưu-phương arrive à la capitale de Lâm-âp. Il s'en empara et prit 18 tablettes d'or du roi ; mais en s'en allant, il perdit considérablement d'hommes par les marches et les fatigues et succomba lui-même, en route, avant d'arriver en Chine. La race de Tùy s'éteint et celle de Đường la remplace, Khâu-hoà est nommé gouverneur de l'Annam (en 618).

La Chine élève l'Annam en Đô-hộ-phủ, capitale et chef- lieu, ayant sous son gouvernement 13 *Châu* (territoire d'Annam), plus de 40 Châu à l'étranger. Les 13 Châu étaient contraints de payer à l'empereur de Chine les tributs suivants :

De l'or.
De l'argent.
De petites bananes (Chuối-cau).
Des écaillés ou des peaux de chiens de mer.
Du fiel de serpents boas.
Des plumes de martins-pêcheurs.
De l'écaille.
De l'huile de Tô-hạp (balsamum).
Du bois d'aigle (calamba).
Des parfums.
Des cardamomes.
Des rotins.
Des bambous à fleurs.
De l'écaille de tortue (Con-trắng-bông).
De la gomme-gutte.
De la cire blanche.
Des queues de paons.
Des défenses d'éléphants.
Des cornes de rhinocéros.
De la soie transparente de différentes espèces en pièces
De l'étoffe de coton de Triêu-hà et diverses substances minérales.

Les commerçants, vexés d'être forcés, par le gouverneur Lưu-diên-hựu, de payer totalement, en une seule fois, l'impôt dont ils avaient coutume de ne payer que la moitié à la fois, voulurent se révolter. Mais leurs projets ayant été découverts, le gouverneur fit exécuter leur chef nommé Lý-tự-tiên. Đinh-kiên, un des complices, pour venger sa mort, réunit ses hommes, attaqua la ville et en tua le gouverneur. Mais lui-même, plus tard, tomba victime des entreprises d'un gouverneur en sous-ordres.

Un habitant de Hoang-châu, du nom de Mai-thúc-loan, se rend maitre du chef-lieu de son pays et se proclame roi sous le titre de Hắc-đế (empereur noir). Il avait déjà réuni à sa cause 300.000 Lâm-ấp et Cambodgiens (Chơn-lạp), lorsque l'empereur de Đường envoya Dương-tư-húc, de concert avec Nguyễn-sở-khách, gouverneur de l'Annam, pour réprimer cette nouvelle tentative d'indépendance (en 722).

La famille impériale de Đường trouva convenable de changer le nom d'Annam en celui de Tân-an (758). Les habitants de l'Ile de Poulo-Condore et les Malais, après avoir dévasté et pillé partout purent se rendre maîtres d'un Châu.

L'envoyé impérial Trương-bá-nghi, avec les renforts demandés d'urgence, parvint à les faire décamper et fit immédiatement construire la citadelle de La-thành, afin de défendre le pays contre leurs invasions.

Dans ce même temps, la femme Kim-thị, voyant que son fils Đào-tế-lượng, malgré les corrections qu'elle lui infligeait et ses sages conseils, ne faisaient que réunir des gens de mauvaise vie pour aller piller les gens paisibles et honnêtes, fit acte d'abandon de son fils unique. L'empereur de Chine, pour récompenser la vertu de la femme, lui fit donner deux hommes inscrits pour la nourrir et ordonna au gouverneur local de la visiter de temps en temps et de continuer cet honneur jusqu'à sa mort.

L'empereur de Chine changea le nom Trân-nam en celui d'Annam comme autrefois (en 768).

Deux Annamites du châu de Cửu-chơn, Khương-công- phụ et Khương-công-phục, deux frères très-instruits dans la littérature chinoise, furent reçus docteurs et confondirent les plus forts lettrés de la Chine (784).

Cao-chánh-bình, gouverneur de l'Annam, accablait le peuple de corvées et d'impôts. La population en fut exaspérée. Phùng-hưng, chef indigène, profitant de cet état de choses, se fit nommer, lui, Đô-quân (roi), et son frère Đê-bô. Le gouverneur chinois tomba malade de chagrin et mourut. L'usurpateur Phùng-hưng ne conserva pas longtemps la position qu'il s'était faite. La mort vint le surprendre au milieu de ses travaux. Son frère Hải devait le remplacer, selon les vœux de presque tous les chefs. Mais Bộ-pha-Lạc, un des plus puissants, s'y opposa énergiquement. An, fils de Phùng-hưng, hérita alors de la dignité de son père.

Quelque temps après, la dynastie de Đường envoya Triệu-xương comme vice-roi gouverneur de l'Annam. A son arrivée, Phùng-an se rendit. Le gouverneur Trương-châu continua les travaux de la citadelle de Đại-la et fit construire 300 bateaux de guerre (appelés Mông-đồng) à 23 rames chacun, équipés de 25 combattants (808).

Les Ciampois ne payant pas les impôts annuels et ayant occupé sans motif les provinces Hoan et Ai, une expédition fut dirigée contre eux. Les deux provinces furent reprises après le massacre de plus de 30.000 soldats ciampois. L'envoyé impérial Võ-bôn, aggravant le joug du peuple d'Annam par de nouvelles corvées, les soldats indigènes se révoltèrent. Ils brûlèrent les portes de la citadelle et en pillèrent les magasins.

Les mouvements insurrectionnels ne purent être comprimés que par Đoàn-sĩ-tắc, gouverneur de Quản-châu.

Jusqu'à cette année, les gouverneurs ne s'étaient guère occupés de l'intérêt général de l'administration locale, pensant plutôt à leur intérêt personnel et particulier. Aussi le pays n'avait-il retiré aucun profit de leur passage au gouvernement.

L'un d'eux, Lý-trác, avait coutume de faire faire par les *Mois* des fournitures de chevaux, de buffles et d'autres bestiaux à un prix arbitraire pour le service local, ce qui les irrita contre lui. Pour se venger, ils servirent de guides aux habitants de Nam-chiêu qui venaient attaquer les places fortes de la frontière de l'Annam. (Les Nam-chiêu étaient six peuplades différentes, dont les Mông-xá, au sud, étaient les plus forts, c'est pour cela qu'on les appelait aussi Lục-chiếu, 6 royautés ; car Chiếu, dans leur langue, veut dire roi.) A cette nouvelle, des renforts de 6,000 hommes furent envoyés dans toutes les garnisons.

Cependant, un chef *Mois* même, Lý-gio-độc, rendit dans ces circonstances les plus grands services au gouvernement d'Annam qu'il servit d'abord courageusement comme éclaireur. Toutefois, on ne pût empêcher les premiers succès des ennemis.

Vương-thức, le meilleur des successeurs de Lý-trác au gouvernement de l'Annam, sut bien rétablir l'ordre par sa sage administration, et les ennemis ne purent réussir en rien dans leurs entreprises, pendant son règne, malgré la perte de l'appui de Ly-gio-độc, devenu l'allié des Nam-chiêu par le mariage.

Ce gouverneur, pour garantir les murs de la citadelle, fit creuser des fossés très-profonds afin d'y avoir constamment de l'eau, en dehors desquels il fit planter des bambous épineux.

Cependant, un faux bruit courait qui attribuait à l'empereur de Đường la résolution d'envoyer des Hùynh-đầu (têtes jaunes) du nord pour massacrer tous les Annamites. Alors, les Annamites se réunirent et voulurent occuper la citadelle pour se défendre contre ces hommes du nord à tête jaune.

Le gouverneur Vương-thức prenait son repas tranquillement lorsqu'on lui apprit que la ville était bloquée de tous côtés par les Annamites. Il n'en fut pas ému et continua son repas avec calme ; après quoi il monta sur les murs de la citadelle, y planta le pavillon impérial et adressa son discours aux Annamites qui se retirèrent sur le champ.

Dès lors, les Ciampois (Chiêm-thành) et Cambodgiens (Chơn-lạp) n'osèrent plus négliger de remplir sérieusement les clauses stipulées dans leur traité et payèrent régulièrement les impôts dus.

Vương-thức fut appelé en Chine à cause de la guerre de Cửu-phù et remplacé par Lý-vu (860).

Aussi après le départ de ce bon chef, les Mois, joints aux Nam-chiêu, marchèrent avec 30,000 hommes sur la capitale de l'Annam, l'attaquèrent et s'en rendirent maîtres

La ville fut reprise quelque temps après par Lý-vu.

Ce gouverneur fut traduit devant un conseil de guerre, condamné à l'exil et remplacé par Vương-khoan. Les Nam-chiêu revinrent encore et recommencèrent la guerre. L'empereur de Đường envoya au-devant d'eux le général Thái-tập avec 30,000 hommes. Les ennemis se retirèrent sans engager le combat (862). Thái-lâp, grand chef de l'armée chinoise et en même temps envoyé impérial, et Thái-kinh, gouverneur de Lãnh- nam, jaloux l'un de l'autre, ne cherchèrent qu'à s'éclipser mutuellement. Ainsi, Thái-kinh écrivit à la cour du nord qu'il n'y avait désormais plus de guerre à faire et conséquemment qu'il fallait rappeler les soldats pour épargner les dépenses. Un ordre de rappel émanant de la cour fut lancé, Thái-lập ne put même obtenir 5,000 hommes pour faire garnison. Mais la jalousie de Thái-kinh fut punie; détesté du peuple et de ses subordonnés, ce chef fut chassé et poursuivi des huées de la foule. Rappelé en Chine, il fut dégradé et envoyé en qualité de Tư-hộ à *Nhai-châu*. Refusant d'y aller, il fut condamné à la peine capitale de Tử-tử.

Au 10^{e} mois, les Nam-chiêu assiégèrent de nouveau la capitale de l'Annam. Les troupes nécessaires furent envoyées de Chine aussitôt que la dépêche de Thái-tập y fut parvenue, mais elles partirent trop tard et ne purent rien faire.

La ville fut prise d'assaut par l'ennemi, le général Thái- tập se sauva avec dix blessures. Une fois sorti de la citadelle, ne trouvant aucun bateau pour traverser le fleuve, il se précipita dans ses eaux et s'y noya. 400 braves soldats, stimulés à la vue de ce noble désespoir, retournent au combat chercher la mort les armes à la main ; ils percent les rangs ennemis et périssent dans une lutte à outrance.

L'Annam tomba au pouvoir des Nam-chiêu et fut administré par Dương-tư-tân et Đoàn-tù-thiên, chefs laissés à cet effet avec 20,000 hommes de garnison.

La Chine, protectrice de l'Annam, se décida à le laisser entre les mains des barbares et s'établit en garnison au port de Trân-hải-môn. Le général Trương-nhơn, trop poltron, n'osa jamais s'engager avec l'ennemi.

Cao-biền, en qualité d'envoyé impérial, vint prendre le commandement. Son second, Lý-duy-châu, mal intentionné, le pria de marcher en avant, lui promettant qu'il enverrait les colonnes de réserve en temps opportun, ce qu'il ne fit point.

Cao-biền campa à Phong-châu et ne fit qu'arrêter les vivres de ses ennemis.

Les Nam-chiêu envoyèrent Dương-tâp-tư et Phamnéactà pour aider Đoàn-tù-thiên dans l'administration de l'Annam. Cao-biên profita de la présence de 7,000 soldats commandés par un Giám-trạm-sĩ de Chine, de passage alors à Phong-châu, pour aller reprendre la capitale de l'Annam. Il était déjà sur le point de s'en rendre maître, lorsqu'une dépêche ministérielle le rappela en Chine. Toutes les dépêches qu'il adressa en cette occasion à la cour furent interceptées par son rival Lý-duy-châu qui avait écrit au ministère que Cao-biền campait toujours à Phong-châu sans se préoccuper de sa mission.

Cao-biền fut rappelé et Vương-án-quyền fut envoyé pour le relever. Cao-biền, pour obéir à l'ordre impérial, se mit immédiatement en route et écrivit en même temps une dépêche justificative contre la calomnie dont il avait été l'objet. Il était déjà à Hải-môn lorsque la dépêche portant contre-ordre à son rappel et son avancement en grade lui parvint. Cao-biền, fort de cet ordre et de son avancement, revint pour continuer le siège qu'il avait commencé. Il parvint enfin à reprendre la ville ; il fit trancher la tête à Đoàn-tù-thiên, gouverneur laocien (Nam-chiêu), et à Châu-cổ-đạo, fameux guide des Nam-chiêu. Plus de 30,000 soldats Nam-chiêu furent massacrés.

Cette guerre avait duré dix ans. L'Annam fut pacifié, délivré du joug étranger, et l'empereur de Đường convertit le nom d'Annam en celui de Tịnh-hải-quân.

Cao-biền, aussitôt qu'il pût retirer l'Annam d'entre les mains des Nam-chiêu, s'en proclama roi et construisit dans la province de Giao-châu la citadelle de Đại-la dont l'enceinte était de 1982 *trượng* ; la partie inférieure des murs était de 2 *trượng* et 1/2 d'épaisseur, la partie supérieure était de 5 *thước*: 5/10. Sur les murs, il éleva 55 miradors, 6 portes, et en dehors du mur une ligne de digues d'une longueur de 2125 *trượng* 8 *thước*, dont la hauteur était de 1 *trượng* 1/2 et l'épaisseur de la partie basse du mur de 2 *trượng*. Les palais, maisons, casernes, étaient en tout au nombre de 400,000.

Cao-biền était magicien. On dit qu'il fit venir la foudre pour démolir les écueils et les rochers dans les lits des fleuves, pour détruire les veines du dragon ; c'est pour ce motif qu'on dit du fleuve Trà-khúc, dont le courant est trouble, que c'est le sang du dragon qui a été foudroyé par magie de Cao-biền.

Cao biền fut appelé au gouvernement de Thục ; il s'y rendit. Les Nam-chiêu revinrent et attaquèrent pour la troisième fois la capitale de l'Annam.

L'empereur de Đường, usant du moyen d'alliance pour arrêter le coup, envoya la princesse An-hoá à Tù-pháp, roi des Nam-chiêu, qui accepta le mariage sans hésiter et fit partir trois de ses meilleurs généraux d'armée : Triệu-long-mi, Dương-kì-hồn et Đoạn-nghĩa-tông, à la rencontre de sa nouvelle fiancée.

Cao-biền, sachant que c'étaient les meilleurs généraux du roi des Nam-chiêu, conseilla à la cour de Chine de s'en débarrasser ; son conseil fut adopté et exécuté. Ils ont été tous les trois empoisonnés dans le voyage. Mais l'auteur de ce stratagème n'en fut pas plus heureux. Sa vie antérieure, surtout militaire, fut glorieuse et remplie d'actes héroïques, mais sa fin fut ignoble par la lâcheté avec laquelle il perdit deux villes capitales dont il était gouverneur.

Il se laissa dominer par Lý-dụng-chi, son subordonné, et s'adonna à une vie fictive imaginée par ce dernier. Son existence se passait dans une maisonnette à étage où il se rassasiait du pur désir, du plaisir et du bonheur en montant sur une aigle de bois et en se séparant complètement de sa famille. Il fut ainsi cloître sans s'en apercevoir et finit sa vie misérablement.

De grands troubles politiques, qui durèrent 32 ans, éclatèrent en Chine, suscités par la convoitise de nombreux prétendants au trône impérial. Cette époque est connue sous le nom de Nam-bắc-phân-tranh (disputé de la séparation entre le nord et le sud). Il en résulta, en effet, la séparation momentanée de l'empire en deux parties, réunies promptement, comme d'abord, par la dynastie Lương postérieure. Ce prince nomma le chinois Lưu-ẩn qui fixa sa résidence à Phiên-ngu, Nam-bình-vương (roi pacificateur du midi), et l'annamite Khúc-hạ, gouverneur de Giao-châu (Annam).

Lưu-ẩn mourut ; à lui succéda Lưu-nghiêm, son frère, qui se proclama empereur de Nam-hán (917).

En Annam, Thừa-mĩ prit la succession de Khúc-hạo, son frère, avec approbation de l'empereur de Lương, qui lui confia le gouvernement de 12 *Châu*. Mais le roi de Nam-hán, à Phiên-ngu, par jalousie, lui déclara la guerre et fut vainqueur. Thừa-mĩ fut fait prisonnier, son général Dương-đình-nghệ le remplaça, mais il fut bientôt assassiné par Kiều-công-tiện, l'un de ses officiers, qui usurpa son pouvoir.

Mais Ngô-quyền, annamite de Ai-châu, et officier, lui aussi, de Dương-đình-nghệ, prit l'offensive contre l'usurpateur. Pour soutenir la guerre contre son ennemi, Kiều- công-tiện demanda des secours au roi de Nam-hán, à Canton, qui lui envoya son fils Hoàng-báo. Celui-ci arrivait au fleuve de Bạch-đằng après que Ngô-quyền était réussi à détruire son adversaire. Alors Ngô-quyền adressa à ses soldats un discours par lequel il leur démontrait de quelle importance était pour l'Annam l'indépendance, les encourageant à combattre pour la conserver. Ensuite, il fit barrer le fleuve avec des pilotis armés de chapeaux de fer.

La flotte du prince Hoàng-háo fut prise et le prince lui-même fut décapité. A cette nouvelle, le roi de Nam-hán, déjà effrayé, battit en retraite, n'osant pas aller venger la mort de son fils.

La dynastie de hậu-đường (en 923), et en 936 celle de Hậu-tần, occupèrent tour à tour le trône impérial en Chine.

VIII. La dynastie de Ngô (939).

Cependant, une nouvelle dynastie, celle de *Ngô*, était établie en Annam. Sa fondation, qui date de 939, est due à *Ngô-quyền*. Cet annamite de *Ai-châu* qui, après avoir vaincu Kiều-công-tiện, assassin de Dương-đình-nghệ, s'établit roi de l'Annam sous le nom de Tiền-ngô-vương, et gouverna le pays pendant six ans.

Le successeur de Tiền-ngô-vương fut Tam-ca, frère de la reine Dương-thị, qui de tuteur se fit roi. Xương-ngập, prince héréditaire de la couronne, était encore en bas-âge lors de la mort du roi père. Le roi père, dans son testament, établit son beau-frère Tam-ca tuteur de son fils ; mais l'ambitieux ne fut point fidèle au mandat du roi, il usurpa, sous le nom de Bình-vương, le pouvoir au détriment du prince mineur. Mais il ne jouit pas longtemps du bénéfice de sa mauvaise foi. Après six ans d'usurpation, le prince cadet Xương-văn détrôna à son tour son oncle maternel et régna à sa place.

Le prince aîné, voyant le triste état des choses, s'était retiré dans un pays arrosé par le fleuve Nam-sách. Il fut rappelé par son frère cadet, et tous deux régnèrent ensemble, l'ainé sous le nom de Thiên-

sách-vương, et le cadet sous celui de Nam-tân, mais sous le nom commun, ce règne est connu par celui de Hậu-ngô-vương. Le roi ainé mourut au bout de quatre ans de règne, tandis que le roi cadet garda quinze ans la couronne.

L'événement le plus important qui ait signalé leur règne est la rébellion d'un Annamite nommé Đinh-bộ-lãnh, habitant de Hoa-lư, qui s'y constituait seigneur, fort de la position inaccessible du pays et ne voulait pas obéir au roi. Le roi, se piquant d'honneur, envoya une expédition pour le soumettre.

Pour éviter la guerre, Đinh-bộ-lãnh envoya Đinh-liên, son fils, à l'audience du roi pour faire sa soumission.

Le roi d'Annam n'étant pas satisfait emmena Binh-liên avec lui et marcha contre son père. Voyant qu'il ne pouvait le soumettre à cause de la position physiquement inexpugnable, le roi ordonna de tenir Bình-liên suspendu aux branches d'un arbre prêt à recevoir des flèches si le père ne voulait pas se rendre. Le brave Đinh-bộ-lãnh n'en fut aucunement effrayé, au contraire ; il fit armer dix tireurs de flèches prêts à tirer sur son fils, disant qu'il aimait mieux que son fils mourût des flèches de son père que de celles du tyran.

Le roi le fit détacher immédiatement et le ramena.

L'année Ât-sửu (958), 15^{e} de son règne, le roi, dans une expédition contre Đường et Nguyễn, deux villes de Thái-binh, fut tué d'un coup de flèche. Đinh-liên se sauva alors et rallia son père Ngô-sứ-quân.

Ngô-xương-xý, fils du roi aîné Thiên-sách, prit les rênes du gouvernement sous le nom de Ngô-sứ-quân; mais il ne fut pas assez puissant, car il ne put soumettre les onze autres gouverneurs des Châu (le pays était divisé en 12 Châu), dont chacun se proclama roi indépendant comme lui. C'est pour cela qu'on donna à ce temps le nom de douze *Sứ-quân*; les voici du reste :

1. Ngô-xương-xý occupait Binh-kiều.
2. Kiều-công-hán occupait le *Châu* de Phong-châu.
3. Nguyễn-khoan occupait Tam-đái.
4. Ngô-nhựt-khánh occupait Đường-lâm.
5. Đỗ-cảnh-thạc occupait Đỗ-động-giang.
6. Lý-khuê occupait Siêu-lại.
7. Nguyễn-thủ tiệp occupait Tiên-du.
8. Lữ-đương occupait Tế-giang.
9. Nguyễn-siêu occupait Tây-phò-liệt.
10. Kiển-thuận occupait Hôi-hồ.
11. Phạm-bạch-hổ occupait Đằng-châu,
12. Trấn-lạm occupait Bô-chánh.

La durée de la famille de Ngô fut de 29 ans. Avec elle finit la deuxième période historique de l'Annam, Nous allons entrer dans la 3^{e} époque de cette histoire avec l'arrivée de la dynastie de Đinh au pouvoir.

TROISIÈME ÉPOQUE. — De 968 après Jésus-Christ à 1874.

———

SOMMAIRE.

Durée de la 3^{e} époque historique d'Annam : 906 ans, de l'avènement de Đinh (968) jusqu'à la 27^{e} année de Tự-đức (1874). Six dynasties royales :

1. Đinh (968), 2 rois, 13 ans.
2. Lê antérieure (980), 3 rois, 29 ans.
3. Lý postérieure (1010), 9 rois, 216 ans.
4. Trần, 14 rois, 181 ans.

5. Lê postérieure, 26 rois, 357 ans.
6. Nguyễn (jusqu'en 1874), 4 rois.

1. — Dynastie de Đinh.

1. Đinh-tiên-hoàng, 12 ans.
2. Phế-đế, 8 mois.

2. — Dynastie de Lê.

1. Lê-đại-hành, 24 ans.
2. Trung-tông-hành-đế, 3 jours.
3. Ngọa-triều, 4 ans.

3. — Dynastie de Lý

1. Lý-thái-tổ, 18 ans.
2. Lý-thái-tông, 27 ans.
3. Lý-thánh-tông, 17 ans.
4. Lý-nhơn-tông, 56 ans.
5. Lý-thần-tông, 11 ans.
6. Lý-anh-tông, 37 ans.
7. Lý-cao-tông.
8. Lý-huệ-tông, 14 ans.
9. Lý-chiêu-hoàng, 1 an.

4. — Dynastie de Trần.

1. Trần-thái-tông, 32 ans.
2. Trần-thánh-tông, 21 ans.
3. Trần-nhơn-tông, 14 ans.
4. Trần-anh-tông, 21 ans.
5. Trần-minh-tông 15 ans.
6. Trần-hiến-tông, 12 ans.
7. Trần-dũ-tông, 28 ans.
8. Trần-nghệ-tông (Dương-nhựt-lê), 3 ans.
9. Trần-dụê-tông, 4 ans.
10.Trần-phế-đế, 12 ans.
11. Trần-thuận-tông, 9 ans.
12. Trần-thiếu-đế, 2 ans...Hồ-qúi-lý, Hồ-hán-xương
13. Giản-định-đế, 2 ans.
14. Trùng-quang-đế, 5 ans.

5. — Dynastie de Lê.

1. Lê-thái-tổ, 6 ans.
2. Lê-thái-tông, 9 ans.
3. Lê-nhơn-tông, 17 ans.
4. Lê-thánh-tông, 38 ans.
5. Lê-hiến-tông, 7 ans.
6. Lê-túc-tông, 1 an.
7. Lê-oai-ngục-đề, 5 ans.
8. Tương-dực-đế, 7 ans.
9. Chiêu-tông, 6 ans.

10. Cung hoàng, 5 ans….Mạc-đăng-dung, Mạc-đăng-dinh
Mạc-phước-hải, Mạc-phước nguyên
11. Trang-tông,16ans…
12. Trung-tông, 8 ans

13. Anh-tông. 16 ans)

14. Thế-tông (Mạc-mậu-hiệp), 27 ans.
15. Lê-kính-tông, 19 ans.
16. Lê-thần-tông, 42 ans.
17. Lê-chơn-tông, 7 ans.
18. Lê-huyền-tông, 9 ans.
19. Lê-gia-tông, 4 ans.
20. Lê-hi-tông, 27 ans.
21. Lê-dụ-tông, 21 ans.
22. Vĩnh-thánh-đế, 4 ans.
23. Thuần-tông, 4 ans.
24. Ý-tông, 6 ans.
25. Hiền-tông, 48 ans.
26 Chiêu-thông- đế, 8 ans.

Tây-sơn. 17 ans.

1.Thái-đức (Nguyễn-nhạc)
2. Quang-trung (Nguyễn-huệ)
3.Kiến-thạnh (Nguyễn-quang-toàn)

6. — Dynastie de Nguyễn.

1. Thế-tổ-cao-hoàng-đế (Gia-long), 18 ans.
2. Thành-tổ-nhơn-hoàng-đế (Minh-mạng), 21 ans.
3. Hiền-tổ-chương-hoàng-đế (Thiệu-trị), 7 ans.
4. ‘’ (Tự-đức), de 1847 à 1874, 27 ans.

PREMIÈRE DYNASTIE. — Dynastie de Đinh.

I. Đinh-tiên-hoàng, 1er roi de la dynastie de Đinh (968).

Le fondateur de la première dynastie royale de la deuxième époque historique fut Đinh-bộ-lãnh, qui régna douze ans sous le nom de Đinh-tiên-hoàng, et dont l’avènement eut lieu en 968 après Jésus-Christ.

Il était fils adoptif de Đinh-công-trứ, gonverneur de Hoang-châu, et de Đàm-thị. D'après la légende, sa mère, qui était enceinte, accoucha après avoir eu un songe dans lequel, un génie venait la prier de le prendre pour fils adoptif. Son père, déjà vieux, mourut après avoir pris sa retraite ; la mère et le fils vinrent s'établir à Hoa-lư. L'enfant grandit ; les petits gardiens de buffles, qui professaient un grand respect pour son intelligence, le nommèrent leur chef. Ils le portaient sur leurs bras croisés et raccompagnaient armés de roseaux en guise de lances pour lui faire escorte, et venaient chaque jour lui apporter du bois à brûler. Les gens du peuple, prévoyant en lui un héros, le reconnurent pour maître. Mais son oncle, non-seulement ne voulut pas le reconnaître pour tel, mais il se mit à sa poursuite, et, comme l’enfant royal était tombé dans la vase, il allait le percer de son javelot qu'il brandissait déjà sur lui, lorsqu‘il vit un dragon jaune qui couvrait son neveu de son corps et il n'osa frapper.

Lorsque ce jeune prince fut devenu homme, il se mit au service de Trần-lam (Trần-minh-công), gouverneur du châu de Bô-chánh, après la mort duquel il attaqua et soumit les 12 sứ-quân et se déclara

roi. Il changea le nom de son royaume en celui de Đại-cù- việt, et nomma mandarins ceux qui l'avaient servi. Pour faire craindre sa colère et ses lois, il avait fait placer dans la cour de l'audience deux immenses chaudières où l'on entretenait, de temps en temps, de l'huile bouillante. En outre, il fit construire un parc qu'il peupla de bêtes féroces.

Ces chaudières et ces bêtes féroces étaient destinées au châtiment des grands criminels, du moins il le laissait croire, car tout cela n'était en réalité qu'un stratagème, et jamais ces chaudières ne servirent à aucun supplice, jamais animaux féroces ne reçurent un coupable en pâture, mais on tremblait, on craignait sa justice, et Đinh-bộ-lãnh régnait en paix. En même temps, il organisait l'armée.

Il eut trois fils, mais il préférait le dernier, Hạng-lạng, qu'il désigna pour lui succéder au trône au préjudice de ses frères. L'ainé, furieux de cette mesure, qui renversait ses espérances, résolut de faire assassiner son frère, qui tomba sous les coups des meurtriers qu'il avait soudoyés.

Đinh-tiên-hoàng lui-même fut assassiné par un nommé Đỗ-thích. Ce fanatique étant, par une belle nuit, couché sur un pont, vit une étoile tomber du ciel et lui entrer dans la bouche. Il crut aussitôt que c'était pour lui d'un heureux présage, il se leva et pénétra dans le palais du roi. Il y trouva Đinh-tiên-hoàng ivre et couché en plein air. Il le tua ainsi que Đinh-liền, son fils ainé.

Après ce sanglant exploit, le misérable assassin, n'ayant pas le temps de s'enfuir, se cacha sur la gouttière du palais où il resta trois jours ; il y mourait de faim et étendait la main pour recevoir de l'eau de pluie afin de calmer les ardeurs de la soif qui le brûlait. Il inspirait une telle horreur qu'après sa mort on fit de son corps un hachis que la population dévora.

Triều, deuxième fils, fut couronné sous le nom de Phế-đế à l'âge de six ans. Le pouvoir et l'administration de l'État furent confiés au maréchal Lê-hoàn, avec lequel la reine-mère avait malheureusement des relations coupables, ce qui fut cause que Lê-hoàn fut nommé roi tuteur.

Sur ces entrefaites, l'empereur de Tống, en Chine, déclara la guerre à l'Annam. Phạm-cự-lượng; un des meilleurs généraux, partisan de Lê-hoàn, nommé général en chef, passa la revue des troupes après les avoir mises en état d'entrer en campagne, et, pénétrant à l'audience, proclama Lê-hoàn roi titulaire, prétendant que le vrai roi était trop jeune pour apprécier la valeur militaire et les mérites des soldats.

La reine-mère y consentit aussitôt. Le roi enfant, Phế-đế, reçut le titre dérisoire de prince de Vệ-vương, et la couronne passa sur la tête de Lê-hoàn qui commença la deuxième dynastie sous le nom de Lê-đại-hành. Son règne fut de 24 ans.

———

DEUXIÈME DYNASTIE. — Dynastie de Lê antérieure.

II.

Durant le règne de Lê-đại-hành, en 981, l'armée de Tống, de Chine, envahissait le territoire d'Annam. Le roi prit le commandement de son armée, défit les troupes chinoises en leur faisant prisonnier deux généraux, qu'il conduisit en captivité à la capitale.

Il les rendit aux Tống quand une ambassade de Chine fut envoyée pour négocier la paix.

Il déclara la guerre à Xá-lợi-đà-bàng, roi des Ciampois, qui avait violé le droit les gens en détenant les ambassadeurs annamites. Il prit le commandement de l'armée et entra en vainqueur dans la capitale après avoir tué lé général ennemi. La ville était abandonnée, il la livra aux flammes et au pillage. Il détruisit la citadelle et les temples et emmena en captivité une troupe de danseuses ciampoises avec un bonze indien.

Lê-đại-hành mourut dans la 24^{e} année de son règne en désignant pour son successeur l'un de ses fils, le prince Long-việt. Mais le corps du roi défunt n'avait point encore quitté le palais que déjà des rivalités sanglantes s'élevaient autour de son cercueil, et Long-việt, appelé, suivant les usages de la cour, pour recevoir la succession de son père, rencontrait des assassins sur son chemin. Ces assassins étaient ses trois frères. Il échappa une première fois à leurs coups, mais il dut lutter huit mois contre les compétitions et les attaques de ses rivaux avant de pouvoir se faire sacrer, encore ne régna-t-il que trois jours, car il tomba sous les coups de sicaires engagés de Long-đinh son frère, qui monta sur le trône à sa place sous le nom de Lê-ngọa-triều.

Lê-ngọa-triều.

Avide de sang, ce prince ne se plut que dans le carnage. Entre autres faits, pour se donner spectacle d'une illumination d'un nouveau genre, il fit rouler plusieurs condamnés sur de la paille enduite de bitume et les fit brûler vivants.

Une autre fois, d'après ses ordres, plusieurs grimpèrent sur de grands arbres qu'il fit abattre ensuite pour se repaître de la vue de ces malheureux mourants couverts de sang et d'affreuses meurtrissures.

Tantôt aussi ces victimes, renfermées et liées dans des nasses à la marée basse, périrent noyées sous ses yeux, en faisant d'horribles griMąces.

Il en faisait encore remorquer derrière son bateau pour servir de pâture aux crocodiles et aux serpents.

Il n'épargna même pas les bonzes. Ils venaient à genoux devant lui, il posait des cannes à sucre sur leur tête et enlevait l'écorce avec son couteau dont de nombreux coups égarés avec intention venaient blesser et frapper leur tête rasée, etc.

Les annales lui ont conservé le nom de Ngọa triều (couché pour donner audience) à cause d'une maladie qui l'empêchait de rester assis.

Ce roi mourut en 1009 ; il laissait un fils en bas-âge qui ne devait pas recueillir l'héritage paternel. Profitant en effet de son jeune âge, un grand dignitaire du royaume allait le supplanter et fonder une nouvelle dynastie.

TROISIÈME DYNASTIE. — Famille de Lý (postérieure) : Lý-thái-tổ.

III.

Lý-thái-tổ, 1er roi de la dynastie de Lý.1010-1028, 18 ans.

Noms de règne : Thuận-thiên.

À la mort de Ngọa-triều, il se forma une régence composée de la reine-mère pour l'administration, et de Lý-công-Uẩn, grand dignitaire du royaume (Điện-tiên-chỉ-huy-sĩ) pour les affaires militaires.

La légende attribue à Lý-công-Uẩn une origine surnaturelle. On ne connait pas son père. Sa mère, étant allée sur le mont Tiên-sơn (aujourd'hui pagode de Chùa-rặn), se vit, en songe, vivre avec un génie; elle devint enceinte et mit au monde un fils qui devait être roi d'Annam. Poussé, en effet, par le bonze Vạn-thanh et le Đào-cam-mộc, premier officier de la garde royale, le fils, devenu grand dignitaire Ly-công-Uẩn, se fit proclamer roi après avoir obtenu le consentement de la reine-mère, il le fut à l'unanimité.

Il fut fondateur de la 3^{e} dynastie, celle de Lý postérieure, 1010, qui fournit neuf souverains qui régnèrent ensemble 216 ans.

Il fixa sa résidence à Đại-la qu'on appela plus tard Thăng-long (Hà-nội) et régna 18 ans sous le nom de Thái-tổ. L'empereur de Chine, de la dynastie des Tông, envoya une ambassade lui porter la confirmation de son pouvoir comme roi de Giao-chỉ.

Lý-thái-tổ s'occupa, dès son arrivée au trône et durant tout le cours de son règne, d'édifier des palais et d'embellir sa capitale.

Il établit des impôts sur la pêche, les mûriers et les produits de toutes espèces.

Il institua, du côté des montagnes du Laos, des douanes pour le visa des passeports des commerçants et la perception des droits d'entrée du sel, des essences rares de bois, des gommes, du bois d'aigle, des cornes de rhinocéros, de l'ivoire, etc. Enfin il établit des droits sur tous les bois de construction. Son règne fut pacifique, il n'entreprit qu'une expédition, celle de Diên-châu, province annamite qui s'était révoltée, d'où il revint en triomphe.

Il mourut en 1028, au 3e mois, en laissant pour son successeur le prince Phật-mã, son fils ainé.

Lý-thái-tông (Phật-mã), 2e roi de la dynastie de Lý.
1028–1054. 26 ans.

Noms de règne : Thiên-thành, Thông-thoại, Càn-phù-hữu-đạo,
Minh-đạo, Thiên-cảm-thánh-võ, Sùng-hưng-đại-bửu.

Phật-mã, selon l'usage annamite qui veut que lorsqu'un souverain meurt au cours d'une année, son successeur ne prenne son nom particulier de règne qu'à l'expiration de l'année commencée, régna les neuf premiers mois sous le nom de son père.

Cette époque de son règne fut agitée par les révoltes des princes Đông-chỉnh, Giực-thánh et Võ-Đức, ses frères. Les restes du roi, leur père, étaient encore sur le lit de parade, que leurs troupes venaient se masser devant la porte de la citadelle et y attendre, pour l'assassiner, le prince présomptif qui devait se rendre à la cour pour y prendre les insignes royaux. Mais le prince pénétra dans la citadelle par une issue qui n'était pas gardée par les ennemis. La cour, qui l'y attendait, lui demanda de permettre qu'on dispersât les rebelles réunis aux pieds de la citadelle. Il y consentit. Alors les portes furent ouvertes, les troupes sortirent commandées par un mandarin militaire, Lê-phụng-hiếu, qui, le sabre au poing, s'élance en avant et atteint Võ-đức; celui-ci veut fuir, son cheval s'abat, et Lê-phụng-hiếu, se précipitant sur lui : « Puisque tu veux violer le testament de ton père, dit-il, ce sabre va faire justice de toi», et d'un coup il lui tranche la tête.

A cette vue, les troupes rebelles fuient de toutes parts, et les deux autres frères, redoutant un sort semblable à celui de Võ-đức, n'essayèrent pas de lutter, ils suivirent les fuyards.

Bientôt ils revinrent demander pardon de leur tentative coupable et faire leur soumission au roi, qui les accueillit et oublia tout. Cette soumission fut sincère.

Cependant, à peine la paix était-elle rétablie à la cour, que la révolte éclata dans la province, et l'on peut dire que les quinze premières années de son règne se passèrent presque entièrement, malgré l'investiture qu'il avait reçue des *Tống* par une ambassade en 1029, en expéditions militaires qu'il conduisit presque toujours en personne. En 1029, c'est l'Ai-châu qui se soulève ; en 1031, le Hoang-châu, dont il change le nom en Nghệ-an en 1036. En 1033, le Định-nguyên-châu et le Phệ-nguyên-châu; en 1035, l'Ai-châu, une seconde fois ; en 1036, plusieurs provinces du nord forcent les frontières chinoises et font un grand butin. Le roi lui-même marche contre les pillards et les Tống lui envoient en récompense le titre de Nam-bình-vương (roi pacificateur du midi). En 1039, une tribu de la province de Quảng-nguyên, celle des Nùng occidentaux, conduite par Tôn-phước, se soulève et ce dernier se proclame roi.

Le roi marche contre lui, le bat, le fait prisonnier avec son fils Tri-hiếu et cinq hommes, rase sa citadelle et apaise les troubles. De retour à la capitale, les prisonniers furent mis à mort.

En 1041, deux hauts dignitaires, Đinh-lộc et Bằng-luật, conspirent contre l'État, ils sont exécutés.

Peu de mois après, le Nùng-tri-cao, fils de Tôn-phước et sa mère Ả-nùng, qui avaient réussi à échapper à l'expédition de 1039, reviennent; ils occupent la province de Đông-du et établissent le royaume de Đại-lịch. Le roi fit marcher ses troupes contre ces nouveaux rebelles, le fils et la mère furent faits prisonniers, mais le roi, se souvenant que déjà Tôn-phước et l'un de ses fils avaient été mis à mort, fit grâce à l'autre de ses enfants et à sa femme et les rétablit dans le Quảng-châu dont il agrandit même le territoire.

En 1043, des désordres éclatent simultanément dans l'Ai-châu pour la troisième fois et dans le Văn-châu. Le roi envoie ses deux fils combattre les rebelles de chacune de ces provinces.

Dans cette même année, les Ciampois exerçaient la piraterie sur les côtes de l'Annam. Le roi se prépara à les punir et fit construire k cet effet plus de 400 jonques de guerre.

L'année suivante (1044), il marcha contre eux et arriva promptement au camp des ennemis, à l'embouchure d'une rivière appelée Ngũ-bồ.

L'armée ciampoise était rangée sur la rive méridionale du fleuve, les Annamites se placent en bataille sur la rive opposée et se précipitent tout d'un coup à travers le fleuve qui n'était pas profond. Devant une attaque aussi décidée, les Ciampois hésitent, les Annamites n'ont pas encore atteint le

rivage que déjà ils battent en retraite. Les Annamites arrivent, prennent pied et fondent sur l'ennemi qui est maintenant dans une déroute complète. 30,000 Ciampois périrent dans cette journée, où 5,000 prisonniers et 30 éléphants apprivoisés restèrent aux mains du vainqueur.

Le roi ciampois eut la tête tranchée par deux de ses sujets qui vinrent la présenter à Lý-thái-tông. La fureur du carnage était terrible, le sang inondait la plaine, et le roi, pour mettre fin au massacre, menaça de mort immédiate ceux qui ne s'arrêteraient pas sur le champ.

De là, *Lý-thái-tông* marcha sur la capitale ciampoise Phật-thệ, s'empara de la reine, du sérail et des danseuses, proclama la paix et repartit pour l'Annam suivi du sérail du vaincu.

Dans la route, il envoya chercher à bord du bateau où elle se trouvait, la reine ciampoise, Mi-e, et lui fit demander d'oublier son époux ; mais cette reine, fidèle et vertueuse, s'enveloppa de couvertures, se défendit contre ceux qui voulaient l'entraîner près du roi et roula dans le fleuve où elle périt.

Cependant il arriva à sa capitale où les 5,000 prisonniers lui furent présentés avec tout le butin de l'expédition. Il ordonna que des concessions de terrain fussent faites à ces prisonniers pour qu'ils s'y établissent et y fondassent de nouveaux villages qui porteraient le nom de ceux qu'ils habitaient dans leur pays, puis il distribua des récompenses à ceux qui s'étaient bien conduits à la guerre et remit au peuple la moitié des impôts.

Cette brillante expédition ne fut pas la dernière de son règne:

En 1048, l'Ai-lao se soulève, mais Bằng-trí, envoyé par le roi, en eut bientôt raison et ramena de nombreux prisonniers et un butin considérable.

La même année, Nùng-trí-cao se révolte, mais vaincu aussi, il fait sa soumission.

En 1050, le Vật-dương-động se révolte comme les autres ; ce soulèvement est bientôt comprimé.

En 1052, Nùng-trí-cao se proclame roi (Nhơn-huệ-hoàng, empereur d'esprit et de vertu) du royaume Đại-nam (grand sud), il se jette sur la frontière de la Chine, la franchit et pénètre jusqu'à Canton (Quảng-đông) et Quảng-ssi (Quảng-tây). Il bat l'armée chinoise qui perd 3,000 hommes : mais en 1053, Nùng-trí-cao est défait ; il demande du secours au roi d'Annam qui l'engage au contraire à se soumettre et offre en même temps son aide aux Chinois qui le remercient. Tels furent les événements militaires de ce règne, qui d'ailleurs fut marqué par d'autres circonstances intéressantes et des mesures importantes et justes. Il construisit des palais, éleva l'enceinte extérieure de Thăng-long-thành), Sous lui, les Cambodgiens (Chơn-lạp) viennent payer régulièrement le tribut, et les Ciampois envoient des otages dont cependant la présence n'arrête pas la piraterie ciampoise et n'empêche point l'expédition de 1044. Ce prince, comme tous ceux de la dynastie de Lý, fut fervent bouddhiste, soit par politique, soit par conviction. Après chaque événement heureux, on le voit faire aux pagodes de riches présents, et d'ailleurs, dès 1031, il pourvut à l'édification de 950 de ces établissements religieux.

En 1033, à la suite de l'expédition de Định-nguyên-châu, il fait fondre une cloche de 10,000 livres.

En 1035, il donna une autre cloche de cuivre de 6,000 livres qui, disent les annales, se transporta toute seule à la pagode à laquelle elle était destinée.

L'année précédente, il avait reçu des *Tống* les prières bouddhiques.

Lý-thái-tông laissa d'ailleurs un bon souvenir dans le peuple qu'il soulagea, autant qu'il fut en son pouvoir, par des remises de peine et d'impôts ou par la distribution de dons.

À l'occasion de l'anniversaire du 10^{e} mois (1040), il amnistie les exilés et remet au peuple la moitié de l'impôt. Il fait la même remise d'impôts en 1044, à la suite de l'expédition contre les Ciampois, après avoir distribué les récompenses militaires. Enfin, en 1051, à la suite des grandes inondations de l'année précédente qui avaient été suivies d'une grande misère, il fit des distributions de soie et d'argent pour secourir les populations malheureuses.

La même année, il régla la position des vieux mandarins et assura à ces fidèles serviteurs une retraite pour leurs derniers jours.

Sa sollicitude ne s'étendit d'ailleurs pas à ces seules questions. Il régla(1041) la composition du sérail dont le personnel fut ainsi formé : reines et concubines, 13 ; filles du service intime, 18; danseuses, 100. Il opéra la révision des codes civils et criminels. Et surtout, à sa plus grande gloire, il abolit l'esclavage dans ses états. Il édicta les peines les plus sévères contre ceux qui exerceraient ce commerce honteux et dégradant dont la tentative seule était punie des peines les plus rigoureuses (1043). Ainsi donc, il y a plus de huit cents ans, qu'un prince d'un pays à demi barbare a accompli ce

grand acte de philanthropie devant lequel des nations civilisées ont longtemps reculé et pour lequel on se battait naguère.

Enfin, *Lý-thái-tông* ordonna (1042) la construction, par tout le royaume, d'établissements d'hospitalité ou stations postales destinées à recevoir les voyageurs. En 1047, il fit préparer des établissements analogues afin de pourvoir dans le voyage, au logement des ambassades cambodgienne et ciampoise.

Ce fut sous ce prince que fut découvert ou introduit en Annam l'art de brocher à soie.

En 1054, la maladie, une cruelle maladie le frappa, il mourut le l0e mois de cette même année en léguant le pouvoir à son fils ainé Nhựt-tôn, qui changea le nom de Giao-chỉ en celui Đại-việt

Lý-thánh-tông, 3e roi de la dynastie de Lý.
1054 –1072: 19 ans.

Noms de règne: Long-thoại-thái-bình, Chương-thánh-gia-khánh, Long-chương-thiên tự, Thiên-huống-bửu-tượng, Thân-võ.

Nhựt-tôn, fils de Lý-thái-tông, succéda à son père et régna sous le nom de Lý-thánh-Tông (1054). Il est surtout connu par l'édification de la tour de Bảo-thiện, qu'il entreprit dès son avènement, et son expédition contre les Ciampois (1061).

La tour de Bảo-thiện était haute de 300 coudées et passait pour la première des quatre merveilles de l'Annam [3]. L'expédition contre les Ciampois fut résolue pour punir leur roi, Chế-củ, qui avait outragé l'Annam en retenant prisonniers les ambassadeurs que Lý-thánh-tông lui avait envoyés. Cette expédition dura d'abord neuf mois sans résultat, et Lý-thánh-tông en revenait lorsque, ayant entendu le concert de louanges que le peuple adressait à la reine demeurée régente en son absence. « Et quoi, dit-il, une femme arrivera à la renommée, et un homme dont l'esprit est infiniment supérieur sera resté neuf mois à combattre sans gloire ? » Et il revint sur ses pas, attaqua de nouveau les Ciampois, prit leur roi, et avec lui 50,000 prisonniers qu'il amena à sa capitale.

Le roi ciampois, Chế-củ, pour recouvrer sa liberté et sa couronne, dut abandonner trois provinces au roi d'Annam:

Địa-ri, aujourd'hui Quảng-nam.

Ma-linh, aujourd'hui Minh-linh.

Bô-chánh.

C'est là le fait saillant du règne de Lý-thánh-tông qui mourut, dans la 19e année de son règne. Ce prince parait avoir été doux et compatissant de caractère : une année que le froid était rigoureux, il fit donner des nattes et des couvertures aux prisonniers. Il établit la tenue officielle des mandarins et prescrivit que ceux d'entre ces officiers qui voudraient l'approcher missent le bonnet et les bottes.

Les annales racontent en outre que n'ayant point d'enfants, il allait de pagode en pagode demander au ciel un héritier. Au village de Thượng-lôi, il remarqua une jeune fille droite près d'une touffe de lys, qui demeurait calme et paisible, ne s'empressant point, comme le restant de la foule, autour du cortège royal. Le roi se sentit amoureux d'elle, la demanda et l'éleva au rang de Y-lan-phu-nhơn. Il eu d'elle un fils qu'il appela Càn-đức (1058) et qui lui succéda sous le nom de Lý-nhơn-tông (1072).

Lý-nhơn-tông, 4e roi de la dynastie de Lý.
1072-1128 : 56 ans.

Noms de règne : Thái-ninh, Anh-võ-chiêu-thắng. Quảng-hựu, Hôi-phù, Long-phù, Hội-tường-đại-khánh, Thiên-phù-duệ-võ, Thiên-phù-khánh-thọ.

Ce roi fournit une glorieuse carrière. Cependant sa gloire est tachée d'un acte de criminelle faiblesse; car, pour satisfaire la jalousie de sa mère, il prononça l'ordre de mort contre sa grand'mère et 76 de ses dames d'honneur. Il s'illustra surtout par ses heureuses entreprises contre la Chine. Vương-

[3] Ces merveilles étaient: 1. la tour de Bảo-thiện ; 2. la statue de Boudha de la pagode de Quỳnh-lâm ; 3. la chaudière de la pagode de Phổ-minh ; 4. la cloche du village de Qui-điền.

an-thạch, ministre tout puissant de la cour impériale chinoise avait envoyé des espions étudié l'Annam. Leurs rapports lui représentaient ce pays comme facile à enlever. Il décida alors son maître à se préparer à la guerre, et les communications avec l'Annam furent coupées. A cette nouvelle, le roi d'Annam ordonna aux généraux Lý-thường-kiệt et Tông-đảng, chacun à la tête de 50,000 hommes, de franchir la frontière chinoise. Le premier pénétra dans les provinces de Khâm-châu et Châu-liêm qu'il prit et dévasta; le second attaqua la province de Ưng-châu et mit le siège devant le chef-lieu. Après 40 jours de siège, le gouverneur chinois, voyant que la résistance n'était pins possible, se donna la mort. La ville fut emportée d'assaut. Plus de 58,000 Chinois périrent dans cette guerre, ou tués dans les combats, ou décapités après la victoire, et la perte de la Chine, tant en morts qu'en prisonniers, s'éleva à plus de 100,000 hommes.

Les armées annamites s'étaient donc retirées victorieuses : Vương-an-thạch obtint encore l'envoi d'une armée de 870,000 hommes, commandés par Quách-qùi, Triệu-tiết et sept autres généraux qui devaient attaquer l'Annam, de concert avec les troupes ciampoises et cambodgiennes.

Le général Lý-thường-kiệt, envoyé par la cour d'Annam au-devant des ennemis, les rencontra au fleuve de Như-nguyệt, les battit et fit tomber plus de 1,000 têtes.

Quách-qùi fut contraint de battre en retraite et alla camper dans la province de Quảng-nguyên, sur la frontière. Cependant, il importait de ne pas laisser l'ennemi s'établir dans une position menaçante ; Lý-thường-kiệt résolut de l'attaquer. Mais craignant que le nombre ne fit reculer ses soldats, il introduisit adroitement, sous l'autel de la pagode élevée en l'honneur de Trương-tướng-quân, un de ses confidents qui, la nuit venue, fit entendre des oracles annonçant le triomphe de l'armée annamite.

La nouvelle du prodige se répandit dans l'armée, le miracle doubla son courage, elle courut à l'ennemi, le culbuta et mit en fuite les trois armées chinoise, ciampoise et cambodgienne.

Toutefois, Lý-thường-kiệt ne put parvenir à chasser l'ennemi de la province de Quảng-nguyên, et on campa de part et d'autre, sans s'attaquer de nouveau, et les armées ennemies passèrent plusieurs mois à s'observer.

Dans ce temps, le général chinois Quách-qùi mourut, emporté par la fièvre des bois. Sur ces entrefaites, le roi d'Annam fit renvoyer à l'empereur de Chine 1,000 prisonniers de guerre qu'on avait tatoué au visage de caractères injurieux pour la nation chinoise. L'empereur fut fort sensible à cet outrage, mais il ne put que le subir et feignit de considérer cette restitution de prisonniers comme une avance de la cour d'Annam. En conséquence, il fit évacuer les territoires que ses troupes occupaient encore sur la frontière annamite et restitua au gouvernement d'Annam la riche province aurifère de Quảng-nguyên. Sur ces entrefaites, Lê-văn-thạnh, mandarin du ministère de la guerre, qui avait reçu du commandant en chef de l'expédition chinoise les territoires restitués, fut envoyé en mission diplomatique auprès de la cour impériale où il se distingua par son habileté. La cour le combla de riches présents, et, de retour dans sa patrie, il fut élevé à la dignité de Thái-sư, la plus haute position du royaume. Mais ces honneurs enflèrent l'ambition de Lê-văn-thạnh qui ne craignit point d'attenter aux jours de son souverain. Voici d'ailleurs ce qu'en disent les annales : Aidé par un prestidigitateur, esclave originaire du royaume de Đại-lý, un jour que le roi se promenait sur un lac, à travers un épais brouillard, Lê-văn-thạnh se transforma en tigre et bondit sur Lý-nhơn-tông. Mais Mạc-thận, un pêcheur, qui se trouvait auprès de la barque royale, jeta aussitôt son épervier sur le tigre et l'arrêta. Mais sous l'épervier on ne trouva que Lê-văn-thạnh. Le roi, ne voulant pas faire mourir un ancien serviteur, l'exila à Giao-giang et il décora le pêcheur du titre de mandarin en lui abandonnant le revenu (l'impôt) du territoire de hồ-tây. Ce prince n'eut pas d'héritier direct. Il choisit pour lui succéder Dương-hoán, fils de son frère cadet, qui n'était âgé que de 2 ans lorsqu'il fui désigné comme son successeur. Il mourut en1127 à l'âge de 63 ans, après avoir signé le testament par lequel il appelait son neveu à lui succéder. Dans ce même temps, une nouvelle dynastie, celle des Kim, s'élevait en Chine sur les ruines de celle des Tống.

Lý-nhơn-tông avait régné 56 ans.

Lý-thần-tông, 5^{e} roi de la dynastie de Lý.
1128-1138: 10 ans.

Noms de règne : Thiên-thuận, Thiên-chương-bửu-tự.

Dương-hoán succéda à son oncle sous le nom de Lý-thần tông(1128).

Il inaugura son règne, par une amnistie générale et la restitution à leurs propriétaires de tous les biens confisqués au profit de l'État. Il décida que, pour donner des bras à l'agriculture, chaque moitié de l'armée jouirait tour k tour d'un congé de six mois.

L'année suivante (1130), il fit paraître une ordonnance qui prescrivait que les filles des mandarins eussent à ne point se marier avant que le choix destiné à peupler le harem royal ne fut terminé. Les annales ne mentionnent rien de bien notoire sur la vie de ce prince jusqu'en 1138, où il fut atteint d'une maladie, sorte de folie dans laquelle il se croyait transformé en tigre et dont, au dire des annalistes, il fut guéri par un bonze célèbre, Nguyễn-minh-không.

Du reste, les bonzes furent en grand honneur sous le règne de ce prince, profondément imbu de leurs doctrines.

Il mourut l'année même de la guérison de sa folie (1138) en désignant, au moment d'expirer, son fils légitime, Thiên-tộ, pour lui succéder, malgré une décision antérieure par laquelle il avait appelé pour le remplacer à sa mort son fils naturel Thiên-lộc. Il avait eu ce dernier d'une concubine et l'avait nommé son successeur longtemps avant que sa femme légitime lui donnât un héritier. Sa volonté était de ne rien changer à cette décision, mais au moment suprême, les pleurs de la reine-mère triomphèrent de sa résolution et il signa le testament qui donnait le trône à Thiên-tộ.

Lý-anh-tông , 6e roi de la dynastie de Lý.
1138-1175 : 37 ans.

Noms de règne :Thiệu-minh, Đại-định, Chánh-long-bửu-ứng, Thiên-cảm-chí-bửu.

Thiên-tộ, sous le nom de Lý-anh-tông, succéda à son père ; mais il n'avait que trois ans, la reine-mère prit la régence.

En 1142, un aventurier, un bonze du nom de Thân-lợi, se donnant pour le fils de Nhơn-tông, se proclamait roi sous le nom de Binh-vương et paraissait à la tête d'un corps de troupes de 1,000 hommes. Cependant, comme on lui attribuait une grande puissance de sorcellerie, la population croyait en lui et le suivait en foule.

Un premier succès qu'il remporta sur Lưu-vỏ-nẻ, envoyé par le roi à sa rencontre, le gonfla d'orgueil et de présomption et il décida d'aller attaquer la capitale. Mais un autre général du roi, *Đỗ-anh-võ* lui barra le passage, l'arrêta, le battit et le mit en déroute.

Thân-lợi, vaincu, se réfugia à Lục-linh, Đỗ-anh-võ l'y poursuivit et lui fit 2,000 prisonniers. Il abandonna Lục-linh pour Lượng-châu ; mais le gouverneur local l'arrêta et le livra à Đỗ-anh-vô qui le conduisit à la capitale, dans une cage. Il y fut exécuté avec 20 de ses complices principaux; les autres furent graciés.

En 1148, des bateaux de commerce de Siam, de Qua-sa (Malaisie) et de Lộ-Lạc (Birmanie), parurent au port de *Hải-đông* et demandèrent à créer des établissements de trafic. Le roi leur permit de s'établir dans les îles. Ils y fondèrent un comptoir du nom de Phố-vân-đồn (aujourd'hui Vạn-ninh, dans la province de Quảng-yên.)

L'année suivante, des troubles éclatèrent à la cour, amenés par des compétitions jalouses aux diverses dignités, et de cette époque k 1164, l'histoire de ce règne est plutôt celle de la rivalité de quelques grands officiers auxquels le roi était livré, que l'histoire même du règne de Lý-anh-tông. Đỗ-anh-võ faisait sonner haut ses services militaires; il était d'ailleurs tout puissant. L'une de ses sœurs dominait le roi dans le sérail, sa femme même y pénétrait parfois, et lui-même avait captivé les bonnes grâces d'une favorite royale.

Fort de sa position, il bravait tout, jusqu'à l'étiquette de la cour, qu'il affectait de dédaigner. Pourtant, une sourde colère s'élevait contre lui, et la haine amassée sur sa tête par toutes ses façons hautaines, entretenue par Võ-đái, grand chef militaire (Chỉ-huy-sứ), éclata un jour. Đỗ-anh-võ fut jeté en prison et condamné à l'exil d'où les manœuvres de la favorite Lê-thái-hậu, son amante, ne tardèrent pas à le tirer.

Il revint à la cour, recouvra ses titres et la faveur royale, institua un régiment de gardes royaux (Phụng-quốc-vệ-đô) et devint plus puissant que jamais.

Alors il songea à frapper ses ennemis, et Võ-đái et ses principaux partisans périrent sous les coups de sa vengeance.

En 1153, un prétendant au trône ciampois demanda l'assistance de Lý-anh-tông. Le roi lui donna un général et un corps de troupes. Ce corps expéditionnaire fut battu par les troupes royales ciampoises et dut rentrer en Annam sans avoir rien fait pour l'établissement du prétendant.

Cependant, le roi effectif des Ciampois, Cheribut, craignant une déclaration de guerre du roi d'Annam, envoya une ambassade, lui offrit des présents et des filles pour son harem.

Le roi d'Annam accepta, et l'expédition manquée n'eut pas d'autre suite.

En1159, l'ambassadeur annamite Nguyễn-quốc, revenant d'une mission auprès de l'empereur de Chine, fit adopter au roi d'Annam une coutume qu'il avait vu pratiquer à la cour impériale : celle de placer dans la cour des audiences une chaudière fermée destinée à recevoir les plaintes, réclamations anonymes, afin que ceux qui n'osaient pas parler, dans la crainte d'un ennemi puissant, pussent enfin faire connaître sans péril le sujet de leurs réclamations; on disposa donc ce récipient. On ne tarda pas à y trouver des dénonciations accusant Đỗ-anh-võ de conspirer contre la personne royale. Alors celui-ci pensa que le coup venait de Nguyễn-quốc lui-même, et son crédit fut encore assez fort pour le faire exiler d'abord ; mais le roi, soumis sans doute à quelque autre influence, le rappela lui-même et le rétablit dans sa position première.

Alors Đỗ-anh-võ se débarrassa de son rival par le poison, mais ce crime lui servit de peu, il mourut, lui aussi, dans le cours de cette même année.

En 1164, une grande rébellion éclata dans l'armée, mais le général Phí-công-tiêu, à la tête de 100,000 hommes, en eut raison et ramena les rebelles dans le devoir.

En 1169, deux ambassades chinoises se trouvèrent à la cour d'Annam. On sait que deux dynasties rivales, celle des Kim et celle des Tông, se disputaient l'empire. Les Kim avaient d'abord envoyé une ambassade à la cour d'Annam. Les Tống se hâtèrent d'en envoyer aussi une de leur côté, autant pour surveiller la première que pour lui disputer la prépondérance auprès de la cour annamite. Le roi les traita magnifiquement l'une et l'autre, mais ne les reçut jamais simultanément.

En 1172, le roi parait sortir de sa longue torpeur ; il entreprend des voyages maritimes, des voyages dans l'intérieur de son royaume, pour s'assurer lui-même de l'état de toutes choses et faire procéder au lever de la carte de l'Annam.

En 1174, l'empereur de la dynastie des Tống lui ayant demandé quelques éléphants pour la cérémonie du sacrifice au ciel, il ne voulut accepter aucune compensation et adressa à l'empereur, à titre gracieux, 15 éléphants, qu'une ambassade fut chargée d'aller lui présenter.

Ordinairement, les ambassadeurs remettaient les présents au gouverneur de Quảng-tây et revenaient en Annam. Cette fois, l'ambassade poussa jusqu'à la résidence impériale même, et ce fut de ses mains que l'empereur reçut les présents du roi d'Annam.

Les ambassadeurs furent accueillis avec distinction, et l'empereur s'appliqua à les flatter, s'informant de l'Annam, de l'origine de ce royaume, etc.

II les renvoya comblés de présents et de dignités et porteurs pour leur maître de titres honorifiques.

Cependant, le roi avait désigné pour lui succéder après sa mort son fils aine, Long-xưởng ; mais celui-ci, s'étant introduit dans le sérail de son père, fut dégradé du titre d'héritier présomptif, et la cour, réunie en conseil présidé par le roi même, décida que cette dignité serait transportée à Long-cân, autre prince royal, le sixième des enfants du roi.

Mais ce prince était fort jeune; on lui désigna un tuteur, Tô-hiến-thành, qui fut élevé à la dignité de prince du royaume.

En 1175, le roi tomba fortement malade et succomba après avoir pris les dernières dispositions pour assurer la transmission pacifique de son pouvoir au jeune prince.

Lý-cao-tông (Long-cán).
1176-1211: 35 ans.

Long-cán succéda donc à son père sous le nom de Lý-cao-tông. Mais comme il n'avait pas plus de trois ans, la reine-mère prit la régence.

À l'expiration du deuil du roi défunt (1178), la reine- mère donna une grande fête à laquelle tous les mandarins de la cour avaient été conviés, excepté le précepteur du jeune prince, dont elle redoutait l'intégrité. A la fin du repas, la reine se leva, prit la parole et essaya par un discours insinuant de gagner les mandarins et de leur faire violer le testament de leur ancien maître en les amenant à déposer le jeune roi pour le remplacer par son frère aîné Long-xương. Mais tous les officiers se levèrent à ces paroles et répondirent qu'ils ne pouvaient rien faire de cela, et que la reine devait s'adresser au précepteur du jeune roi, Tô-hiên-thành, qui avait sous sa garde les dernières volontés de Lý-anh-tông, père des deux princes

Dès lors, la reine n'osa plus rien entreprendre ouvertement sur cette matière.

Cependant, Tô-hiến-thành vint à mourir (1179), le jeune roi sentit toute la valeur de cette perte et marqua sa douleur par une abstinence de trois jours. Il demeura six jours sans donner audience.

Le prince Long-xương, secondé sans doute de la reine-mère, crut le moment opportun pour miner l'autorité de son frère; il faisait remuer la population par des agents secrets et fomentait la rébellion.

Mais le jeune roi se donna un nouveau précepteur, Lý-kinh-tu, et appela aux fonctions de maréchal en chef Ngô-lý tín; les troubles furent promptement apaisés et les rebelles promptement dispersés. La reine-mère comprit alors que tout espoir était perdu pour son fils ainé (1182).

Bien que les annales ne soient qu'une sorte de chronologie, sans considérations générales ni philosophie de l'histoire, il résulte de l'ensemble des faits dont elles nous donnent renonciation successive, que l'Annam s'était élevé dans ces temps à un certain degré de puissance militaire.

En effet, en 1186, l'empereur de la Chine du sud (dynastie de Tông) envoie une ambassade décoré le roi d'Annam du titre de *roi d'Annam*. En 1190, autre ambassade des Cambodgiens qui vient présenter au roi d'Annam les hommages du roi du Cambodge.

En 1197, des envoyés ciampois viennent demander l'investiture au nom du nouveau roi, à la cour d'Annam, qui l'accorde et l'envoie l'année suivante par une ambassade annamite.

Dès 1190, la reine-mère était morte, et en 1194, le prince présomptif était venu au monde. Ces circonstances durent certainement contribuer à la paix du royaume, qui parait avoir été complète, jusqu'au jour où de nouveaux malheurs viennent jeter le trouble à la cour et dans le pays.

Le roi, profitant du temps de la paix, entreprit la construction du palais de Kinh-Thiên-các (1203). Les mandarins s'élevèrent contre cette construction qui allait épuiser le trésor et écraser le peuple de corvées, et prédirent au roi qu'il serait la source de tous ses malheurs.

Comme pour justifier cette prédiction, la même année, un Ciampois, Bô-trì, neveu de Bô-điền, roi des Ciampois, arriva au port de Qui-la où il demanda l'hospitalité et l'assistance du gouvernement annamite pour l'aider à se venger de son oncle qui l'avait chassé.

Mais, Bô-trì ayant appris que le gouverneur songeait à s'assurer de sa personne, tomba sur les Annamites, à l'improviste, dispersa les troupes et ravagea toute la province de Nghệ-an, puis se retira.

Peu après, les troupes de la dynastie des *Tống*, franchissant les frontières, portaient fréquemment la dévastation dans les provinces du nord.

D'ailleurs, le roi et la cour ne paraissaient pas tirer grand souci de toutes ces choses. Le roi était débauché, la cour corrompue, le relâchement des mœurs extrême, la concussion se pratiquait au grand jour, et l'on vit alors le plus honteux trafic des charges, des titres et des dignités.

Dans ces circonstances, il n'y avait plus de cohésion dans l'État, et le moment arrivait visiblement de quelque grande catastrophe politique.

L'ancien gouverneur de la province de Nghệ-an avait trouvé la mort dans l'attaque des Ciampois de Bô-tri; son successeur, Phạm-du, fut accusé de vouloir se déclarer indépendant. Le roi fit marcher contre lui le général Phạm-bình-di (1206). Phạm-du ne l'attendit point, et tandis que le général, ne trouvant plus le gouverneur, confisquait ses biens et rasait sa maison, celui-ci paraissait à la cour, se justifiait de l'accusation qui pesait sur lui, et gagnait l'esprit du roi contre le général.

À son retour, Phạm-bình-di se présente à la cour pour rendre compte au roi de sa mission ; au lieu d'être entendu, il est jeté en prison avec son fils. Mais ses troupes s'insurgent et menacent d'attaquer le palais royal ; alors le roi lui-même, armé d'une lance, pénètre près des prisonniers et les transperce de

sa propre main. Mais l'insurrection devenait pressante, les portes étaient forcées, le roi s'enfuit sur les bords du fleuve Qui-hảo. Son fils ainé Sam se réfugia à Hải-ả.

Les insurgés, après avoir rendu aux victimes de Lý-cao-tông les honneurs funèbres, revinrent au palais royal ; ils y trouvèrent le jeune prince, fils cadet du roi fugitif, qu'ils mirent sur le trône.

Mais ce gouvernement, né d'une émeute de soldats, n'avait aucune racine dans le pays; aussi ne dura-t-il pas. Le fils aîné du roi, Sam, avait été recueilli à Hải-à dans une puissante famille, celle de Trần-lý ; il avait seize ans. Il y rencontra une jeune fille de grande beauté qu'il épousa.

Trần-lý était un homme influent dans le pays ; il leva des troupes pour soutenir la cause du père de son gendre royal, ses efforts aboutirent et il put replacer Lý-cao-tông sur le trône.

Lý-hụê-tông (Sam), 0e roi de la dynastie de Lý.
1211-1225: 14 ans.

Sam, fils aîné de Cao-tông, monta sur le trône sous le nom de Lý-hụê-tông à l'âge de dix-neuf ans. Il s'empressa d'abord de faire venir près de lui la fille de Trần qu'il avait épousée pendant sa fuite à Hải-ả. Elle fut ramenée par Tô-trung-tử, général de *Trần*, son beau-père, que le roi éleva au grade de Thái-úy.

L'année suivante, Lý-hụê-tông envoya *Đàm-thượng*, fils de sa nourrice, recruter des soldats dans le Hoang-châu. Mais ce dernier commit des fautes qui le firent mettre en accusation. Alors Đàm-thượng s'évada, se jeta dans le Hoang-châu, s'y fortifia et se proclama roi, et la cour dut le laisser faire, car elle était impuissante et soumise à mille tiraillements, à mille discordes intestines. D'ailleurs, Lý-huệ-tông laissait voir des preuves irrécusables d'une raison fortement ébranlée.

Dans cette situation, Trần-khánh-tự, frère de la reine, invita le roi à se réfugier dans son camp et lui envoya des troupes pour lui faire escorte. Mais la cour craignait de voir le roi s'aventurer ainsi, et, soit dévouement au prince, soit calcul politique, soit enfin qu'elle craignit pour le roi lui-même, ou pour l'influence qu'elle avait sur lui, elle s'opposa à son départ. Alors le roi s'enfuit dans la province de Lượng-châu (1217). Là, il eut à défendre sa femme contre la jalousie et la haine de la reine-mère qui tenta plusieurs fois de l'empoisonner, a tel point que pour éviter une catastrophe certaine, il dut se sauver la nuit avec sa femme, abandonnant ainsi la reine-mère. Il se réfugia dans le pays de son beau-frère qui l'accueillit avec tous les égards et toutes les démonstrations d'amitié dues au souverain, et qui le ramena ensuite, en personne, à la capitale.

A son arrivée, le roi nomma reine son épouse *Trần-thị*, et fit son beau-frère Thái-úy. Trần khánh-tự, son beau-frère, de concert avec le maréchal Phân-lân, s'appliquèrent à reformer l'armée, à la réorganiser, et grâce à leur action énergique, la puissance royale se trouva enfin raffermie. Sur ces entrefaites, les Cambodgiens et les Ciampois tentèrent une attaque sur le Nghệ-an.

Cependant, les premiers symptômes du mal dont le roi était frappé se développèrent d'une façon terrible. Dès l'année 1218, il était hors d'état de prendre part aux affaires du gouvernement. Il avait des accès de folie; il s'imaginait être le chef des armées célestes, il dansait, il chantait toute la journée. Le soir, accablé de fatigue, altéré de soif, il buvait avec excès et tombait ivre-mort pour la nuit entière.

Trần-khánh-tự gouvernait au nom du roi. Il mourut en 1224 et Trần-thừa fut élu pour lui succéder dans l'administration du royaume.

L'année suivante, le roi, qui n'avait pas eu de fils et dont le mal faisait chaque jour de nouveaux ravages, abdiqua en faveur de sa fille cadette Chiêu-thánh-công- chúa (1225) qui occupa le trône sous le nom de Lý-chiêu-hoàng, et Ly-huệ-tông se retira dans la pagode de Thuyên-giáo pour y mourir.

Lý-chiêu-hoàng, dernière reine de la dynastie de Lý.

Cette reine, aussitôt montée sur le trône, poussée certainement par quelque haut ambitieux, ordonna à tous les mandarins d'envoyer leurs jeunes fils pour le service intérieur des palais royaux.

Trần-thủ-Độ, devenu maréchal, avait la haute main dans toutes les affaires de la cour, et son neveu, *Trần-cảnh*, entra au palais parmi les pages de la reine.

La jeune Chiêu-hoàng s'éprit bien vite de Trần-cảnh. Cependant Trần-thủ-độ, malgré sa toute-puissance, craignit un instant pour les suites possibles de cet amour; mais; lorsqu'il eût vu que la

passion de la reine était assurée, il arrangea toutes choses avec prudence et pour le mieux. Un jour, la porte de la cour des audiences royales demeura fermée, et le maréchal se présentant à la cour, lui annonça que la reine avait choisi son mari et qu'il ne restait qu'à fixer le jour heureux de la célébration du mariage.

Ce jour-là, la reine ayant convié la cour à une grande fête, céda le trône à son mari Trần-cảnh. Ainsi finit la dynastie de *Lý*, qui s'effaçait devant celle de Trần.

Trần-cảnh, en effet, le chef de la nouvelle famille royale, montait sur le trône avec le nom de Trần-thái-tông.

Au bout de quelques années, comme nous le verrons au chapitre suivant, la malheureuse Chiêu-hoàng, qui s'était dépouillée de sa couronne pour la donner à son mari, fut délaissée et sacrifiée à la raison dynastique. Comme le jeune roi n'obtenait point d'enfants d'elle, elle perdit d'abord le titre de première reine, et définitivement fut cédée, comme objet de récompense, à un serviteur du roi, le mandarin Lê-phụ-trân.

———

QUATRIÈME DYNASTIE. — Dynastie de Trần.

Trần-thái-tông, 1er roi de la dynastie de Trần. 1225-1258. (33 ans.)

Noms de règne : Kiển-trung, Thiên-ưng-chánh-bình, Ngươn-phong.

Trần-cảnh, fils de Trần-thừa, reçut donc le trône des mains de la reine Chiêu-hoàng, sa femme (1225). Trân-thủ-độ, son oncle, qui avait la haute main sur toutes les affaires, conserva son autorité.

Les treize premières années de son règne se passèrent en intrigues de palais, en politique de famille.

Dès 1226, le vieux roi démissionnaire, père de Lý- chiêu-hoàng, Huệ-tông, s'était donné la mort pour se soustraire aux tracasseries de Trần-thủ-Độ- Celui-ci lui fit rendre les honneurs funèbres, son corps fut brûlé et ses cendres déposées dans une des tours de la pagode de Bửu-quang, puis il épousa la reine douairière, la femme de sa victime, car il voulait par tous les moyens détruire les débris de la dynastie précédente.

En même temps, il songeait à l'avenir de celle qu'il avait créée en portant son neveu sur le trône.

Trần-thái-tông, n'avait pas encore eu d'enfant de la reine Chiêu-hoàng, mais il avait un frère, Liễu qui avait épousé la princesse Thuận-thiên, sœur ainée de Chiêu hoàng.

Or, *Thuận-thiên* était enceinte de trois mois, il y avait donc quelque espoir d'avoir un héritier, et Trân-thủ-Độ trouva à propos de donner au roi, pour épouse principale, cette princesse, femme de son frère et enceinte de son mari.

Liễu, furieux d'un tel outrage, appelle les mécontents à la révolte, et le roi lui-même, se sentant l'instrument des ambitieuses menées dynastiques de son oncle et honteux du rôle qu'on lui faisait jouer, s'enfuit la nuit dans la pagode de Phù-vân-quôc-sư, sur la montagne An-tử.

Trần-thủ-độ et les grands de la cour l'y poursuivirent et essayèrent de le ramener, mais le roi résistait énergiquement et refusait de reprendre ses fonctions de souverain.

Mais Trần-thủ-độ sut forcer la volonté de son neveu par la ruse. « Où est le roi, dit-il, là est la cour, là sont les « bureaux », et ayant dressé le plan d'une nouvelle capitale il appela des ouvriers pour la bâtir. Alors le roi se rendit à leurs vœux et aux prières du bonze qui l'avait reçu, et il revint dans sa capitale. Il reçut en chemin la soumission de son frère Liễu, lui pardonna malgré l'irritation de Trần-thủ-độ, et l'éleva au rang de prince An-sanh-vương, mais il ne lui rendit pas sa femme (1237).

Trần-thái-tông eut différentes guerres à soutenir. Les troupes de la dynastie de Tống, profitant des embarras politiques de l'Annam, avaient pillé et dévasté la province annamite de Lương-châu, sur la frontière. Trần-thái-tông, après avoir ramené le calme dans ses États, prépare une expédition contre les Chinois ; il part avec sa flotte, il arrive heureusement et parcourt victorieusement les provinces de

Khâm et de Liêm qui appartenaient aux Tông. Il tente de remonter dans l'intérieur sur des barques légères. Tout d'abord, les Chinois, saisis d'une terreur panique, fuient épouvantés ; mais ils reviennent à eux ; ils apprennent que c'est le roi d'Annam qui s'aventure ainsi en personne, loin de sa flotte, et ils tendent derrière lui des chaînes à travers le fleuve pour lui couper la retraite et le capturer.

Trần-thái-tông, instruit de cette manœuvre, retourne sur ses pas ; il surmonte tous les obstacles, brise toutes les résistances, franchit tous les barrages dont il emporte les chaînes et les ancres de fer comme trophées de victoire, et il rentre triomphant dans ses États (1241).

Cependant les Ciampois, bien que plusieurs fois battus par les rois de la dynastie de Lý, n'en continuent pas moins leur métier de pirates sur les côtes du royaume d'Annam, et s'ils payaient assez régulièrement le tribut qui leur avait été imposé, c'était avec le fruit de leurs rapines sur l'Annam même.

Dès son avènement, le roi employa la voie diplomatique et essaya de les persuader de renoncer à leurs actes de brigandage contre son royaume ; mais loin d'écouter les avis du roi, ils profitèrent des embarras de la cour d'Annam pour demander la restitution des provinces qui leur avaient été enlevées.

Trần-thái-tông sut patienter, mais après son expédition contre la Chine, il envahit, à la tête de son armée, le territoire ciampois d'où il ramena en captivité la reine Bô-đa-la et une grande partie de la population.

En 1258, la dynastie des *Tống* se trouvait définitivement renversée par celle des *Nguyên* [4] qui s'établissait librement et seule sur le trône impérial de la Chine. L'armée des Tống reculait, elle fut bientôt acculée à la frontière annamite, à Vân-nam. Les troupes des *Nguyễn*, qui les poursuivaient, arrivent à leur tour à la frontière du royaume, mais, au lieu de respecter cette limite, ils la franchissent et violent le territoire d'Annam. Trân-thái- tông marche contre eux à la tête de ses troupes, il arrive sur le fleuve Lô-giang et s'y établit.

Ngật-hương-hiệp-ngạo, le général de l'armée mongole qui campait aux cataractes de Bình-lệ lui envoie trois ambassades successives pour l'engager à faire sa soumission au nouveau maître du Céleste-Empire. Trần-thái-tông retient les envoyés prisonniers.

Alors le Mongol marche en avant et les Annamites reculent d'abord. Trần-thái-tông bat en retraite sur l'avis de son général Lê-phụ-trần pour ne pas tout risquer dans une première rencontre et reporte son camp en arrière, sur le fleuve Thiên-mộ.

Alors, le roi indécis sur ce qu'il devait résoudre, consulte d'abord le Thái-úy (grand mandarin militaire), Nhứt-cảo, qui lui conseille de s'allier aux Tống; il demande ensuite l'avis de Trần-thủ-độ, son oncle, qui lui répond : « Tant que ma tête sera sur mes épaules. Votre Majesté n'aura pas à s'inquiéter ».

Sur ces entrefaites, les troupes royales furent renforcées par le corps d'armée du prince présomptif. Le roi reprit l'offensive, et cette fois il fut victorieux. Les Mongols, battus, se retirèrent en Chine.

Les Annamites appellent cette expédition *Guerre de Bouddha* (signe de douceur), et il parait, au dire des annales, que les intentions des nouveaux souverains du Céleste-Empire étaient seulement d'effrayer la nation annamite et non de lui faire une guerre sérieuse.

D'ailleurs, et malgré les succès qu'il avait remportés contre les armes des Nguyên, le roi jugea prudent de reconnaître la nouvelle dynastie, et il se rendit aux sommations que lui porta une ambassade du nouvel empereur, de lui envoyer des présents et de reconnaître sa suzeraineté (1259). Il envoya Lê-phu-trân pour traiter avec la cour impériale, et il fut arrêté que l'Annam paierait tous les trois ans un tribut d'hommages et de soumission.

Dans ce même temps, la reine Chiêu-hoàng, qui n'avait pas encore donné d'héritier au roi, fut réduite à son ancien rang de princesse et donnée en mariage au général Lê-phụ-trần, pour le récompenser des services qu'il avait rendus pendant la guerre, Il en eut deux enfants, un garçon et une fille.

Si Trần-thái-tông paraît avoir aimé la gloire militaire, il ne consacra pas moins ses soins aux autres affaires de l'État. II divisa son royaume en douze Bộ ; il réglementa l'ordre hiérarchique et le

[4] Nom de la famille des khans de Mongolie, nommée Yuen par les Chinois et Nguyễn par les Annamites, dont un membre, le fameux Koubilaï, de race tartare-mongole, fonda en Chine, après une lutte opiniâtre contre la dynastie des *Tống*, la première dynastie impériale d'origine tartare. Il est connu comme empereur sous le nom de Nguyễn-thái-tổ.

traitement des mandarins; il régla l'assiette des impôts : l'impôt personnel fut calculé sur l'étendue de terre que chacun possédait ; il était d'une ligature pour le propriétaire d'un mẫu [5] à trois mẫu, de deux ligatures pour ceux de trois et quatre mẫu, et de trois ligatures pour ceux qui possédaient de cinq à six mẫu [6]. L'impôt foncier se payait en nature, il était proportionnel au nombre de *mẫu* possédés, il était de 100 *thăng* de paddy par mẫu.

En même temps qu'il se préoccupait de l'établissement des impôts, il songeait à protéger la population contre les ravages des inondations annuelles et faisait élever, sur les deux rives des fleuves, de grandes digues qui encaissaient leurs eaux des sources aux embouchures. Et , par une sage et juste mesure, il instituait une commission chargée de déterminer la valeur des indemnités accordées aux propriétaires dont les terrains étaient pris pour l'établissement de ces digues (1248).

Trân-thái-tông porta aussi la main dans le recrutement du personnel administratif ; il rétablit les examens des lettrés dont la pratique était tombée en désuétude. Les premiers eurent lieu en 1247, et l'histoire a conservé les noms de trois jeunes gens : Nguyễn-hiền, âgé de 14 ans, Lê-văn-hưu, âgé de 18 ans, et Đặng-ma-la, âgé de 17 ans, qui forent reçus avec les titres universitaires les plus élevés. Une deuxième session eut lieu en 1257.

L'année suivante, Trần-thái-tông, lassé définitivement des soucis du pouvoir, abdiqua en faveur de son fils Khoán et prit le titre de Thái-thượng-hoàng (roi père). Toutefois, il conserva dans cette situation une grande autorité, et cette retraite à peu près nominale était plutôt l'association de l'héritier au pouvoir qu'une véritable abdication.

Trần-thánh-tông (Khoán), 2e roi de la dynastie de Trần.1278-1299. (21 ans.)

Noms de règne : Thiệu-long, Bửu-phù.

Khoán, appelé au trône par l'abdication de son père, prit le nom de Trần-thánh-tông. Doué d'une heureuse nature, secondé des conseils de bon père et de son grand oncle Trần-thủ-độ, il régna sans bruit et en paix avec tous ses voisins. Il conserva l'attachement de toute sa famille et vécut entre son père et ses frères.

Un de ces derniers, Trần-ích-tắc, le plus instruit de tous, s'occupa de former des hommes capables pour l'administration du royaume. Il avait établi dans ce but, aux abords de son palais, un collège où il professait lui-même, et d'où sortirent des hommes distingués.

Le roi d'ailleurs favorisait les lettres; il fit répandre la connaissance de l'histoire parmi le peuple, et il ordonna au savant Lê-văn-hưu de rédiger les annales du pays depuis l'époque de Triệu-vô-đề, roi de la 3e dynastie de la première époque, jusqu'à la dynastie de *Lý* postérieure inclusivement, c'est-à-dire jusqu'à la reine Lê-chiêu-hoàng, dernier membre de la dynastie de *Lý* (1270). Cette rédaction comporte 30 volumes.

Dans ce même temps, la cour de Pékin (Bắc-kinh) faisait rechercher l'emplacement de la colonne de Mã-viện qui avait marqué la limite des deux pays, de Chine et d'Annam, mais ces recherches furent sans résultat. Cependant Trần-thánh-tông ne se laissait pas aller à une aveugle sécurité, et la paix profonde dans laquelle il passa tout son règne ne lui fit point oublier les choses de la guerre. Il mit à profit ce calme général pour réorganiser doucement son armée. Il la divisa en régiments ou *Quân* de 2,400 hommes, subdivisés en 30 compagnies (*Đội*) de 80 hommes.

Ces mesures d'ailleurs étaient prudentes : Les *Tống*, vaincus, épuisaient leurs dernières forces contre les *Nguyên* victorieux ; mais, traqués par ces derniers, beaucoup venaient demander un refuge au sol annamite, et d'un seul coup on y vit arriver trente jonques chargées d'une foule de mandarins fugitifs suivis de leurs familles.

Tels sont les événements les plus saillants de ce règne qui s'écoula dans la paix la plus profonde.

---

[5] Le Mẫu est l'unité de mesure des surfaces agraires qui correspond à l'hectare français comme usage, sa valeur est de (63m600 de côté) 4,044 mètres carrés 93 décimètres

[6] Les annales ne mentionnent rien pour ce qui regarde les propriétaires de terrains plus étendus. Ceci laisse à supposer que ceux qui en possédaient davantage étaient rares et qu'ils étaient assimilés, pour l'impôt personnel, aux propriétaires de 5 à 6 mẫu.

Cependant, le souffle puissant qui avait créé cette nouvelle dynastie (celle de Trần) s'était éteint. Trần-thủ-độ était mort en effet en 1264. Le grand homme avait passé, mais son œuvre était accomplie ; l'arbre qu'il avait planté avait grandi, abrité des secousses et des tempêtes politiques ; et, dans ce règne de paix, il avait poussé de profondes et puissantes racines dans le pays. Trần-nhơn-tông, privé de ses conseils, n'oublia point ses enseignements ; il fut droit, il fut juste, et ses vertus gagnèrent les derniers cœurs à la dynastie de *Trần*.

Imitateur de son père, Trần-thánh-tông, lorsqu'il jugea le temps venu d'enseigner à son héritier le métier de roi, appela son fils *Khâm* sur le trône. Il abdiqua en sa faveur (1279), prenant lui-même le titre de Thái-thượng-hoàng qu'il conserva treize ans, jusqu'à sa mort. Son règne avait duré 21 ans.

Trần-nhơn-tông, 3e roi de la dynastie de Lý.1279-1293. (14 ans.)

Noms de règne : Thiện-bửu, Trùng-hưng.

Autant le règne de Trần- thánh-tông avait été pacifique, autant celui de Trần-nhơn-tông, son fils, fut belliqueux. Le nouveau roi eut, en effet, à soutenir deux formidables invasions des Tartares-Mongols de Chine.

Ces nouveaux conquérants de l'empire avaient renversé pour toujours les *Tống* à la bataille de Nhai-sơn et l'infortuné et dernier empereur de cette dynastie s'était précipité à la mer, imité courageusement de toute sa famille, pour échapper aux mains de ses ennemis implacables.

Alors, le nouvel empire des Tartares, plus grand que ceux de Cyrus et Alexandre, s'étendait du Japon au Volga, des mers glaciales au golfe du Bengale, et le nouvel empereur Nguyên-thái-tổ, l'ancien Koubilaï, petit-fils de Gengis-khan, avait fait inviter le roi d'Annam à se rendre à la cour impériale pour assister, comme vassal, à l'audience du Fils du ciel. Trân-nhơn-tông envoya une ambassade près de la cour impériale, mais ne s'y rendit point lui-même.

Nguyên-thái-tổ, furieux de ce manque de déférence, déclare Trần-nhơn-tông déchu de la dignité royale, et désigne pour le remplacer le chef de l'ambassade annamite, Trần-di-ái, propre parent du roi, qu'il renvoie en Annam escorté d'un ambassadeur militaire spécial et de 1,000 soldats pour l'installer sur le trône. Toutefois, Trần-nhơn-tông résista au délégué impérial et refusa de se rendre aux volontés de celui qui renvoyait, il était sur le trône, il ne voulut pas en descendre.

L'ambassadeur tartare dut revenir vers son maitre sans avoir pu accomplir sa mission ; aussi, dès 1282, une armée tartare de 500,000 hommes se présentait à la frontière et demandait passage à travers l'Annam sous prétexte d'aller faire la guerre aux Ciampois.

Trần-nhơn-tông, qui devine sans peine un piège aussi grossier, loin d'accorder à l'armée de l'empereur le passage qu'elle désire, se prépare à la repousser; il court lui-même visiter les places fortes de la frontière, fait consolider les fortifications et renforce les garnisons.

L'armée tartare ne pénétra pas cette fois dans le royaume. Mais le roi ne tarda pas à apprendre que l'empereur avait massé ses troupes à Hồ-quảng pour les jeter de là sur l'Annam. Alors il assembla tous ses généraux et nomma Trần-quốc-tuấn, fils de Trân-liễu, commandant en chef de l'armée annamite, et se disposa à recevoir l'ennemi.

L'année suivante (1284), Trần-phu, ambassadeur du roi près de la cour impériale, annonça que Nguyên-thái-tổ avait fait partir sous les ordres du prince Thoác-hoang une armée nombreuse destinée a faire la guerre à la dynastie royale de Trần, Alors le roi fait inviter tous les vieillards du royaume a un banquet et il leur demanda s'il valait mieux combattre ou se soumettre. Les mandarins et les vieillards, à l'unanimité, voulurent la guerre ; et le roi organisa sur le champ la défense. Du reste, l'ennemi ne lui laissa pas beaucoup de répit : Le 26 du douzième mois de cette même année (1285), l'armée impériale commençait à passer la frontière et attaquait les places fortes. L'armée annamite dut se replier jusqu'au fleuve Vạn-kiêp et le roi se transporta à Hải-dông.

Douze jours après, le 6 du premier mois de l'année Ất-dậu (1285), les Tartares, commandés par le général Ô-ma-nhi, délogent les Annamites de leurs positions sur le Vạn-kiếp et occupent la montagne de Phổ-lai. Les prisonniers annamites, qui portent tatoués sur leur corps deux caractères signifiant «mort aux Mongols», sont mis à mort.

Cependant, le roi, voulant se renseigner sur l'état et la force de ses ennemis et probablement gagner du temps, envoya à O-ma-nhi le mandarin Đỗ-khắc-chung comme parlementaire. O-ma-nhi le reçut et discuta avec lui diverses questions. Au départ de cet envoyé, le général tartare, se tournant vers ses officiers, leur dit: « C'est un homme très-habile, si le royaume d'Annam a encore des hommes de ce talent, il ne nous sera pas aisé de lui imposer nos lois » ; et il donna l'ordre de poursuivre l'envoyé et de se saisir de sa personne. Mais *Đỗ-khắc-chung* sut se dérober à cette trahison, et dès le 13, il présentait au roi le rapport de ce qu'il avait vu et fait.

Mais les troupes impériales continuent leur marche en avant. Un moment, les Annamites contiennent l'ennemi (28 du premier mois). Un second général mongol, Tọa-đô, entre dans le royaume par le sud, et les Annamites sont dans la nécessité de diviser leurs forces. Sur la demande de *Quốc-tuân*, le roi envoie *Quang-khải*, fort lettré qui s'entendait parfaitement aux choses de la guerre, dans le Nghệ-an pour arrêter Toa-đô.

Les ennemis étaient nombreux. Le prince tartare Thoac-hoàng, qui avait divisé ses forces en plusieurs corps, attaque dans tous les sens. En vain le roi essaie de le calmer et de lui faire perdre du temps en lui envoyant la princesse An-tu, il est obligé de fuir avec son père et ses plus fidèles ministres aux cataractes de Tam-kỳ, et dans ce temps les ennemis se répandent par tout le pays et obtiennent de nombreuses soumissions.

Parmi ceux qui reconnurent la loi du vainqueur, il faut citer *Trần-ích-tắc*, ce même prince que nous avons vu, sous le règne précédent, fonder un collège où il professait lui-même afin de préparer des hommes capables pour le service du royaume. Mais l'ambition s'était emparée de lui, elle le perdit : *Trần-ích-tắc* aurait voulu succéder à son frère sur le trône d'Annam. L'ennemi, avec lequel il entretenait d'ailleurs une correspondance antérieure, flatta son défaut pour le détacher du roi son neveu, et *Nguyên- thái-tổ* (Koubilaï) lui conféra même le titre de Annam-quốc-vương (roi de l'Annam), mais ne put réussir à le placer sur le trône.

Cependant le roi et son père s'étaient retirés dans la province de Thanh-hoá. Le général ennemi, Tọa-đô, revenu d'une expédition dans le Ciampa, arrive à Ori; il attaque les provinces de Hoan et de Ai (Nghệ-an) et campe définitivement à *Tây-kiết* d'où il annonce qu'il sera maître de l'Annam dans trois ans.

Mais au quatrième mois suivant, le roi lance une proclamation aux soldats fidèles et rassemble le fort de son armée à Hàm-tử. Le corps d'armée du général annamite Nhựt-duật, qui avait endossé l'uniforme des Tống- marche en avant, et les troupes ennemies attaquées battent souvent en retraite, dans la pensée qu'elles ont devant elles une division de l'ancienne armée impériale.

Le 2 du mois suivant, le roi et son père attaquent l'ennemi d'un autre côté, dans le phủ de Trường-an, et en font un grand massacre. En même temps, le Thượng-tướng *Quan-khải* prend l'offensive, et sept jours après la victoire remportée par le roi, il bat le prince Thoác-hoang qui commandait une grande division ennemie, à Chương-dương, près de la capitale. Thóac-hoang dut se retirer au delà du fleuve Lô-giang.

Les deux autres généraux impériaux, Toa-đô et O-ma-nhi, ignorant la défaite du prince Thoác-hoang, marchent vers la capitale pour opérer leur jonction avec lui, mais ils sont arrêtés au huyện de Phò-ninh par les deux chefs annamites Hà-đạt, deux frères, qui les trompent d'abord par divers stratagèmes, les attaquent ensuite furieusement et les rejettent en arrière. *Hà-đạt*, l'aîné, trouve une mort glorieuse dans les rangs ennemis tandis son frère cadet Chương, tombé en leurs mains, parvient à s'échapper, emportant des étendards et des vêtements de guerre des soldats impériaux qu'il va offrir au roi. Ainsi donc, les envahisseurs du nord sont partout battus, partout refoulés.

La guerre dure encore quelque temps et les armes annamites rencontrent toujours le même bonheur. Le 2 de ce cinquième mois si fécond en événements glorieux pour les armées annamites, le roi transporta son camp à Đại-mang-bộ, et sans combattre fit déposer les armes à un grand chef mongol Trương-hiển. Le même jour il attaqua à Tây-kiêt, et défit à son tour les deux généraux Tọa-đô et O-ma-nhi. On fit un grand carnage des troupes impériales. Le général Toa-đô lui-même périt décapité sur le champ de bataille, et O-ma-nhi, qui avait traversé le fleuve Thanh-hoá, ne réussit ce jour-là à se dérober à la mort qu'en fuyant vers la haute mer sur une frêle embarcation. 50,000 prisonniers restèrent au pouvoir de Trần-nhơn-tông.

Lorsqu'on présenta au roi la tête de Toa-đô, il fut ému : «Voilà, dit-il, un bon serviteur des Nguyên, il est «digne de tous leurs regrets », et, s'étant dépouillé de ses vêtements royaux, il ordonna d'y ensevelir la tête du général ennemi et de lui rendre les honneurs funèbres.

A peu près en même temps, le général *Quốc-tuân* avait détruit à Vạn-kiêp une autre armée mongole, celle du prince Thoác-hoang, appuyée du corps du général Lý-hằng. Lý-hằng périt de la main même de Quôc-tuân, et Thoác- hoang eut grand peine à s'enfuir. Tel fut le massacre des Tartares que le fleuve (Vạn-kiêp) charriait des flots de sang. Les Annamites étaient victorieux sur toute la ligne, le pays était partout purgé de ces innombrables envahisseurs du nord, et, le sixième mois, le roi et son père faisaient leur entrée dans la capitale.

Alors le roi ordonna de procéder au recensement général de l'Annam pour montrer aux peuples voisins, disait-il, que le pays sortait encore assez fort de cette longue et terrible guerre.

Cependant l'empereur de la Chine, furieux des désastres éprouvés par ses troupes, rappelle le corps expéditionnaire du Japon, reforme de nouvelles armées pour les jeter de nouveau sur l'Annam dont il ordonne à ses généraux de s'emparer pour y placer le roi qu'il avait désigné, le traître Trân-ích-tắc. Mais la cour réussit à dissuader l'empereur, en lui faisant craindre la rencontre d'une nouvelle mauvaise fortune dans laquelle il risquait d'user tout le prestige dont il avait besoin dans la conquête de l'empire. Cette expédition fut donc ajournée et Trân-ích-tắc reçut 500 mẫu de rizières pour pourvoir à son entretien.

Cependant *Trân-nhơn-tông* avait appris les nouveaux préparatifs de l'empereur et se disposait à supporter une nouvelle guerre, bien que l'expédition parût abandonnée cette fois. Il ne se trompait pas : au commencement de 1286, une nouvelle armée mongole, commandée par *Thoác-hoàng*, envahissait le royaume par terre, tandis qu'une flotte ennemie chargée de vivres et de provisions de guerre pénétrait dans le golfe du Tonquin, conduite par l'amiral tartare Trương-văn-hổ. Les Annamites eurent d'abord quelques succès sur terre et sur mer. Les ennemis furent repoussés devant Linh-kinh, place-forte delà frontière, et leur flotte fut battue dans la baie de *Da-mổ*, ils subirent de grandes pertes dans ces deux affaires. Mais, ayant rassemblé leurs forces de terre en une seule masse, ils pénétrèrent dans le royaume et arrivèrent par une marche rapide aux abords de la capitale. Ils formèrent leur camp et s'établirent pour attendre la flotte de secours qui devait opérer sa jonction avec l'armée expéditionnaire et la ravitailler de vivres et de munitions. Le roi et son père se retirèrent vers le sud par la mer, escortés de *Quốc-tuân*, et laissèrent au général *Khánh-dư* le soin d'arrêter la marche de l'ennemi.

Khánh-dư qui avait renforcé son corps d'armée par de nouvelles recrues, et qui l'avait rompu aux choses de la guerre, attaque, mais d'abord sans succès, l'ennemi dans ses retranchements.

Divisant alors ses forces en deux, il laisse un corps d'armée chargé de surveiller l'ennemi, tandis que son second corps, par une heureuse manœuvre, tourne l'armée tartare et va se porter sur le passage de la flotte impériale.

La flotte remontait le cours du fleuve sans méfiance ; aussitôt qu'elle apparut, une attaque décisive l'arrêta, elle fut battue et mise en fuite. D'immenses captures d'armes, des provisions de toutes sortes restèrent aux mains des vainqueurs , ainsi qu'un nombre considérable de prisonniers que le roi fit mettre en liberté pour qu'ils allassent dire aux ennemis la force de ses armées.

Cependant, Quốc-tuân, ayant appris la victoire de Khánh-dư, pensa que les Tartares, qui avaient épuisé tous leurs approvisionnements, ne tarderaient pas de battre en retraite vers la mer avec leur flotte. Il fit donc avancer ses troupes sur le théâtre de la guerre et disposa vers le bas du fleuve Bạch-đằng un barrage qu'il déguisa habilement sous l'herbe, puis il rangea son armée en bataille et attendit l'ennemi.

La situation des Tartares-Mongols était en effet devenue critique, à bout de provisions, leur flotte battue, ils prirent le seul parti possible, celui de se retirer en suivant le fleuve. L'armée rejoignit donc la flotte qui fut chargée d'ouvrir la marche sous le commandement de O-ma-nhi et Phan-tiếp. Mais Quốc-tuân attaqua cette avant-garde navale à la marée montante, puis feignit de battre en retraite vers le haut du fleuve. La flotte, trompée par ce stratagème, remonta à sa poursuit ; Quốc-tuân continua à reculer jusqu'au moment où la marée se remit à descendre.

Alors, par un revirement soudain, il poussa ses troupes en avant et chargea l'ennemi qui fuit à son tour emporté par la marée et vint se briser sur ce barrage qui l'attendait et qu'elle n'avait point vu.

La flotte tartare y périt, l'armée qui vint à son secours fut détruite ; on fit des ennemis un carnage affreux, et les eaux du fleuve coulèrent mêlées aux flots du sang tartare.

Les généraux ennemis O-ma-nhi, Phan-tiêp, Tich-lệ, Kỳ-ngọc, furent faits prisonniers. Seul, le prince Thoác-hoàng parvint à s'échapper à travers les champs, perdant dans sa déroute plus de la moitié de son monde.

Le roi revint alors en triomphe dans la capitale. Il accorda une amnistie générale dont fut exclu le seul traître *Trần-ích-tắc*, qu'on raya du nombre de la famille royale et, pour calmer les craintes de ceux qui avaient pu se compromettre avec l'ennemi, il fit jeter publiquement au feu un coffre plein des correspondances entretenues avec les Tartares.

Toutes les provinces qui avaient directement souffert de la guerre furent exemptes d'impôts et les charges des autres furent réduites en proportion; puis le roi procéda solennellement à la distribution des récompenses. Quốc-tuân fut élevé à la dignité de grand prince (Đại-vương).

Le roi fit en outre faire le portrait des hommes de mérite, et leurs noms furent inscrits dans le grand livre (Trung-hưng-bửu-lục) ou livre d'or de la nation.

Cependant, Trân-nhơn-tông, quoique vainqueur, pensa qu'il était de bonne politique de se réconcilier avec la nouvelle cour de Pékin, et à titre d'avance, il renvoya à Koubilaï tous ses généraux prisonniers (1288).

Cependant, comme, l'un d'eux, O-ma-nhi, s'était particulièrement rendu odieux aux Annamites qui n'avaient pu oublier ses imprécations habituelles, on fit en sorte de le faire périr sans se compromettre. Ce général disait habituellement aux Annamites : « Si vous vous sauvez au ciel, j'irai vous chercher au ciel ; si vous descendez sous terre, je vous y traquerai ; si vous fuyez sur la cime des monts, je vous y trouverai ; si vous vous précipitez au fond de la mer, je vous y suivrai ».

Il fut embarqué sur une jonque conduite par des pêcheurs et d'habiles plongeurs, qui firent voile pour la Chine.

Au large, des hommes dissimulés au fond du bateau y pratiquèrent des ouvertures par lesquelles l'eau se précipita en abondance. Il ne fut pas possible de le vider, l'eau monta rapidement, le bateau sombra, les Annamites se jetèrent à la mer et se sauvèrent. O-ma-nhi périt avec la jonque.

Ces terribles guerres que l'Annam avait soutenues contre les envahisseurs tartares avaient certainement affaibli le pays ; les peuples voisins le croyaient épuiser. Ils laissaient voir clairement leur pensée dans leurs actes ou dans leurs paroles.

Alors Trân-nhơn-tông songea à frapper un grand coup qui montrerait aux nations hostiles du voisinage que l'Annam avait pu triompher du géant du nord et ne point sortir agonisant de la lutte, mais que ses vaillantes troupes étaient encore en état de faire respecter le royaume.

Ayant donc fait taire les scrupules de sa cour, il porta la guerre dans le pays d'Ai-lao. La fortune suivit partout ses armes, et il put revenir couvert de gloire dans sa capitale et s'occuper avec sécurité de l'administration intérieure de ses États.

Mais ces guerres si glorieuses pour l'armée furent funestes au pays ; tant de bras avaient été enlevés à l'agriculture, tant de champs avaient été dévastés par ces masses humaines qui se choquaient, que plusieurs récoltes manquèrent successivement, et la famine, avec son cortège d'horribles misères, s'étendit sur l'Annam (1290). Beaucoup moururent de cette longue agonie de la faim. Les Annamites vendaient tous leurs biens, leurs propriétés, leurs rizières. On vendit même en esclavage les femmes et les enfants au prix d'une ligature.

Pour adoucir les douleurs du fléau, le roi ordonna d'ouvrir les magasins de l'État et fit faire au peuple des distributions. Quand ces temps furent passés, il commanda de restituer les femmes et les enfants au même prix qu'on les avait achetés.

En 1292, l'empereur de Chine envoya à Trần-nhơn-tông une ambassade pour l'engager de nouveau à aller lui rendre hommage comme les autres vassaux de l'empire.

Le roi ne s'y rendit point. II envoya un ambassadeur, Nguyễn-đại-pháp, avec des présents pour s'excuser, prétendant que le deuil de son père, mort depuis peu, l'empêchait de le faire.

Cet ambassadeur, reçu à Ngạt-châu par le gouverneur, assisté des mandarins de la province, rencontra le prince Ých-tác à l'audience et passa sans le saluer. Ých-tác l'arrêta et lui dit : « N'es-tu pas un employé des bureaux du prince Chiêu-đại-vương ? Oui, répondit l'ambassadeur, celui-ci n'était

qu'un employé, mais il est aujourd'hui ambassadeur; c'est comme toi, tu étais fils de roi, et aujourd'hui, tu n'es qu'un lâche, traître à ton pays».

Les annales disent que Ých-tác se garda désormais de paraître devant une ambassade annamite.

Sur ces entrefaites, et dans cette même année (1292), Trần-nhơn-tông, suivant la sage pratique des rois de cette dynastie, saisit le moment où tout était tranquille dans le royaume, et abdiqua en faveur de son fils aîné Thuyên, qui fut couronné roi sous le nom de Trần-anh-tông.

Pourtant, les excuses et les présents du roi d'Annam avaient peu touché l'empereur qui dépêcha dans le même temps un nouvel envoyé chargé de sommer en son nom le roi d'Annam de venir en personne rendre hommage au fils du ciel, à Pékin, le menaçant de la guerre s'il n'obtempérait à cet ordre.

Le roi envoya un nouvel ambassadeur avec de nouveaux présents demandé à l'empereur d'excuser son maître incapable de venir lui-même, retenu qu'il était par la maladie.

L'empereur, furieux, ordonna de détenir l'envoyé royal dans la province de Giang-lang, et rappela les troupes du nord (de Tinh-giang) pour les envoyer contre l'Annam.

Mais la mort vint surprendre ce terrible tartare, alors âgé de 80 ans, dans les préparatifs de cette nouvelle expédition, et son successeur, Nguyên-thành-tông, prince plus pacifique, laissa retourner l'ambassadeur annamite et n'exigea pas davantage.

Trần-anh-tông (Thuyên), 4e roi de la dynastie de Trần.1293-1314 (21 ans.)

Nom de règne : Hưng-Long.

Ce jeune prince était âgé de 18 ans lorsqu'il monta sur le trône. Il fut d'abord de mœurs légères, courant incognito la nuit avec quelques familiers par les rues de sa capitale. Dans une de ses escapades nocturnes, il avait même reçu à la tête un coup de brique dont il conserva une cicatrice apparente. Une autre fois, il avait tellement bu qu'il fut ramené au palais ivre-mort et ne put s'éveiller au matin comme de coutume.

Le roi père, qui s'était retiré dans le château de Thiên- trường, arriva à la cour précisément ce jour-là, et étonné de ne point voir le roi, son fils, il demanda ce qu'il faisait. On secoua en vain le jeune prince, l'ivresse le roidissait dans son lit.

Alors, le roi étant retourné dans son palais, y manda la cour pour y tenir audience le lendemain. Dans l'après-midi, Trần-anh-tông s'éveilla, il apprit la visite de son père et les ordres qu'il avait laissés. Honteux, confus, effrayé de la sévérité paternelle, il sortit seul à l'aventure, se demandant ce qu'il allait devenir, ce qu'il devait faire.

Mais ayant fait la rencontre d'un lettré du nom de Đoàn- như-hải, il le pria de rédiger une supplique pour demander pardon à son père et calmer sa colère. Le lettré s'en acquitta sur le champ et, suivi du roi jusqu'à la porte de la cour des audiences du palais paternel, il y pénétra et se prosterna. Le roi-père prit la supplique, la lut et permit à son fils repentant d'entrer : «J'ai encore d'autres enfants que toi, lui dit-il, pour me remplacer sur le trône…. Comment, je vis encore et tu te conduis ainsi ? Et que feras-tu donc lorsque je serai mort ? »

Alors le fils s'inclina et confessa ses torts : son père lui pardonna en donnant à la cour l'ordre de retourner à l'audience du roi comme par le passé. Đoàn- như-hải, l'auteur de la supplique, fut nommé haut mandarin par le roi-père lui-même.

Jusqu'à Trần-anh-tông, les rois avaient conservé la coutume de se faire tatouer sur les cuisses la figure du dragon, marque de la noblesse de l'origine et signe de la bravoure héroïque ; mais ce roi, se sentant peu disposé à subir une semblable opération, se retira adroitement, un jour que son père parlait de lui faire graver ces signes qu'il ne portait pas encore. Le roi-père, distrait par d'autres affaires, ne remarqua pas d'abord la disparition de son fils et ne reparla plus de cette opération. De ce jour, les souverains de l'Annam ne furent plus tatoués.

Trần-anh-tông venait à peine de monter sur le trône que la turbulente province de Ai-lao profitait du changement de souverain pour susciter de nouveaux troubles. Mais si Trần-nhơn-tông avait quitté le trône, il ne s'était pas moins réservé une large part dans les affaires du pays. Aussi, laissant à son fils

les soins de l'administration intérieure, il partit lui-même châtier ce peuple remuant (1293). Il en revint au huitième mois avec un grand nombre de prisonniers et de bestiaux.

Cependant, le jeune roi avait reçu la confirmation de ses pouvoirs d'une ambassade impériale (1294, 2e mois), et il s'occupait de faire oublier ses légèretés passées. Il faisait imprimer et publier les prières bouddhiques qu'une ambassade avait rapportées de Chine, et il punissait dans la dernière rigueur un haut mandarin qui s'était livré au jeu. Cet homme périt sous le bâton (1295).

L'investiture de la cour impériale n'empêcha pourtant point la révolte de lever l'étendard dans le royaume, et le roi dut envoyer deux généraux pour réduire le chef rebelle Sàm-tử-sách (1296), tandis que la belliqueuse tribu des Ai-lao profitait de ces troubles pour se jeter sur la province de Long-giang qu'elle envahissait. Mais Phạm-ngũ-lão, envoyé contre ces ennemis, les défit et le Long-giang fut réoccupé.

De 1296 à 1600, les annales ne mentionnent que quelques faits sans grande importance historique, il faut pourtant noter un tremblement de terre qui produisit trois secousses, en 1299, et surtout la mort de Trần-quôc-tuấn le grand général annamite, qui a laissé plusieurs ouvrages traitant de l'art de la guerre et de remarquables proclamations aux soldats.

Mais en l'année 1300 commença entre le Ciampa et l'Annam une suite de négociations qui aboutit au mariage de la princesse annamite Huyền-trân (perle de jais) avec le roi ciampois Chế-mân (1305). Chế-mân abandonna à l'Annam, comme don de mariage, les provinces de Ô et Ry (en 1306), dont les noms furent changés en ceux de Thuận-châu et Hoá-châu, mais qui n'acceptèrent pas l'annexion sans difficultés.

Ce mariage faillit avoir pour la princesse une fin funeste. Le roi son mari mourut l'année même, et la loi voulait qu'à l'instar des sutties de l'Inde elle montât sur le bûcher qui allait consumer les restes de son royal époux.

Mais la cour d'Annam envoya d'habiles ambassadeurs au Ciampa qui réussirent à ramener la princesse en Annam (1307). Le roi-père, Trần-nhân-tông mourut peu après (1307).

Dans ces mêmes temps, l'Ai-lao s'était de nouveau soulevé (1300), et un aventurier du nom de Biêm s'était fait l'organisateur d'une autre révolte (1301). Le général Phạm-ngũ-lão apaisa l'Ai-Lao et réduisit Biêm qu'il mit à mort.

Les annales mentionnent encore les largesses du roi-père aux pauvres (1302), et dans la même année une session d'examens ; elles relatent en outre pour cette même date que l'ambassadeur annamite Đoàn-như-hải, envoyé au Ciampa, réussit à faire abolir l'ancienne coutume de se prosterner devant le roi de ce pays avant de lui parler.

En 1304, Minh, fils de Trần-anh-tông, fut nommé prince présomptif. On lui donna pour précepteur Trần-lự, qui est cité pour un côté bizarre de son existence. Dans un moment de colère, il avait juré de ne plus remettre les pieds sur le sol de son village natal. Pour accomplir son serment à la lettre, sans se priver pour cela de revoir son pays, il imagina un expédient puéril : allait-il dans son pays, ce n'était qu'en bateau, se faisant transporter du bateau chez lui par un palanquin qui le déposait sur une estrade dans sa maison.

A la mort du roi de Ciampa, Chế-mân, l'époux de la princesse annamite, Chê-chi lui avait succédé. Ce dernier roi ayant voulu, sans doute, éluder certaines conditions des traités intervenus entre les deux États, une première expédition dirigée contre lui resta sans effet. Alors, trois corps d'armée marchèrent simultanément sur le Ciampa par trois routes différentes. Le premier, suivant les plaines et les vallées, était conduit par Trần-anh-tông en personne, qui prenait, pour la première fois, part à une expédition militaire ; le second s'avançait par les montagnes sous la conduite de Trần-quốc-chân, et le troisième, commandé par Trần-khánh-dư, arrivait par la mer.

Cette expédition ne lut qu'une promenade victorieuse. Les armées annamites arrivèrent promptement dans la capitale, et Chế-chi se constitua prisonnier. Trần-anh-tông destitua le roi Chê-chi, jouant ainsi dans le Ciampa le rôle que s'attribuaient les empereurs de Chine dans l'Annam, et lui substitua un frère de ce prince (1311). Le roi déchu, demeuré prisonnier, mourut un an après (1313), environ dans le même temps que l'Annam envoyait une armée de secours au Ciampa attaqué par les Siamois.

Ces dernières expéditions avaient assuré la paix au dehors et assis l'influence de l'Annam à l'intérieur, tout était calme ; alors le roi pensa que le moment était propice pour transmettre à son

successeur les soucis du pouvoir. Il abdiqua donc en faveur de son fils Minh (1314). Il prit le titre de Quang-nghiêm-đế-vỏ thái-thượng-hoàng et vécut encore six ans dans une retraite laborieuse, il mourut à l'âge de 45 ans. Minh était monté sur le trône avec le nom de Trần-minh-tông.

Trần-minh-tông (Mạnh), 5e roi de la dynastie de Trần.1314-1330: (15 ans.)

Noms de règne : Thái-khanh et Khai-thới.

Minh était le 4e fils de Trần-anh-tông, ses frères ainés étaient morts.

Étant enfant, il était d'une beauté si remarquable qu'un ambassadeur tartare avait dit qu'il était beau comme un génie immortel (Thần-tiên), et que tous les ambassadeurs chinois qui venaient en Annam avaient coutume de s'informer d'abord s'il était vrai que le roi fut beau comme un Thần-tiên.

Trần-minh-tông avait 15 ans lorsqu'il monta sur le trône. L'arrivée de l'ambassade chinoise qui lui apportait la sanction impériale coïncida avec son couronnement.

Son règne fut pacifique; il porta ses soins du côté de l'administration intérieure du pays, qu'il réorganisa.

Il s'occupa de législation et défendit toute contestation, entre proches parents, en justice (1315).

Il reconstitua la hiérarchie du mandarinat, fit des avancements et réduisit le nombre du personnel.

Il fit apporter plus de soins dans le choix des recrues militaires qui furent désormais choisies parmi les hommes d'une taille relativement élevée et de bonne conformation ; il abolit le tatouage obligatoire dans l'armée.

Jusqu'à l'âge de 22 ans, le jeune roi fut soutenu par les conseils et les lumières de son père, mais le vieux roi mourut en 1321, et Trần-minh-tông se laissa dominer par Trần-khắc-chung, qui lui fit commettre un acte de cruelle injustice.

Trần-khắc-chung avait été, sous le règne précédent, envoyé en ambassade au Ciampa pour y sauver la jeune princesse annamite Huyền-trân (perle de jais), veuve du roi Chê-chi, du bûcher où l'usage voulait qu'elle fût consumée avec les restes du roi défunt. Nous avons vu qu'il accomplit heureusement sa mission, mais il fut accusé et à peu près convaincu d'avoir fait traîner en longueur le voyage de retour en Annam pour abuser de sa position auprès de la jeune princesse, et il tomba en disgrâce.

Il était pourtant revenu à la cour, et son crédit s'était relevé au point qu'il est, au moment où nous le retrouvons, tout-puissant sur l'esprit du jeune roi.

La cour était alors partagée en deux camps ennemis l'un de l'autre, celui de la reine et celui de Văn-hiển-hầu.

La reine n'avait point encore d'enfant, tandis qu'une concubine avait donné un fils du nom de Vượng, au roi qui n'avait pas encore fait le choix de son héritier. Văn-hiển-hầu soutenait les prétentions du jeune prince, et Trần-khắc-chung, qui était le membre le plus actif de ce parti, pressait le roi de se décider en faveur du fils de sa concubine. La reine légitime, qui espérait toujours avoir un enfant, luttait naturellement contre cette influence. Alors, Trần-khắc-chung voulut frapper un coup capable de détruire tout le pouvoir de la reine en la compromettant dans quelque affaire scandaleuse. Ne pouvant toucher directement à la reine elle-même, il l'atteignit en frappant son père, le vénérable Quôc-chơn, qu'il fit accuser de trahison par un misérable serviteur de ce vieillard, qui vendit son crime pour 100 taëls d'or. Ce misérable s'appelait Trần-phẩu.

Le roi, dominé par la funeste influence de Trần-khắc-chung, fit jeter le père de sa femme en prison et le condamna à y mourir de faim et de soif. Si parfois le roi se sentait troublé par la terrible rigueur de cette condamnation, le fourbe Trần-khắc-chung savait apaiser les doutes de la conscience royale en lui répétant sentencieusement cette phrase : « Il est facile de prendre le tigre, mais il « est périlleux de le lâcher ». La pauvre reine, pour sauver son père, pénétra dans la prison avec ses vêtements trempés dans l'eau, elle en exprima quelques gouttes que le prisonnier but avidement ; mais, soit que l'eau eut dissout quelque poison de la teinture des étoffes, soit que le malheureux vieillard eut été privé trop longtemps, il mourut après avoir bu, recevant ainsi la mort de la main qui voulait le sauver.

Les misérables jouirent deux ans du fruit de leur scélératesse ; mais un jour vint où leur criminelle calomnie fut découverte. Ils durent l'expier. Le roi parait cependant avoir été faible pour Trần-khắc-

chung, qui fut simplement dégradé et rendu au rang du peuple. Le domestique dénonciateur fut condamné k être coupé en morceaux, et le supplice n'était point encore achevé que les serviteurs du fils de Trần-quôc-chân se jetaient sur le malheureux, comme des anthropophages et le dévoraient.

Trần-khắc-chung lui-même n'échappa pas entièrement à leur vengeance, car, à sa mort, ces mêmes serviteurs arrêtèrent son corps qu'on portait à la sépulture, le traînèrent, le foulèrent aux pieds, le souillèrent et le coupèrent en morceaux.

Cependant, le roi, ne recevant pas d'héritier de la reine, avait désigné le prince Vượng, fils de sa concubine, comme prince présomptif. En 1330, il l'appela au trône à sa place. Lui-même prit le titre de Thái-thượng hoàng qu'il garda 28 ans.

Trần-hiến-tông, 6e roi de la dynastie de Trần.1330-1342 (12 ans.)

Nom de règne : Khai-hựu.

Quand le prince Vượng monta sur le trône, il n'avait que 10 ans ; son père garda naturellement la régence du royaume et s'il avait transmis à son fils le titre de roi, il en conserva pour lui toute l'autorité et tous les soucis.

Trần-hiến-tông était roi de nom. Son règne qui fut court et peu rempli ne présente rien de bien saillant.

Les événements les plus importants que les annalistes aient enregistrés sont deux morts d'hommes célèbres, celle de Trần-nhật-duật et de Trần-khắc-chung, et deux expéditions guerrières, l'une contre l'Ai-lao (1331) et l'autre contre les Mois de Ngưu-hầu (1337).

Trần-nhựt-duật dont les historiens font l'éloge, mourut l'année même de l'avènement de Trân-hiến-tông, âgé de 77 ans (1330). Il avait joué un grand rôle sous les rois précédents. C'était un général distingué, en outre il parlait plusieurs langues, le chinois, le sách-mã-tích et les divers idiomes des tribus du Laos.

Vers le même temps expirait Trần-khắc-chung. Nous connaissons assez l'histoire de ce triste personnage qui plusieurs fois tombé et déshonoré, sut chaque fois relever son crédit par l'intrigue et l'astuce audacieuse qui faisait le fond de son caractère.

L'année suivante (1331), le roi père, souffrant des yeux, et malgré l'opposition de la cour, voulut conduire lui-même une expédition militaire contre l'Ai-lao, qui une fois encore, avait violé le territoire d'Annam et attaquait la ville de Nam-nhung dans le Nghệ-an.

Cette expédition ne fut pas heureuse pour les armes annamites. Le général Đoàn-như-hải, qui, malgré un brouillard très-épais marchait imprudemment vers l'ennemi, se trouva, sans s'en apercevoir, environné de tous les côtés par les troupes de l'Ai-lao, rangées en bataille sur des chevaux et des éléphants.

L'armée annamite fut saisie de frayeur, elle se débanda au premier choc et pour fuir, elle se précipita dans le fleuve voisin, où la moitié périt. Đoàn-như-hải y trouva lui-même la mort.

La seconde expédition guerrière de ce règne fut plus heureuse. Les annales ne donnent point la cause de cette, guerre, elles ne font que l'enregistrer.

Entreprise en 1337, sous le commandement du prince Hưng-hiến-vương, contre les Mois de Ngưu-hầu. Cette campagne qui dura quelques mois se termina par la victoire de Trịnh-kì, où le roi ennemi *Xá-phân* fut décapité.

Les annales racontent ici qu'un jeune prince, frère du roi étant tombé dans l'eau, s'y était noyé : mais qu'un médecin chinois, du nom de Trâu-canh, charge de le soigner, dit au roi qu'il croyait pouvoir ramener le jeune prince à la vie, mais que son organe sexuel devenu atrophié, le rendrait impuissant (1339).

L'enfant fut en effet sauvé et la prédiction du médecin s'accomplit. Cette circonstance fit de Trâu-canh un homme célèbre dans le pays. Cependant Trần-hiến-tông, mourut au moment où il venait d'atteindre sa majorité, et n'eut pour ainsi parler, pas le temps de donner à l'Etat une impulsion personnelle, qui permette de porter sur lui un jugement fondé.

Il succomba à l'âge de 22 ans, après 12 années de règne, sans laisser d'héritier direct. La couronne passa à son jeune frère le prince *Cáo*, bien que déclaré impuissant, de préférence à un autre frère reconnu faible d'esprit, âgé seulement de 6 ans, ce qui fut l'occasion d'une seconde tutelle et régence du roi père.

Trần-dũ-tông, (Cáo) 7e roi de la dynastie de Trần.1342-1370. (28 ans.)

Nom de règne : Thiệu-phong.

Le règne de Trần-dũ-tông (Cáo), dura 28 ans, de 1342 à 1370; mais jusqu'en 1357, c'est-à-dire pendant 15 ans, il fut soumis à la tutelle de son grand père, qui mourut à cette époque, à la suite d'une piqûre de guêpe à la joue.

Les événements de ce règne sont assez mêlés. En 1343, 1348, 1358, 1362, des sécheresses désolèrent le pays qui fut en outre éprouvé par divers fléaux : des inondations en 1348, 1351. Les années 1354 et 1358 furent particulièrement désastreuses: en 1354, une maladie sévit sur le paddy et remise de moitié des impôts durent être faite au peuple; en 1354, des insectes de toutes sortes attaquèrent les récoltes, une épizootie désolante dépeupla les rivières, il y eut disette de poisson et le roi ordonna aux riches de distribuer du riz aux pauvres moyennant remboursement par les soins de l'Etat. Du reste, chaque fois que l'une de ces calamités affligea la contrée, le roi avait secouru les misères, soit par des dons, soit par des dégrèvements d'impôts. C'est ainsi qu'en 1362, diverses maladies sévissant sur les populations, le roi leur fit distribuer de l'argent, des médicaments et du riz.

La guerre, la révolte et le brigandage apportèrent aussi leur part de calamités. En 1344, des rebelles s'étant rassemblés sur le mont An-phu (colline de paix) exerçaient leurs ravages sur la contrée environnante. Le roi, pour remédier au mal, institua vingt compagnies de police qu'il lança à la poursuite de ces rebelles et pirates et nomma des préposés à l'agriculture, pour encourager les populations à ne pas abandonner la culture des campagnes voisines.

En 1345, de nouveaux troubles accompagnés de brigandages éclatent dans l'An-phu-san, qui furent réprimés par la troupe.

En 1346, l'indomptable tribu d'Ai-lao franchit une fois de plus la frontière d'Annam et le mandarin le Bửu-oai-vương, Hiến, dépêché contre elle, revint chargé de butin et de prisonniers.

Cinq ans après, des mouvements insurrectionnels, bientôt réprimés, éclatèrent dans les provinces de Thái-nguyên et de Lạng-sơn (1351).

L'année suivante, 1352, se passa en négociations avec Chế-mổ, prétendant ciampois, qui aboutirent à une expédition manquée ou feinte au profit de ce prince (1353).

L'année même où Trân-dũ-tông était monté sur le trône, 1342, Chế-a-nan, roi de Ciampa, était mort et son gendre Trà-hoa-bồ-đề s'était emparé du pouvoir, au détriment du fils même de Chê-a-nan, Chế-mổ. Il avait notifié son avènement à la cour d'Annam, mais avait négligé d'envoyer l'ambassade, qui, aux termes d'un traité antérieur, devait aller présenter au roi les hommages et les présents du roi de Ciampa.

Trần-dũ-tông avait alors envoyé l'ambassadeur Phạm-nguyên-hằng au Ciampa demander la cause de cette négligence et la cour ciampoise avait répondu en faisant partir l'ambassade retardataire, mais les présents qu'elle apporta ne se trouvèrent pas en conformité avec les clauses du traité (1346). A partir de cette époque, les relations paraissent avoir été difficiles avec le Ciampa, et les annales ne mentionnent plus la venue régulière en Annam de la députation ciampoise ; d'ailleurs elles sont muettes sur ce royaume jusqu'en 1352.

A cette époque Chê-mổ le fils de Chế-a-nan, héritier frustré de la succession paternelle, sollicita l'appui de la cour annamite pour reconquérir son héritage [7].

Des secours lui furent promis, mais des mois s'écoulèrent sans qu'il ne vit rien arriver. Il imagina alors l'allégorie suivante : Un roi de mon pays, raconta-t-il au prince Hưng-hiên-vương, avait un gros

[7] Parmi les présents que ce prince offrit au roi d'Annam, les annalistes citent : un éléphant blanc, un cheval blanc et une grande fourmi qui mesurait de 60 à 80 centimètres de long ?

singe qu'il aimait beaucoup et auquel il voulait à tout prix enseigner la langue humaine. Un aventurier s'engagea à le faire, moyennant une somme de 100 taëls d'or par mois, à cause de la cherté de certaines drogues qu'il devait préparer et demanda trois ans de temps pour donner la parole à l'animal. Au bout de ce temps l'animal ne parla pas certainement, l'aventurier le savait bien d'avance, mais il s'était dit : dans trois ans, le roi, le singe ou moi nous mourrons.

Ce simple conte, venu à l'oreille du roi, fit décider contre le Ciampa l'expédition promise. Nous avons dit déjà qu'elle fut sans résultat. L'armée de terre s'avança jusqu'à Cô-lũy, mais la flotte qui portait les munitions et les approvisionnements, rencontra des mauvais temps qui ne lui permirent pas de rejoindre l'armée, qui dut revenir sur ses pas.

Plusieurs années s'écoulèrent avant que la situation intérieure et les inquiétudes de la politique permissent au gouvernement annamite de reprendre cette expédition manquée.

Dans le midi de la Chine un nouvel Etat était en voie de formation, car le fils du traître Trần-ich-tắc, Trần-hữu-lượng s'était emparé de quelques provinces de la Chine méridionale à la faveur des troubles politiques de ce pays et tentait de se tailler un royaume dans l'empire. Il avait demandé des secours en Annam, qui lui avaient été refusés. 1354.

Une nouvelle dynastie s'élevait d'ailleurs en Chine et la famille impériale des Nguyên était remplacée par celle des Minh (1355), et la cour d'Annam sur l'expectative, gardait une prudente neutralité, une sage réserve.

Mais en 1359 la nouvelle dynastie ayant définitivement renversé le prétendant tartare de la famille des Nguyên, envoya à la cour d'Annam une ambassade, notifier son avènement au trône impérial et rétablir les relations interrompues entre les deux pays. Cependant Trần-dũ-tông, sachant que si la nouvelle dynastie avait triomphé de sa rivale, elle trouvait encore un ennemi sérieux dans le sud, où elle n'avait pas encore vaincu Trần-hữu-lượng, maître du midi de l'empire, envoya d'abord une sorte d'ambassade d'avant-garde, pour étudier la situation réelle de ses voisins de la Chine, et ne se décida à reconnaître la dynastie des Minh qu'après le rapport de cette première ambassade. Trần-hữu-lượng fut en effet défait à *Giang-xuyên* par Minh-thái-tổ (1361). Le vaincu demanda une seconde fois des secours aux Annamites, mais il ne fut pas plus heureux que la première fois.

Cette année même un attentat fut commis sur la vie du roi par Hỏa-tạ-lai. Le criminel ne réussit pas dans sa coupable entreprise et fut mis à mort.

Cependant les Ciampois s'enhardissaient : en 1361, ils paraissent dans les eaux du royaume d'Annam et s'y livrent à la piraterie. L'année suivante, 1362, ils attaquent Hoá-châu (Huế), mais *Đỗ-tứ-bình* les repousse.

Deux ans après, ils reparurent inopinément aux portes de la ville et enlevèrent des jeunes filles qui s'amusaient à divers jeux à l'occasion de la fête du 1er de l'an, 1364.

En 1365, une nouvelle attaque des Ciampois dirigée cette fois sur la préfecture de Lâm-bình fut repoussée et suivie de l'organisation d'une expédition des troupes annamites contre le Ciampa, 1366.

Les Ciampois, probablement pour gagner du temps dépêchèrent un ambassadeur à la cour d'Annam dans le second mois de 1367. Les négociations n'aboutirent à rien, car deux mois après les forces annamites pénétraient dans le Ciampa. Mais le commandant en chef de l'armée *Trần-thế-hưng* se laissa cerner par les ennemis, il fut battu et fait prisonnier et le général en second, Đỗ-tứ-bình battit en retraite, 1367.

Malgré les divers fléaux qui désolèrent l'Annam, le règne de Trân-dũ-tông ne manqua pas d'un certain éclat. Les relations commerciales prirent un développement notoire et les jonques des nations voisines vinrent faire le trafic sur les côtes du royaume, particulièrement sur celle du pays de Vân-đồn, que l'on dût armer pour le défendre des attaques des écumeurs de mer alléchés par l'appât d'un riche butin. Des mandarins spéciaux y furent chargés de la police maritime. Des marchands du royaume de *Chà-bồ* y vinrent acheter des perles, 1348.

Des commerçants du nord et d'autres, du royaume de Đại-hoa y débarquèrent l'année suivante, 1349. Ceux-ci firent présents au roi de divers produits de leur pays et d'une sorte de perroquet rouge (Anh-võ) qui parlait. Les premiers lui offrirent un *Diều-biển-bát* (sorte d'aigle). Cet oiseau était un don précieux, s'il en faut croire les annales et la vertu de cet animal.

En 1360, des bateaux du pays de Hạc-trà-hoa viennent à leur tour jeter l'ancre sur la côte de Vân-đồn. C'est à ce moment que le commerce parait avoir eu le plus grand développement, car c'est précisément dans ce temps que la piraterie ciampoise se fait le plus remarquer.

L'instruction et l'administration eurent aussi leur part de la sollicitude royale, s'il en faut juger par les examens des candidats sortant du collège du royaume en 1345 et les épreuves auxquelles furent appelés les lettrés en 1363.

Des incidents de moindre importance signalèrent aussi ce règne, mais il ne rentre pas dans le cadre de ce livre de les donner dans leurs détails. Nous allons les indiquer sommairement : en 1342, une dispute s'élève entre le roi démissionnaire (Trần-minh-tông) et deux annalistes qui ne voulurent pas admettre que le roi eut le droit de pénétrer dans le palais où se rédigeaient les annales, parce que la présence du souverain nuisait à l'indépendance des écrivains. Les annalistes ne cédèrent point, ils furent cassés.

En 1345, une ambassade chinoise était envoyée dans le but de rechercher l'emplacement de la colonne de Mã-viện, mais elle ne fut pas plus heureuse que la précédente.

A cette époque se rattache l'invention barbare des esprits gardiens des trésors. — Trâu-canh, le fameux médecin de la cour avait amassé de grandes richesses, il les enfouit pour les transmettre plus sûrement à ses descendants, et pour les défendre il imagina de former des esprits protecteurs de sa fortune. A cet effet, il renferma dans le caveau à côté des biens, une jeune fille vierge, avec une racine de ginseng dans la bouche pour l'empêcher de souffrir de la faim et de la soif, et y éclaira une grande jarre pleine d'huile et garnie d'une longue mèche.

On raconte d'ailleurs que dans ce temps les Chinois venaient s'enrichir en Annam, mais comme ils ne pouvaient emporter tout l'argent qu'ils avaient amassé; ils l'enfouissaient en quelque lieu secret, et à l'imitation de Trâu-canh le plaçaient sous la garde de ces infortunés esprits protecteurs. Combien de ces innocentes victimes furent elles sacrifiées par la crédule cupidité de ces enfouisseurs de fortunes !

Ce même Trâu-canh qui avait annoncé l'impuissance du roi pour l'avoir guéri à l'aide d'une médecine faite de Dương-khí-thạch délayé dans le fiel d'un jeune garçon, et additionné de débris d'une sorte de jonc merveilleux, par ses effets sur les organes générateurs, et pour établir la réalité de la cure, le médecin engagea le roi à vivre avec une fille de ses parentes, qui conçut et eut un enfant.

Quoiqu'il en soit Trân-dũ-tông mourut sans héritier le 25 du 5^{e} mois 1368.

Trần-nghệ-tông (Phủ), 8^{e} roi de la dynastie de Trần.1370-1373. (3 ans.)

Nom de règne: Thiệu-khánh.

Ici se place une sorte d'interrègne. La reine douairière, mère du roi défunt crut que le trône devait revenir au fils du défunt prince Cung-túc-đại-vương, frère aîné de Trần-dũ-tông qui mourait sans héritier, et usa de la grande considération dont elle était environnée pour le faire monter sur le trône.

C'était évidemment une erreur, car le prince Nhựt-lễ qu'elle posait comme le successeur de son fils, n'avait aucun titre à la couronne royale et l'histoire ne l'a jamais considéré que comme un usurpateur passager, et son règne qui dura un an ne figure point dans les annales.

Il le passa d'ailleurs tout entier à lutter contre le prétendant légitime.

Ce Nhựt-lễ était entré dans la famille royale par un acte de folie de son prétendu père. Il était fils d'une femme qui suivait un comédien. Le prince Cung en était tombé éperdument amoureux et l'avait épousée déjà enceinte. Elle mit au monde Nhựt-lễ qui passa pour un prince royal.

L'héritier légitime, le prince Phủ, frère du roi précédent Trần-dũ-tông, le 3^{e} des fils de Trần-minh-tông, hésita d'abord, mais la princesse Thiệu-minh l'excita, lui rappela ses obligations vis-à-vis de sa famille et de ses ancêtres et le détermina enfin à défendre ses droits.

Il quitta alors la cour où il était demeuré et se retira dans les montagnes pour y organiser une armée, mais il laissait auprès de Nhựt-lễ, le prince Cạnh et plusieurs grands mandarins, ses alliés secrets, chargés de favoriser ses opérations.

C'est ainsi que Trân-ngô-lang secrètement dévoué au prince Phủ feignit de se ranger ouvertement du côté de Nhựt-lễ et lui inspira toute confiance, pour mieux le trahir.

Chargé d'expédier divers corps d'armée contre le prétendant, il plaça à leur tête des officiers qui avaient le mot d'ordre secret et les troupes passèrent toutes à l'ennemi. Personne ne revint, Trần-ngô-lang, feignant d'être inquiet demanda à partir lui-même à la recherche des troupes, mais Dương-nhựt-lễ ne le voulut point laisser partir.

Le 22 du 9^{e} mois, Nhựt-lễ faillit être assassiné pendant la nuit par des gens conduits par le prince Nguyễn- trác et Nguyễn-tiết son fils, aidés des deux fils de la princesse Thiệu-minh ; mais Nhựt-lễ se dérobe, au moment où il allait être surpris, en se laissant glisser le long d'une muraille au pied de laquelle il demeura blotti jusqu'au jour.

Il rentra alors dans le palais, fit saisir 18 hommes qu'il avait reconnus parmi ceux qui avaient voulu l'assassiner et les fit exécuter sur l'heure.

Cependant le 13 du 10^{e} mois, le roi légitime Trần- nghệ-tông pénétrait dans là citadelle à la tête de son armée, et le 15 il prenait possession du trône évacué par l'usurpateur.

Nhựt-lễ, n'essaya pas longtemps une résistance inutile. Il fit sa soumission, fut dégradé et jeté en prison. Mais furieux d'avoir été trahi par Trần-ngô-lang en qui il avait placé tant de confiance, il voulut se venger. Il feignit donc d'avoir un trésor à lui découvrir, Trân ngô-lang accourut à la prison et comme il s'avançait sans défiance du prince déchu, celui-ci se précipita sur lui et l'étrangla de ses mains.

Le roi, à cette nouvelle, ordonna de l'assommer avec son fils, et de les enterrer sur le mont Đại-mông ; tous deux moururent sous le bâton. Quelques jours après, le 26 du même mois fut exécuté Trần-nhựt-hạch, mandarin partisan de Nhựt-lễ, qui lui avait conseillé de faire périr tous les membres de la famille de *Trần*, pour assurer la sécurité de la sienne.

L'année 1370 se passa à asseoir le nouveau souverain sur le trône reconquis, mais l'année suivante, il eut à subir de profonds ébranlements.

La mère de Nhựt-lễ s'était réfugiée au Ciampa qu'elle excitait contre l'Annam. Sur ses conseils, les Ciampois forment une expédition. Ils arrivent inopinément par mer, au port de Đại-an, remontent directement le fleuve (rivière de Huế), et se portent immédiatement sur la capitale qu'ils mettent à feu et à sang.

Le sac de la ville fut complet, le roi qui s'était enfui sur l'autre rive put contempler le spectacle de ses palais embrasés, et le 27 du 3^{e} mois, les Ciampois, après avoir tout mis en cendres, enlevèrent les filles et les jeunes garçons et se retirèrent avec d'immenses richesses.

Au 4^{e} mois, Trần-nghệ-tông désigna pour lui succéder son frère cadet Cạnh et lui céda définitivement le trône en 1373 par une abdication en sa faveur. Il avait régné 3 ans, il en vécut encore 27 et mourut tranquille dans sa 74^{e} année.

Trần-duệ-tông (Cạnh) 9^{e} roi de la dynastie de Trần.1373 - 1378 (4 ans.)

Nom de règne : Long-khánh.

Le prince Cạnh qui succéda à son frère sous le nom de Trần-duệ-tông, était le 11^{e} fils du roi Minh-tông. II avait montré une certaine valeur dans la guerre civile précédente, et ses premières dispositions permettaient d'augurer favorablement de son passage sur le trône; mais son règne, trop court, ne fut pas même un temps d'arrêt dans la marche de décadence.

Cette dynastie qui avait préparé pour l'histoire de l'Annam de glorieuses pages, allait visiblement vers son déclin.

Dès son avènement Trần-duệ-tông s'occupa activement de la réorganisation de l'armée qui se ressentait naturellement des funestes conséquences de la guerre civile ; il pourvut aux moyens de transport et de ravitaillement par la construction de jonques de guerre, et pour les approvisionnements, comme les coffres de l'Etat étaient épuisés, il provoqua de la part des riches des dons en nature de paddy et de riz, qu'il récompensa par l'octroi de titres et de dignités.

Tout en songeant à l'armement et à la sécurité de son royaume, il ne négligea point les belles lettres. Dès l'année 1374, un concours fut ouvert par ses soins, où se signalèrent des hommes du plus grand mérite. L'histoire a enregistré les noms des quatre lauréats qui s'y distinguèrent le plus, et pour conserver à leur mémoire la récompense donnée à leurs mérites, nous les nommerons ici. Ce furent :

Đào-sư-tích, qui fut reçu, Trang-Nguyên,
Lê-hiên-phủ, qui fut reçu, Bàng-nhân,
Trần-đình-thám, qui fut reçu, Thám-hoa,
La-tu, qui fut reçu, Hoàng-giáp.

Cependant les perpétuels ennemis de l'Annam, les Ciampois, ne cessaient leurs tentatives hostiles. Au 5e mois 1375, leur roi Chế-bồng-nga envahit le Hoá-châu (Huế); au 7e le roi arrêtait une expédition contre ces envahisseurs incessants, qu'il décidait d'aller commander en personne.

La cour essaya, mais en vain, d'empêcher le départ du roi, prétextant qu'un général pouvait bien suffire en cette affaire.

Dès le mois suivant, on expédia à Hoá-châu 50.000 hộc de riz (300.000 kilogrammes), pour servir aux approvisionnements des troupes qui, passées en revue générale, par les deux rois le 10e mois, furent mises en marche ; le 12e , une armée de 120.000 hommes, s'avança donc contre les Ciampois, sous les ordres de *Duệ-tông*.

Leur roi, Chế-bông-nga effrayé, avait envoyé au roi d'Annam des présents qui consistaient en 10 plateaux pleins d'or ; mais le général annamite de la frontière, Đổ-tử-bình, qui avait reçu ces trésors pour les transmettre au roi, se les appropria, et par un faux rapport sur les dispositions du roi ciampois, il irrita Duệ-tông et le précipita dans une guerre que son honnêteté aurait pu empêcher et qui allait avoir les plus funestes résultats pour son pays.

Les provisions, avec l'armée de mer s'avancèrent vers le port de Di-luân, tandis que l'armée de terre allait par la route qui conduit à celui de Nhựt-lệ. A son arrivée, il accorda à son armée un mois de repos mêlé d'exercices militaires, et le 23 du 1er mois 1377 l'armée qu'il avait remise en marche arriva aux ports de Thị-nại (Chợ- giả) et de Hôn-cảng, et campa devant un pont en pierres sur l'Ý-môngprès de la citadelle de *Chà-bàn* ; où Chê-bồng-nga s'était établi.

Mais Chế-bông-nga imagina une ruse qui lui réussit pleinement. Il envoya au camp ennemi son ministre Thâu-ba-ma, qui feignit de venir faire sa soumission en racontant que le roi ciampois avait abandonné la ville et pris la fuite. — On décida sur-le-champ d'aller occuper les lieux évacués par l'ennemi, et le 24, le roi, vêtu de noir, sur un cheval noir, escorté de son frère, vêtu en blanc, sur un cheval blanc, et de sa cour, suivi de l'armée qui venait ensuite en désordre, comme s'il se fut agi d'une simple promenade à rangs rompus, s'avança vers la citadelle et s'engagea dans les défilés qui lui servaient d'avenue.

Tout ce monde marchait dans la plus grande insouciance ne se doutant point qu'il marchait à la boucherie, tellement, qu'un général qui avait voulu faire au roi quelques observations prudentes, Đổ-lễ avait entendu le roi lui répondre avec mépris : « Vous êtes femme, général..., qu'on lui mette des habits de femme, » mais que ces paroles légères allaient être expiées!

La tête de cette cohue venait de franchir les portes de la citadelle ; tout à coup mille cris de mort s'élèvent et des flots d'ennemis, sortant de tous les points, se précipitent sur cette foule surprise et désordonnée. Ce ne fut pas une lutte, ce fut un massacre de ces imprudents, qui, acculés au fond des défilés essayaient en vain de reprendre leurs places et de combattre. La lutte était impossible : l'armée annamite fut détruite, ses débris dispersés s'enfuirent de toutes parts. Le roi périt dans cette journée funeste avec la plupart de ses officiers ; son frère, le prince Úc fut fait prisonnier.

Alors Lê-qui-Ly qui commandait la flotte, voyant que la campagne était désormais terminée par ce désastre, s'en retourna.

Ce jour était un jour sombre, disent les annales, tellement que les marchés furent tenus à la lueur des torches.

Quand Đổ-tử-bình revint en Annam, des pluies de briques, de tuiles tombèrent sur ses jonques, et des déluges d'injures accueillirent son arrivée. Le peuple le traita de traître, de lâche. Il fut mis en jugement : on lui fit grâce de la mort ; mais, dépouillé de tops ses titres, dégradé, il fut exilé parmi les soldats qui avaient reçu commutation de la peine de mort.

Lê-qui-ly, traduit en conseil de guerre fut entièrement déchargé.

Cependant Nghệ-tông, qui voyait mourir son premier successeur avant lui, dut en désigner un second; il choisit son neveu Kiên, le fils aîné de Trần-dũ-tông, qui monta sur le trône sous le nom de Trân-phế-đế.

Trần-phế-đế (Kiên) 10e roi de la dynastie de Trần.1378-1390 (12 ans.)

Nom de règne : Xương-phù.

Trần-phế-đế n'avait que 16 ans, lorsqu'il monta sur le trône. Il était très-jeune pour un tel héritage.

Si les débuts de son règne furent heureux, s'il parvint à réduire les Ciampois à la paix, comme nous le verrons, il le dut peut-être plus à l'expérience et au talent de ses généraux, qu'à la part qu'il prit lui-même dans ces affaires. Son jeune âge, la situation difficile qui lui fut faite de bonne heure, sa fin malheureuse, nous interdisent pourtant d'accuser trop hautement sa faiblesse.

La décadence de la dynastie des Trần était si visible que la cour du Nord, où régnaient les empereurs de la dynastie de *Minh*, avertie officiellement de la mort du roi d'Annam Trần-duệ-tông ne voulait pas envoyer d'ambassade de condoléance, mais l'envoyé annamite Trần-đình-tham réussit à en obtenir l'expédition.

Cependant les Ciampois, pour ne pas perdre le fruit de leur grande victoire n'avaient point tardé à faire diverses expéditions contre l'Annam. Une première fois, ils parurent devant le port de Đại-an, mais la ville étant gardée, ils s'éloignèrent pour aborder celui de Thiên-phù (Thân-phù) moins bien défendu.

Une seconde fois, au 6e mois de cette même année 1377, ils se montrèrent sur les côtes de l'Annam; repoussés cette fois, ils reprirent en toute hâte la mer, où le mauvais temps les fit périr en grand nombre.

Alors, pour venir plus aisément à bout de l'Annam, ils essayèrent de le diviser en y intronisant un prétendant; nous avons vu qu'un frère du roi, le prince Úc, avait été fait prisonnier dans cette sanglante bataille des défilés, où le roi lui-même avait péri. Demeuré à la cour ciampoise, le prince Úc était devenu le gendre de Chế-bông-nga, et au moment où nous le retrouvons, les Ciampois l'établissent roi dans la province du Nghệ-an, et un parti nombreux se forme autour de lui.

Le Nghệ-an, le Hoá-châu l'acceptent et d'autres provinces reconnaissent en partie son autorité.

A cette nouvelle, la cour dépêche dans ces provinces le général Đỗ-tử-bình, qui défait l'ennemi et le pousse, l'épée dans les reins, jusqu'à la capitale de Ciampa, d'où il revint chargé de dépouilles.

Depuis Trần-duệ-tông, la situation financière de l'Etat avait été loin de s'améliorer, ces interminables guerres, ces expéditions aussitôt reprises que terminées absorbaient tous les revenus du trésor et au-delà ; on était à bout d'expédients et de ressources. Alors Đỗ-tử-bình conseilla de recourir à l'augmentation des impôts, ce qui est une certitude d'impopularité chez tous les peuples. Cette mesure en effet mécontenta les populations, et à la faveur de ces événements, un certain Nguyễn-bổ, du pays de Bắc-giang-lộ, se déclara indépendant (8e mois 1381). Mais son indépendance ne dura pas, il fut attaqué par ordre du roi, saisi et mis à mort.

De tout temps la capitale d'Annam avait été le but des expéditions ciampoises, devenues plus pressantes, à mesure que faiblissait la dynastie des Trần. Le roi songea donc à mettre en lieu sûr les trésors de la couronne. Il ordonna de les enfouir sur le mont *Thiên-kiện*, où on ne les a jamais retrouvés ; et pour lui-même, dans le cas où la capitale serait forcée, il se fit bâtir une sorte de refuge, un château fort, dans le cœur de la province de Lạng-sơn, pays sauvage et impénétrable.

Ces dispositions étaient à peine prises que dans le 2e mois de l'an 1382, les Ciampois entraînant les populations de Tân-bình et de Thuận-hoá, provinces annamites d'origine ciampoise, envahirent une fois de plus le Nghệ-an et de là pénètrent dans le Thanh-hoá, où ils avaient conservé des relations.

Le jeune roi paraît avoir perdu la tête dans cette circonstance, ou plutôt semble avoir été relégué au second plan par l'ancien roi Nghệ-tông, car les annales disent sans parler de Trần-phê-đế que le roi oncle envoya les généraux Lê-qui-ly et Đỗ-tử-bình à la rencontre des envahisseurs. C'est qu'il était survenu un de ces événements inattendus quoique fort naturels en eux-mêmes, mais qui jamais n'arrivent sans amener quelques complications et suffisent trop souvent pour bouleverser un Etat.

Vers la fin de 1380, Trần-nghệ-tông, qui avait dû, faute d'héritiers, mettre son frère, puis le fils de son frère sur le trône pour lui succéder, avait eu un enfant, un fils, et la question d'hérédité se posait naturellement entre Phế-đế, régnant, et ce nouveau-né inattendu. De là, cette sorte de mise à l'écart de Phê-đế, à qui l'on adoucissait la pente de la déchéance. Lê-qui-ly s'était d'ailleurs prononcé pour le

jeune fils de Trần-nghệ-tông, et c'est à cela qu'il devait de commander en chef la nouvelle expédition, où Đổ-tử-bình partisan de Phê-đế, marchait sous ses ordres.

Lê qúi-ly conduisait la flotte ; Đổ-tử-bình, l'armée de terre. Ce dernier arrêta l'ennemi au fleuve *Ngô-giang* et s'établit en face de lui pour attendre Lê-qúi-Ly avec sa flotte.

Lê-qui-ly de son côté se présenta à l'embouchure du Ngô-giang, mais il y rencontra la flotte ciampoise qui gardait les passages. Il se disposait à les forcer, lorsqu'un officier du nom de Nguyễn-kim-ngao, saisi de peur, vira de bord pour s'enfuir. Lê-qui-ly le fit poursuivre, il fut saisi et décapité sur l'heure.

Ceux que l'exemple des fuyards avait ébranlés, furent saisis et ramenés par cet acte énergique et la flotte entière, poussant le cri de guerre, laissa porter de toute la vitesse de ses voiles sur la flotte ennemie.

Chê-bông-nga commandait sa marine en personne, mais malgré sa valeur et son habileté bien connues, il ne put soutenir le choc. Sa flotte plia. Il fut défait et s'enfuit, abandonnant le passage aux vainqueurs. Les Ciampois se réfugièrent dans leurs montagnes et les troupes annamites n'ayant plus d'ennemis à combattre revinrent dans leur pays.

L'armée de terre annamite n'avait point pris part à cette brillante victoire, et Đổ-tử-bình, jaloux du succès de Lê-qui-ly, demanda à être relevé de son commandement, sous prétexte de maladie. Lê-qui-ly réunit alors le commandement des armées de terre et de mer, avec le titre, de Nguyên-nhung-hành-hải-tây-đô-thống-chế (suprême chef commandant les marches marines et la capitale de l'ouest.)

Mais les Ciampois ne demeurèrent pas longtemps dans leurs retraites. On les vit bientôt reparaître pillant les côtes et les frontières, 1383.

La situation du royaume se montrait de plus en plus difficile. L'argent avait manqué, puis les approvisionnements, puis les hommes. Le recrutement de l'armée était excessivement pénible. Dans cette extrémité, on tira les bonzes de la douce paresse du couvent et on les enrôla bel et bien. Au moins servirent-ils à quelque chose.

Les incursions des Ciampois étaient devenues si hardies, que le roi fit transporter dans la province de Đại-lăng, au cimetière de An-sanh, les portraits et les ossements des rois pour les soustraire à la profanation des barbares du midi.

Au 2^{e} mois de 1384, ces infatigables pillards se jetèrent sur la province Thanh-hoá, qu'ils mettent de nouveau à sac. Lê-qui-ly envoyé pour les arrêter, vint camper au pied du mont Long-đại (mont du Dragon) et envoya le général Nguyễn-đa-phương garder le port menacé de Thân-đầu.

L'ennemi qui s'avançait par terre et par mer réussit a occuper le sommet d'une montagne qui dominait les positions des Annamites qu'ils firent beaucoup souffrir en leur lançant des pierres et en faisant rouler sur eux des quartiers de rocs qu'ils détachaient des flancs de la, montagne.

Nguyễn-đa-phương, sans attendre les instructions de Lê-quí-ly, ne voulant pas d'ailleurs laisser lapider ses troupes inutilement, les dispose tout autour de la montagne, puis les lance à l'assaut. Les Ciampois pressés de toutes parts, plient et abandonnent leurs formidables positions pour se réfugier sous les bois, mais ils étaient cernés, et quelque direction qu'essayassent de prendre les fuyards, ils tombaient tout à coup en présence de ce cercle qui montait en se serrant a chaque pas.

Cependant, Nguyễn-đa-phương, ne voulant pas trop engager ses troupes sous bois et craignant d'ailleurs de réduire les Ciampois à quelque tentative désespérée, s'arrêta quand il jugea les ennemis suffisamment massés et mit le feu sur tous les points de la retraite où il les avait réduits. Il les maintint trois jours de suite, au sein de l'immense fournaise qu'il avait allumée. La flotte ciampoise elle-même fut livrée aux flammes et ceux qui échappèrent au désastre, furent poursuivis jusqu'au delà de la citadelle de Nghệ-an.

Pourtant les Ciampois loin de cesser leurs entreprises, semblaient se préparer à de nouvelles tentatives contre le royaume d'Annam. Aussi, pour prévenir une nouvelle attaque de leur part, Lê-qui-ly partit par mer le 1er mois de 1385 à la tête d'une armée expéditionnaire, pour réduire ces ennemis infatigables et les châtier. Mais la flotte arrivée à la hauteur de Điểu-tung rencontra des gros temps qui occasionnèrent de graves avaries, et hors d'état de tenir la mer plus longtemps, elle dut rentrer au port : ainsi fut manquée cette expédition.

Chế-bồng-nga saisit ce moment pour attaquer de nouveau l'Annam. Secondé du meilleur de ses généraux, La-khải, il pénétra dans la province de Quảng-oai, la traversa et vint occuper celle de Không-mục. Les Ciampois étaient presque aux portes de la capitale où tout était dans la consternation.

Le roi oncle, Trần-nghệ-tông, fit marcher contre eux le général Lê-mât-ôn, mais celui-ci, attaqué à l'improviste à Tam-ki-châu (Quảng-oai-phủ), fut battu et fait prisonnier. Le général Nguyễn-đa-phương fut envoyé pour le remplacer, en même temps le vieux roi démissionnaire (Trần nghệ-tông), saisi de peur quitta la capitale et alla chercher un asile sur l'autre rive du fleuve. En vain le lettré Nguyễn- mộng-hoa se jeta-t-il à la nage et essaya-t-il d'arrêter et de ramener la barque royale au rivage qu'elle fuyait, pour décider le roi à marcher contre l'ennemi, à la tête des armées annamites. Le vieux roi, dominé par la peur, n'écouta rien.

Pendant six mois, les Ciampois ravagèrent la contrée voisine de la capitale ; mais toutes leurs tentatives contre la ville même furent sans succès. Tout ce temps se passa en escarmouches, il n'y eut jamais de bataille sérieuse. Pourtant, les Ciampois à bout de provisions dans un pays qu'ils avaient dévasté, fatigué, épuisé par six mois de campagne et d'escarmouches, se décidèrent à abandonner l'Annam et la capitale qu'ils ne pouvaient prendre. Chê-bông-nga ramena donc son armée au Ciampa (1385), 12^{e} mois.

Cependant une sourde menace venait du Nord. A la cour de Pékin, on se souvenait toujours que le royaume d'Annam avait été sous la domination chinoise, et on y suivait avec intérêt le mouvement de décadence de ce pays. On rendait les négociations difficiles et on se montrait exigeant à mesure que l'affaiblissement du royaume d'Annam devenait plus sensible. L'empereur commença au 9^{e} mois 1386 par faire demander au roi d'Annam, des vivres et des approvisionnements pour les troupes chinoises qui faisaient la guerre contre les populations du Vân-nam.

En 1387, l'empereur ayant entendu dire que les bonzes de l'Annam étaient meilleurs que ceux de Chine (probablement depuis qu'ils avaient été soldats), demanda une expédition de 20 de ces prêtres bouddhiques pour le Céleste-Empire.

En 1388, l'Annam dut expédier à la Chine des plants d'arecs, de litchis du Tonquin, de Jacas, pour en essayer l'introduction dans ce pays. Mais quelque soin qu'on en prit, ils moururent en route.

Dans ces mêmes temps, l'empereur fit demander et obtint pour les envoyés chinois au Ciampa, qui allaient réclamer au roi ciampois 50 éléphants, le passage à travers l'Annam et une escorte, des vivres pour les troupes et des approvisionnements pour la nourriture des chevaux et des éléphants, du Nghệ-an au Vân-nam.

Cependant, les Ciampois fatigués par leur dernière expédition s'étaient retirés et n'avaient plus reparu et le pays devenu tranquille, se relevait peu à peu des ravages des dernières guerres.

Le roi oncle, revenu dans la capitale, continua à conserver le pouvoir effectif et à tenir son neveu, le roi, à l'écart, ou plutôt il le plaça sous la direction du général Lê-qui-ly, qu'il combla de faveurs et de dignités.

Dès son entrée, il avait accordé a Lê-qui-ly les insignes de la plus haute dignité, il l'avait rendu presque l'égal du roi. Il lui avait donné un sabre d'honneur et un étendard où étaient écrits en caractères ces mots : Văn võ toàn tài quân thần công đức (aussi fort lettré qu'habile militaire, ministre tout dévoué au roi) et il lui conféra le titre de Đồng binh chương sự tể tướng (balance des affaires de l'Etat) 1389.

Alors, Lê-qúi-ly dominant la cour et les conseils, pesait de tout son crédit et de toute sa puissance sur Trần-phê-đế qui songea à se débarrasser (1390) de ce second maître, dont il avait compris les vues ambitieuses et qui prenait même avec lui, les allures d'un directeur effectif ; mais il fut trahi. Lê qui-ly furieux, ne savait point à quel parti se résoudre. Ses partisans, car il en avait, le conseillaient diversement : le général Nguyễn-đa-phương était d'avis qu'il se retirât sur le mont Đại-lại avec ses troupes pour y attendre les événements, mais Phàm-cư-luận lui dit : « le roi oncle vous a en grande estime, et la preuve c'est qu'il vous a conféré tant de puissance. Comme il est déjà prévenu contre le roi, son neveu, il vous soutiendra de préférence. Allez le trouver, dites-lui ce qui se passe et faites-lui entendre qu'il serait bien plus naturel que le pays fut gouverné par l'un de ses propres près enfants que par son neveu. »

Lê-qui-ly suivit ce conseil et Trần-nghệ-tông, qui trouvait dans ces paroles un écho énergique de ses sentiments secrets, s'empressa de se ranger à cette opinion, il déclara le roi Trần-phê-đế déchu du pouvoir royal et on concerta les moyens de s'en débarrasser.

Voici comment cela se passa : au 12e mois, le roi oncle se trouvant à An-sanh-lăng (château sur les tombeaux royaux), fit inviter Phê-đế à y venir tenir conseil sur les affaires de l'Etat. Phê-đế s'y présenta accompagné seulement de deux officiers de sa suite. Trần-Nghệ-tông le salua grand seigneur et le fit conduire dans la pagode de Tử-phước, qu'il lui donna pour son appartement, mais qui ne fat point autre chose que sa prison. Une fois que Phê-đế y fut entré, on l'y enferma et on le garda à vue.

Alors, Trần-nghệ-tông dit : Duệ-tông mon frère cadet étant mort au champ d'honneur, j'élevai son fils et mon neveu au trône royal, mais je vois maintenant que Phê-đế est encore trop jeune, qu'il ne songe qu'aux plaisirs et s'entoure de vils adulateurs. Je lui retire donc la couronne royale et je le remets à son rang de prince. A sa place je vais couronner le prince Chiêu-định, mon fils ainé

Les partisans de Trần-phê-đế s'apprêtaient à le défendre, mais il le leur interdit lui-même, leur ordonnant de respecter la volonté de son oncle.

Cependant ce prince infortuné, maintenu en prison, fut conduit à Thái-đương-phủ où on le fit étrangler.

Lê-qúi-ly débarrassé ainsi de Phê-đế, ne tarda pas à l'être de ses partisans et il put bientôt donner libre carrière à ses projets ambitieux. Ce premier succès l'enhardit, et nous le retrouverons bientôt se taillant, pour monter jusqu'au pouvoir souverain qu'il convoite déjà, des degrés dans le crime.

Son influence sur l'esprit de Trần-nghệ-tông et son pouvoir à la cour étaient a cette heure même si puissants, qu'il se crut assez fort pour changer la détermination de Trần-nghệ-tông. Malgré l'annonce solennelle qu'il avait faite du couronnement de son fils aîné, le prince Chiêu-định, à la place de Phế-đế, ce roi se rendant aux insinuations et peut-être au désir de son terrible favori couronna roi, son fils cadet, Ngung sous le nom de Trần- thuận-tông.

Trần-thuận-tông (Ngung), 11e roi de la dynastie de Trần.1390-1399 (9 ans.)

Nom de règne : Quang-thái.

Trần-thuận-tông (Ngung) porté au trône (1390), par l'influence de Lê-qúi-ly, au détriment des autres princes de ses frères, qui auraient pu s'opposer aux desseins de l'ambitieux ministre, était âgé de 13 ans. Il lui fit épouser sa fille ainée. C'était un premier degré franchi. Pourtant, il se montrait encore réservé extérieurement et bien qu'il se fût emparé du premier coup de la tutelle du jeune roi et qu'il empiétât chaque jour sur l'autorité royale, le vieux roi Nghệ-tông paraissait gouverner, mais ne faisait en réalité qu'obéir aux impulsions de Lê-qui-ly.

Quant à Trần-thuận-tông, c'était un roi de parade, il était roi de nom et toutes les affaires de l'Etat étaient dans les mains de Lê-qui-ly qui les expédiait sous le nom de Nghệ-tông.

Lê-qui-ly est du reste mêlé d'une façon si intime aux événements de ce règne et du suivant, que l'histoire de ces deux rois est autant l'histoire de Lê-qúi-ly que celle des deux règnes, jusqu'au moment où ayant comblé d'un dernier cadavre l'espace qui le séparait du trône, il passa dessus et se fit roi.

Le jeune roi venait à peine de succéder au malheureux Phê-đế, qu'un aventurier de la province de Thanh-hoa, Nguyễn-thanh, se faisait passer pour cette première victime de Lê-qui-ly et se posait en prétendant. Les habitants de Thanh-hóa embrassèrent sa cause, dans le temps qu'un autre Nguyễn-cậy se constituait chef de bande à Nông-cô et pillait le pays (8e mois 1390).

Peu après, au 10e mois, les Ciampois se présentaient de nouveau à la frontière, conduits par l'infatigable Chê-bồng-nga et attaquaient Cổ-vô dans le Thanh-hóa.

Lê-qui-ly marcha contre eux. Il rencontra l'ennemi en dedans des digues ; il prit position en face de lui. Mais, l'ennemi, par une feinte manœuvre parut battre en retraite. Lê-qui-ly dédoubla ses forces et lança la moitié de son armée à la poursuite des Ciampois, qui ayant dissimulé la majeure partie de leurs forces derrière les digues, se jetèrent tout à coup, avec leurs éléphants, sur l'autre moitié de l'armée annamite qui subit de grandes pertes, 70 officiers annamites périrent dans cette affaire.

Lê-qui-ly sous prétexte d'aller chercher des secours, abandonna l'armée et revint à la capitale, laissant au général Nguyễn-đa-phương le soin et la responsabilité d'une position des plus difficiles,

espérant sans doute que Nguyễn-đa-phương n'y réussirait point, et que ce serait la un prétexte pour se débarrasser d'un compagnon d'armes qui lui portait ombrage.

À son arrivée a la cour, le vieux roi Nghệ-tông, eut soin de refuser les secours qu'il venait chercher, de sorte que Lê-qui-ly put se dispenser de revenir à l'armée, Nguyễn-đa-phương, toutefois, se sortit avantageusement de la position difficile où l'avait abandonné Lê-qui-ly et réussit à ramener les troupes en bon ordre. Alors il se gêna peu pour accuser d'ineptie et ridiculiser ce terrible Lê-qui-ly qui jura sa perte.

Nguyễn-đa-phương avait réussi à sauver l'armée compromise par Lê-qui-ly, mais les Ciampois étaient toujours là, menaçants. Il fallait les repousser ou tout au moins les contenir. On y envoya le général Trần-khát-chơn, créature de Lê-qui-ly, au lieu de Nguyễn-đa-phương.

Trần-khát-chơn rencontra l'ennemi à Hoàng-giang, mais n'y trouvant pas un champ de bataille a son gré, il se porta en arrière, et vint adosser son camp au fleuve de Hải-triều. Dans ce temps le prince Nguyễn-diệu, frère de Phê-đế, passa à l'ennemi avec les siens. Lê-qui ly profita de cette circonstance pour demander la mise à mort de Nguyễn-da-phương; mais le roi, consentant difficilement à un acte aussi injuste envers l'un de ses meilleurs généraux, pour donner une satisfaction à la jalousie de Lê-qui-ly, voulut d'abord simplement le blâmer ou le punir légèrement. Alors Lê-qui-ly lui dit : « Sire, cet homme est dangereux, il faut le faire mourir ; car si nous nous contentons de le tracasser, s'il ne passe pas au nord avec les *Minh*, il passera comme Nguyễn-diệu, au sud, avec les Ciampois. »

Le vieux Nghệ-tông ne sut pas résister davantage, et, par un décret, donna à Nguyễn-da-phương le choix du genre de mort. Plût au Ciel! dit *Nguyễn-đa-phương*, en recevant cet ordre, que je fusse mort de la main de l'ennemi.

Cet événement est une marque des rivalités et des haines qui s'agitaient a la cour, tandis que la guerre était partout dans le pays, guerre au dehors avec les Ciampois, guerre au dedans, avec les rebelles de diverses provinces. — Au 12^{e} mois, 1391, un bonze du nom de Phạm-sư-ôn s'était révolté, ses partisans avaient levé des soldats, et à la tête de ses troupes, il força les portes de la capitale où il demeura trois jours. Il en sortit pour aller camper à Nôn-châu. Les deux rois qui s'étaient enfuis à son approche, envoyèrent alors contre lui le général Hoàng-phụng-thể, qui défit son armée et fit mettre à mort le bonze révolté et ses deux généraux dont il s'était emparé. Le reste ne fut pas inquiété.

Pendant ce temps Trần-khát-chơn était campé à Hải-triều pour arrêter la marche des Ciampois. Le 23 du 1er mois 1392, il remporta sur eux une victoire décisive. Le roi Chê-bông-nga accompagné du prince annamite, transfuge Nguyễn-diệu, le frère de Phê-đế, avait, avec une centaine de barques, devancé le reste de sa flotte. Un de ses officiers inférieurs, Ba-lạu-kê qui avait encouru les reproches du roi, craignant pour sa tête, passa aux Annamites et leur indiqua la barque royale, qui était peinte en bleu. Immédiatement tout le feu fut dirigé contre elle et Chê-bồng nga fut cloué raide mort, par les balles contre le bord de sa galère. Aussitôt le prince fugitif, Nguyễn-diệu bondit près du corps inanimé du roi ciampois, son hôte, lui trancha la tête, et courut vers ses compatriotes leur porter ce sanglant trophée ; mais deux sergents l'arrêtèrent et le mirent à mort au moment où il était près de la tente du général. L'armée ciampoise, consternée de la mort de son roi, fut aisément battue ; elle prit la fuite.

Les Annamites pressèrent vivement les Ciampois dans leur retraite, et leur général La-khải, pour retarder l'ennemi par le pillage, abandonnait de temps en temps derrière lui, des langoutis de soie et des lingots d'argent.

Cette guerre terminée, on passa quatre mois en réjouissance (du 2^{e} au 6^{e} mois).

A la suite de la mort de Chê-bông-nga, le général La-khải s'empara du trône (7^{e} mois), au détriment des héritiers légitimes, Chêmanôchinan et Chê-san-nô, fils du roi défunt, qui vinrent chercher un refuge en Annam, où ils furent reçus avec toutes sortes de démonstration et d'honneur, et comblés de titres.

Cependant la puissance de Lê-qúi-ly ne cessait de grandir d'une façon inquiétante. Au 2^{e} mois 1393, il alla dans le Hóa-châu passer les troupes en revue et faire fortifier les places de guerre. Pendant son séjour dans cette province, il expédia une reconnaissance militaire au Ciampa, sous la conduite du mandarin militaire Hoàng-phụng-thể. L'expédition fut arrêtée et son chef fait prisonnier. Trente officiers qui avaient pu s'échapper et revenir en Annam furent mis a mort sur l'ordre de Lê-qúi-ly. Hoàng-phung-thể ayant réussi lui-même à s'enfuir, il fut réintégré dans son grade et dignité.

Ces rigueurs militaires n'empêchaient point Lê-qúi-ly de poursuivre son œuvre ténébreuse et criminelle de politique égoïste. Au 1er mois 1393, il soudoyait des sicaires pour le débarrasser du prince Thích, et au 2e mois 1394 il obtenait du roi oncle la condamnation à mort de Trần-nhựt-chương, un autre prince, du sang des Trần, qui avait entrepris de désillusionner le vieux roi sur le compte de son terrible serviteur.

En même temps, il s'occupait de glisser sans bruit les gens de sa famille dans les honneurs, et enveloppait ainsi peu à peu, l'administration dans un réseau de parents et d'alliés.

Cette année 1394, qui vit mourir le vieux roi *Nghệ-tông* (12e mois), fut féconde en événements divers. On peut citer un concours de lettrés au 2e mois, plutôt concédé comme une satisfaction aux lettres que décidé dans un sentiment de bonne administration. Mais, ce qui marqua surtout cette année, ce furent les calamités qui s'abattirent sur le pays : la sécheresse d'abord, puis l'inondation, fléau contraire, qui vint détruire les maigres récoltes de l'année, et quand l'eau se fut retirée, des coups de vents terribles qui emportèrent ce que l'eau n'avait pu entraîner.

Dans cette même année, les Malais, qu'on n'avait vus depuis longtemps reparurent dans les eaux du royaume pour faire du commerce.

Lê-qúi-ly, cependant, était comblé d'honneurs, et Nghệ-tông ne sachant plus de quelle marque de distinction le couvrir, fit faire les portraits des grands hommes du pays et lui en fit présent.

Sentant que sa fin s'approchait, le vieux roi assembla la cour et fit prêter aux mandarins, le serment de fidélité. S'adressant ensuite à Lê-qúi-ly : « Nous avons en vous, lui dit-il, la plus grande confiance : nous sommes aujourd'hui plus près de terre que du Ciel; après ma mort, aidez de vos lumières et de votre autorité le jeune roi que je laisse sur le trône et, dans le cas où il serait par trop incapable, prenez vous-même soin du royaume. »

À ces mots, l'hypocrite jette son bonnet, se prosterne, frappe la terre de son front, fond en larmes et s'écrie en jurant: « Si je ne continue point à servir fidèlement votre famille pour qu'elle se perpétue sur le trône, que le ciel et la terre qui voient le fond de mon cœur, m'anéantissent. ^^

Nghệ-tông mourut le 15 du 12e mois 1394.

Lê-qúi-ly, alors, se trouva au sommet de l'autorité. Il lui manquait bien le titre, mais le titre n'était qu'une nuance dont l'absence paraissait peu; d'ailleurs, il saura bien le prendre quand le moment sera venu. En attendant, il s'achemine prudemment mais à grands pas, et déjà il pose un pied sur les marches du trône.

Au commencement de 1397, il est élevé au grade de Phụ chánh, thái sư, chương quân quốc trọng sự tuyên trung vệ quốc đại vương (second dans l'administration du royaume, précepteur royal chargé de toutes les affaires importantes de l'Etat, grand prince du régiment de Tuyên-trung), avec un cachet particulier dont le bouton était une licorne d'or. Enfin, il fut logé dans le palais royal de Tỉnh-đài.

Pour être impartial, il faut dire que cet homme possédait un grand sens politique, nous savons d'ailleurs qu'il ne reculait point devant la hardiesse des moyens. C'était pour ainsi dire sur lui que pivotait l'administration du pays et pas une seule détermination importante n'était prise que son influence ne s'y fit sentir.

Au 6e mois, l'empereur de Chine (dynastie des Minh), fit partir pour la cour d'Annam l'ambassadeur Nhâm-hanh-thái, pour demander un envoi à la frontière de 50,000 hommes de troupes, 50 éléphants, et 50,000 hộc de riz pour le service de l'armée chinoise occupée à dompter les populations de Long-châu et de Phụng-nghĩa-châu ; mais l'envoyé chinois laissa connaître que le but de l'empereur était de s'emparer des troupes annamites pour les employer dans cette guerre, sous le prétexte que les vivres apportés n'étaient pas en quantité voulue. Aussi la cour d'Annam n'expédia-t-elle qu'une quantité insignifiante de provisions qu'elle fit escorter jusqu'à Đồng-đăng seulement. Cette affaire n'eut point d'autre suite, et quelque temps après le gouvernement chinois, satisfait sans doute de l'expérience faite avec les bonzes annamites, demanda une expédition de bonzesses, qu'on lui accorda volontiers.

Cependant Lê-qúi-ly avait jeté le masque, avec Nghệ-tông disparaissent les faux dévouements, la feinte humilité de cet hypocrite et altier serviteur. Il ne dissimule plus ses prétentions. Il est le maître du jour, il se distribue à plaisir des attributions et des titres.

Il prend des décisions capitales: pour soutirer l'argent du peuple, il émet du papier monnaie; une ligature de sapèques est changée contre une ligature et deux tiền de papier. Pour assurer la consommation de ses billets il défend au peuple, sous les peines les plus sévères, de se servir de

monnaie de cuivre et d'en posséder. Il édicté la peine de mort envers les contrefacteurs de son papier (1397).

Cet homme voulait tout retoucher pour faciliter les événements qu'il méditait. L'année suivante, 1398, il s'occupa des lois relatives aux études et aux examens, puis des dispositions concernant les bonzes. Au 8e mois, un général ciampois, Bô-đông, ayant été fait prisonnier par les troupes annamites dans un combat, Lê-qúi-ly ne négligea rien pour le rallier et il le combla d'honneurs dans le but de se l'attacher.

Pour préparer le chemin à son ambition, il remania la division territoriale, il partagea le royaume en *lộ*, les lộ en *phủ*, les phủ en *châu* et en *huyện*, et conçut le projet d'édification d'une seconde capitale dont il donna le plan lui-même. Cette nouvelle ville fut bâtie, comme il l'entendait, dans la province de Thanh-hóa, sur la colline de An-tôn (núi Đinh).

De là deux capitales, l'ancienne, Thăng-long (Kẻ-chợ), connu sous le nom de Đông-Đô ou Đông-kinh (capitale de l'Est), et la nouvelle, Tây-dai, connue sous celui de Tây-đô (capitale de l'Ouest). Le mandarin Đổ-tỉnh fut chargé de l'installation de cette ville dont la construction commencée au 1er mois, fut terminée à la fin du 3e.

Un mandarin, Nguyễn-nhữ-duyệt avait fait à Lê-qúi-ly une observation très-juste à propos de la nouvelle capitale, en lui disant qu'on devait conserver l'ancienne, où on avait triomphé de l'innombrable armée mongole, où l'on avait vaincu les Ciampois ; que le pays se trouvait encore dans une situation financière trop difficile, et que cette construction serait une charge accablante pour la population... Cette observation fut rejetée avec mépris et son auteur mis bientôt à l'écart des charges publiques. D'ailleurs la construction de cette capitale entrait dans l'ensemble des Mạchinations du ministre.

La capitale achevée, le fils de Lê-qui-ly, Lê-hán-thương fut nommé gouverneur de la province de la capitale de l'Est (Lãnh Đông-đô lộ đô hộ phủ thái bảo). Au 11e mois, le roi contraint par Lê-qúi-ly déménagea et alla s'installer dans la nouvelle capitale. Dans la route, deux femmes du sérail furent mises à mort immédiatement, parce que Lê-qui-ly avait su qu'elles avaient dit qu'il songeait à usurper le pouvoir. Le mobilier des anciens palais royaux démonté et embarqué sur des jonques, fut perdu pour les deux tiers.

Ce voyage fut pourtant marqué d'une circonstance heureuse : à Thanh-hóa le roi reçut la soumission du général ciampois Chế-đa-biệt, qui se présenta au roi, suivi de son fils Chế-gia-diệp et de son frère Chế-mộ-hoa, qu'il décora de titres honorifiques et qu'il envoya ensuite dans le Hóa-châu pour arrêter une invasion des Ciampois qui paraissait imminente. Le voyage s'accomplit sans autre incident, et selon les vœux de Lê-qúi-ly le roi fut bientôt installé dans sa nouvelle résidence ; Et quand l'audacieux ministre crut le moment venu de faire un nouveau pas en avant, il força le roi de céder le trône à son fils An ou Trần-thiếu-đế, propre petit-fils de Lê-qúi-ly (15 du 3e mois 1398).

Trần-thiếu-đế (An), 12e roi de la dynastie de Trần.1399-1041 (2 ans.)

Nom de règne : Kiến-tân.

À la façon dont Lê-qúi-ly disposait des rois, il était visible que c'était déjà lui le chef de l'Etat, au moins de fait. Lê-qúi-ly voulait plus, il voulait l'être de nom. Quelque chose de fort inattendu dans une telle nature le retenait pourtant, c'étaient les scrupules de sa conscience et le souvenir des promesses et des serments solennels qu'il avait faits autrefois à Nghệ-tông.

Mais son ambition le poussait fatalement et son esprit fortement trempé domina bientôt le trouble de ses sentiments, et il reprit sa marche implacable vers le but qu'il s'était fixé : le trône.

Il en avait descendu Trần-thuận-tông ; il lui imposa une existence de reclus, et sa vie fut étroitement surveillée par les mercenaires du perfide ministre, qui craignant encore quelque tentative de son maître impuissant, essaya d'abord de le faire mourir de privations, puis employa sans succès le poison et finalement le fit étrangler par Pham-khả-vinh, mandarin de la cour.

Trần-thiếu-đế qu'il avait mis à sa place ne fut qu'une sorte de poupée dans le jeu du terrible ambitieux. Ce roi était un enfant de 3 ans, nous savons quels liens l'unissaient à son ministre, qui était aussi son tuteur.

Cependant la cour ne voyait pas sans alarmes les Mạchinations de Lê-qúi-ly, et sa toute-puissance ne le mettait point tout à fait à l'abri des haines sourdes qu'il avait suscitées contre lui. Il faillit y succomber le jour de la prestation du serment au nouveau roi, où un complot formé entre les grands de la cour devait l'immoler à la vengeance commune. L'hésitation des conjurés le sauva, il s'enfuit tout tremblant, et bientôt ces faibles téméraires expièrent sous les coups du bourreau leur audace et leur indécision. Ils furent arrêtés eux et leurs familles, 370 personnes furent exécutées ; les biens des victimes furent confisqués, leurs femmes et leurs filles vendues en esclavage et leurs jeunes fils enterrés vivants ou jetés à l'eau. La terreur, l'épouvante était partout, on n'osait plus sortir, se visiter, se parler, on craignait même de se regarder.

Le chef de la conjuration, Trân-khát-chơn, celui-là même dont l'hésitation avait sauvé Lê-qúi-ly et valu tant de sang versé fut décapité sur le mont Đún d'où l'on entendit distinctement trois grands gémissements. Dans la suite on y éleva un temple pour honorer la mémoire de ce grand personnage, et la légende, qui se complait au merveilleux, ajoute que dans les temps de grande sécheresse, on invoque l'intercession de Tran-khát-chơn et que bientôt une pluie bienfaisante vient rafraîchir la terre altérée.

Quand Lê-qui-ly eut savouré sa vengeance sanglante et qu'il se sentit bien le maître (au 6^{e} mois 1399) il s'installa dans le palais de Nhơn-thọ, dont il donna l'aile droite à son fils. Il ne prenait plus la peine de cacher son usurpation, car ce mot est juste déjà, bien que Trần-thiêu-đế soit encore sur le trône. Mais on sait bien que ce n'est que la condescendance du ministre qui l'y conserve quelques jours de plus.

Ministre, on sent bien qu'il ne l'est plus et qu'il est davantage, et d'ailleurs il prend lui-même le soin d'écarter tous les doutes. Il se proclame grand-père du royaume et prince (Quốc-tổ-thượng-hoàng), se vêt de la couleur jaune (réservée au roi) et sort abrité de douze parasols jaunes et or, tous insignes royaux. Cela dura à peu près trois ans ainsi, jusqu'au 28 du 2^{e} mois 1402 où le puissant grand-père du royaume trouva bon de s'en faire le père. Il descendit donc du trône le jeune roi Thiếu-đế, son petit-fils, et s'y mit à sa place, sous le nom de Hồ-qui-ly.

Hồ-qúi-ly.(1402.)

Lê-qúi-ly en montant sur le trône, abandonna le nom de Lê pour reprendre celui de Hồ, qui était le nom de ses ancêtres. Il changea en outre le nom du royaume d'Annam contre celui de Đại-ngu.

Un reste de tendresse paternelle, sans doute, sauva le jeune Thiếu-đế détrôné. Hồ-qui-ly lui laissa la vie et lui donna le titre de grand prince de Bảo-ninh (Bảo-ninh-đại-vương). Hồ-qui-ly pourtant ne conserva pas longtemps ce titre pour la conquête duquel il avait foulé aux pieds tous les sentiments d'honneur et d'humanité. Il avait marché dans le sang jusqu'aux genoux, il avait été fourbe, traître, assassin, pour monter sur ce trône, et il ne l'occupait pas depuis huit jours qu'il songeait à le quitter.

C'est qu'il trouvait sans doute plus difficile d'être roi, que ministre comme il savait l'être; à moins que le spectre de toutes ses victimes, couchées sur les marches de ce trône ne vint épouvanter sa royale conscience. Aussi bien songeait-il à s'assurer une dynastie.

Au troisième mois, donc, il proclama héritier présomptif son fils cadet *Hồ-hán-thương*, de préférence à son fils aîné, considéré comme moins intelligent. Ensuite, il s'occupa activement de tout réorganiser selon son esprit et lorsque tout fut bien établi dans l'ordre qu'il croyait le plus favorable à la durée de sa lignée royale, il abdiqua en faveur du fils qu'il avait désigné pour son successeur présomptif, Hồ-hán-thương, prenant pour lui le titre de roi-père (Thái-thượng-hoàng).

Hồ-hán-thương.

En cédant à son fils la couronne royale, Hồ-qui-ly ne quittait que le trône, conservant toujours pour lui la plus grande part de l'autorité.

Le père et le fils gouvernèrent donc ensemble : leur premier soin fut d'envoyer une ambassade à la cour du Nord pour annoncer l'avènement de la nouvelle dynastie, et y accréditer la nouvelle mensongère que la famille royale de Trần était éteinte.

Dans le même temps l'usurpateur du trône ciampois La-khải meurt laissant la couronne à son fils Ba-dich-lai. Hồ-qui-ly et Hồ-hán-thương qui songeaient à s'agrandir du côté du Ciampa, voulurent profiter de cette circonstance pour satisfaire leur convoitise, en attendant l'investiture impériale dont ils ne doutaient pas.

Hô-hán-thương, marcha donc sur le Ciampa à la tête de 150,000 hommes (7^{e} mois 1403). Le roi ciampois Ba-dich-lai effrayé demanda la paix qu'il paya de nombreux présents et de la cession à son ennemi du territoire de Cổ-lũy, qui fut dès lors divisé en arrondissements, *Thăng*-hoa (Quảng-nam) et Tư-*nghĩa* (Quảng-ngãi), placés immédiatement sous le commandement de *Chế-ma-nôdinan*, chef ciampois dévoué à la cour d'Annam, dans le but de faciliter l'incorporation de ces nouvelles provinces.

L'année 1404 se passa pour les usurpateurs en soins actifs donnés à l'agrandissement et à l'organisation du pays. — Pour peupler la nouvelle province de *Thăng-hoa*, Hồ-hán-thương et Hồ-qui-ly y firent transporter tous les hommes qui n'ayant pas de rizières avaient cependant quelques valeurs mobilières. Les femmes et les enfants de ces émigrants, transportés plus tard par mer, périrent tous dans une tempête; ce sinistre irrita profondément les colons annamites contre les *Hồ*. Malgré toutes les mesures inspirées par la vieille expérience de Hô-qui-ly, les pays annexés s'assimilaient difficilement et de fréquents mouvements insurrectionnels les agitaient d'un bout à l'autre. Les Ciampois d'ailleurs nourrissaient contre les rois de l'Annam des sentiments d'hostilité peu dissimulés. On voulut en finir. Une nouvelle armée, forte cette fois de deux cent mille hommes, envahit le Ciampa et étendit immédiatement sur tout le pays l'organisation annamite, par Châu, Huyện... La capitale du Ciampa, Chà-bàn, seule résistait. Elle résista jusqu'au bout, et tous les rapides succès de l'armée annamite vinrent s'anéantir devant cette vigoureuse défense. L'armée annamite manqua de provisions et dut se retirer.

Les Ciampois, peu rassurés pour l'avenir malgré cette retraite de l'ennemi, demandèrent du secours à la cour de Péking qui expédia au Ciampa neuf jonques de guerre. Les Chinois croisèrent la flotte annamite et lui enjoignirent de rentrer au plus vite au port.

Les Ciampois pour déterminer la cour de Péking à leur prêter son assistance avaient dit à l'empereur qu'ils lui avaient envoyé deux éléphants, mais que les Annamites s'en étaient emparés.

L'empereur qui avait sur l'Annam les vues de tous ses prédécesseurs, ne manqua pas d'envoyer de fréquentes ambassades dans le but apparent de réclamer soit les éléphants, soit autre chose, mais avec la mission secrète d'explorer le pays et de reconnaître l'état véritable du royaume.

Des difficultés surgirent entre Hô-qui-ly et l'un de ces envoyés impériaux Lý-y. Hồ-qui-ly voulut le faire assassiner dans son voyage de retour, car il redoutait les conséquences du rapport qu'il allait faire à l'empereur. Mais les assassins arrivèrent trop tard, l'ambassadeur avait franchi la frontière chinoise et il instruisit son gouvernement de la situation de l'Annam, lui annonçant que Hồ-qúi-ly et Hồ-hán-thương, le père et le fils, n'étaient que des usurpateurs faisant peu de cas de l'empire.

Une invasion de l'Annam fut dès lors décidée. Tout d'abord une ambassade du Céleste-Empire fut chargée de réclamer à la cour d'Annam, la restitution d'un territoire, celui de Lạng-sơn, ayant appartenu autrefois à la Chine. C'était un prétexte qu'on cherchait. La cour d'Annam qui le comprit s'empressa d'acquiescer à cette demande, mais non sans recommander pourtant à son délégué pour cette affaire, de ne rendre qu'un petit canton. Cet envoyé dut céder 59 villages, au grand mécontentement de Hồ-qúi-ly, qui pour se venger encouragea les habitants des pays livrés à empoisonner les Chinois (2^{e} mois).

Mais quelle que fut l'importance des concessions qu'elle avait dû faire, la cour d'Annam comprenait très-bien qu'elle n'avait obtenu par là qu'un délai et que le jour viendrait fatalement où il faudrait lutter corps à corps avec les gens du nord. Aussi on se préparait à la guerre, on fondait des canons, on fabriquait des armes de toutes sortes, et pour exciter l'esprit de la population en faveur du souverain, le roi et son père faisaient de longues tournées dans le pays (7^{e} et 6^{e} mois). En même temps pour ne négliger aucune précaution, deux ambassadeurs partaient pour la cour impériale, avec la mission de renouer les relations interrompues et d'éviter tout conflit. L'un d'eux fut retenu en Chine, et l'autre renvoyé sans avoir rien fait. Plus tard même ce dernier fut accusé d'être allé saluer à Péking un

intrigant qui se donnait comme descendant des Trần et se posait en prétendant sous le nom de Thiêm-bình. Hô-hán-thương fit mettre cet ambassadeur à mort.

Dans cette situation critique les *Hồ* convoquèrent leurs mandarins en conseil pour décider s'il valait mieux traiter à tout prix ou résister par les armes. A cette occasion le général Trung prononça ces sages paroles, bonnes à méditer pour tous les souverains de la terre : « Je ne redoute pas la guerre étrangère, dit-il, je me demande seulement si la population vous est attachée ou si elle est ennemie du gouvernement. » Hô-qui-ly fit présent d'une boîte en or au général, pour récompenser la sagesse de son langage. La résistance fut décidée.

Hồ-qui-ly, pour se disposer à soutenir la guerre imminente, fit reconstruire la citadelle de Đà-bàn, barra le fleuve de Bạch-hạc au moyen de forts pilotis, pour arrêter les Chinois qui devaient descendre de Tuyên-quang, et prit enfin toutes les dispositions que lui suggérèrent la prudence et l'expérience. Ces précautions n'étaient point inutiles : l'année suivante, une armée chinoise, forte de cent mille hommes, sous les ordres de Hàn-quan et Hoàng-trung, pénétra dans l'Annam, amenant avec elle le prétendant Thiêm-binh, qu'elle avait pour mission apparente de mettre sur le trône à la place des Hồ usurpateurs. Les Chinois eurent d'abord quelques succès à Linh-kinh. Défaits une première fois, les Annamites se représentèrent le lendemain pour le combat avec des renforts amenés par cinq généraux; ils furent de nouveau vaincus, et un seul général, Quốc-trân, échappa à la mort.

Mais les forces annamites furent doublées et les Chinois, cernés alors de toutes parts furent battus entièrement et sur le point d'être exterminés. Leur général sauva les débris de son armée et se fit ouvrir la route en livrant le prétendant Thiêm-binh, disant que ce vagabond avait trompé l'empereur, et il se retira en Chine.

Les Hồ, loin de se laisser aveugler de ce succès, en profitèrent pour envoyer à la cour du nord de nouveaux ambassadeurs pour faire la paix et donner des explications sur l'aventurier dont les audacieuses tromperies avaient été la cause et l'occasion de la dernière guerre.

Mais l'empereur ne voulut rien entendre et retint les envoyés.

Hô-qúi-ly sentait l'inquiétude le gagner, il voyait pâlir son étoile, et ce n'était pas sans raison. La guerre allait éclater, aussi terrible que celle des Mongols.

Au 9e mois 1406, deux corps d'armée forts chacun de 400.000 hommes, commandés l'un par Trương-phụ et l'autre par Mộc-thạnh et Lý-bân envahissent l'Annam. Au 11^{e} mois les deux corps d'armée se réunissent sur le fleuve Bạch-hạc.

Hồ-hán-thương ne se laissa pas décourager par cette immense masse d'hommes qui inondait le pays. Il leva des troupes, la flotte fut mise en bon état et les éléphants de guerre dressés à combattre et formés au bruit de l'artillerie. Le 20 du 12^{e} mois 1406, les Chinois s'ébranlèrent et attaquèrent sur tous les points. Les Annamites eurent pourtant un premier avantage sur le fleuve Thiên-mộ. Mais les généraux chinois ayant fait mettre à mort les fuyards, leurs soldats effrayés de ce terrible exemple, voyant que de tout côté, il fallait risquer la vie, marchèrent dès lors bravement au combat, et cet heureux début des armes annamites, eut une suite malheureuse.

D'ailleurs les Chinois ne se contentaient pas de combattre bravement; ils se servaient de transfuges pour faire répandre dans la population qu'ils venaient uniquement pour rétablir la famille royale des Trần dépossédée par l'usurpateur.

Ils faisaient afficher partout et graver sur des planchettes livrées aux cours des fleuves, des proclamations qui engageaient les indigènes à se soumettre dans l'intérêt de leur pays, et les populations et les troupes annamites recueillaient ces planchettes, lisaient ces affiches, se redisaient l'histoire des Hồ et un sentiment de sourde irritation ne tarda pas à germer; le découragement vint à la suite. Hồ-hán-thương fut battu dans le canton de Mộc-hoang et sa flotte brûlée. Alors les Chinois franchirent le fleuve Thiên-mô et se présentèrent devant la citadelle de Đà-bàn, qu'ils pressèrent de toutes parts. La défense fut vigoureuse, mais inutile. On livra l'assaut, le combat fut acharné et tel fut le carnage que les cadavres des assaillants, couchés aux pieds du mur, en atteignirent bientôt la hauteur. Malgré cette affreuse hécatombe, les assiégeants ne cédèrent point ; ils devinrent plus pressants.

Le commandant de la forteresse tenta alors une sortie avec des éléphants, ce fut sa perte. Ces animaux épouvantés par les fusées chinoises s'arrêtent, refusent d'avancer, tournent et fuient vers la citadelle, l'ennemi les poursuit et le flot humain pénètre ă leur suite dans la place dont les portes ne purent être fermées à temps. L'armée annamite, incapable désormais de résister au flot d'ennemis qui a

envahi la citadelle, l'abandonne aux vainqueurs et se retire sur le fleuve Huỳnh-giang, pour ne pas se faire écraser sans utilité.

Les Chinois pillèrent la ville, s'emparèrent de jeunes garçons à qui ils firent subir la castration et qu'ils envoyèrent ensuite à l'une des capitales de l'empire, Kim-lăng.

Đà-bàn prise, les Chinois trouvant peu de résistance, s'avancèrent rapidement. Au 2e mois 1407, le roi Hồ-hán-thương envoya le général Quôc-trân sur le fleuve Tăng-giang pour contenir l'ennemi, mais après un revers, le général dut battre en retraite. Alors Hô-qúi-ly et Hồ-hán-thương se réfugièrent dans cette capitale de l'ouest qu'ils avaient délaissée ; c'était une fuite. Dès lors de nombreuses adhésions parviennent aux Chinois (dynastie des Minh).

Cependant les généraux que les Hồ avaient laissés derrière eux pour arrêter la marche des ennemis faisaient les plus louables efforts. Ils s'armaient, se fortifiaient, remettaient la flotte en bon état. Mais une nouvelle attaque des Chinois les fit reculer et ils demandèrent à Hồ-qúi-ly et au roi Hồ-hán-thương de revenir se mettre à la tête des troupes. Ils revinrent avec une nouvelle armée de 70,000 hommes, formée des fidèles à leur cause et des mécontents des vexations arbitraires des Chinois.

Ce fut une tentative vaine. L'armée ennemie se divisa en deux corps qui prirent les Annamites entre deux feux. La flottille annamite fut brûlée, et l'armée de terre se retira. Les Chinois maîtres du pays (premiers jours du 4e mois 1407), publient une proclamation par laquelle ils feignent d'appeler un rejeton de la famille de Trần, s'il en est encore, pour gouverner le pays. En réponse à cette proclamation, les Annamites (plutôt des Annamites gagnés à l'avance) fatigués de cette longue et funeste guerre demandèrent à être soumis au gouvernement de l'empereur, disant, ce qui était faux, qu'il ne restait plus un seul héritier de cette famille. Hồ-qúi-ly l'ayant massacrée tout entière.

Les Chinois créent sans délai une administration chinoise formée de 12 mandarins, puis le 13 ils se mettent à la poursuite des Hồ fugitifs. Ils les atteignent à Suối-giang d'où ils les chassent. Le 29 ils s'emparent du port maritime Điểu-canh.

Les derniers partisans des Hồ, dispersés, se retirent avec eux dans la province de Thanh-hoá. Dans cette fuite, un soldat du nom de Ngụy-thức osa dire à ces princes: « le royaume est à peu près perdu pour vous, il ne vous reste plus qu'à monter sur le bûcher, si vous ne voulez pas tomber dans les mains de l'ennemi. » Hồ-qui-ly fit décapiter sur le champ cet audacieux prophète de malheur.

Le 5 du 5e mois, l'armée chinoise occupa le port de Kỳ-la. Ce fut une victoire décisive et définitive, de ce jour les Hồ furent perdus.

Ils se dispersèrent errants et tombèrent successivement eux et leurs principaux partisans aux mains de l'ennemi. Dès le 11, Hô-qúi-ly âgé de 70 ans était arrêté sur la côte de Chỉ-chỉ, le lendemain le roi Hồ-hán-thương, lui-même et son fils, Hồ-nhuế furent pris sur le mont Cao-vọng, où ils cherchaient un refuge. Quelques-uns de leurs derniers fidèles, pour échapper aux poursuites de l'ennemi, se précipitèrent à la mer où ils trouvèrent la mort.

Les Chinois se rendirent entièrement maîtres du pays d'Annam. Ils s'étaient emparés de 48 *phủ* et *châu*, 168 *huyên*, 312 *hộ*, 950 *vạn*, 112 éléphants, 420 chevaux, 35,750 buffles et 8,865 bateaux.

Hô-qui-ly, Hồ-hán-thương, son fils le prince Nhuê, leurs partisans élevés et leurs généraux furent emmenés prisonniers à Kim-lăng. L'empereur demanda alors à Hô-qúi-ly et à son fils d'où venait qu'ils n'avaient pas eu peur de l'empire. Ils répondirent qu'ils ne le savaient pas si redoutable.

Les mandarins et généraux prisonniers venus à leur suite furent désignés pour aller comme mandarins dans différents pays de la Chine ; ils partirent, mais d'après des instructions secrètes, ils furent assassinés en route.

L'empereur, pour faciliter le gouvernement du pays conquis, demanda par une circulaire des lettrés indigènes pour les y établir en qualité d'administrateurs ; peu répondirent à son appel.

Cependant les deux grands chefs militaires chinois, Thương-phụ et Mộc-thanh, qui avaient mené si habilement cette expédition retournèrent en Chine au 8e mois, laissant le soin d'achever la pacification du pays et l'organisation administrative aux mandarins Lữ-nghị et Hoàng-phước.

Giản-định (Ngổi), 13e roi de la dynastie de Trần.1407-1410 (2 ans.)

Nom de règne : Hưng-khánh.

Les Hồ vaincus, les Chinois croyaient la pacification du pays facile, mais ils se trompaient, et un prétendant réel de l'ancienne dynastie (des Trần) se déclara aussitôt après la chute des usurpateurs (10e mois 1407). Ce nouvel adversaire, fils cadet de Trần-nghệ-tông, qui s'appelait Ngỗi, fut proclamé roi par le général annamite Trần-triệu-cơ, demeuré fidèle partisan de sa famille.

Ce roi, venu dans des circonstances aussi troublées, ne put d'abord réunir autour de sa couronne assez de partisans pour résister aux armées chinoises, et repoussé, il dut se retirer dans le Nghệ-an pour donner à ses amis le temps de rassembler des ressources et des hommes qui ne tardèrent pas à affluer.

Tout d'abord, un mandarin de Hóa-châu, Đặng-tất se déclara pour lui, réunit les mécontents, décima les troupes chinoises dans des escarmouches et vint offrir au nouveau roi son bras pour le service de sa cause et sa fille pour son harem.

Dès le 12e mois 1407 Giản-định-đế essaya mais sans succès de reprendre l'offensive ; vers ce temps il fit mourir les princes Trần-thúc-diêu et Trần-nhựt-chiêu de sa famille et 600 des leurs ; ces princes Mạchinaient quelque coup d'État. Cette époque comme toutes celles qui sont marquées par de grandes guerres, fut une époque de profondes misères, et le peuple était agité, si je peux parler ainsi, entre la domination chinoise, le prétendant annamite, les dissidents et la famine.

Le 1er du mois de l'année suivante 1408, les partisans de l'indépendance nationale commencèrent à inquiéter sérieusement le général chinois Trương-phụ qui lança une expédition jusqu'à Diên-châu. Le roi dut se réfugier dans le Hóa-châu suivi du mandarin Đặng-tất. Les Chinois les poursuivirent jusqu'au port de mer de Bô-chánh et obtinrent sur leur passage la soumission du mandarin Phạm-thê-căngg qui fut nommé préfet de Tân-bình. Ce ne fut que le 4e mois que le roi put être ramené dans le Nghệ-an par Đặng-tất.

Le général chinois étant rentré dans la capitale, Đặng-tất en profita pour attaquer le traître Pham-thê-căng, 6e mois 1408, qu'il captura et conduisit au Nghệ-an où le roi le fit mettre à mort.

Enhardis par ce petit succès les partisans du roi se préparèrent à de nouvelles expéditions.

Le 9e mois les annales enregistrent un violent tremblement de terre.

Au 10e mois, le roi et Đặng-tất ayant réuni les troupes des provinces de Thuận-hóa, Tân-bình, Nghệ-an, Diên-châu et Thanh-hóa, ils marchèrent directement sur la capitale de l'Est (Đông-đô ou Hà-nội) recueillant une multitude d'adhésions sur leur route, qui fut marquée par plusieurs petits succès. Les Chinois s'alarmèrent et appelèrent une armée de secours de 50,000 hommes qui fut amenée par Mộc-thạnh. Les deux armées se heurtèrent à Bò-cô-cán : on se battit avec acharnement. Le roi qui commandait en personne donna lui-même le signal du combat qui dura de 9 heures du matin à 5 heures du soir, et l'armée chi- noise qui comptait plus de 100,000 hommes, fut mise dans la plus complète déroute. Les Chinois périrent en grand nombre dans cette journée.

Mộc-thạnh parvint cependant, mais avec beaucoup de peine à se réfugier dans la citadelle de Cổ-lộng-thành.

Stimulé par cette brillante victoire, le roi voulait sans délai marcher sur la citadelle de Đông-quan, mais Đặng-tât le retint en disant qu'il fallait laisser reposer son armée et capturer les fuyards ennemis.

Le reste de l'année se passa sans événement remarquable, ce fut pour Giản-định-đế comme le calme qui précède le désastre. L'année 1409 lui fut en effet fatale. Au 1er mois, sur la dénonciation d'abus de pouvoir, lancée contre les généraux Đặng-tất et Nguyễn-cảnh-chơn, par un lettré, il les fit mettre à mort. Leurs fils, irrités de la mort injuste de leurs pères, abandonnèrent la cause de Giản-định-đế, entraînant avec eux de nombreuses défections, pour embrasser celle de son ennemi, le prince Trân-qúi-khoáng, petit-fils de Trần nghệ-tông ; et Trân-qui-khoáng, grâce au nombre et à l'influence de ses nouveaux partisans, fut proclamé roi sous le nom de Trùng-quang-đế. Le pays se trouva donc partagé entre la domination chinoise d'une part et les compétitions des deux prétendants.

Trùng-quang-đế (Trần-qúi-khoáng),14e et dernier roi de la dynastie de Trần.

1410-1414. (4 ans.)

Nom de règne : Trùng-quang.

Trân-qúi-khoáng était le petit-fils de Trần-nghệ-tông, c'était par conséquent le neveu de Giản-định-đế son rival. Il fut proclamé roi dans la province de Chi-la, le 17 du 3e mois 1410. Ses généraux, les chefs les plus actifs de son parti, étaient Nguyễn-soái, Nguyễn-cảnh-dị et Đặng-di.

Pendant ces événements, Giản-định-đế luttait vigoureusement contre les Chinois et gardait la citadelle de Ngự-thiên. Mais il ne fut pas aussi heureux contre les troupes de son neveu ; il tomba aux mains de Nguyễn-soái qui le conduisit prisonnier au Nghệ-an, où Trùng-quang- đế l'attendait, Celui-ci, à l'arrivée de son oncle, endossa un costume de général, et étant allé au devant de lui, il le salua *Thái-thượng-hoàng* (roi père), conservant pour lui le titre de roi régnant. Cette habile politique apaisa provisoirement, tout au moins, les divisions intestines et les deux, partis réunis marchèrent de concert contre l'ennemi commun, c'est à dire les Chinois. Alors ceux-ci essayèrent de parlementer ; toutefois pour agir plus énergiquement, les deux nouveaux alliés partagèrent leurs forces et s'avancèrent de deux côtés vers l'ennemi. Giản-dinh-đế porta son camp à Hạ-hồng, Trùng-quan-đế s'établit à Bình-nan, et les Chinois confinés dans leurs forts n'osaient plus en sortir.

L'empereur voyant les affaires prendre une mauvaise tournure en Annam, y renvoya en toute hâte le général Trương-phụ avec des troupes fraîches pour renforcer les garnisons. Il fut alors décidé que Giản-định-đế s'avancerait par terre vers la province de Thiên-quan, à la rencontre de Trương-phụ, tandis que Trùng-quang-đế resterait pour maintenir les garnisons chinoises bloquées. Giản-định-đế s'était à peine éloigné que Trùng-quang-đế, craignant quelque manœuvre secrète de son oncle contre lui, envoya Nguyên-soái pour l'arrêter, mais déjà le malheureux Giản-định-đế était tombé aux mains de Trương-phụ, qui l'avait battu et fait prisonnier et qui le fit conduire à Kim-lăng où était l'empereur, pour y subir la peine capitale. Trương- phụ se porta ensuite rapidement vers Binh-nan où Trùng-quang-đế tenait les forces chinoises bloquées. Les deux armées se maintinrent mutuellement d'abord, mais l'armée annamite arrivée à bout de provisions ne tarda pas à battre en retraite sur le Nghệ-an où elle se retira.

Trương-phụ inaugura alors une période de terreur et de barbaries. D'une cruauté inouïe, il raffina dans l'invention des supplices. Sans parler des massacres ordinaires où les Annamites périssaient par monceaux, tantôt il faisait éventrer ses victimes qu'on suspendait ensuite pantelantes aux arbres voisins, tantôt il en faisait faire de la graisse ; d'autres fois, c'étaient des colonnes cylindriques de cuivre creuses, et chauffées à l'intérieur, qu'il faisait dresser et sur lesquelles il faisait lier et glisser de haut en bas les misérables qu'il voulait torturer ; aux femmes il faisait ouvrir le ventre et arracher l'enfant des entrailles de celles qui étaient enceintes. Il n'est pas d'atrocités, de tortures épouvantables que l'imagination infernale de ce hideux bourreau ne se soit appliquée à perfectionner, et grâce à sa rage de bête fauve on put voir bientôt, disent les annales, les cadavres entassés comme des montagnes.

Cependant, au 5e mois 1411, le roi Trùng-quang-đế, à la tête de ses forces reprit l'offensive et attaqua les Chinois vers Hạ-hồng (Bên-lá). Il leur détruisit un corps d'armée et brûla toutes les barques et les campements de l'ennemi. Ces succès lui valurent de nouveaux partisans qui levèrent des soldats et battirent de leur côté les troupes ennemies.

Mais l'année suivante Trương-phụ reparut à Diên-châu à la tête d'une masse de troupes, devant laquelle l'armée royale se retira de nouveau dans le Nghệ-an.

L'empereur prodigua alors les proclamations, recommandations, exhortations de toute nature, mais la guerre partielle n'en continua pas moins. Au 7e mois, pendant que l'inondation qui avait emporté les digues ravageait le pays, Trùng-quang-đế et Nguyên-soái se présentèrent inopinément aux divers ports de mer, en forcèrent l'entrée et mirent à mort le mandarin local nommé par les ennemis et en exposèrent la tête en public, puis Trùng-quang-đế envoya pour la seconde fois une ambassade composée de Hô-ngạn-thân et Bùi-nạp-ngôn, demander l'investiture à la cour impériale (les premiers envoyés avaient été mis à mort sans être entendus). Ceux-ci étaient chargés d'offrir au Fils du Ciel deux statues d'homme massives, de grandeur naturelle, l'une en or, l'autre en argent, représentant l'indemnité de guerre payable tous les six ans.

L'empereur, cette fois, reçut les délégués et les questionna sur l'état du pays qu'ils venaient de quitter. Hô-ngạn-thân oublieux de tous ses devoirs, lui révéla que l'Annam était à bout de ressources et hors d'état de résister longtemps. Bùi-nạp-ngôn se renferma à cet égard dans le silence le plus absolu. L'empereur n'accorda pas l'investiture demandée, mais il conféra toutefois au roi le titre de mandarin de 3e classe chargé de l'administration du pays de Giao-chỉ, c'est-à-dire qu'il le nomma Giao-chỉ-bộ-

chánh-sứ. Le perfide Hồ-ngạn-thân, jaloux de faire aussi sa cour à l'empereur accepta en toute hâte pour son roi un titre qui le dégradait ; mais dénoncé à son retour par le fidèle Bùi-nap-ngôn, il fut arrêté et mis à mort.

D'ailleurs l'empereur n'avait même accordé ce pauvre titre que pour la forme, car il était difficile d'accepter gratuitement les présents des ambassadeurs annamites, qui constituaient le paiement officiel d'une redevance régulière. Mais tout s'arrêta à une délivrance de rouleaux de papier noircis, illustrés des sceaux impériaux et la guerre continua comme d'abord. Du pays de Diên-châu jusqu'à la frontière nord, les populations, sans cesse employées aux corvées par les Chinois, durent abandonner l'agriculture et une affreuse misère suivie de la famine ne tarda pas à s'y faire sentir. Trùng-quan-đế voulut saisir ce moment pour agiter le pays, il y envoya Nguyễn-nộn qui fut défait par Trương-phụ et fait prisonnier, 1413.

Au 7e mois de cette même année, Trương-phụ décidé d'en finir alla chercher Trùng-quang-đế dans sa retraite, au cœur du Nghệ-an, il le trouva à Đò-mo. Malgré les plus généreux efforts, les Annamites battus durent s'enfuir par la mer.

Le mois suivant, la Chine envoya en Annam le haut mandarin Hàn-quan spécialement chargé de l'administration. Alors Trương-phụ, débarrassé de ce souci ne s'occupa plus que de la guerre qui était mieux son affaire. Il traversa le Diên-châu, le Thanh-hóa, le Nghệ-an en victorieux. Le roi, dans cette dernière province, dut se tenir caché et laisser faire par ses fidèles la guerre de partisans.

Cependant le roi, pour faire diversion, envoya Nguyên- soái et Nguyễn cảnh-dị sur la côte de Vân-đồn. Ils ravagèrent tout le littoral occupé par les Chinois, détruisirent leurs ports, prirent leurs approvisionnements, 1414; à la faveur de ces événements, le roi crut devoir reparaître à la tête de ses troupes dans le Nghệ-an. Il lui restait les six dixièmes de son monde. Le mois suivant Trương-phụ se présenta pour l'attaquer. Il se replia dans la province de Hóa-châu et envoya en Chine un nouvel ambassadeur Nguyên-liêu, porteur de présents à l'empereur et chargé de réclamer pour la 3e fois l'investiture définitive. Mais au mépris de toutes les lois, de tous les usages, l'ambassadeur fut arrêté et retenu prisonnier par Trương-phụ. L'ambassadeur, ne se sentant pas de colère, maudissait hautement celui qui l'avait arrêté, l'appelant traître et menteur, lui qui s'était annoncé comme venant mettre sur le trône un héritier des Trần et n'avait pas tenu sa parole. Trương-phụ, furieux, le fit mettre à mort.

Au 6e mois Trương-phụ, secondé de Môc-thạnh se remit à la poursuite de Trùng-quang-đế dans le Hoa-châu. Il y arriva après 21 jours de marche et s'empara de la citadelle. Au 9e mois se livra, non sans gloire, la bataille décisive des Trần contre les *Minh* où les Trần succombèrent. L'affaire fut engagée entre Nguyên-soái et Trương- phụ au port de mer de Thái-gia. Trương-phu faillit cependant tomber entre les mains des Annamites. Đặng-dung (général annamite) arriva au moment du combat au secours de ses compagnons, il se jeta dans la mêlée, força les lignes ennemies et prit à l'abordage la jonque même de Trương-phụ qu'il ne connaissait pas de visage et qui dut chercher son salut dans la fuite sur une barque légère. Mais, dans sa retraite, Trương-phụ ayant appris le peu de force des Annamites, massa les siennes et reprit l'offensive.

Les Annamites incapables de résister reculèrent et abandonnèrent le terrain aux vainqueurs. De ce jour, on put prévoir que la dynastie des Trần était finie. Pourtant, la lutte d'escarmouches continua, mais c'était comme les derniers coups de fusils d'une grande bataille. Dès le 12e mois Nguyễn-cảnh-dị et Đặng-dung furent faits prisonniers. Le premier provoqua Trương- phụ en l'insultant même dans les fers ; le général chinois, exaspéré de ses outrages le fit mettre à mort et dévora son foie…

Le roi Trùng-quang-đế privé de ressources et de ses plus fidèles conseillers se réfugia chez les Laotiens ; Trương-phụ l'y poursuivit jusqu'à Lào-thác où le fugitif fut livré par ses hôtes. Le roi fut ramené prisonnier à Thuận-hóa-châu avec ses plus fidèles serviteurs ; le peuple se soumit encore une fois à la domination chinoise et le règne de la dynastie de Trần fut fini.

Le général chinois fit conduire a Yên-kinh (Pékin) le roi prisonnier et les deux grands chefs Nguyên-soái et Đặng-dung ; mais en route le malheureux roi se précipita à la mer suivi de Đặng-dung, tous deux y périrent. Peu après, Nguyên-soái suivit leur exemple. Celui-ci s'était livré volontairement prisonnier, ne voulant pas demeurer libre et heureux pendant le malheur et la captivité de son roi. S'il ne put mourir en même temps que lui, il ne tarda pas à le suivre, il médita d'abord de le venger ; un jour qu'il jouait aux échecs avec un mandarin chinois, il se leva subitement, saisit l'échiquier, en assomma son partenaire, puis il se précipita à son tour dans les flots où mourut comme son maître.

Tel est le dernier épisode de cette lutte qui n'est pourtant que le prélude d'une longue guerre qui dura dix ans.

Domination des MINH.— LUTTE DE DIX ANS.

Les Chinois qui avaient pénétré dans l'Annam en annonçant qu'ils venaient installer, à la place des usurpateurs, un des descendants de Trần, étaient loin de tenir leur promesse. La Chine n'avait jamais songé qu'à réaliser son antique politique d'annexion, et une fois de plus elle venait de s'emparer de l'Annam. Tous ses soins se portèrent vers l'assimilation de ces nouvelles populations et son gouverneur Trần-phước déploya dans cette affaire la plus rigoureuse énergie.

Les Annamites furent obligés de porter les cheveux longs, le tatouage fut défendu, les femmes et les filles durent se vêtir d'habits courts a larges manches. En un mot, il introduisit autant qu'il put les usages chinois, en s'appliquant à faire perdre au peuple ses anciennes coutumes, ses mœurs même, sa langue, sa science, sa religion.

Dès le 10e mois 1414, des écoles s'ouvrirent partout pour l'enseignement des caractères chinois, de la médecine, de la divination, des pratiques bouddhiques, etc., et les élèves qu'elles formèrent furent envoyés en Chine pour y subir les examens et recevoir leurs diplômes et brevets de mandarin, car, comme en Chine, les fonctions publiques furent généralement données au concours. L'impôt fut naturellement l'objet des soins les plus assidus du gouvernement chinois. Les redevances foncières se payaient en nature. Les rizières acquittaient un droit de 5 thăng de paddy [8] par mẫu. Les plantations de mûriers étaient taxées à un taël [9] de soie filée pour la même surface.

Toutes ces mesures étaient rationnelles certainement avec l'esprit de conservation de la conquête, et, bien que violentes par leur arbitraire (nous ne parlons pas ici des impôts fonciers qui ne constituaient pas une charge trop lourde), elles ne présentent pas le caractère âpre et odieux de celles qui suivirent. Le 8e mois 1816, en effet, l'esprit de rapacité qui animait les nouveaux maîtres se donna carrière et la population plia sous d'écrasantes corvées. Les uns, durent fouiller les entrailles de la terre pour lui arracher ses métaux précieux, l'or et l'argent qu'elle enfermait. Les autres furent poussés dans les forêts et les montagnes, parmi les bêtes fauves, chargés d'attirer et de prendre au moyen d'éléphants femelles, de beaux éléphants mâles et des éléphants blancs. D'autres enfin furent contraints de plonger pour les maîtres, afin de retirer les perles cachées au fond de l'océan. Le gouvernement accapara enfin le monopole du sel.

Au 10e mois Trân-phước fut remplacé dans le gouvernement de l'Annam par Trương-phụ, dont le premier soin fut d'établir une ligne de stations postales de Vĩnh- an à Khâm par mer, et de là à Hoanh-châu par terre.

Les Chinois, cependant, cherchèrent à se rallier les fonctionnaires du gouvernement précédent, mais ils y réussirent peu. Au 2e mois 1417 la milice annamite fut incorporée par tiers dans les régiments chinois ; mais, de Thanh-hóa à la frontière sud, la proportion des indigènes fut moins forte et les garnisons plus nombreuses qu'au nord, car le sud moins soumis à l'influence chinoise sentait peut-être plus vivement le poids de la domination étrangère, et dans tous les cas le supportait avec plus d'impatience.

Le pays s'agitait sourdement, et malgré toutes les mesures qu'on prit, un rassemblement se forma à Tân-an, bientôt dissipé pourtant par les troupes du gouverneur général Trương-phụ, le conquérant de l'Annam, où sa seule présence était presque une garantie de sécurité pour le gouvernement.

Pourtant il fut rappelé et tomba en disgrâce sur la dénonciation d'un mandarin eunuque qui l'accusa, auprès de l'empereur, d'avoir médité un coup d'État à son avantage et de s'être créé un parti au Tonquin. Il fut remplacé par Lý-bân.

[8] Thăng mesure de capacité = 13 litres 30 cent.

[9] 0 kil. 039,05.

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE. PAR LÊ-LI OU LÊ-LỢI.

Cependant quelques efforts que fissent les Chinois pour gagner l'esprit des populations et comprimer les sentiments hostiles qui s'accentuaient chaque jour davantage, l'heure vint, de luttes nouvelles.

Un des Annamites attachés à l'ancienne cour, des plus considérables par sa valeur personnelle, après avoir refusé les offres des Chinois, s'était retiré sur la montagne de Lam-sơn, appelant à lui les ennemis de la domination chinoise. Cet homme s'appelait Lê-lợi.

Comme ses forces furent d'abord insuffisantes, il commença les hostilités par une sorte de guerre de surprises dans laquelle les Chinois eurent beaucoup à souffrir. Le 9 du 1er mois (1418). Le général Mã-kì vint l'attaquer à Lam-sơn. Lê-lợi se retira sur Lạc-thủy, puis il expédia le 13 suivant, ses généraux Lê-thạch, Đinh-bồ, Lê-liên, Lê-ly pour arrêter le progrès des ennemis. Mã-kì fut vaincu, 3,000 Chinois et une grande quantité d'armes restèrent sur le champ de bataille. Mais le 16 Lê-lợi fut trahi par un Annamite du nom de Ái qui servit de guide à l'ennemi et lui fit envelopper le petit corps annamite. Lê-lợi put cependant se sauver, mais sa famille tomba aux mains des Chinois et son armée fut débandée. Un moment ses partisans perdirent courage. Mais lui-même ne désespéra pas et traversa avec confiance les plus rudes épreuves de la fuite au fond des forêts où il s'occupa de reformer ses partisans, puis il envoya ses officiers Lê-lễ, Lê-náo, Lê-xí, Lê-đạt, de sa famille, réoccuper à Lam-sơn son lieu primitif de retraite. Le mois suivant (2e mois) à bout de ressources, il recommença avec bonheur la guerre de surprises et pourvut aux besoins de ses hommes par les captures faites sur l'ennemi, et au 3® mois étant parvenu à rassembler une centaine de ses anciens soldats dispersés à Yên-mang, il bâtit un fort et attira des partisans de tous les côtés. Six mois se passèrent ainsi au bout desquels Lý-bân à la tête des forces chinoises parut à Yên-mang, mais à l'aide de flèches empoisonnées, Lê-lợi parvint à chasser l'ennemi en lui tuant beaucoup de monde.

Malgré ces événements et les menaces d'une révolte latente, les Chinois se croyant désormais maîtres du pays, au moins pour longtemps, mènent de front la guerre et la colonisation. Parmi diverses mesures destinées à combattre l'indolence annamite, sous ce dernier rapport ils obligèrent les indigènes à planter du poivre. D'ailleurs à la cour impériale même on était plein de sollicitude pour ce qui avait rapport à cette nouvelle partie de l'empire. Deux savants Hạ-thanh et Hạ-thời furent envoyés pour étudier les mœurs et rechercher les livres du pays, en rapporter les curiosités et animaux rares (1418).

En 1419 la Chine introduisit dans l'enseignement les cinq livres canoniques (ngũ-kinh), les quatre livres classiques (tứ-thơ) et les livres bouddhiques. Elle établit des réformes dans l'organisation des villages. 100 maisons (familles) constituèrent un village, les maires et ses 10 giáp-thủ (conseillers, adjoints) furent changés tous les ans.

Lê-lợi continue pourtant ses audacieuses entreprises de de résistance et de lutte, et chaque jour quelque nouveau succès réconforte ses partisans et lui donne de l'importance. Au 4e mois (1418) il pénétra à Lạc-bảo, fit décapiter le chef indigène nommé par les Chinois et revint avec 300 têtes et du butin. Au 5e mois il porta son camp sur le mont Đà-sơn, mais il dut abandonner cette nouvelle position devant des forces trop supérieures et revint à Lam-sơn, sa retraite habituelle. Au 7e mois il fut rejoint par le Tri-phủ de Nghệ-an, Phan-liêu abandonnant la cause des Chinois à qui il s'était rallié d'abord. Phan-liêu avait même failli avec ses gens, s'emparer de la citadelle de Nghệ-an, mais il avait dû se retirer à l'approche de Lý-bân, et ses hommes renforcèrent la troupe de Lê-lợi.

Lý-bân dut consacrer 7 mois à pacifier le Nghệ-an, il y était encore occupé lorsqu'un chef chinois même se révolta (4e mois 1420).

En présence de ces symptômes alarmants, la cour envoya dès le 6e mois le grand mandarin (Phụng-hoa) Trần-trí, pour coopérer avec Lý-bân aux expéditions militaires. Les Annamites toutefois, ne cessèrent de lutter, mais sans avantage pendant quelque temps.

Un autre partisan se leva même, Lê-ngã ex-esclave d'une princesse de la famille des Trần, qui se donnait pour l'arrière petit-fils de Trần-duệ-tông. Il se retira dans la province de Lạng-sơn, où, dans l'espace d'un mois, il rassembla 10,000 hommes autour de lui. Il se proclama empereur, battit monnaie; mais après quelques succès au début, il dut céder à la poursuite énergique de Lý-bân.

Il disparut et son nom ne se rencontre plus dans les annales.

Mais Lê-lợi demeurait, et ce n'était pas un adversaire disposé à s'éclipser aussi facilement que Lê-ngã. Les Chinois vainqueurs de l'empereur espérèrent avoir sans trop de peine, raison du brave soldat et marchèrent vers lui. Lê-lợi les attendit à Đông-tân, les y surprit et les mit en fuite, puis il se fortifia a Thôi-qùi.

Alors Lý-bân et Phương-chánh honteux d'une défaite semblable, réunirent 100,000 hommes qu'ils poussèrent à la poursuite de cet audacieux rebelle, ennemi de jour en jour plus redoutable. Cette puissante armée paraissait devoir écraser la poignée de combattants annamites rangée sous les ordres de Lê-lợi. Ce fut le contraire qui arriva : Les Chinois attaquèrent Lê-lợi au village de Nanh : le courage, l'audace, les bonnes dispositions suppléèrent au nombre ; cette grande armée chinoise fut mise dans la plus complète déroute, les généraux durent s'enfuir presque seuls.

Ce fut comme une boucherie pour les troupes chinoises.

Lê-lợi glorieux de ce grand succès et pénétré de confiance, va s'établir dans la forteresse de Ba-lãnh sur le fleuve Sỏi, pour y attendre le retour de l'ennemi. Mais les généraux chinois se renferment dans la citadelle de Tây-đô d'où ils n'osent plus sortir, alors Le Lợi alla lui-même les chercher. L'attaque, conduite par Lê-lợi, Lê-sát et Lê-hào dura un jour et une nuit ; ils triomphèrent enfin, s'emparèrent de tous les forts et d'une grande quantité d'armes.

Dès lors les Chinois se tinrent sur le pied d'observation, ne tentant rien de nouveau pendant toute une année, du 11^{e}mois 1420 au 11e mois 1421. A cette époque un autre général chinois, Trần-trí, suivi d'une nouvelle armée de cent mille hommes marcha contre Lê-lợi qui avait de nouveau rassemblé ses forces à Ba-lầm. Lê-lợi ne s'épouvante pas plus que la première fois de la masse d'hommes qui l'environne, il pousse bravement ses troupes en avant. Elles firent merveille et l'ennemi fut vaincu une fois de plus. Mais ce n'était qu'une victoire partielle et les 1000 Chinois restés sur le champ de bataille établissaient suffisamment que ce n'était qu'un combat sans effet définitif.

Sur ces entrefaites, 30,000 hommes de l'Ai-lao avec 100 éléphants annoncèrent à Lê-lợi qu'ils venaient à son secours. Sans songer à un piège quelconque, Lê-lợi accueillit de grand cœur ces auxiliaires inattendus. Tout à coup, vers minuit, Lê-lợi fut attaqué par ces faux alliés ; mais soudain tout fut prêt pour repousser une attaque aussi inopinée. Les assaillants furent repoussés laissant 10,000 morts et 14 éléphants aux vainqueurs. Le combat commencé à minuit ne se termina qu'au jour et Lê-lợi poussa les fuyards très-loin, car il n'en revint qu'après quatre jours.

Le mois suivant (12^{e} 1421) il alla châtier les Ai-laociens dans leur pays même. Le grand chef d'Ai-lao essaya de faire sa soumission, mais Lê-lợi ne voulut point l'accepter. La mort du général en chef chinois Lý-bân survenue au 2^{e} mois 1422 lui donna d'ailleurs le temps d'opérer dans l'Ai-lao, car les opérations de la guerre furent mollement soutenues le reste de l'année. Au 12^{e} mois, pourtant, les Ai-laociens firent ouvertement alliance avec les Chinois et attaquèrent simultanément Lê-lợi qui campait à Quan-gia : il dut battre en retraite et se retirer sur Sôc-hồn. Les ennemis l'y poursuivirent et 7 jours après il se vit bloqué de toutes parts. Il éprouva un instant de consternation, mais retrouvant son énergie des heures de péril, il parla à ses généraux et à ses soldats, il leur dit qu'ils n'avaient plus qu'un parti à prendre, celui de vaincre ou de mourir.... Ce discours enflamma ses partisans de courage.

On fit une sortie : l'ennemi plia sous l'indomptable furie de l'attaque, les généraux chinois Mã-ki et Trần-trí se réfugièrent dans la citadelle de Quan-đông et les Ai-laociens s'enfuirent en désordre.

Lê-lợi vainqueur, mais dépourvu de tout, campa sur le mont Linh-sơn où, pendant deux mois, ses troupes endurèrent les plus grandes privations, se nourrissant de jets de bambous et de racines. Lê-lợi fit tuer son propre cheval et quatre éléphants pour donner à manger à ses soldats. Dans cette extrême détresse, les officiers de Lê-lợi lui conseillèrent de conclure un armistice que les Chinois acceptèrent (1423). Le général chinois Trần-trí, lui fit présent de buffles, de chevaux et de vivres. Lê-lợi pour ne point demeurer en reste lui envoya de l'or et de l'argent en retour ; mais le porteur Lê-Trần fut retenu prisonnier. Alors les Annamites rompirent la paix et reprirent l'offensive. Toutefois Lê-lợi ne fatigua point ses troupes au début et laissa les Chinois tranquilles du 1er au 9^{e} mois 1424.

Mais l'empereur de Chine étant venu à mourir, Lê-lợi profita des agitations de l'empire à chaque nouveau couronnement pour porter quelques coups vigoureux. Il se présenta d'abord sous le fort de Đa-căngg-bảo qu'il enleva et livra aux flammes, car il ne pouvait point, sans nécessité absolue, éparpiller ses gens à former des garnisons. Les troupes chinoises envoyées au secours de la forteresse arrivèrent trop tard, et assaillies elles-mêmes par les Annamites durent chercher un refuge dans la

citadelle de Tây-đô. La femme et les enfants du général ennemi tombés aux mains des Annamites furent rendus par Lé-lợi, A la suite du couronnement d'un nouvel empereur, un nouveau gouverneur Trần-hiệp remplaça Hoàng-phước en Annam. Lê-lợi profita de ces mutations pour pénétrer dans le Nghệ-an. Mais en traversant le mont Bồ-liệp, il se trouva pris entre les mandarins locaux qui lui barraient la route et le général Trần-trí qui s'était mis à sa poursuite. Mais Lê-lợi manœuvra d'une façon aussi heureuse que hardie. Il partagea ses troupes sur deux fronts, de manière à recevoir l'ennemi par devant et par derrière, puis il distribua ses soldats en embuscades et les dispersa en tirailleurs, et en poussant peu à peu une partie sur les flancs des ennemis, il les tourna insensiblement et les prit entre deux feux des deux côtés à la fois. Les Chinois furent complètement battus et mis en déroute. Le général Trần-trung et 2,000 hommes furent tués et 100 chevaux restèrent aux mains du vainqueur. Lê-lợi sans perdre de temps continue sa marche en avant ; mais à Trà-lân il trouva de nouveau sa route coupée par l'ennemi : il passa par dessus. Un peu plus loin, il se trouva en présence du corps d'armée de Trần-trí, qui n'avait pas eu le temps d'oublier sa récente défaite, se retira dans la citadelle de Nghệ-an se contentant de garder la capitale et le laissa passer.

Les Chinois commençant à redouter les conséquences de cette guerre mirent en liberté Lê-Trần, celui qui avait apporté au général Trần-trí les présents de Lê-lợi, et demandèrent à négocier la paix (14 du 4^{e} mois 1424), priant Lê-lợi de livrer passage à un chef allié Cẩm-bành qu'il tenait bloqué sur une montagne où il s'était laissé cerner.

Lê-lợi feignit d'écouter volontiers ces ouvertures, disant qu'il désirait retourner dans sa province de Thanh-hóa et y finir ses jours, mais que Cẩm-bành lui barrait la route et que le fort qu'il occupait était un obstacle à l'entente amicale ; qu'il fallait donc qu'il l'abandonnât d'abord et qu'ensuite les affaires pourraient s'arranger. Cẩm-bành voyant qu'il ne pouvait espérer aucune assistance de ses alliés se soumit à Lê-lợi, qui lui pardonna et défendit de toucher à ses gens et à leurs biens.

Mais Lê-lợi ne songeait en aucune façon à cette retraite pacifique dans son pays natal dont il avait parlé : il pensait à s'emparer de la citadelle de Nghệ-an et se préparait à l'attaquer. Les Chinois lui envoyèrent des parlementaires pour l'engager à faire la paix. Il les reçut pour tâcher d'en tirer quelques éclaircissements, mais ne modifia en rien ses desseins. De leur côté, les Chinois rusaient aussi, et ces négociations avaient pour objet de permettre à des armées de secours d'accourir. Lê-lợi à la nouvelle qu'elles approchaient par terre et par mer, divisa ses troupes en plusieurs corps d'armée destinés à opérer soit isolément, soit dans une affaire d'ensemble. Deux ou trois jours après, en effet, les Chinois paraissent à Khả-lưu et se rangent dans la basse plaine. Lê-lợi en occupait déjà les hauteurs. Pour faire croire qu'il avait beaucoup de monde. Lê-lợi met son camp en mouvement, fait planter son pavillon, hisse de nombreux signaux, passe des revues pendant le jour. La nuit venue, il allume des feux partout et envoie doucement des soldats en embuscade de l'autre côté de la rivière. A l'aurore les Chinois donnèrent l'assaut au fort occupe par Lê-lợi. Celui-ci, feignant de battre en retraite, recule doucement et attire l'ennemi au centre de son embuscade. Les troupes habilement cachées jusque-là apparaissent alors et tombent sur les Chinois, qui, enveloppés de toutes parts, éprouvèrent de grandes pertes. Les cadavres de leurs morts ou noyés s'élevaient à plus de dix mille. Les Chinois battus, élevèrent le lendemain une enceinte et s'y renfermèrent avec des provisions pour une longue campagne, tandis que les Annamites n'avaient de vivres que pour 10 jours. Lê-lợi, dans une proclamation à ses troupes, leur fit connaître cette situation et leur dit qu'il fallait se hâter d'aller chercher les approvisionnements de l'ennemi derrière ses retranchements. Alors il mit le feu aux ouvrages qu'il avait élevés pour se défendre et se retira, non pour s'en aller, mais pour attendre en embuscade l'ennemi à sa première sortie. Les Chinois pensant que la crainte avait fait évacuer leurs forts aux Annamites, vinrent les occuper. Le lendemain ils étaient entrain de les réparer, quand soudain l'infatigable Lê-lợi tomba sur eux. Les Chinois firent une sortie générale, Lê-lợi se replia, paraissant plier, et attira l'ennemi en arrière de ses lignes de réserve qu'il avait habilement dissimulées. A ce moment ses troupes, cachées jusqu'alors se lèvent tout à coup et se précipitent sur les Chinois, qui surpris, cernés, atterrés, veulent fuir de toutes parts et de partout rencontrent l'ennemi. Ce fut un massacre, et la plupart de ceux qui échappèrent au fer, périrent dans les eaux d'une rivière qui bordait le champ de bataille. Le nombre des noyés fut innombrable. La rivière était comblée de cadavres, disent les annales. Un des principaux généraux chinois, Hoàng-thành, trouva la mort dans cette journée, où Châu-kiệt et 1.000 prisonniers restèrent aux mains des Annamites (12^{e} mois 1424). Le général Trần-trí réussit cependant à gagner la

citadelle de Nghệ-an où il s'enferma. Vers cette époque, l'empereur qui se doutait peu de la mauvaise fortune de ses armes, envoyait Mã-ki pour rechercher et faire exploiter les mines d'or et d'argent, recueillir du bois d'aigle, des perles et des pierres précieuses.

La fortune ne cesse point d'accompagner Lê-lợi. Le 1er mois 1425, il se présente au village de Đà-lôi, où il est accueilli avec enthousiasme ; de toutes parts lui arrivent des adhésions ; c'est ainsi que Cẩm-qúi lui amène d'un coup 8.000 hommes et 10 éléphants. Lê-lợi, pour aider à ce mouvement de popularité, défendit rigoureusement de ne toucher quoi que ce fût de ce qui appartenait aux particuliers, accordant à ses soldats toute liberté d'enlever aux Chinois ce qu'ils pourraient prendre. Et cet ordre fut si rigoureusement observé, que les troupes privées de vivres pendant trois jours consécutifs, ne transgressèrent point la consigne du général. Alors les habitants allèrent piller eux-mêmes les provisions des magasins du gouvernement chinois et les apportèrent à Lê-lợi. Muni de vivres frais, renforcé de ses nouveaux adhérents, Lê-lợi marcha directement sur Nghệ-an qu'il assiégea. Partout sur son passage et dans les environs de la citadelle, les populations lui venaient faire leur soumission. La conquête chinoise était en grand péril et les troupes de l'empire dans une situation bien critique ; aussi, le 4e mois, une nouvelle année impériale partit-elle du nord pour porter secours aux assiégés. Nghệ- an est assise sur les bords d'un fleuve, le Lam-thủy ; Lê-lợi, selon sa coutume d'opérer par surprises, dissimula ses troupes sur les deux rives de l'eau et s'apprêta à recevoir l'ennemi d'un côté comme de l'autre. Le 17, en effet, les assiégés firent une sortie pour essayer d'ouvrir la route pour l'armée de secours et établir la jonction, mais ils furent taillés en pièces et leur perte fut plus considérable encore par le nombre des noyés que par celui des morts sur le champ de bataille.

Les assiégés durent se renfermer derrière leurs murailles sans avoir réussi à ouvrir la route aux troupes de secours. Ils furent dès lors étroitement bloqués. Au 5e mois, Lê-lợi ayant appris qu'un grand convoi de vivres se dirigeait par le Diên-châu, sur le Nghệ-an, envoya Lê-lễ à venir à sa rencontre. L'escorte du convoi fut culbutée et 300 bateaux remplis de provisions restèrent aux mains des vainqueurs, qui poussèrent les fuyards jusque sous les murs de Tây-đô (capitale de l'ouest).

Cependant les Chinois envoyaient de Đông-đô (capitale de l'est), de nombreux secours sur Nghệ-an. Lê-lợi pour les contraindre à diviser leurs forces, détacha 2,000 hommes et 2 éléphants, sous la conduite de Lê-lễ et d'autres braves officiers, chargés de mettre le siège devant la capitale de l'ouest. Les assiégeants débutèrent par refouler l'ennemi qui était venu les attendre au dehors jusqu'à ses portes, lui coupant 500 têtes et faisant nombre de prisonniers. Alors les assiégés, se tinrent prudemment derrière leurs murailles, tandis qu'au dehors les populations allèrent en masse saluer et reconnaître Lê-lợi. Dans ce mois l'empereur de Chine Minh-nhân-tông, étant mort, fut remplacé par Thiên-cơ (Tuyên-tông ou Tuyên-đức).

Quand Lê-lợi vit que la capitale de l'ouest, Tây-đô, était complètement cernée et que ses relations avec l'extérieur étaient entièrement interrompues, il expédia (7e mois le 14) Trân-cán et Lê-nổ avec 1,000 hommes et 1 éléphant, occuper les provinces de Thuận-hóa et Tân-bình, par où des secours pouvaient venir aux assiégés. Mais arrivée au fleuve Bô-chánh, cette petite colonne rencontra des forces ennemies très-supérieures. Son commandant n'hésite pas : d'un côté, il écrivit à Lê-lợi de lui envoyer du secours, et de l'autre il continua sa marche en avant. Mais il dut battre en retraite, et les forces chinoises tombant sur cette poignée d'hommes la cernèrent, la massacrèrent, la poussèrent dans le fleuve où le plus grand nombre périt.

Les troupes de secours demandées à Lê-lợi vinrent, mais trop tard pour éviter ce désastre. Cependant elles en tirèrent vengeance. Lê-ngân, Lê-bôi, Lê-văn-an, qui les commandaient, ayant rassemblé les débris épars de la colonne détruite, marchèrent directement sur les chefs-lieux des deux provinces. Les Chinois se présentèrent pour les arrêter, mais ils furent partout défaits et bientôt contraints d'imiter la tactique prudente de ceux de Nghệ-an et de Tây-đô. Comme eux, ils se retirèrent à l'abri de leurs murailles et fermèrent leurs portes, et du haut de leurs forteresses ils purent contempler à l'aise le spectacle de ces populations qui venaient reconnaître et saluer leurs vainqueurs.

Dès lors, Lê-lợi était le vrai maître de l'Annam, il fut reconnu chef par le plus grand nombre et décoré par ses généraux du titre de Đại-thiên-hành-tạo (grand ciel, agent créateur) 1425.

Pendant un an, du 7e mois 1425 au 8e mois 1426, Lê-lợi tint les Chinois étroitement bloqués dans leurs citadelles ; ceux-ci cherchaient par tous les moyens possibles à correspondre avec la métropole et demandaient à grands cris des renforts. Lê-lợi sachant qu'il tenait les meilleures troupes de la Chine

enfermées dans la citadelle de Nghệ-an, détacha du siège l'excédant de ses forces et les envoya une partie occuper les provinces environnant Đông-đô (actuellement Kẻ-chợ ou Hà-nội) dans le but principal d'établir un cordon de surveillance et d'occuper toutes voies de communication entre la capitale et les villes assiégées, de manière à fermer le passage à toutes troupes renfort.

D'un autre côté, 3.000 hommes et un éléphant gardèrent les passages de Trương-trường, de Quôc-oai, de Tuyên-quang, etc.

D'autre part, le général Lê-khuyển avec 2,000 hommes et un éléphant, occupa les routes de Canton (Quảng-dông) et du Quangssi (Quảng-tây).

Enfin un quatrième détachement formé en réserve, fut à cheval sur ces trois positions, de manière à se porter rapidement sur celui des trois points qui serait le plus menacé (premiers jours du 8^{e} mois 1426). En se séparant de ces troupes, Lê-lợi leur renouvela l'ordre sévère de ne faire aux habitants quelque tort que ce fut. Alors, on vit comme d'abord les populations pourvoir d'elles-mêmes à la subsistance de l'armée, apportant des buffles, des chèvres, du riz, du samsou, etc.

Le 8 du même mois, Lê-lợi dont l'armée était devenue considérable, détacha encore 3,000 soldats sous le commandement de Lê-triệu, qui fut chargé de mettre le siège devant Đông-quan défendu par une garnison importante.

Les Chinois, voyant le peu de forces de ce petit corps, eurent à sa rencontre pour empêcher l'investissement de la place. Mais ils furent défaits au pont de Ninh-kiều ; ils y perdirent 2,000 hommes. Ils s'empressèrent alors de gagner l'abri de leur muraille et le même jour ils entourèrent leur citadelle d'une seconde muraille et d'un nouveau fossé extérieurs. En même temps, ils se dépêchèrent d'envoyer une lettre aux généraux Lý-an, et Phước-chánh qui se trouvaient dans le Nghệ-an, où ils n'avaient pu opérer leur jonction avec la troupe assiégée dans la citadelle, pour les appeler à leur secours. Ceux-ci, laissant une colonne d'observation dans le Nghệ-an, volèrent à Đông-quan (par mer).

Lê-lợi de son côté, après avoir pris à l'assaut la première enceinte de la citadelle de Nghệ-an, laissa à ses généraux le soin de continuer le siège et se mit à la poursuite des deux généraux chinois qui, talonnés par les Annamites, donnèrent tête baissée sur les lignes d'investissement de Tây-đô, réussirent à les franchir et s'enfermèrent dans la citadelle, avec les troupes que Lê-lễ y tenaient bloquées. Lê-lợi jugea prudent de joindre ses forces à celles de Lê-lễ et le siège fut poussé vivement. Les habitants des environs accoururent comme de coutume, le saluer et le reconnaitre, et plusieurs l'aidèrent dans les opérations du siège.

Cependant des renforts venus de Chine commençaient à se présenter aux passages que Lê-lợi faisait garder. Le 20 du 9^{e} mois plus de 10,000 Chinois descendant de Vân-nam (Yunnan), se présentèrent à Xá-lộc-kiều, mais le général annamite Lê-khả les refoula. Ils reculèrent, laissant plus de 1,000 morts et nombre de noyés et cherchèrent un refuge dans la citadelle de Tam-giang. Le même jour, Lê-triệu défaisait un autre corps d'armée chinois à Nhâm-mục-kiều, lui tuant un millier d'hommes et faisant prisonnier le général qui le commandait. Mais ce n'étaient là que des avant gardes : le 10^{e} mois, une véritable armée chinoise de 50.000 hommes de pied et 5.000 chevaux quittait Kim-lăng sous le commandement des généraux Vương-thông et Mã-anh pour aller d'abord au secours de Đông-đô (Hà-nội) menacée elle-même par les troupes de Lê-lợi. Vương-thông, commandant en chef, rassembla les divers corps d'armée, isolés ou envoyés en avant et groupa ainsi autour de lui une armée de 100,000 hommes qu'il divisa en trois corps et vint camper à Cô-sở où il fit construire un pont de bateaux, pour faire passer le fleuve à son armée.

De leur côté, les généraux chinois qui étaient déjà en Annam, ne négligeaient rien pour conserver la route libre à l'armée de secours. Un général chinois sortit de Đông- đô pour occuper le pont de Sa-đôi, tandis que les deux grands mandarins militaires Sơn-thọ et Mã-ki se portèrent en avant à celui de Thanh-oai pour le défendre. Cet échelonnement des troupes chinoises dont l'action s'étendait de Đông-đô à la frontière, assurait les communications entre l'empire et la capitale annamite. Il semblait que la petite armée de Lê-lợi allait être écrasée sons ce déploiement de forces. Le sort des armes en décida autrement.

Les généraux annamites Lê-triệu et Lê-bí, qui s'étaient avancés jusqu'aux environs du pont de Thanh-oai, occupaient la colline de Cổ-lảm, où ils avaient, élevé des retranchements. Voulant déloger les généraux Sơn-thọ et Mã-ki, ils suivirent la tactique d'embuscades de Lê-lợi, et laissant la plus grande partie de leurs hommes derrière des retranchements habilement dissimulés, ils se portèrent en

avant, sur le pont de Thanh-oai. Naturellement ils ne purent contenir leur attaque et durent reculer devant la supériorité de nombre en rase campagne. Ils se laissèrent poursuivre jusqu'en dedans de leurs lignes de réserves. Mais, sur un signal, les Annamites embusqués qui n'avaient point laissé deviner leur présence tombèrent de toutes parts sur les Chinois, qui surpris d'une attaque aussi soudaine qu'inattendue, cédèrent à leur tour et fuirent de tous les côtés, perdant plus d'un millier de morts et 500 prisonniers. La nuit arrêta les combattants.

Ce succès n'avait rien de décisif. Le lendemain, une bataille générale s'engagea sur toute la ligne. Les Chinois refroidis par l'affaire de la veille, s'étaient retirés et massés sur deux points principaux, Cổ-tích et Ngoai-trai. Lê-triệu et Lê-bí vinrent les y attaquer ; mais les Chinois avaient garni la plaine de chevaux de frise, les éléphants de l'armée annamite s'y blessèrent, et les assaillants durent se replier d'abord pour attendre du renfort qu'ils demandèrent immédiatement aux généraux Lê-lễ, Lê-chiến et Lê- xí, qui se mettaient en bataille à Thanh-đàm. Ceux-ci expédièrent immédiatement 3.000 hommes et 2 éléphants, qui reçurent l'ordre de s'abriter derrière des retranchements à Cao-và. Les Annamites ayant reconnu que les batteries de l'ennemi étaient très-fortes et qu'il serait difficile de l'aborder ouvertement, quittèrent simultanément les trois positions différentes qu'ils occupaient et s'avancèrent en rampant, aussi près que possible, du fleuve An-duyệt où étaient adossées les forces chinoises qu'ils attaquèrent soudainement de trois côtés à la fois. L'ennemi abordé avec une impétuosité irrésistible, plia, se débanda. L'armée chinoise fut mise dans la plus complète déroute ; elle fut presque détruite. Deux grands chefs chinois, Trần-hiệp et Lý-lượng et 50,000 hommes restèrent sur le champ de bataille, sans compter ceux qui trouvèrent la mort dans les eaux du fleuve. Les Annamites firent plus de dix mille prisonniers, capturèrent d'immenses quantités d'armes, des registres, des livres de comptabilité, etc. Les débris de l'armée chinoise s'enfuirent de tous les côtés. Le général Phương-chánh se sauva par Cổ-sở. Vương-thông et Mã-ki battus à Chôt-động où ils avaient perdu toute leur artillerie, parvinrent à se réfugier dans la forteresse de Đông-quan. C'est pour réparer cette perte et fondre de nouveaux canons, qu'ils enlevèrent la grande cloche de la pagode de Qui-điền et la chaudière de cuivre de celle de Phổ-minh (deux des sept merveilles de l'Annam).

Lê-lợi qui avait marché à grandes journées pour soutenir lui-même ses généraux dans cette affaire formidable, arriva après la bataille et rencontra les généraux vainqueurs au confluent des fleuves Rồng et Sét. Là fut concerté un plan conforme aux circonstances, dans le but d'expulser les Chinois le plus rapidement possible. En conséquence, le 22 Lê-lợi se porta sur Tây-phò-liệt et le 23 il expédia les généraux Trân-cán et Lê-bị sur 100 jonques avec l'ordre de se rendre par les fleuves Đại-rồng et Hát-giang dans celui de Lư-giang (Bồ-đề) et de s'arrêter à Đông-bộ pour attendre de nouveaux ordres et observer Đông-quan, forteresse à l'est de la capitale Hà-nội, aujourd'hui réunie à la ville même. Lê-lễ avec 10,000 hommes reçut la garde du pont de Tây-dương; sur la route de la capitale de l'est, et ensuite Lê-lợi lui-même se transporta avec ses hommes et ses éléphants sous la ligne des remparts extérieurs de la capitale (Đông-đô), enceinte connue sous le nom de citadelle de Đai-la, ou simplement Đại-la, du côté de la porte méridionale, dans le but de faciliter l'attaque de la citadelle de Đông-quan qui couvrait, la partie est de Đông-đô et pouvait être considérée comme la clef de la capitale. Il débuta par incendier les quartiers sud et est compris entre Đại-la et Đông-đô proprement dite et força par là les Chinois à se retirer dans l'enceinte centrale de la ville et de laisser ainsi le champ libre entre Đại-la et Đông-quan.

Lê-lợi jouissait à ce moment de la plus grande popularité ; de toutes parts lui arrivaient les plus importantes adhésions, de toutes parts lui venaient de nouveaux soldats et de nouvelles ressources. Il n'eut tenu qu'à lui de s'asseoir sur le trône inoccupé de l'Annam. Il ne le fit point pourtant alors, mais au 11^{e} mois, pour légitimer la cause de la guerre et se mettre en même temps à couvert des attaques dont il aurait pu être l'objet s'il avait laissé croire à une ambition personnelle, et des divisions fâcheuses qui les auraient suivies, il proclama roi, sous le nom de Thiên-khánh, un prétendu descendant des Trần, Trân-tung, fils de Hô-ông. Il l'installa dans l'arrondissement de Võ-ninh, sous la garde de Trần-quôc-hưng.

Ce ne fut qu'un roi de nom, une sorte dé drapeau, dont Lê-lợi tenait la hampe. Avec son titre, il n'avait aucune autorité et les annales ne le comptent même pas au nombre des souverains de l'Annam. Cependant cet acte habile valut à Lé-lợi, au moins autant de popularité que ses succès, sa personnalité fut entièrement dégagée, il fut dès lors universellement reconnu comme le champion de l'indépendance nationale. On peut dire que le royaume entier se rangea sous sa conduite. Alors Lê-lợi vit que c'était le

moment de donner le coup décisif, il franchit l'enceinte de Đại-la et porta le siège devant Đông-đô elle-même (Hà-nội), ce qui permettait l'investissement préalable de Đông-quan. Les Chinois luttèrent vigoureusement contre l'investissement de la place. On se battit 24 heures de suite, mais à chaque sortie les Chinois étaient écrasés. Cependant ils luttaient avec énergie pour donner aux troupes de secours le temps d'arriver. Mais Đông-quan était bloqué par les Annamites et tous les passages bien gardés par eux. Les secours ne vinrent pas. Alors les généraux chinois Vương-thông et Sơn-thọ, voyant qu'ils étaient hors d'état de soutenir l'assaut, envoyèrent des parlementaires pour demander à traiter, offrant de tout remettre à Lê-lợi, contre un sauf-conduit assurant leur retour et celui de toutes les troupes chinoises dans leur pays. Lê-lợi accepta leurs propositions et les réunit dans la citadelle de Đông-quan pour de là procéder à leur rapatriement.

En même temps, il expédia plusieurs de ses officiers, accompagnés des généraux chinois, pour faire lever le siège des villes et forteresses bloquées et recevoir la soumission des garnisons chinoises. Enfin, il permit aux populations de vendre aux Chinois avec la plus complète liberté. C'était peut-être fournir à un ennemi épuisé les moyens de se ravitailler. Cette liberté de relations faillit même être funeste. A l'abri du libre trafic, les alliés aux Chinois craignant pour leurs positions s'ils partaient, les persuadèrent de ne point se confier aux dires de Lê-lợi, leur rappelant la fin tragique du général Ô-ma-nhi, qu'on fit périr en mer dans son retour en Chine. Alors Vương- thông redoutant quelque chose de semblable, rompit le traité, et, avec tous les Chinois réunis à Đông-quan pour le départ, il fit rapidement élever des murailles et creuser des fossés et il expédia immédiatement 20 courriers porteurs de dépêches secrètes pour l'empereur, par lesquelles il demandait, du secours. Tout cela fut fait avant que Lê-lợi, qui avait confiance en la parole de ses ennemis, eut le temps de s'y opposer. Mais les porteurs des dépêches furent arrêtés, et Lê-lợi en ayant pris connaissance, disposa ses troupes en embuscade autour de Đông-quan, et, à la première reconnaissance des Chinois, il leur enleva 3,000 hommes et 500 chevaux. Dès lors ils n'osèrent plus sortir. Mais Lê-Lợi alla les chercher. Tout d'abord, avant que la nouvelle de la rébellion des prisonniers de guerre de Đông-quan put se répandre, il expédia en toute hâte ses généraux avec l'ordre d'occuper militairement toute les citadelles qui avaient capitulé à l'occasion du traité.

Lê-lợi lui-même se reporta directement sur Đông-quan, tandis que ses généraux allèrent s'établir en avant des quatre faces de Đông-đô. Du coup les Chinois se trouvaient de nouveau entièrement bloqués, et sur ces entrefaites arriva la nouvelle que la garnison chinoise de Nghệ-an et celles du Diễn-châu, qui avaient appris la première capitulation de Đông-đô et n'avaient point eu encore connaissance de la nouvelle attitude de Vương-thông, venaient de capituler. Alors le général Sơn-thọ demanda à négocier, soit pour traiter définitivement, soit qu'il songeât seule- ment à gagner du temps. Il faut dire aussi que Lê-lợi prenait des dispositions telles que les Chinois comprenaient qu'ils ne tiendraient pas longtemps. Pour examiner ce qui se passait dans l'intérieur des forts occupés par l'en- nemi, Lê-lợi avait fait élever sur le bord du Lư-giang (Bồ-đề) une sorte d'observatoire, aussi haut que la tour de Báo-thiêu, une des sept merveilles de l'Annam. Il avait fait préparer d'énormes échelles roulantes pour donner l'assaut; il avait fondu des canons dits Cẩn-dương et enfin avec des bambous venus de Tả-lao, il avait construit un fort flottant aussi élevé que la citadelle de Đông-quan.

Cependant les Annamites éprouvèrent un revers : le 7 du 2^{e} mois 1427, les Chinois s'emparèrent du fort de Tư-liêm à Kiều-động et le 19 du même mois ils faillirent prendre celui de Gò-cát : La garnison avait usé toutes ses munitions, elle reçut les assaillants à coups de débris de vases et les Chinois n'osèrent point donner l'assaut, mais ils démolirent les maisons voisines et y mirent le feu.

Devant l'incendie, les Annamites reculèrent et passèrent le fleuve à la nage, beaucoup y périrent. Mais, tandis que la garnison se noyait, les habitants qui ne savaient pas nager défendirent bravement leur village et chassèrent l'ennemi. D'ailleurs la fortune n'abandonnait point les armes annamites, de tous les côtés arrivaient une foule de bonnes nouvelles : Lê-bôi et Lê-lưu, avaient pris la forteresse de Ngưu-ôn ; celle de Liêu-kiều avait capitulé : Le général chinois Đường-bảo-Trịnh avait fait sa soumission, et accompagné d'un général annamite, il était allé engager Lư-thạnh qui commandait la citadelle et la garnison de Tam-giang, à faire comme lui ; ce haut mandarin s'était rendu à son tour. C'était d'ailleurs un homme modéré et qui professait pour Lê-lợi une estime sincère qu'il n'avait jamais dissimulée.

Le bruit des succès de Lê-lợi avait passé la frontière ; une ambassade ciampoise vint le saluer et lui offrir des présents au nom de son roi. Il envoya en retour Hà-lập rendre au roi la visite de son ambassade.

Une part des succès de Lê-lợi peut s'expliquer par la sollicitude qu'il avait pour ses soldats ; en effet, au 3e mois, passant une revue dans la plaine de Võ-động, il fit mettre à mort le chef militaire Nguyễn-liên qui avait négligé l'équipement des hommes placés sous son commandement.

De nouveaux succès, mêlés toutefois d'un revers, la bataille de Động-mơ, où les Annamites furent vaincus, ne tardèrent point à agrandir le territoire reconquis. Le plus important est la prise de Thị-kiều. Mais Lê-lợi au lieu de grouper comme à Đông-quan les Chinois qui avaient fait leur soumission, dans une citadelle ou sur un seul point voisin de la frontière chinoise, les dispersa dans les provinces du sud et de l'ouest, leur procurant autant que possible de l'occupation. C'est ainsi que les annales enregistrent que le Chinois Châu-tề fut chargé d'élever 340 chevaux à Thuận-hoá (Huế).

Cependant des nouvelles de l'Annam étaient parvenues à la cour impériale et Lê-lợi apprit qu'on s'y disposait à envoyer de nouvelles troupes de secours. Il prit donc ses mesures : tout d'abord il défendit le transport du sel à Bạch-lẫm et sur toute la route que devaient suivre les Chinois pour descendre sur le Tonquin. Le 19 du 5e mois, en effet, une armée de 70,000 hommes s'ébranlait sous la conduite de Liễu-thăng et prenait la route de l'Annam, et le 10 du mois suivant (1427) une autre armée de 50,000 fantassins et 5,000 cavaliers prenait la même direction sous le commandement de Cô-hưng-tô gouverneur de Quảng-tây (Quanssy).

Ces derniers approchaient de la place frontière de Đồng-quan, lorsque les généraux annamites partis à leur rencontre les attaquèrent et les mirent en pleine déroute, leur tuant plus de 3,000 hommes et 500 chevaux. Cô-hưng-tô s'enfuit en Chine, abandonnant son armée désorganisée par ce premier choc. Mais il restait encore l'armée de Liễu-thăng qui s'avançait avec ses 70,000 chinois et allait se grossir certainement des forces de Cô-hưng-tô.

Pour les recevoir, Lê-lợi fit construire une petite forteresse à Cơ-xá où il mit une garnison permanente.

Au 7e mois les Ciampois et les Ailaôciens envoyèrent des ambassades à Lê-lợi. Les Ciampois lui remirent des présents. Au 8e mois Lê-lợi envoya à son tour des présents au roi des Ciampois (cristaux, chevaux).

Le 8 du 9e mois la citadelle de Xương-giang fut emportée d'assaut et les mandarins chinois qui la commandaient, Kim-giận et Lý-nhậm se donnèrent la mort. Aux digues de Vạn-xuân-đế, les Annamites remportèrent une autre victoire.

Malgré ces avantages, les troupes impériales ne tardèrent pas à se présenter en une masse formidable. Les généraux annamites voulaient attaquer et enlever immédiatement Đông-đô et les forts qui tenaient encore aux alentours. Mais Lê-lợi pensa qu'il ne fallait point épuiser les troupes par un siège opiniâtre et fatigant, qui pouvait durer plus qu'on ne l'espérait, de sorte qu'on risquait de se faire prendre entre deux feux. Il dit que l'armée de secours battue, la place ne tiendrait pas. Il choisit donc ses positions et se fortifia de manière à tenir les assiégés et à couper la route aux troupes de secours. Le 18 (9e mois 1427) les forces chinoises se présentèrent : elles étaient formées de l'armée de Liễu-thăng, forte maintenant de 100,000 hommes de pied et de 30,000 chevaux, et d'un autre corps commandé par le vieux Môc-thạnh, qui revenait en Annam à la tête de 50,000 fantassins et 10,000 cavaliers. Il semblait que cette masse allait engloutir le pays ; ce fut elle-même qui s'y engloutit. Nullement effrayé de cette nouvelle, Lê-lợi envoya Lê-sát et des officiers de choix, avec 10,000 hommes d'élite et 5 éléphants se porter aux abords du défilé de Chi-lăng, de façon à ne pas laisser deviner sa présence et d'attendre les Chinois sans bouger. Ensuite il fit partir Lê-lựu à la rencontre de l'armée chinoise avec ordre de se replier selon la tactique habituelle, en se laissant un peu presser par les Chinois. Le lendemain, l'affaire s'engagea comme l'avait ordonné Lê-lợi. Lê-lợi s'avança et attaqua les Chinois. Liễu-thăng voulant anéantir d'un coup les forces annamites qu'il jugeait à peu près toutes réunies sous ses yeux, poussa toute son armée en avant. Lê-lợi plia naturellement et recula jusqu'à ce que l'ennemi fut arrivé en plein au centre de l'embuscade. Alors les troupes de Lê-sát se levèrent subitement et fondirent de tous côtés sur les Chinois débandés dans la poursuite ; Lê-lựu à son tour cessa de fuir et revint ferme à l'ennemi. Liễu-thăng fut tué, il périt sur la montagne de Mã-yên-sơn (núi Yên-ngựa) avec plus de 10,000 hommes de son armée. Mais l'immense armée chinoise poussée dans la

montagne tentait de se reformer et le combat continuait sans cesse. Le 28 Lê-lợi envoya Lê-ly et Lê-văn-an conduisant 30,000 hommes de renfort. Les Chinois furent alors rapidement culbutés et mis en déroute, laissant deux nouveaux généraux sur le champ de bataille.

Les deux généraux chinois Thôi-tụ, et Hoàng-phước ayant rassemblé et reformé les débris de leur armée vaincue essayèrent de nouveau de marcher en avant. Ils furent battus une seconde fois, avec une perte de plus de 20,000 hommes, abandonnant en outre aux mains des Annamites, des chevaux, des mulets, des buffles, des armes et des provisions considérables Ils se replièrent et portèrent leur camp au milieu d'une vaste plaine, dans la pensée de faire jonction avec la garnison chinoise de Xương-giang ; mais dès les premiers jours du 10e mois Lê-lợi avait prévenu cette manœuvre ; il avait envoyé Lê-ly et Lê-văn-an avec leurs 30,000 hommes, s'emparer de Xương-giang. Ils l'avaient enlevée d'assaut. L'armée chinoise était dans la consternation ; les éléments mêmes luttaient contre eux.

Ils avaient beau tirer le canon pour s'annoncer aux garnisons voisines de Đông-quan et de Chí-linh [10], une pluie battante, des orages impitoyables étouffaient le bruit de leur artillerie. D'un autre côté Lê-ly faisait garder la montagne de Mã-yên-sơn, Chi-lăng et la muraille de Bàng- quan. Hoàng-phước demanda alors la paix, avec l'intention secrète d'en profiter pour se rallier aux Chinois de Chi-linh. Mais Lê-lợi n'écouta point ces propositions insidieuses. Il fit au contraire cerner rapidement l'ennemi dans son camp à l'aide de divers corps d'armée, parmi lesquels les 30,000 hommes de Lê-ly, les 10,000 de Lê-văn-an, 3,000 cuirassiers de Lê-vân, etc. Cela faisait environ 50,000 hommes qui, appuyés d'éléphants de guerre, poussèrent une attaque vigoureuse contre les Chinois de Hoàng-phước.

Ce fut une victoire glorieuse pour les armes annamites. Plus de 50,000 Chinois furent passés au fil de l'épée et 30,000 prisonniers, parmi lesquels étaient les deux généraux Hoàng-phước et Thôi-tụ demeurèrent aux mains des vainqueurs, qui s'emparèrent en outre d'un nombre considérable de chevaux, d'armes de toutes sortes, d'or, d'argent, de soieries, etc.

La première armée chinoise et la plus formidable était donc détruite ; il restait encore celle de Mộc-thạnh qui se tenait sur la défensive. Lê-lợi qui connaissait la tactique du vieux général, donna l'ordre aux officiers annamites qui l'observaient de ne point l'attaquer, de ne point s'engager avec lui. Avant tout, Lê-lợi voulait des preuves certaines de la destruction de la première armée pour en effrayer la deuxième. C'est ainsi qu'il fit envoyer à Mộc-thạnh le diplôme de Liễu-thăng, le généralissime de l'armée chinoise, tué sur le mont Mã-yên-sơn, ses insignes, son sceau d'argent, pris dans la dernière bataille. A cette vue, Mộc-thạnh ne douta plus de la destruction de l'autre armée. La frayeur s'empara de lui et il s'enfuit avec ses troupes. Les Annamites se mirent à sa poursuite jusqu'à la source de Lãnh-thủy-câu. Ce fut une vraie déroute : 10,000 Chinois périrent encore de la main des Annamites et l'on n'a jamais su le nombre de ceux qui restèrent dans les ravins et dans les précipices qu'ils rencontrèrent sous leurs pas. Les annales disent que Mộc-thạnh seul, à cheval, échappa.

Plus rien n'arrêtait Lê-lợi, il pouvait donc reprendre comme il l'avait dit le siège de Đông-đô où les Chinois étaient toujours enfermés. Alors, ayant mis à la tête des prisonniers de guerre, les généraux chinois Thôi-tụ et Hoàng-phước, avec tous les pavillons, tous les étendards, toutes les dépouilles de l'armée, il les conduisit sous les murs de la ville assiégée.

Les généraux Vương-thông et Sơn-thọ reconnurent bien que la résistance n'était pas possible. Aussi, ils demandèrent à capituler et à être renvoyés en Chine, sous sauf conduit, eux et leurs troupes. Lê-lợi, qui voulait prendre la capitale d'assaut, accepta en principe les propositions des Chinois, mais n'en poussa pas moins le siège de la place. Alors Vương-thông ignorant le sort que réservait aux Chinois la victoire de l'assiégeant, fit une sortie pour essayer de se dégager. Il tomba dans un gros de troupes annamites, et faillit y demeurer prisonnier. Il ne s'en tira qu'avec peine. Lê-lợi poursuivait toujours son œuvre d'attaque. Il avait fait élever une muraille et des tranchées contre la porte du sud. Il avait entrepris, pour activer l'investissement de la ville, de l'enserrer dans une nouvelle enceinte. Dans une nuit, il fit dresser un mur allant de An-hòa-phường jusqu'en face de la porte du nord. À cette vue, les Chinois firent de nouvelles démarches pour capituler. Lê-lợi les écouta à la fin ; le 12 du 12e mois (1427) fut fixé pour le retour en Chine et tous les hauts mandarins tant civils que militaires adressèrent à l'empereur la prière de rendre aux Annamites leur territoire et d'en retirer les troupes chinoises.

[10] Tous ces noms sont ceux de diverses forteresses échelonnées aux environs de la capitale de l'est. Nous nous proposons d'ailleurs de joindre à notre histoire la carte du théâtre des événements que nous racontons, aussitôt que la chose nous sera possible.

Comme otage de la bonne foi mutuelle, on échangea réciproquement des otages. Les Annamites essayèrent de pousser Lê-lợi à un massacre général des chinois. Lê-lợi leur répondit par de sages paroles, qui les firent renoncer à cette idée, et cet acte d'humanité porta ses fruits. Il fut, disent les annales, le gage d'une longue paix entre les deux pays. Il est vrai de dire que la Chine si vaste empire que soit ce pays, avait pendant dix ans consécutifs englouti assez de soldats et d'argent en Annam et qu'elle avait besoin d'un long repos pour se remettre.

Le 29 du 11^{e} mois, Lê-lợi fit écrire à l'empereur de Chine pour demander l'investiture de Trần-kiểu ou Cảo. Elle fut apportée avec les insignes par deux ambassadeurs extraordinaires, parmi lesquels figurait le ministre des travaux publics. De son côté Lê-lợi écrivit à l'empereur pour lui annoncer qu'il avait accordé amnistie entière en Annam, le priant de pardonner aux mandarins chinois.

Conformément aux stipulations de la capitulation, le 12 du 12^{e} mois les troupes chinoises se mirent en route pour leur patrie, sous la conduite de leurs généraux, une partie par terre, l'autre partie par mer. Les prisonniers de guerre qui comptaient plus de 30,000 fantassins et 20,000 cavaliers furent remis, avec leurs chevaux, au général Mã-anh qui fut chargé de les ramener en Chine.

Lê-lợi fit enfin lever le siège de toutes les places éloignées qui résistaient encore, pour permettre aux garnisons, qui y étaient enfermées, de partir avec leurs compatriotes.

Lorsque les Chinois eurent quitté le pays, Lê-lợi accorda une amnistie générale, et, par une longue proclamation il appela la nation à la paix et à la continuation sans crainte des travaux agricoles et industriels.

L'année suivante, 1428, le calme étant revenu partout, les généraux et tous les mandarins de la cour demandèrent unanimement la mise à mort du roi Trân-kiêu et le couronnement de Lê-lợi.

Trần-kiểu n'avait aucun ascendant sur la nation, tandis que le généralissime Lê-lợi était vénéré du peuple entier, il était le sauveur du pays et de l'indépendance nationale. — Telles étaient les raisons sur lesquelles ils appuyaient leur demande. — Mais Lê-lợi ne le voulut point. Cependant le jeune roi effrayé, s'enfuit par mer du côté du Nghệ-an. Il fut rattrapé par un mandarin de Lê- lợi et ramené dans la citadelle de Đông-quan, où il s'empoisonna (le 10 du 1er mois 1428). On s'aperçut peu de son absence, car c'était véritablement Lé-lợi qui était le chef de l'État. Au 2^{e} mois il procéda à la distribution des récompenses militaires, à l'organisation de la cour, et quand tout fut prêt, le 18 du 4e mois, il envoya une ambassade à la cour impériale pour l'informer de la mort de Trần-kiểu et l'extinction de la dynastie de Trần. Il est possible que Lê-lợi ait joué dans les événements de ces derniers mois un rôle plus actif que celui que lui attribuent les annales ; mais, comme nous n'avons rien trouvé, qui nous permette de formuler nettement un jugement à cet égard, notre fidélité d'historien nous oblige quant à maintenant d'accepter le personnage de Lê-lợi comme nous le présente le seul document historique que nous ayons pu consulter. D'ailleurs nous le retrouverons prochainement sur le trône, et quand nous aurons parcouru son règne, nous serons plus à l'aise pour le juger.

———

FIN DU 1er VOLUME.

COURS D'HISTOIRE ANNAMITE
À l'usage
DES ÉCOLES DE LA BASSE-COCHINCHINE

PAR
P.-J.-B. TRƯƠNG-VĨNH-KÝ.

2e VOLUME.

COMPRENANT L'HISTOIRE DES DYNASTIES DE LÊ ET DE NGUYỄN
(CINQUIÈME ET SIXIÈME DYNASTIES DE LA 3e ÉPOQUE HISTORIQUE).
1428-1875.

1re Édition.

SAIGON
IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

1877

TROISIÈME EPOQUE.

CINQUIÈME DYNASTIE. (Seconde dynastie de Lê (1422-1875)

Lê-thái-tổ (Lê-lợi) fondateur de la dynastie de Lê (postérieure) 1428-1434 (6 ans).

Nom de règne : Thuận-thiên,

Lê-lợi en faisant annoncer à la cour impériale l'extinction de la dynastie de Trần, ne se pesait pas même en prétendant officiel, bien que les ambassadeurs annamites eussent la mission confidentielle de s'ouvrir à l'empereur à ce sujet, et cependant il était déjà sur le trône.

L'ambassade partit le 18 du 4e mois et trois jours avant, dès le 15, Lê-lợi avait été couronné solennellement à Đông-đô (Kẻ-chợ ou Hà-nội) dont il changea le nom en celui de Đông-kinh (capitale, résidence royale de l'est). Par la suite ce nom s'étendit au pays lui-même et les Européens en ont fait le Tonquin ou Tonkin. Lê- lợi connu de son vivant sous le nom de Thuận-thiên, reçut après sa mort celui de Lê-thái-tổ-cao-hoàng-đế, que l'histoire lui a conservé.

Le roi Lê-thái-tổ montra dans l'administration la même activité que le soldat Lê-lợi avait apportée dans la guerre. Couronné au milieu du 4e mois, dès le 5e mois il réunit ses mandarins en conseil pour faire sanctionner les projets de loi qu'il avait élaborés, pour les consulter sur l'organisation administrative et se faire assister dans la nomination des administrateurs des provinces. Ce fut le 20 de ce 5e mois que l'empereur rendit les prisonniers de guerre annamites.

Cependant l'ambassade de Lê-thái-tổ était arrivée à la cour impériale où elle avait exposé l'objet de sa mission.

Mais soit équité (hypothèse douteuse), soit désir de confirmer le prétexte de l'invasion précédente, soit crainte de Lê-lợi, l'empereur fit répondre à la Cour d'Annam, par une ambassade (21 du 9e mois), de rechercher un rejeton de la famille royale de Trần, et de le mettre sur le trône.

L'ambassade chinoise, sous prétexte de réclamer des prisonniers de guerre et des armes ne quitta la cour d'Annam que le 29 du 10e mois.

Lê-thái-tổ répondit à cette ambassade en faisant partir, pour la cour du Nord, un plénipotentiaire, Hà-lạp, chargé de confirmer officiellement à l'empereur l'extinction complète de la dynastie de Trần et de lui offrir une statue d'homme, en or, en l'assurant que tous les prisonniers chinois et tous les armements qui leur appartenaient avaient été intégralement restitués.

L'empereur, alléché sans doute par le riche présent de Lê-lợi, demandait qu'on lui présentât à toutes forces un descendant de la famille de Trần, et plusieurs fois il envoya des ambassades et fit faire des recherches à ce sujet. Il est vrai que concurremment à leur mission diplomatique, ces envoyés étaient chargés d'introduire auprès de la cour d'Annam toutes sortes de réclamations. Réclamer tantôt le renvoi rigoureux des Chinois et de leurs armements, dès longtemps revenus en Chine, tantôt de l'argent, tantôt de l'or, et ce paraissait être là l'objet principal de leur mission.

Toutes les recherches faites pour découvrir un Trần furent inutiles. La cour de Đông-kinh jura à l'empereur qu'il n'existait plus un membre de cette illustre famille et, en conséquence, elle demanda que Lê-lợi fut reconnu roi (29 du 10e mois 1429). À cette démarche décisive, l'empereur répondit de rechercher encore un *Trần*. Enfin ce ne fut qu'en 1431 (le 5 du 4e mois), sur de nouvelles et pressantes instances, que l'empereur se décida à envoyer à Lê-lợi la nomination, les insignes et les cachets de roi provisoire de l'Annam. Le 1er du 11e mois suivant, il reçut sa nomination définitive de roi titulaire. Alors Lê-lợi envoya à l'empereur, par une ambassade, 50,000 taëls d'or, avec la promesse de lui faire le même hommage tous les trois ans.

Malheureusement Lê-lợi ne jouit pas longtemps des grandeurs de la royauté, et encore, ses derniers jours furent-ils troublés par des difficultés de famille, comme nous le verrons bientôt.

Cependant son court passage sur le trône ne fut pas sans utilité pour le pays qu'il avait refait. Il organisa la cour, promulgua des lois, fit exploiter les mines pour augmenter les revenus de l'Etat et remédier à l'épuisement financier causé par la guerre de dix ans ; il revit et régla l'assiette des impôts. Il fit élever des constructions importantes : les palais de Vạn-thọ, de Cánh ou Kinh-thiên et de Cần-chánh; enfin il renforça la flotte de guerre. Par expédient fiscal, il réussit à 50 sapèques la valeur du *tiền* qui, sous la dynastie précédente, allait jusqu'à 690 et 70 sapèques.

Il eut diverses expéditions à entreprendre et à soutenir contre les tribus turbulentes voisines. En 1430, deux prétendants disputaient le titre de chef ce tribu dans la province de Thái-nguyên et bouleversaient le pays ; Lê-thái-Tổ marcha contre eux et ramena les deux rivaux prisonniers à sa capitale (9e mois 1431).

L'année suivante les peuplades du pays connu sous le nom de Phục-lễ-châu se révoltèrent, le roi envoya contre elles son fils ainé Tư-tề qui les réduisit et reçut la soumission de leur chef Điêu-kết – hán, qui se rendit avec son fils. Il les ramena tous deux à la capitale où ils furent comblés d'honneurs.

Cependant le Phục-lễ-châu, de concert avec Ai-lao, se souleva bientôt de nouveau, et le roi s'y porta en personne (11e mois 1442). Le chef de Phục-lễ-châu et son fils avaient tenté de s'enfuir pour reprendre la direction du mouvement, ils furent arrêtés et mis à mort. Lê-thái-tổ dut passer trois mois à dompter les populations rebelles. Il revint le 1er mois 1443.

C'est à ce moment qu'arrivèrent pour lui les chagrins de famille. Au 8e mois, il se vit dans la nécessité de dégrader son fils ainé qui avait mérité cette humiliation par ses dérèglements, et dont la tête était ailleurs un peu faible. Il choisit pour son héritier, son fils cadet Lê-nguyên-long, alors âgé de 11 ans et ces dispositions étaient à peine prises qu'il mourut, le 20 de ce 8e mois à l'âge de 54 ans. Il avait régné 6 ans.

Lê-thái-tông (Lê-nguyên-long) 2e roi de la dynastie de Lê.

1434-1443. 9 ans.

Noms de règne ; Thiệu-bình (6 ans) et Đại-bửu (3 ans).

Le thái-tông avait onze ans lorsqu'il succéda à son père. Quoique bien jeune, il montra rapidement une aptitude remarquable dans la direction des affaires et ne se sortit pas sans honneur des relations difficiles qu'il eut à soutenir avec les laociens et les tribus barbares et turbulentes, voisines ou vassales du royaume d'Annam.

La première année de son règne fut marquée par la publication et la mise en vigueur de divers règlements de jurisprudence et de procédure judiciaire (11 du 7^{e} mois 1434). Les affaires peu importantes durent d'abord être soumises au *xã trưởng* (maire), et si elles n'étaient point réglées en premier ressort, passé de là à une juridiction supérieure.

Il fit réviser les poids et mesures. La pièce de sois dut être de 30 thước. La pièce de coton dut avoir de 22 ou 24 thước. Le cahier de papier dut contenir 100 feuilles, etc…

Il mit les trésoriers et collecteurs d'impôts dans l'obligation d'accepter les vieilles sapèques de cuivre tant qu'elles pouvaient être enfilées, et porta à 60 sapèques la valeur du *tiền* (dixième de ligature), que son père avait réduite à 50.

Le 28 du 8^{e} mois (1434), il fit entre autre une ordonnance destinée à combattre les abus qu'engendrait la liberté sans contrôle de la circulation.— De malhonnêtes gens profitant de l'absence de toute surveillance sur ce point, séduisaient des jeunes garçons, des jeunes filles, des serviteurs ou servantes, les entrainaient, et quand grâce à la sécurité dont ils jouissaient, ils s'étaient suffisamment écartés du lieu de l'enlèvement, ils les vendaient en esclavage. C'est pour cela que Lê-thái-tông ordonna que tous ceux qui passeraient d'un pays à un autre, pour y commercer, aient à se munir d'un laissez-passer, visé de l'autorité compétente.

Les annales racontent de lui un fait qui prouve une justice sévère : un cuisinier du palais, à la faveur de son titre, avait payé d'une manière insuffisante ses achats au marché, malgré les réclamations des marchands. — Le roi, instruit du fait, lui fit appliquer 80 coups de bâton et la marque, puis ordonna de l'exposer à la cangue sur le marché pendant trois jours.

Lê-thái-tông, sur la proposition de son conseiller Nguyễn-trại, fixa de nouveau l'époque des concours des lettrés, qui durent avoir lieu tous les trois ans.

Ces préoccupations pacifiques étaient bien faites pour exciter la reprise des travaux agricoles et des opérations commerciales. Malheureusement, de cruelles calamités rendirent d'abord presque infructueux ces louables efforts. Sécheresse, incendie de la capitale, chenilles qui détruisent le riz, gelée qui tue les plantations et les récoltes (1434). Tous ces fléaux se succédèrent dans la même année, et la suivante en eut de nouveaux : la sécheresse encore, la maladie du paddy, etc... Le roi, pour apaiser la colère céleste et se concilier la faveur d'en haut, fit reconstruire la grande tour de Báo-thiên, ordonna de relâcher des prisonniers, diminua les impôts. — Un artiste, employé à la décoration du palais, osa dire hautement que tout cela était inutile, puisque le trône lui-même n'était point le siège de la vertu. Lê-sát, le vaillant compagnon d'armes de Lê-lợi, gouverneur du palais, le fit mettre à mort, malgré les murmures qu'excitait cette sentence.

Lê-sát d'ailleurs, brave guerrier, chef de toute la cour, était peu lettré et très-crédule. Un lettré astronome, pour annoncer une éclipse de soleil, déclara que le *vượn* (sorte d'orang-outang noir), mangerait le soleil et qu'il s'en suivrait de grands malheurs, à moins qu'il ne réussit à les conjurer par le sacrifice d'un de ces singes, vivant, qu'il devait immoler lui-même à l'astre du jour. — Lê-sát fit immédiatement lever des corvées dans les provinces de Tuyên-quang et de Thái-nguyên pour aller à la chasse de cet animal. — Le jour de l'éclipsé, l'astronome, renfermé avec Lê-sát, put faire le sacrifice de la bête; toutes les calamités promises furent évitées par ce moyen, tout le monde le crut du moins, et les deux sacrificateurs furent largement récompensés. Cela devait surtout faire le compte de l'astronome, qui avait sans doute trouvé l'occasion favorable de battre monnaie avec l'ignorance et la crédulité de la cour.

Quant à Lê-sát lui-même, il ne conserva pas longtemps la position influente qu'il avait pourtant bien gagnée pendant dix ans de lutte aux côtés de Lê-lợi. La jeune cour souffrait avec impatience l'autorité de ce ministre blanchi sous le harnais. — Lê-thái-tông ne sut pas se défendre lui-même de ce sentiment, et Lê-sát tomba en disgrâce (1437, 6^{e} mois). Tout ce qu'on me reproche, s'écriait-il, je l'ai fait pour obéir à l'illustre Lê-thái-tổ, le sauveur de l'Annam, et le fondateur de la dynastie ! — Quelques jours après, l'infortuné vieillard reçut l'ordre de choisir son genre de mort : un cordon de soie rouge (pour se pendre), un sabre, pour se tuer, un verre de poison, et tous ses biens furent confisqués

par son ingrat souverain qui, n'ayant pas de raison, prétexta que Lê-sát tramait quelque chose contre l'Etat. Cette politique eut pu être funeste à Lê-thái-tông, mais, grâce pourtant à la grande renommée que Lê-thái-tổ avait laissée après lui. Son fils n'eut pas à expier l'imprudence et l'injustice d'avoir mis à l'écart et frappé, dans la personne de Lê-sát, les vieux compagnons de son père, ces soutiens inébranlables du trône qu'ils avaient élevé avec Lê-lợi.

L'Annam était entouré d'une foule de petits états feudataires sur lesquels il exerçait des droits de suzerain, peu discutés depuis Lê-lợi (Lê-thái-tổ). Son gouvernement en était respecté et celui de son fils hérita de cette influence. Au commencement du règne de Lê-thái-tông (4e mois 1434), la mère du grand chef de Man-lễ vint présenter ses hommages au roi, et annonça la venue de son fils Điểu-mạnh-vương, aussitôt qu'il aurait réussi à chasser les Lư-man, ses ennemis, excités par son frère Điêu-đạo-thâu. D'ailleurs, quand les vassaux du royaume faisaient quelques tentatives hostiles ou devenaient trop turbulents, ils étaient sévèrement réprimés. — C'est ainsi que Lê-văn-an fut envoyé à Lạng-sơn, contre Nguyên-ý, d'où il ramena 1.000 prisonniers que le roi fit ensuite remettre en liberté (4e mois 1434).

Le 19 de ce même mois, Lê-thông alla châtier les tribus de Ba Longman qui avaient envahi l'Ai-lao. Dans ce temps les Ciampois, qui avaient appris la mort de Lê-lợi, se présentèrent à la frontière de Hóa-châu, mais n'osèrent pas y pénétrer. Ils firent pourtant une descente au port de Cửa-việt où ile enlevèrent quelques hommes en laissant eux-mêmes deux prisonniers qui furent relâchés après avoir assisté (11 du 5e mois 1434) à une revue et manœuvres militaires générales. Au 8e mois, Bồ-đề, roi de Ciampa, viola réellement la frontière de Hoá-châu, pour attaquer les Đạo-luận, tribus sauvages qui réclamèrent l'assistance de l'Annam. Le général Lê-miệt fut expédié à leur secours ; il revint avec un millier de prisonniers et 10 éléphants. Plus tard, vers le 9e mois, les Ciampois envoyèrent au roi, par une ambassade, des présents et des explications sur ces incursions.

La cour reçut d'ailleurs des soumissions importantes, entre antres celles de Nguyên-khải, et de Đào-qúi-Dung, grand chef rebelle de Vân-nam (Yunnam), 6e mois 1434.

Dans l'Ai-lao, deux chefs, Bàn-nhà-côn-cô et Hữu-tại étaient en guerre. Le roi fit partir des troupes pour y rétablir l'ordre (19 du 8e mois 1434). Plus tard, les adversaires de Bàn-nhà-côn-cô l'ayant assassiné, ils vinrent se soumettre à la justice du roi d'Annam en lui exposant les motifs de cette action, ils furent acquittés et reçurent seulement l'ordre de se tenir tranquilles désormais.

Quelque temps après le 12 du 10e mois, les tribus de Phù-man venaient reconnaitre la suzeraineté du roi d'Annam. — Enfin Điêu-mạnh-vương, le chef des Phục-lễ-châu, vint lui-même saluer le roi d'Annam et reconnaître la suprématie du royaume.

C'est vers cette époque que des navires de Qua-oa (malais) vinrent faire du commerce dans la baie du Tonkin. Les capitaines offrirent au roi des produits rares de leur pays (28 du 8e mois 1434). Une seconde fois (12e mois), ils offrirent au roi des pièces de bois de santal (Bạch-đàn-hương), assez grosses pour faire des colonnes de maison.

Le jeune roi continuait cependant à gouverner heureusement, et l'influence de l'Annam sur les populations voisines se développait chaque jour, à l'abri d'une bonne politique, énergique au besoin.

Les populations les plus diverses : les Ailaociens (1er mois 1485), les habitants du La-la-kì-tuần, petit état au nord de l'Ai-lao (3e mois), la tribu de Qua-man (Ai-lao), les Ciampois (11e mois), les Bôn-man, viennent tour à tour saluer le roi d'Annam, reconnaître sa suzeraineté, et tous apportent les présents les plus divers et les plus riches : les Ailaociens offrent des éléphants, de l'or, de l'argent en lingots et des tasses, des bols faits de ces mêmes métaux. Les Bôn-man présentent des cornes de rhinocéros, d'énormes défenses d'éléphants, de l'étoffe faite de fil d'argent. — Au 8e mois (1436), des commerçants siamois (Xiêm-la) vinrent en Annam et (quelque temps après une ambassade de Siam vint payer le tribut obligatoire, dont le roi remit un vingtième en envoyant au roi de Siam 20 pièces de soie brochée, 30 services à thé en porcelaine (très-estimée à cette époque), et à la reine, trois pièces de soie et trois services en porcelaine, 1436.

Cependant, il fallait de temps à autre faire sentir à quelque voisin turbulent le poids des armes annamites.En 1439, Lê-thánh-tông dût aller châtier les tribus de Phúc-lễ-châu qui se révoltaient malgré la soumission précédente du grand chef Điêu-mạnh-vương (1434). — Puis ce fut le tour des Hà-tông-lai dans le Tuyên-quang (1440). Quelques mois après il alla réduire les habitants de Gia-hưng, dans l'arrondissement de An-thuận. — Cette expédition le tint du 21 du 3e mois au 15 du 5e mois (1440).

Enfin, en 1441, dans le courant du 1er mois, Lê-thái- tông conduisit encore une expédition contre les habitants de Thuận-mỏ-châu qui se révoltaient. Il les dompta et revint victorieux à sa capitale, où il eut à souffrir des caprices de la reine Dương-thị.

Au 10e mois 1433, la reine avait donné le jour à un fils, le prince Nghi-dân, qui reçut le titre de prince présomptif le 21 du 9e mois 1440. Soit jalousie, soit orgueil, la reine parait avoir donné plus tard au roi de graves sujets de mécontentement, puisque Lê-thái-tông se vit dans la nécessité de la dégrader et de retirer à son fils Nghi-dân le titre de prince présomptif, 1441.

Peut-être le roi obéit-il à d'autres influences, car le 9 du 6e mois de cette même année, 1441, il eut d'une autre femme un second fils Bang-kì, qu'il proclama prince héritier, le 16 du 11e mois suivant.

Les relations de Lê-thái-tông avec la Chine ne paraissent pas avoir été fort compliquées. La Chine tarda assez pourtant d'envoyer une ambassade de condoléance à la mort de Lê-thái-tổ. Elle n'arriva en Annam que le 1er mois 1434.

La cour impériale expédia cependant des ambassadeurs à la cour d'Annam, pour lui faire connaître la mort de l'empereur Tuyên-đức et l'avènement de Chánh-thông.

Les annales rapportent que ces diplomates étaient insatiables d'or et d'argent et qu'ils recevaient avidement les lingots précieux qu'on leur glissait à table et lorsqu'ils ne craignaient pas d'être vus les uns des autres. Ils étaient d'ailleurs venus chargés de marchandises du nord qu'ils se firent acheter à très-haut prix par la cour, de sorte qu'on dût leur fournir plus de 1 ,000 hommes de corvée pour le transport de leurs bagages.

Ce ne fut que l'année d'après (1436), la troisième de son règne, que Lê-thái-tông demanda l'investiture à l'empereur de Chine. Il la reçut en 1437 avec son sceau d'or en forme de chameau, pesant 100 taëls. Ce sont là les circonstances les plus intéressantes des relations diplomatiques des deux cours pour le règne de Lê-thái-tông qui était du reste assez occupé par ses relations avec les États voisins et l'administration intérieure de son royaume.

Pour encourager et exciter l'émulation des candidats aux concours littéraires, il décida (pour le concours général de 1442) que ceux qui seraient reçus avec le titre de docteur (tấn-sĩ) auraient leurs noms gravés sur des monuments de pierre (1442).

Au 7e mois de cette année, il fit une tournée du côté de la citadelle de Chí-linh, accompagné de Nguyễn-trai. — A la hauteur du pont de Ngỏa-kiều, sur le fleuve Thiên-đức-giang, son bateau s'arrêta brusquement et ne bougea plus malgré les efforts des bateliers — Le roi fit demander aux vieillards de la localité d'où venait ce prodige. — Ils répondirent que ce phénomène était dû au voisinage du tombeau d'un bonze célèbre Bạch-su, dont le pouvoir surnaturel se faisait souvent sentir, et que, pour calmer l'esprit de ce génie, il fallait lui faire un sacrifice de jeunes buffles.— Le roi ordonna le sacrifice et dans ce temps, la marée montant sans doute, sou bateau para le banc ou le rocher sur lequel il était échoué et il put passer. Au cours de son voyage, le 8e mois, Lê-thái-tông parvenu dans le huyện de Gia-định (du Tonquin) arriva à la maison de campagne de Nguyễn-thị-lộ, femme de Nguyễn-trại et voulut s'y reposer. Il y fut atteint d'une cruelle maladie et y mourut. Son corps fut transporté à la capitale où à son arrivée après un voyage de 6 jours, à minuit, le tamtam retentit dans l'intérieur du palais pour annoncer le deuil à la cour, — Le 12 du 8e mois, les hauts mandarins de la cour proclamèrent roi, selon le testament de Lê-thái-tông, son fils Bang-kì, alors agé de 2 ans, sous la tutelle de la reine sa mère, 1441. — Le 16, Nguyễn-trại, sa famille, la famille de sa mère et celle de sa femme, furent exécutés [11]. — Telle est la version des écrivains officiels. — Cependant, ces circonstances sont présentées d'une autre manière dans les récits populaires et dans divers manuscrits, écrits peut-être dans un intérêt politique, où il est à regretter que le merveilleux et la fable aient une trop grande place. — Quoiqu'il en soit, et comme cette version ne manque pas d'intérêt, nous allons la donner telle que nous l'avons trouvée.

Nguyễn-trại, dit-on, avait vu un jour, en songe, une belle femme lui apparaître, le suppliant de la sauver, elle et ses 12 enfants qu'on voulait tuer. — A son réveil, il oublia le rêve et se rendit à l'audience. Dans la journée des ouvriers occupés à couper l'herbe de son jardin lui apportèrent une femelle de serpent grosse de 12 petits, qu'ils venaient de tuer en fauchant l'herbe.

[11] La peine édictée par 1a loi contre le régicide est la peine de mort, mort, dite des *trois familles*, — Le meurtrier et sa famille— la famille de sa mère — la famille de sa femme, sont frappés par la loi.

Une autre fois, Nguyễn-trai, étendu sur un haMạc, lisait, lorsqu'il tomba du plafond une goutte de sang qui traversa trois feuilles. Nguyễn-trai se dit alors : ceci me présage que ma famille et moi périrons de mort violente.

Le premier d'un mois (on ne dit pas lequel), Nguyễn- trai revenant de l'audience fut arrêté par une jeune femme éplorée, vêtue de blanc, qui lui demanda la faveur d'être employée chez lui comme servante ou comme concubine, car elle n'avait pas de quoi vivre et n'avait plus ni père, ni mère, ni mari, ni enfants.

La beauté de la jeune femme tenta le pauvre vieillard de plus de 70 ans qui l'admit dans sa maison (plus tard il la reconnut comme le génie de la vengeance du serpent). — Le roi, en fréquentant la maison du ministre, se laissa captiver par les charmes de sa jeune femme et lui donna même la libre entrée de ses palais.

Le jour où le roi entra dans la campagne de Nguyễn- thị-lộ, Nguyễn-trại avait dû s'absenter et laisser le roi avec sa femme. — Un jour que Nguyễn-thị-lộ servait du thé à Sa Majesté, elle mit de sa salive dans les tasses ; le roi, après avoir bu, se sentit enflammé d'amour ; ils se retirèrent. Dans un baiser, Nguyễn-thị-lộ mordit la langue du roi ; aussitôt un venin violent se répandit dans ses veines, et il tomba raide mort.

Nguyễn-trai revint et trouva que le roi n'était plus. Il le fit mettre dans un cercueil et le conduisit à la capitale où le cortège parvint le 6^{e} jour. A son arrivée, Nguyễn-trai fit donner des coups de tamtam pour assembler la cour : il exposa alors les circonstances de la mort du roi et demanda sa propre condamnation, puisque le roi était mort dans sa maison, tué par sa femme. — A l'unanimité, la cour répondit qu'elle ne prenait pas sur elle de le condamner (Nguyễn-trai s'attendait peut-être à mieux); qu'il était quốc-sư (maître du royaume) et que c'était à lui de décider.

Alors Nguyễn-trai reprit : « quant à moi, je me juge d'après la loi qui inflige la peine capitale aux trois familles, pour le crime d'assassinat de son souverain. »

Le 12, Bang-kì, âgé de 2 ans, fut proclamé roi sous le nom de règne de Thái-hoà et le 16, Nguyễn-trai, en vertu de la sentence qu'il avait prononcée, se donna la mort par le poison et toute sa famille fut exécutée. Cependant, par commisération, on sauva de la mort un de ses fils qu'on transporta à la frontière pour l'y faire élever en secret.

Quant à la femme Nguyễn-thị-lộ, elle fut conduite au lieu de l'exécution : alors un orage s'éleva, le ciel s'obscurcit, et quand le bourreau voulut frapper, il frappa dans le vide. Nguyễn-thị-lộ avait disparu dans la tourmente.

Lê-nhân-tông (Bang-kì), 3^{e} roi de la dynastie de Lê. 1443-1460 (17 ans)

Noms de règne : Thái-hoà et Diên-ninh.

Le règne de Bang-kì, inauguré par une amnistie générale, est, comme celui de son prédécesseur, remarquable par les relations extérieures, surtout par ses rapports avec le Ciampa.

Au 5^{e} mois 1444, Bí-cai, roi des Ciampois, se jeta une première fois sur la province de Hoá-châu, d'où un corps de troupes de 10,000 hommes réussit à l'expulser.

Mais il se représenta bientôt (4^{e} et 10^{e} mois 1445) et, jusqu'en 1446, ce fut une série d'incursions dans cette malheureuse province. On décida alors contre lui une expédition radicale dont on fit d'abord connaître à la Chine les raisons pour éviter son ingérence postérieure dans le conflit, et prévenir toute démarche de la cour de Ciampa auprès de l'empereur.

Le 23 du 2^{e} mois, 60.000 hommes pénétraient dans le Ciampa et refoulaient les troupes de Bi-cai, de Ly-giang [12] à Đa-lang et Cô-lũy. Les Annamites poussèrent jusqu'au port de Thi-nại (province de Bình-định). Enfin les Ciampois se renfermèrent dans leur capitale Chà-bàn, qui fut enlevée d'assaut le 25 du 4^{e} mois 1446. Bi-cai fut fait prisonnier et un butin considérable resta au pouvoir du vainqueur. Le roi, sa femme, son sérail furent conservés prisonniers, et la cour d'Annam établit sur le trône de Ciampa, Mahaquilai, neveu de l'ancien roi Chế-đề (6^{e} mois). Cependant les partisans de Bi-cai s'étaient adressés à l'empereur pour obtenir, par son intermédiaire, la mise en liberté du roi prisonnier.

[12] Pays qui s'est appelé Lê-giang sous la dynastie de Lê et qui forme aujourd'hui le huyện de Lễ-dương, dans la préfecture de Thăng-bình, province de Quảng-nam.

L'empereur écrivit en effet au roi d'Annam de le laisser aller librement, mais Bang-kì, avant d'obtempérer à ce désir, fit partir pour Péking un ambassadeur, porteur d'explications à ce sujet.

Toutefois la volonté impériale dut être accomplie, et Bi-cai fut remis en liberté et reconduit au Ciampa d'où il envoya une ambassade chargée de présents que le roi reconnut par l'envoi de soieries, d'une tenue royale, etc.

La situation du Ciampa était assez compliquée à ce moment. Bi-cai, l'ancien roi, revenait avec tous ses droits ; Mahaquilai, le roi installé par la protection de l'Annam, avait péri dans une conspiration, assassiné par Qúi-do qui avait usurpé le trône. C'est à ces circonstances qu'il faut, sans doute, attribuer la demande de naturalisation faite à la cour d'Annam par un chef ciampois, pour lui- même et pour 340 des siens. Ces gens furent dispersés dans diverses provinces et reçurent des concessions de terre. Qúi-do tenta de se concilier la cour d'Annam ; son ambassade (3^{e} mois 1449) y fut mal accueillie et le roi refusa ses présents, disant que, dès l'antiquité, on a considéré comme un crime l'assassinat du roi par le sujet, du frère par le frère, et qu'il ne pouvait pas reconnaître pour légitime le roi qui se trouvait dans un cas semblable. Puis Bang-ki fit partir des ambassadeurs pour rétablir l'ordre à la cour de Ciampa.

Au 7^{e} mois les ambassadeurs de Qui-do revinrent en Annam pour présenter des explications sur l'assassinat de Mahaquilai. Le roi refusa de les recevoir en audience ; il les fit entendre par un ministre. Enfin il donna l'ordre de rappeler tous les Annamites qui habitaient le Ciampa et fit partir à la cour ciampoise une lettre, dont voici la substance : « Dans un royaume, les liens sociaux attachent le sujet à son souverain ; vous, vous avez marché contre ce principe général. Votre roi Bồ-đề était mort ; au lieu de lui faire succéder son fils, vous avez mis Bi-cai sur le trône. Celui-ci n'ayant pas voulu respecter notre autorité, et ayant cherché à nous susciter des embarras, il a été puni en devenant notre prisonnier de guerre. Alors vous avez demandé l'investiture pour Mahaquilai, et aussitôt après, fatigués de ce dernier, vous voulez mettre Qui-do sur le trône... Vous êtes donc un tas de gens sans principes, sans fidélité ; vous considérez vos souverains comme des chevaux. »

Trịnh-dục, l'ambassadeur chargé de cette lettre, ramena du Ciampa 70 Annamites.

Les relations avec la Chine ne furent pas trop embarrassées. A l'avènement de Bang-ki, la nouvelle arriva que le gouverneur de Long-châu (Chine) avait passé la frontière à la tête d'un corps de troupes de 1,000 hommes et dévasté sans motif la province de Hạ-tư-lang. Une ambassade alla demander à Péking l'explication de ce fait. Peu après les nouveaux ambassadeurs partirent pour annoncer à l'empereur la mort de Lê-thái-tông et demander l'investiture de son successeur, qui fut accordée.

Nous venons de voir que l'autorité impériale s'interposa pour faire mettre en liberté le roi ciampois Bi-cai (1446). Vers ce temps, la nouvelle ou le bruit se répandit qu'un délégué de l'empereur devait venir avec beaucoup de troupes inspecter les frontières. A titre de précaution, 12,000 hommes y furent envoyés en observation, mais rien ne parut.

Les années 1450, 1451 et 1452, furent fécondes en échanges d'ambassades entre les deux puissances. L'empereur Minh-anh-tông était tombé aux mains des Bắc-lỗ (Tartares du Nord) et la reine-mère avait mis à sa place, sur le trône impérial, le frère cadet de l'empereur prisonnier (1449). Plus tard, un traité étant intervenu, les Tartares du Nord avaient rendu le prisonnier (1450), qui remonta sur le trône en 1457, à la suite d'infirmités qui rendirent son successeur incapable de conserver le pouvoir, et ce fut là l'occasion de nouvelles ambassades entre les deux cours (1457).

Sous le règne de Bang-ki, la suprématie de l'Annam sur les provinces suzeraines fut énergiquement maintenue. Le premier qui en sentit la rigueur fut le chef de Phục- lễ-châu (Ninh-viễn), ce même chef que nous avons vu précédemment venir saluer le roi Lê-thái-tông. 5,000 hommes furent envoyés contre lui ; il fut mis à mort et remplacé par son frère *Điêu* (1448). Grâce à cette énergie, les petits États qui auraient pu remué se tinrent sur une réserve prudente ; d'autres firent auprès de la cour d'Annam des démarches de soumission.

Les tribus de Bôn-man envoyèrent des délégués, porteurs de présents pour le roi : entre autres, un éléphant à trois défenses (annales, 1448). — Au cours de cette même année, le chef de ce pays en fit demander l'annexion au royaume d'Annam et la naturalisation de ses habitants, ce que le roi accepta. La dignité de chef fut conservée héréditaire. Le Bôn-man était gouverné par la famille de Cẩm-lư ; c'était un petit État situé à l'ouest du Nghệ-an et qui s'étendait sur les confins du haut Quảng-bình, de Hưng-hoá et de Thanh-hoá. En devenant annamite, il prit le nom de Qui-hiệp et fit partie du *phủ* de Lâm-an.

Cependant, trois chefs de tribus qui avaient été contraints de reconnaître la domination annamite : ceux de Bao-Lạc, de Thâm-đa et de An-phú, pays qui s'étendaient au-dessus de Tuyên-quang, s'étaient réunis contre le gouvernement annamite (11e mois 1448); Lê-nhân-tông fit marcher contre eux les troupes de la province de Tuyên-quang ; elles les battirent et s'emparèrent de leurs personnes. — Ces trois chefs conduits à la capitale, y furent mis à mort (1448).

Ce ne fut qu'en 1453, à l'âge de treize ans, que Lê-nhơn-tông prit personnellement les rênes du gouvernement ; jusque-là il fut soumis à la régence de la reine-mère. Dans cette période s'accomplirent les événements les plus importants du règne et se présentèrent les circonstances les plus critiques. L'année 1448 fut particulièrement difficile. Depuis le commencement du règne de Lê-nhơn-tông, le malheur n'avait point cessé de frapper le pays ; tremblements de terre, sécheresses, s'étaient tour à tour abattus sur les populations misérables. Cette année de 1448 s'annonçait encore plus menaçante.

On était au 6e mois.

La régente et le roi essayèrent d'écarter du royaume de nouvelles calamités par le culte et la pratique des vertus ; on revit les jugements; les peines furent réduites ; des condamnés furent graciés. La régente et le roi assistèrent aux rogations solennelles pour demander la pluie. Le mois suivant, le gouverneur général des provinces de Tuyên-quang, de Qui-hoá, Gia-hưng [13] et Đà-giang, annonça que la famine sévissait, et sollicita l'assistance du gouvernement. Le roi ordonna d'ouvrir les magasins de l'État et d'en distribuer les provisions aux populations nécessiteuses.

Comme mesure de police, on interdit les jeux de hasard et les combats de coqs, parce que la passion qu'on apportait à ces choses nuisait considérablement à l'agriculture et à l'industrie.

Sous la régence quelques travaux furent entrepris, tels que le curage et le creusement du port de Thanh-hóa (1445) et l'ouverture d'un canal de 250 trượng (15 kilomètres environ) entre Lãnh-canh et Phù-lỗ qui fit communiquer la rivière de Bình-lỗ et celle de Bình-nan, et facilita considérablement les communications avec la province de Thái-Nguyên (1449).

Le gouvernement personnel du roi n'offre rien de bien remarquable, et à part quelques échanges d'ambassades avec la Chine (1457) et un concours général des lettrés en 1458, nous ne trouvons rien de bien notable que sa fin. — Nous mentionnerons cependant qu'à son avènement il changea son nom de règne, Thái-hoà contre celui de Diên-ninh, et donna des avancements à ses mandarins et des aumônes aux pauvres, orphelins, veufs et veuves, etc. (1453).

Il chargea, en 1454, Phan-phù-tiên de réviser et de rédiger les annales depuis le premier roi de la dynastie de Trần jusqu'à l'expulsion des Minh en Chine.

En 1456, Lê-nhân-tông reçut cependant les hommages de quelques peuplades du Laos, les Mộc-man et les Việt-man.

Ce fut le 3 du 10e mois 1459, à l'âge de 19 ans, que périt Lê-nhân-tông, assassiné par les gens de son frère ainé, Nghi-dân, prince de Lạng-sơn, écarté de la succession royale à cause de sa mère.

Nghi-dân, ambitieux et jaloux de ce qu'il considérait comme son droit, gagna plusieurs mandarins à sa cause, assembla secrètement des partisans et pénétra avec eux dans le palais pendant la nuit et par escalade. Lê-nhân-tông périt sous leurs coups, et le lendemain la reine-mère tomba aussi sous le poignard.

Nghi-dân, maître du palais, fut proclamé roi sous le nom de Thiên-hưng. — Son premier acte fut d'envoyer sans délai à l'empereur le tribut triennal, et le 20 du même mois une autre ambassade alla demander pour lui l'investiture royale. Il régna ainsi huit mois en conquérant.

Pourtant les principaux mandarins, lassés enfin de cette tyrannie, conspirèrent sa perte et réussirent à surprendre les aventuriers dont il s'était entouré et les mirent à mort. Nghi-dân eût la vie sauve d'abord, mais il fut dégradé; puis on le somma de choisir son genre de mort.

A la place de l'usurpateur, la cour proclama roi Tư-thành, prince de Bình-nguyên.

[13] Aujourd'hui Lâm-tây.

Lê-thánh-tông (Tư-thành), 4e roi de la dynastie de Lê. 1460-1498 (38 ans)

Noms de règne : Quang-thuận et Hồng-đức.

Tư-thành était le 4e fils de Lê-thái-tông. Il était âgé de 18 ans lorsqu'il monta sur le trône; il fut couronné solennellement le 8 du 6e mois 1460.

Ce jeune roi devait être l'un des plus illustres souverains de l'Annam. Il traversa heureusement les troubles politiques, au milieu desquels il était monté sur le trône, et ne tarda pas à donner aux affaires du royaume une vigoureuse impulsion. — Rien de ce qui touchait aux choses de l'administration ne lui demeura étranger ; la politique, l'instruction publique, la guerre, les finances, la législation, eurent leur part de ses soins vigilants, et les 38 ans de son règne, s'ils ne s'écoulèrent pas dans une paix complète, furent, on pourrait presque dire, marqués par une prospérité constante.

Lê-thánh-tông se maintint dans des relations à peu près pacifiques avec la Chine et avec les peuples voisins qui acceptèrent sans conteste la suprématie de l'Annam ; mais il soumit définitivement les Ciampois. D'ailleurs, la conquête du Ciampa devenait une nécessité politique impérieuse. Toutes les corrections, tous les châtiments infligés à cette turbulente nation, l'avaient trouvé incorrigible. Pillards infatigables, pirates audacieux, ils apparaissaient à chaque instant sur terre et sur mer; pillaient, incendiaient une ville, un port ; ravageaient une province ou le littoral, puis se retiraient chargés de butin et d'esclaves.

Chacune de leurs audacieuses entreprises avait été généralement châtiée, mais toutes les victoires remportées sur eux n'avaient pu les dompter. Vaincus, ils s'enfuyaient vers leurs montagnes, réparaient leurs pertes et ne tardaient pas à reparaître plus forts et mieux aguerris. Ce peuple devenait un danger. Lê-lợi et ses premiers successeurs avaient réussi à le maintenir à peu près en repos, mais l'agitation était son élément; il recommença à remuer sous Lê-thánh-tông.

Ce pays était en proie à de vives querelles intestines. Un aventurier, du nom de Bàng-la-trà-duyệt, s'était emparé du pouvoir après avoir assassiné l'usurpateur Qúi-do, assassin lui-même et successeur de Mahaquilai, le roi ciampois installé sous la protection de l'Annam. Tant que l'agitation ne sortit pas des frontières, Lê-thánh-tông laissa faire ; mais, le jour où le Ciampa sortit de ses limites, Lê-thánh-tông l'arrêta et soumit enfin ce peuple intraitable qui, pendant six siècles, n'avait cessé de guerroyer contre l'Annam.

Bàng-la-trà-duyệt avait transmis le pouvoir à son frère Bàng-la-trà-toàn. Celui-ci chercha à s'assurer l'appui de la Chine ; puis (8e en 1470) il envahit l'Annam, à la tête de 100.000 hommes (annales), par la province frontière de Hoá-châu, qu'il pilla et abandonna ensuite pour se retirer dans son royaume à l'approche des troupes annamites. — Alors Lê-thánh-tông se résolut de poursuivre les Ciampois jusqu'au cœur de leur retraite et de les réduire enfin. Il fit partir 100,000 hommes par mer et s'avança lui-même par terre à la tête de 160,000 soldats, étudiant dans sa route la géographie du Ciampa et combinant son plan d'attaque. L'armée partie par mer prit terre le 18 du 12e mois sur la côte du Ciampa; depuis le 3, Lê-thánh-tông était campé sur le mont Thiết-sơn. Il s'occupa d'abord de réunir les documents, nécessaires à la construction d'une carte du Ciampa, et quand ce travail fut terminé, il se disposa à se porter sur le terrain d'opérations qu'il avait choisi. Le 7 du 2e mois 1471 il fit embarquer son armée, forte maintenant de 700.000 [14] (annales) sur 1.000 jonques et alla débarquer aux portes de Tân-ấp et Cựu-tọa. Avant son départ, il avait envoyé 30.000 soldats et 500 jonques occuper le port de Sa-kì et y construire des forts pour recevoir les fuyards ciampois, s'il y avait lieu.

A l'arrivée de l'armée de Lê-thánh-tông, les Ciampois battirent en retraite, serrés de près par les Annamites, et se réfugièrent à l'abri de leur capitale.

Alors Bàng-la-trà-toàn, le roi de Ciampa, demanda la paix. Lê-thánh-tông, qui ne voulait rien conclure, consentit pourtant à entendre les envoyés ciampois. La conférence n'aboutit à rien et le 27 (2e mois 1471) les Annamites enlevaient du premier coup la citadelle de Thi-nại. Le 28, la capitale Chà-

[14] Cette augmentation considérable peut provenir de levées faites sur le passage de l'armée et de l'adjonction de populations nombreuses. Cependant, on peut se demander comment une semblable armée aurait pu subsister et agir efficacement dans une telle expédition. Sans doute les annalistes, qui n'étaient pas chargés de l'entretien et du commandement de l'armée, n'ont pas craint d'y mettre quelques hommes de plus.

bàn était complètement investie, et le cercle, en se resserrant, touchait le lendemain aux fossés de la citadelle. Le jour suivant (1er du 3e mois) Chà-bàn même était enlevée d'assaut ; 40,000 Ciampois furent passés au fil de l'épée et 30,000 demeurèrent prisonniers entre les mains des Annamites; Bàng-la-trà-toàn était de ce nombre. — Lê-thánh-tông, qui avait ordonné qu'on épargnât sa vie dans le combat, le fit traiter avec égards.

La capitale fut saccagée et le lendemain (2 du 3e mois) Lê-thánh-tông fit ses préparatifs pour revenir en Annam. Le Ciampa fut démembré ; il fut partagé en trois principautés, à la tête desquelles il plaça trois grands chefs ciampois.

Dans son voyage de retour en Annam, Lê-thánh-tông reçut les hommages des chefs des diverses tribus des montagnes, telles que l'Ai-lao, le Trấn-ninh et le Du-phát (12, 13, 14 du 3e mois). Il arriva dans le Nghệ-an au 4e mois. Le roi ciampois, qui n'avait cessé de dépérir depuis sa captivité, succomba à cette époque. Lê-thánh-tông ordonna de prendre sa tête et de l'exposer à l'avant de sa jonque, au pied d'une oriflamme blanche sur laquelle fut écrit : Tête de Trà-toàn, source du malheur du « Ciampa. » Le corps du défunt roi fut brûlé et ses cendres furent jetées à l'eau. Le 11, l'armée rentra dans la capitale.

Lê-thánh-tông eut encore quelques expéditions à lancer contre des voisins turbulents : contre les Sơn-man (montagnards sauvages) à plusieurs reprises, 1473 et 1474; contre les Lão-quà, 1473 et 1479; contre les Ailaociens, les Bôn-man et les Lão-quà (1479). — Cette dernière expédition fut la plus important; 180,000 hommes, divisés en cinq corps d'armée, s'avancèrent contre les ennemis dans diverses directions. — La capitale des Lão-quà fut enlevée d'assaut et leur roi s'enfuit du côté de la Birmanie (Miến-điện). — La ville fut pillée et saccagée.

Nous avons dit que Lê-thánh-tông entretint avec la Chine des relations à peu près pacifiques. Elles furent, en effet, tendues plus d'une fois à l'occasion d'invasions réciproques de la part des gouverneurs des frontières. — D'ailleurs, la cour de Péking ne vit pas sans quelque inquiétude la conquête du Ciampa et la puissance rapidement croissante des Annamites.

La cause la plus sérieuse des difficultés entre les deux souverains parait avoir été l'expédition de Lã-quà et de Bát-bá-tức-phụ, entreprise par Lê-thánh-tông.

Le Lão-quà ou Quà-gia était un petit État tributaire de la Chine, borné à l'Est et au Sud par le royaume d'Annam, à l'Ouest par le Bát-bá-tức-phụ, au Nord par le Xa-lý. — Il forme aujourd'hui le petit royaume appelé Nam-chưởng par les Chinois.

Le Bát-bá-tức-phụ était une agglomération de tribus sauvages, de nationalité incertaine. — Le roi avait 800 femmes, dont chacune était à la tête d'un *trại* ou arrondissement. — Sous le règne de Lê-thánh-tông, ces tribus étaient tributaires de la Chine ; plus tard, elles furent incorporées à la Birmanie. Aussi, lorsque Lê-thánh-tông marcha contre elles, la Chine s'empressa-t-elle d'intervenir. — Les gouverneurs du Yunnam, de Canton et de Quansi, reçurent l'ordre de se tenir prêts, et l'empereur écrivit à Lê-thánh-tông. — Le roi d'Annam, tout en répondant avec politesse à l'empereur, ne parait pas avoir tenu beaucoup de compte des observations impériales, au dire même des annales chinoises. — Toutefois, il n'y eut pas de complications graves et tout s'aplanit.

Du reste, ce n'était pas un adversaire facile à abattre que le roi Lê-thánh-tông ; d'une rare activité, il porta partout ses regards et sa main. Nous avons dit que rien ne lui fut étranger. — Il aimait les lettres ; on lui doit même quelques pièces de vers. Mais il cultivait avec passion l'art de la guerre, qu'il perfectionna considérablement. — Il écrivit un livre sur la tactique navale (1465) et fit donner l'instruction aux soldats (1467).

On le vit en 1466 (7e année de son règne) présider une commission d'examens, pour donner du prestige au concours et de l'éclat à la solennité. — Il s'inquiéta d'ailleurs d'obtenir des fonctionnaires instruits et honnêtes. — En 1468, il dégrada le ministre de la justice qui avait autorisé le rachat d'une peine (au criminel).

Mais voici des actes plus sérieux :

Interdiction du jeu. — Obligation pour les propriétaires du sol de le cultiver. — Division du pays en 12 départements. — Amélioration du sort des fonctionnaires (1477). — Ordre donné aux gouverneurs des provinces de faire établir la carte et l'histoire des pays administrés par eux. — Établissement de la carte générale du pays. — Confection des annales du royaume en 15 volumes, par Ngô-sĩ-liên. — Assistance et encouragements à l'agriculture et au commerce.

Il fit creuser des canaux (1467); organisa des croiseurs pour faire la chasse aux pirates (1470). — Porta sa sollicitude vers la magnanerie, la plantation des mûriers. — Il favorisa l'élevage du bétail de travail et du bétail de boucherie. — Il fixa l'assiette de l'impôt sur les terrains d'alluvions récents, et donna ordre aux mandarins de son royaume de donner la liberté à quiconque demanderait des concessions gratuites de terrains incultes ou abandonnés (1486).

Déjà en 1481 il avait établi des Đồn-điền, institutions faites pour grouper les populations non inscrites et former de nouveaux villages en leur donnant des concessions de rizières et en leur concédant des privilèges, sous le prétexte qu'ils étaient soldats en temps de guerre et agriculteurs en temps de paix.

Cependant son règne ne fut pas exempt de calamités, qu'on essaya de conjurer par des prières et rogations publiques, par la destitution d'administrateurs et de fonctionnaires prévaricateurs. Il y eut surtout deux grandes inondations, dont la dernière, en 1496, fut accompagnée d'une tempête et d'un coup de typhon épouvantable.

Lê-thánh-tông ne se fit pas moins remarquer par son application à ses devoirs privés que par son zèle aux affaires du royaume. — Observateur respectueux des rites et des cérémonies, il ne manqua à aucun devoir de piété. Son amour filial éclata surtout pendant la maladie qui emporta la reine-mère ; le roi et son frère cadet ne la quittèrent ni jour ni nuit, se relevant tour à tour pour veiller à son chevet. Malgré tous ces soins, la reine-mère succomba (1496).

Vers la fin de la même année, Lê-thánh-tông tomba malade; il mourut le 30 du 1er mois de l'année suivante (1497). La veille, le 29, tout moribond qu'il était, il s'accouda sur une table et ordonna à son fils de monter sur le trône devant lui, puis il lui donna ses dernières instructions. — Dans ses derniers jours, il parla avec amertume : « J'ai deux torts, disait-il souvent ; j'ai agi « quelquefois même contre la justice pour m'attirer la louange des hommes, et je suis resté assis sur mon trône, inerte comme un cadavre ; je n'ai su attirer sur mon royaume que la malédiction du ciel ; et parmi ceux qui m'ont aidé, s'il faut que j'en parle, parmi les plus grands dignitaires de mon royaume, à ne parler que des plus grands : notre Lê-huyên, qu'est-ce que c'est ? C'est une statue de bois, un bonhomme d'argile ; mais c'est un grand personnage dans ses bonnets et dans ses bottes. — Que dirais-je de Đinh-liệt et de Lê-niệm ? Ils sont à la tête de la cour, mais ils n'ont jamais ouvert la bouche pour délibérer sur les affaires de l'État ; ils n'ont jamais introduit un sage ou écarté un indigne. — Ne sont-ils pas comme Nghiêm-tử-lăng, qui, habillé de peaux de chèvres, ne sût qu'aller à la pêche à la ligne pour passer son temps... »

Il laissait 34 enfants : 14 princes et 20 princesses.

Lê-hiến-tông (Tăng ou Huy), 5e roi de la dynastie de Lê. 1498-1505. (7 ans)

Nom de règne : Cảnh ou Kiến-thống.

Tăng ou Huy, fils ainé de Lê-thánh-tông, succéda à ce dernier. Il est connu dans l'histoire sous le nom de Lê-hiến-tông, qui lui fut donné après sa mort. Il fut couronné à l'âge de 37 ans sous celui de Kiến-thống, le 2e mois 1497.

— Selon l'usage, il régna le reste de l'année sous le nom de son prédécesseur, dont les restes ne furent transportés au tombeau royal de Vĩnh-lăng qu'en 1498, au 3e mois.

Son règne ne paraît pas avoir été bien agité. Lê-hiên-tông, cependant, tint toujours ses soldats prêts pour la guerre par de nombreux exercices et par des concours généraux, tous les trois ans, pour la distribution des récompenses et des grades militaires.

A la faveur de la paix il porta ses soins du côté de l'agriculture et de la législation. Comme son père, il encouragea la culture du mûrier et l'élevage des vers à soie. — Il ordonna de faire gratuitement toutes les concessions de terrains nouveaux, ou incultes, ou abandonnés, qui seraient sollicitées par le peuple, en décidant que lorsque ces terrains seraient en rapport, ils seraient classés selon la nature des produits et subiraient l'impôt affecté à leur catégorie. — Il encouragea également l'élevage du bétail.

Ce prince fut bon. — Il s'inquiéta de recruter un personnel honnête et honorable. — La famine sévissait au Nghệ-an ; il fit distribuer le riz de l'État aux nécessiteux, à titre remboursable, cependant. — Il s'occupa d'ailleurs activement de l'administration; il établit des mandarins inspecteurs, qui

parcoururent le royaume et contrôlèrent les gouverneurs ; il organisa la police et des compagnies de surveillance pour traquer les bandes de pirates et de voleurs qui ravageaient diverses provinces (1498).

Jusqu'à Lê-hiên-tông on avait levé indistinctement, pour le service militaire, tous les jeunes gens arrivés en âge de servir. Lê-hiên-tông rendit (1500) une ordonnance en faveur des fils des familles malheureuses. Au moment des levées, les maires durent présenter l'état des garçons des plus pauvres familles de chaque village, qui devaient être exempts, après que les phủ et les huyện auraient constaté la sincérité des déclarations du maire (1501).

Les listes de conscription durent comprendre les jeunes gens de 12 à 16 ans, de la taille de 4 coudées et au-dessus ; la levée devait avoir lieu après la récolte (1501).

Il régla en outre l'impôt personnel, ou impôt de capitation, d'après un principe équitable et bienveillant {1501). Lê-hiên-tông s'intéressa également aux examens et concours publics, qui servaient à entretenir la pépinière des officiers et fonctionnaires de tous ordres. Pour combattre la fraude, il édicta les travaux forcés et l'exclusion perpétuelle contre ceux qui obtiendraient par supercherie des titres aux examens (1501),

En compensation, pour honorer davantage les titres, il ordonna que ceux qui auraient subi avec succès les épreuves des concours seraient reconduits, en grande pompe, musique en tête, jusqu'à la porte de Thái-học (1502). Cet honneur est resté dans l'usage.

Du reste, Lê-hiên-tông s'appliqua à récompenser et à honorer le mérite sous toutes ses formes. — Il institua quatre régiments d'honneur ou hiệu-lực (troupes d'élites), où furent inscrits les noms des vieux soldats qui s'étaient distingués dans les diverses guerres du règne précédent (1500). La même année il régla le costume et les insignes des mandarins, des militaires et du peuple, il porta ses soins de tous les côtés et s'efforça d'abréger autant que possible la durée de la prison préventive.

Ce roi s'appliqua également et avec ardeur à la conservation des bonnes mœurs et au maintien de la paix dans l'État, dans les villages et dans les familles.

Il publia à cet effet vingt-quatre préceptes moraux (7^{e} mois 1498), dont les notables de chaque village durent faire lecture publique, tous les mois, dans la maison commune.

Voici la substance de quelques-uns de ces préceptes :

« Les parents doivent instruire leurs enfants. — Le maître de la maison doit gouverner et administrer sagement sa famille. — Le mari et la femme dirigent leur famille selon la tempérance et l'économie. — Les frères cadets doivent respecter leurs aînés. — Il faut se secourir de bon cœur entre parents ou gens du même village. — Les veuves ne doivent point élever des fils adoptifs, car il en résulterait des scandales aux dépens des bonnes mœurs. — La femme doit être toujours soumise à son mari et le suivre partout. — Si elle est fière de ses richesses et veut dominer son mari, elle et ses parents deviennent coupables. — Les lettrés doivent s'occuper de leurs études et remplir leurs devoirs, sans abuser de leur savoir pour embarrasser ou opprimer les gens. — L'employé doit remplir, sans les excéder, les devoirs de sa charge. — Les commerçants, tout en profitant des occasions favorables pour faire leurs affaires, ne doivent fausser ni les poids ni les mesures.

Aux spectacles, les hommes et les femmes, les garçons et les filles ne doivent jamais se mêler les uns parmi les autres, car il en résulterait des choses contraires aux bonnes mœurs.

Dans les hôtelleries, où s'arrêtent des femmes en voyage, les maîtres sont tenus de fermer soigneusement les portes et de faire bonne garde la nuit; en cas de viol, les coupables et les maîtres de l'hôtel seraient punis de la même peine.

On doit défendre aux garçons et aux filles de se baigner dans le même lieu.

Ceux qui abuseront de leur pouvoir seront dénoncés à l'autorité du phủ ou du huyện ; si l'autorité les tolère, elle sera punie d'après la loi.

Les membres de l'administration qui se donneront de la peine pour instruire le peuple, seront appréciés et distingués ; ceux qui ne s'y appliqueront pas, seront cassés ou réduits de grade.

Les maires des villages, qui parviendront à répandre l'instruction et les bonnes mœurs dans leurs pays, seront signalés aux administrateurs généraux des provinces par les huyện et les phủ, et le roi les récompensera d'après le rapport de ces hauts fonctionnaires.

Les mandarins, administrant les tribus récemment annexées, devront faire tous leurs efforts pour leur inculquer les vrais principes inspirés par le ciel, en leur défendant d'épouser les femmes et les concubines de leurs parents défunts. »

Lê-hiên-tông parait avoir beaucoup redouté que les mœurs ne se relâchassent par le contact des populations de l'Annam avec les populations nouvellement incorporées. C'est ainsi que nous trouvons, au 8e mois 1449, une ordonnance royale qui interdit absolument aux Annamites, du prince au dernier du peuple, d'épouser des femmes ciampoises, de peur de compromettre les bonnes mœurs du pays. — Du reste, il interdisait aux Annamites d'opprimer les Ciampois et les peuples annexés, et renouvelait l'interdiction un peu oubliée de l'achat et de la vente d'esclaves.

Lê-hiên-tông s'occupa aussi de travaux d'utilité publique. — Il fit entretenir les monuments, construisit ou restaura la pagode de Thiên-phước sur le mont Phật- tích [15]. — Il éleva des digues pour encaisser la rivière de Tô-lịch. — Ce prince était donc un homme très-actif, et capable de faire du bien à son royaume; malheureusement la mort vint le surprendre de bonne heure. Tombé malade à la suite d'un voyage aux tombeaux royaux de Tây-kinh, il expira au commencement de la 7e année de son règne (5e mois 1504), à l'âge de 44 ans, après avoir exprimé ses volontés suprêmes, relativement à la succession au trône.

Antérieurement, il avait désigné son 3e fils Tuân comme héritier présomptif de la couronne ; il confirma ce choix au lit de mort.

Lê-túc-tông (Tuân), 6e roi de la dynastie de Lê.1505, 6e mois (du 6e au 12e mois).

Nom de règne : Thới ou Thái-Trịnh.

Tuân succéda donc à Lê-hiên-tông ; c'était son troisième fils, — les deux premiers avaient été écartés à cause de leurs défauts. Le nouveau souverain (6e mois 1505) occupa le trône sous le nom de Thới-Trịnh. L'histoire le connaît sous celui de Lê-túc-tông, qui lui fut donné après sa mort.

L'histoire de ce prince est courte ; elle se bornerait à peu près au récit du deuil de la cour et des honneurs funèbres rendus à Lê-hiên-tông (11e mois 1505), si elle n'avait pas à enregistrer une révolte promptement étouffée dans la province de Cao-bằng, qui se termina par la capture et la mise a mort du chef Thê-nùng.

La mort, en effet, arrêta bientôt Lê-túc-tông et ne lui laissa pour ainsi dire pas le temps d'exercer le pouvoir et de se faire juger par l'histoire.

Il tomba malade au 12e mois et ne tarda pas à expirer (12e mois 1505) après avoir désigné, pour lui succéder, son second frère Tuân, et avoir demandé aux grands du royaume de servir fidèlement son successeur. Il avait régné 6 mois.

Oai-mục-đề (Tuấn), 7e roi de la dynastie de Lê. 1505-1510 (5 ans)

Nom de règne : Đoan-khánh.

Ce Tuấn était le second fils de Lê-hiên-tông. Il régna sous le nom de Đoan-khánh. — Son nom historique est Oai-mục-đề.

Oai-mục-đề fut loin de justifier le choix de Lê-túc-tông. Ce fut un prince cruel qui s'occupa surtout d'assouvir les haines personnelles. — Sa mère était simple servante de la reine-mère, du temps que Lê-hiên-tông n'était encore qu'héritier présomptif. Elle plut à ce prince et donna le jour à un fils qui devait être Oai-mục-đề (1489). La mère mourut et l'enfant fut confié a Nguyễn-thị, concubine de Hiên-tông, devenu roi. — Ce fut grâce aux intrigues de cette nourrice que Oai-mục-đề put monter sur le trône, malgré l'opposition de la reine douairière, qui ne voulait pas laisser mettre sur le trône un souverain d'aussi obscure origine et lui opposa le prince Lữ-khôi-vương. Mais les grands dignitaires ayant fait fermer les portes du palais en l'absence de la reine douairière, proclamèrent Oai-mục-đề. Ce ne fut pourtant pas sans résistance de la part de plusieurs hauts personnages que Oai-mục-đề réussit à se faire nommer roi.

[15] Actuellement dans le huyện de An-sơn, village de Toại-quê.

Son caractère haineux ne tarda pas à se montrer au grand jour, et ses adversaires ressentirent bientôt les coups de sa vengeance. La reine douairière, la première, périt assassinée ; puis ce fut le tour du ministre des rites Đàm-văn-lễ et du *đô-ngự-sử* Nguyễn-quang-bật. Ces deux fonctionnaires furent envoyés comme administrateurs du Quảng-nam ; mais le chef de leur escorte reçut l'ordre secret de les faire périr adroitement. Il leur rendit l'existence tellement insupportable, que les deux voyageurs, comprenant le but du souverain, finirent leurs jours en se précipitant dans un fleuve.

La cour, cependant, ne s'aveugla point sur cet événement et blâma le roi, qui fit tout retomber sur le grand eunuque Nguyễn-nhữ-vi, sorte de lugubre compère, toujours prêt pour conseiller le roi ou pour l'aider dans quelqu'une de ces odieuses et noires intrigues qui menaient quelque honnête homme à la mort. Du reste, à mesure que les anciens serviteurs disparaissaient, les places laissées libres étaient occupées par des parents du côté maternel de Oai-mục-đề — Le trône en fut bientôt entouré et le pouvoir ne tarda pas à passer entre leurs mains. Ils en abusèrent et avancèrent certainement par leurs excès l'heure de la vengeance populaire et le déchaînement de la tempête qui emporta leur sinistre bienfaiteur. Mais n'anticipons pas.

Les actes de gouvernement et d'administration de ce souverain, toujours occupé à poursuivre, à traquer, à frapper quel qu'ancien serviteur, quelque fonctionnaire fidèle, sont peu nombreux.

Citons cependant l'obligation d'employer le papier grand format pour la rédaction des actes publics, sous peine de non validité de ces pièces (1506), et divers concours dont quelques-uns furent assez brillants (1506).

En l'année 1506, le roi épousa les deux filles du quản-lãnh Trần. Il éleva l'aînée (Trần-thị-tùng) au titre de reine. La sœur cadette (Trần-thị-trước) entra dans sa maison comme concubine et succéda comme reine à sa sœur, qui ne tarda pas à mourir en donnant un héritier au roi.

En 1507, des ambassades chinoises vinrent à la cour d'Annam annoncer la mort de l'empereur Minh-hiên-tông et faire connaître le nom de son successeur, Võ-tông, Elles apportèrent en même temps l'investiture pour Oai-mục-đề,

On raconte que l'un des ambassadeurs, après avoir vu la figure du roi d'Annam, ne put s'empêcher de dire : « Je ne sais quel est le mandat du ciel ? On voit le prince des démons incarné ! »

Oai-mục-đề répondit aux ambassades chinoises par des ambassades annamites (1507).

Parmi les nouveaux fonctionnaires importants appelés par le soupçonneux Oai-muc-đề, il faut citer un membre de la famille de Mạc, élevé au grade de đô-chỉ-huy-sứ (commandant supérieur) du régiment de Thiên-võ-vệ (gardes du corps) (1508). Cette famille fera plus échec au pouvoir et nous la retrouverons exerçant sur le pays, pendant 150 ans, une souveraineté à peu près complète.

Le roi eut cependant un bon général, Lê-ninh, qui chassa rapidement les Hắc-la-la, tribu sauvage du Vân-nam (Yunnam), qui avait passé la frontière et envahi l'Annam. — En outre de l'entreprise des Hắc-la-la, il y eut un mouvement du côté des Ciampois, qui essayèrent de secouer la domination annamite et tentèrent de se rendre la cour de Chine favorable. Oai-mục-đề, furieux, fit mettre à mort tous les Ciampois capturés (1509).

Cette année de 1509 fut, au dire des annalistes, remplie de présages funestes pour Oai-mục-đề. Ainsi, on raconte que le bras de la charrue se brisa dans ses mains, tandis qu'il labourait le champ consacré à la cérémonie du *tịch-điền*. L'énorme cloche du palais de Kính-thiên (respect au ciel) tomba ; une comète blanche apparut à l'ouest de la capitale, et un météore en forme d'épée se fit remarquer au sud-est. Voilà la légende, voilà le merveilleux ; mais voici l'historique, voici la réalité :

Tout étant désordre et violence dans l'Etat, toutes les nuits le roi se livrait à la débauche avec ses femmes et les courtisans de ses excès. Chaque nuit, il s'enivrait et, dans son ivresse furieuse, il faisait périr même les compagnons de ses orgies. — Tout le pouvoir était tombé aux mains des parents de sa mère. — Cette famille tyrannique, devenue l'arbitre de l'État, pesait de toute la force de sa violence et de sa haine sur les fonctionnaires et sur le peuple. Quant au roi, nourri d'abus du plaisir et d'amour de vengeance, il laissait faire, pourvu qu'on le secondât à assouvir sa haine contre tous ceux qui avaient montré où laissé échapper encore quelque marque d'estime pour le parti qui avait combattu son avènement. — II alla plus loin : il chargea l'un de ses confidences, Nguyễn-đinh- liệu, de le débarrasser des princes, ses oncles, qui durent périr, soit par le fer, soit par le poison. — L'un d'eux, cependant, Kinh-vương, réussit à se dérober et à s'enfuir ; les enfants même de ces princes ne purent éviter la rage

du roi : ils furent saisis et jetés en prison. Cependant, une colère sourde et pleine de haine courait dans la nation.

Pourtant, les abus ne cessaient pas; à la fin, l'ouragan se déchaîna. — Les nobles, le peuple, les Ciampois, s'unirent ; l'étendard de la révolte flotte. — Le général Uinh (Giàn-tu-công), que le roi ombrageux avait fait arrêter, réussit à s'évader de sa prison, où cependant son père, ses oncles et ses frères demeurèrent prisonniers. Les révoltés le nomment leur chef (minh-chúa). — Uinh lève une armée, organise une flotte et lance des émissaires dans tout le royaume et jusqu'au cœur de la capitale, à la cour, puis ayant fait dresser sous le nom de son frère aîné, Cẩm-giang-vương, le drapeau de la paix au peuple, il marche en avant avec son armée et sa flotte (11^{e} mois). Le roi résiste d'abord, mais inutilement. — Alors, transporté d'une rage féroce, il fait mettre à mort la mère, le frère aîné, Tông, prince de Cẩm-giang, et les deux frères cadets de brave Uinh, encore détenus dans la capitale. — Mais celte barbarie est inutile ; elle ne fait qu'exciter l'ennemi. Les troupes du roi sont battues une seconde fois et périrent en grand nombre à Châu- kiều (aujourd'hui Châu-cầu-xã, province de Hanoi). Uinh continue sa marche en avant. Le roi tente de réformer son armée, donne ses propres armes à ses généraux pour les encourager , il fait ouvrir les prisons et distribuer de l'argent aux prisonniers pour se les attacher. Ceux-ci acceptent l'argent et s'enfuient. Oai-muc-đề envoie des lettres dans les provinces de Lạng-sơn, de Thái-Nguyên, de Tuyên-quang et d'An-bang pour y lever une armée. — Tous ses efforts désespérés ne servirent de rien. — On recruta bien quelques milliers de nouveaux soldats dans ces provinces, mais quand ils furent prêts, Uinh avait déjà investi la capitale. — Il était désormais trop tard. — Un officier de Oai-muc-đề le trahit ; le général Lê-quảng-độ, en effet, s'aboucha avec l'ennemi et lui facilita l'entrée de la place. — Le premier acte de Uinh fut de faire inhumer dignement et avec honneur les restes mutilés de sa famille.

Quant au roi, en fuite dès le 28 du 11^{e} mois, il se cacha dans le village de Nhựt-chiêu (huyện de Vĩnh-thuận, province de Hà-nội). — Mais son général traître, Lê-quảng-độ, se mit à sa poursuite et le fît prisonnier. — Uinh, indigné de la perfidie de cet officier, le fit décapiter sur-le-champ.

Oai-muc-đề prisonnier, n'attendit même pas qu'on lui rendit justice : il avala du poison et mourut le 1er du 12^{e} mois (1509). — Cependant, le vainqueur qui venait de conduire au tombeau tant de chères victimes tombées sous la rage de son ennemi, avait soif de vengeance. Il fit attacher le corps de Oai-muc-đề à la bouche d'un canon et on fit feu. — Le corps vola en lambeaux, en débris. On ramassa ces restes éparpillés informes et carbonisés et on les déposa dans un tombeau préparé dans le village natal de la mère de Oai-muc-đề, et le roi mort fut dégradé et réduit à un rang inférieur, sous le nom ignominieux de Mẩn-lệ (cruel, raffiné).

Lê-tượng-dực-đế, 8^{e} roi de la dynastie de Lê.1510-1517: (7 ans)

Nom de règne : Hồng-thuận (7 ans).

Cependant, Uinh n'avait pas poursuivi et détrôné Oai-muc-Đề pour la seule gloire de renverser un prince odieux. Il avait d'abord marché au nom de son frère. Mais son frère avait péri. La place se trouvait vide, il la prit pour lui-même. Uinh vainqueur, maître du pouvoir et de l'armée, se fit proclamer roi le 4 du 12^{e} mois 1509, sous le nom de Lê-tượng-dực-đế.

Il adressa à la cour impériale une lettre modeste où il prenait seulement le titre de Seigneur du territoire de Nhơn-hải (Nhơn-hải-động-chúa). — Mais cette lettre était contresignée par les grands du royaume. Le général Uinh avait montré de solides et brillantes qualités, le roi Lê-tượng-dực-đế ne valut pas le général Uinh.

Il fit bien de louables efforts au début pour organiser une bonne administration et une armée solide , mais il fut débauché, luxurieux, prodigue des deniers publics et ne sut point ménager ses anciens compagnons d'armes devenus puissants dignitaires da royaume.

Du reste, le pays était loin d'être pacifié, et il devenait difficile an roi d'abattre tous ces étendards rebelles dont il avait provoqué ou favorisé la levée dans la guerre contre son prédécesseur. — Plus d'un de ses auxiliaires passés se présentait maintenant en compétiteur audacieux. La révolte et le désordre

étaient par tout le royaume et le roi, impuissant, était toujours menacé de quelque attaque ou de quelque défection.

De 1510 à 1516, il n'eut pas moins de sept révoltes à étouffer. — En 1516, s'éleva la huitième, qui l'emporta. La seconde (1511) faillit réussir ; la capitale allait être investie par le chef rebelle Trân-tuấn. Le peuple et les grands eux-mêmes fuyaient vers la campagne, faisant partir devant eux leurs femmes, leurs enfants et les biens qu'ils pouvaient emporter. — Le roi lui-même songeait à la fuite, lorsqu'un trait de courage du général Trịnh-duy-sản sauva tout.

Ce général avait été vaincu par Trân-tuấn. — Après sa défaite, il réunit 30 compagnons d'armes éprouvés, se glissa avec eux dans le camp ennemi, pénétra dans la tente du chef, qu'il surprit et mit à mort. — L'alarme se mit au camp, un signal annonça à la ville le succès du coup de main et les troupes du roi attaquèrent, — l'ennemi fuit en désordre et la plupart des rebelles périrent par les armes ou noyés dans le fleuve voisin.

Mais la révolte de 1516, conduite par le chef Trân-cảo, fut fatale à Lê-tượng-dực-đế.

Ce Trần-cảo, natif de Dương-chơn, du huyện de Thùy-dương, s'appuyaient habilement sur certaines prophéties ou contes populaires qui disaient que le sud-ouest fournirait des rois. Comme tous les aventuriers, il réunit autour de lui des hommes déterminés et peu scrupuleux et occupa la province de Hải-dương, prétendant être, du reste, l'arrière-petit-fils de Trần-thái-tông. — Plus encore, il se donnait pour une incarnation de Bouddha Đế-thích, et prétendait posséder un pouvoir surnaturel. Il s'habillait tout de noir et ses hommes avaient la tête rasée comme les bonzes. En même temps, il se déclarait roi sous le nom de Thiên-ứng (apparition céleste, — envoyé du ciel). Et le peuple ignorant et superstitieux passait facilement de son côté. Il eut rapidement une armée, à la tête de laquelle il s'avança jusqu'en face de Hà-nội, sur la rive du Bồ-đề. Mais l'armée royale, franchissant le fleuve, défit les rebelles, qui se réfugièrent dans la montagne de Sô-son. — Le roi le fit poursuivre, mais l'armée royale fut défaite à son tour et les généraux périrent ou furent faits prisonniers. Alors , Lê-tượng-dực-đế chargea le général Nguyễn-hoàng-dũ de recommencer l'expédition.

Mais le roi avait lassé les grands, il avait prodigué les ressources de l'État en constructions coûteuses et intempestives. — Et il n'avait pas craint de braver toutes les coutumes, tous les préjugés. — Il n'écoutait guère que l'amour des plaisirs. Il alla même jusqu'à faire construire des galères qui devaient être montées et conduites par des femmes légèrement vêtues, pour le promener sur les eaux du grand Lạc de Tây-hồ.

Les grands, les mandarins, le peuple murmuraient. Le roi s'aliéna même sa famille, dont il fit tomber quinze têtes sur le rapport mensonger d'un favori.

Un grand de la cour, Trịnh-duy-sản, lui fit des observations réitérées. Le roi le condamna à la peine du bâton. Dès lors, sa perte fut jurée. — Les conjurés profitèrent des troubles de Trân-cảo, et sous le prétexte de marcher contre l'ennemi, ils réunirent des troupes sur lesquelles ils pouvaient compter au besoin et pénétrèrent dans la ville. L'expédition était conduite par Trịnh-duy-Sản lui-même. Pour opérer plus à l'aise, il détourna l'attention en faisant allumer, un soir, un grand incendie.

Le roi, croyant que c'était l'ennemi, courut à sa rencontre. Il vint à Trịnh-duy-sản et, ne soupçonnant pas ce qu'il attendait, il lui demanda où était l'ennemi. Trịnh-duy-sản ne répondit point, mais il se détourna et éclata de rire. Le roi comprit alors, il tourna bride et s'enfuit ; mais Trịnh-duy-sản ordonna à un de ses affidés de le poursuivre et de le mettre à mort.

Ainsi périt misérablement (1517) ce roi haï qui, général révolté, triomphant et glorieux, avait conduit la guerre contre son prédécesseur, le sanguinaire Oai-muc-đề. Sur le trône, il n'avait guère mieux fait que lui. Trịnh-duy-sản fit brûler son corps dans des vêtements de papier. La reine se précipita dans les flammes du bûcher et se laissa consumer avec son époux. On cite aussi l'un des compagnons de débauches du roi, le *đông-các-đại-học-sĩ* Nguyễn-võ et son fils, qui accoururent partager le sort de leur roi :

« Nous, qui vivons de la solde du roi, allons partager son malheur, » dit le père.

Le lendemain, Trịnh-duy-sản, d'accord avec la famille royale, mit sur le trône Quảng-trị, fils de Mục-ý-vương, alors âgé de huit ans. Mais cet enfant n'était qu'un prétexte, une sorte d'écran facile à déplacer, derrière lequel s'agitait librement l'ambition du grand dignitaire, jaloux du pouvoir. Tous ces renverseurs de rois se ressemblent. Ils détrônent et mettent à mort les mauvais souverains réprouvés par l'opinion publique dont ils se font adroitement un auxiliaire et un marchepied puis ils ne trouvent

personne plus capable qu'eux-mêmes de leur succéder. Et s'ils ne prennent pas le sceptre du premier coup, ils le placent en attendant dans une main faible ou docile, qui le leur abandonnera ou qui, ne sachant pas le défendre, se le laissera prendre. C'est ainsi que Trịnh- duy-sản avait choisi cet enfant qui n'était pas roi depuis trois jours, qu'il était enlevé par son frère, Trịnh-duy-đại, et transporté à la capitale de l'ouest, dans la province de Thanh-hóa, où il périt étranglé peu après.

Ici, les événements se mêlent et se précipitent. Les généraux et les hauts fonctionnaires qui n'avaient pas trempé dans le complot de Trịnh-duy-sản se groupèrent et formèrent un parti opposé. Leur chef, Nguyễn-hoàng-dũ, pénétra avec ses troupes dans la ville de Hà-nội et l'incendia. Pour gagner le peuple, il fit mettre à mort le conseiller des folles dépenses du roi, l'architecte Võ-như-tô. — La population se réjouit de son supplice et insulta le cadavre de celui qu'elle avait regardé comme la cause des corvées et des contributions écrasantes.

Pour répondre à la tentative de Nguyễn-hoàng-dũ, Trịnh-duy-sản, ses partisans et les princes nommèrent un autre roi, le prince Ý, fils du prince Cẩm-giang-vương. Ý avait 14 ans, il prit le nom de Lê-chiêu-tôn.

Mais le désordre était au comble et on dut renoncer, pour le moment, à occuper la capitale. — Le jeune roi fut conduit à Thanh-hóa, lieu de refuge des princes.

A la faveur des troubles, Trần-cảo reparut et pénétra dans la capitale (Thăng-long ou Hà-nội), qui avait été livrée au pillage et dévastée, puis abandonnée par les troupes de Nguyễn-hoàng-dũ et les habitants, et se proclama roi sous le nom de Thiên-ứng.

Mais, devant l'ennemi commun, les dissensions intestines cessèrent, les deux partis hostiles se réunirent autour du jeune Lê-chiêu-tông. Dès lors, l'armée royale, forte et unie, vit accourir des soldats et des partisans de tous les côtés. Lê-chiêu-tông s'avança pour réoccuper la capitale que tenait Trân-cảo, son rival. Il investit la ville et réussit à bloquer Trân-cảo, qui serait sans doute tombé en son pouvoir sans un événement inattendu.

Il s'était levé dans le Sơn-tây un autre compétiteur au trône, Hà-công-chơn , qui, à la tête d'une armée, se présenta tout à coup aux portes de la capitale, qu'il venait disputer à Trần-cảo et à Lê-chiêu-tông. Il fallut faire tête à cet ennemi inattendu, et, tandis que l'armée royale était aux prises avec l'armée rebelle, Trân-cảo, comprenant que sa perte était certaine, quitta la ville et se sauva par le fleuve. Il alla chercher un refuge à Lạng-nguyên.

Hà-công-chơn et ses troupes mis en déroute, le roi put aisément rentrer dans sa capitale (Thăng-long ou Hà-nội).

Lê-chiêu-tông (Ý), 9e roi de la dynastie de Lê. 1517 à 1523 : (7 ans.)

Nom de règne : Quang-thiệu.

Chiêu-tông était donc rentré en possession de la capitale. Il inaugura son règne par une amnistie. Malheureusement, toutes les bonnes dispositions qu'il pouvait avoir furent réduites à l'impuissance, grâce aux divisions qui ne tardèrent pas à éclater entre les grands, qui semblaient ne s'être ralliés autour du roi que pour le dominer et garder le pouvoir. Ces rivalités, qui devaient aboutir à des luttes fratricides, s'agitèrent sourdement tant que Trân-cảo fut à craindre. Ce dernier, en effet, bien que fugitif, était encore redoutable. Il occupait la province de Hải-dương, et il était difficile de le déloger. Trịnh-duy-sản usa son habileté contre lui ; il finit par se laisser prendre et fut tué. Ce succès enhardit Trân-cảo, qui s'avança résolument de ce côté de la capitale et parut bientôt sur la rive de Bồ-Đề en face de Hà-nội. — Mais le brave général Trần-chơn le reçut vigoureusement et lui fit essuyer de telles pertes qu'il se retira à Lạng-nguyên, où il avait établi son gouvernement et d'où il n'osa plus sortir. Quelque temps après, il transmit le pouvoir à son fils Cung, qui prit le nom de règne de Tuyên-hòa, puis il se rasa la tête et embrassa la vie monastique : il se fit bonze.

C'est vers cette époque qu'éclatèrent les désordres de la cour et les sanglantes rivalités des grands chefs militaires. Nguyên-hoàng-dũ et Trịnh-tuy, envoyés ensemble à la poursuite des ennemis, rentrèrent de leur expédition, non en compagnons d'armes unis par un même dévouement, mais en adversaires, en ennemis jurés, séparés par une ambition rivale et par un orgueil démesuré. — Au lieu

d'aller voir le roi, ils s'établirent chacun dans de fortes positions et se préparèrent au combat. — Le roi envoya inutilement des intermédiaires pour arrêter les deux partis et prévenir une bataille. Ils en vinrent par trois fois aux mains. Dans le même temps, les partisans des deux chefs agissaient près du roi. Nguyễn-văn-lự, oncle et défenseur de Nguyễn-hoàng-dũ, réussit à convaincre le roi que Trịnh-tuy était son ennemi et qu'il ne songeait qu'à le renverser. Lê-chiêu-tông ordonna alors de mettre à mort les partisans de Trịnh-tuy, dont le principal, Trịnh-duy-đại, était venu le défendre devant le roi. — Leurs têtes furent exposées en avant du camp du général du roi Trần-chơn, fils adoptif de Trịnh-duy-sản. — Mais Trần-chơn lui-même entra dans la querelle et passa du côté de Trịnh-tuy et ne tarda pas à menacer la capitale. — Le roi abandonna alors Nguyễn-hoàng-dũ, qu'il avait en quelque sorte soutenu jusque-là, et fit marcher ses troupes contre lui ; Mạc-đăng-dong commandait, Nguyên-hoàng-dũ battit en retraite. — Ses ennemis firent déterrer et décapiter le cadavre de son père (Nguyễn-văn-lan). Le fils, indigné, eut un moment la pensée de lutter contre les troupes royales. Cependant, il n'en fit rien et continua à se retirer devant elles ; il entretenait, du reste, des relations secrètes avec le général chargé de le poursuivre. Cependant les affaires continuaient à s'embrouiller, et dans le même temps la famine sévissait, surtout dans la province de Hải-dương. — Pourtant, une puissante personnalité se dégageait peu à peu au milieu de ces troubles : c’est celle de Trần-chơn, qui était parvenu à se donner une autorité redoutable, au point que Mạc-đăng-dong, pour se le rendre favorable, fit épouser la fille de ce chef tout-puissant par son fils. D'ailleurs, on racontait vaguement dans le peuple qu'une prophétie annonçait que l'État ne serait assuré que dans la main d'un Trần et l'on disait tout bas que celui-là ne pouvait être que Trần-chơn. — On prévint le roi de ces symptômes inquiétants. Lê-chiêu-tông se sentant menacé, se débarrassa par la ruse de ce rival redoutable. Il l'attira dans son palais, en fit fermer toutes les issues et le fit assassiner. — Mais Trần-chơn avait une armée et des généraux à lui. — Lorsqu'ils apprirent que leur chef était prisonnier dans le palais, ils accoururent pour le délivrer par les armes ; le roi leur fit montrer par-dessus la muraille la tête de celui qu'ils voulaient sauver. — A cette vue, les assaillants se retirèrent pour se préparer à la vengeance. — Ils se réunirent à An-làng, sous le commandement de Nguyễn-kinh et se concertèrent pour attaquer la capitale. — Le roi prit peur et quitta nuitamment son palais et s'enfuit à Gia-lâm (province de Hà-nội), et de là à Dương-quang, où il arriva exténué, sans avoir rien mangé de tout le jour. Dans ce temps, la capitale était saccagée par les partisans de Trần-chơn.

Lê-chiêu-tông, dans cette extrémité, appela Nguyễn-hoàng-dũ à son secours; mais celui-ci, peu confiant, hésite et finit par ne point se rendre à l’appel du roi, qui se jeta alors dans les bras de Mạc-đăng-dong, qui n'était peut-être pas fâché de se trouver le protecteur du roi. Mạc-đăng-dong négocia avec les généraux Nguyễn-kính et Nguyễn-áng, du parti de Trần-chơn. Ils répondirent qu'ils ne demandaient pas mieux que de redevenir de bons serviteurs du roi, mais ils exigeaient la tête de ceux qui avaient dénoncé Trần-chơn. — On la leur accorda, mais quand les dénonciateurs eurent péri, ils refusèrent de tenir parole et ne se soumirent point. Cet échec valut à Mạc-đăng-dong une plus grande confiance de la part du roi, c'est-à-dire une puissance plus grande encore. — Dès ce moment, l'ambition, qui s'était sans doute déjà allumée dans le cœur du ministre, se ranima. Le roi était comme dans sa main, et il veilla avec une sorte d'ardeur jalouse au salut de la royauté. Il avait conduit le roi à Bồ-đề, il le trouva trop près de l'ennemi, trop exposé et il l'emmena à Bửu-châu (phủ de Hoài-đức, province de Hà-nội), après avoir fait assassiner quelques conseillers intimes de Lê-chiêu-tông qui résistaient à ce départ.

Cependant, Trịnh-tuy et ses partisans s'étaient réunis à ceux de Trần-chơn et avaient nommé un roi, qu'ils déposèrent 6 mois après pour lui donner un successeur, Lê-du, qu'ils logèrent dans un palais provisoire et entourèrent d'une cour complète.

Mạc-đăng-dong tenait la campagne. Lê-chiêu-tông, isolé à Bửu-châu, écrivit une fois encore à Nguyễn-hoàng-dũ, qui se décida enfin, en face des forces considérables que possédaient alors ses ennemis, de se ranger du côté du roi. Il combina ses opérations avec Mạc-đăng-dong, et ils marchèrent ensemble contre Nguyễn-kinh et Nguyễn-áng. Mais ils furent battus et Nguyễn-hoàng-dũ se retira à Thanh-hóa avec ses troupes, laissant retomber tout le poids de la guerre sur Mạc-đăng-dong, qui s'en tira avec honneur.

Lê-chiêu-tông était retourné à Bồ-đề. Trịnh-tuy voulut l'y attaquer, mais les généraux du roi réussirent à couper un pont flottant que l'ennemi avait jeté sur la rivière ; Trịnh-tuy fut obligé de

reculer à An-làng pour camper, traînant après lui son roi Lê-du. Ils ne tardèrent pas à être délogés et mis en fuite par les troupes de Lê-chiêu-tông (4e mois 1519), qui reprenaient courage. — Trois mois après, Mạc-đăng-dong réussit à cerner l'ennemi à Từ-liêm. Lê-du, Nguyễn-sư et Nguyên-áng se réfugièrent dans la montagne de Ninh-sơn ; ils furent poursuivis, traqués, découverts et mis à mort. C'était le coup de grâce donné à l'armée des rebelles. Trịnh-tuy s'enfuit à Thanh-hóa, tandis que Nguyễn-kinh et les autres chefs se rendaient à Mạc-đăng-dong, qui les amnistia sur l'avis du roi et finit de les gagner en leur accordant des rangs honorables dans l'armée royale. Lê-chiêu-tông était donc débarrassé de ses ennemis, mais il lui restait un rude maître, dans son sauveur. Mạc-đăng-dong se fit donner les plus hauts titres et prit la plus puissante autorité. Il rehaussa d'ailleurs ses titres par de nouveaux succès. — Un chef, du nom de Nghiêm-oai, avait levé l'étendard de la révolte, il fit envoyer contre lui le général Võ-hộ. — Les rebelles se dispersèrent (1520).

L'année suivante, Mạc-đăng-dong, qui était déjà commandant en chef de toutes les armées de terre et de mer du royaume, fut élevé au grade de nhơn-quốc-công ; par la même occasion, son frère cadet fut nommé thái-phó du royaume. Toutefois, un nouveau succès, remporté cette fois par Mạc-đăng-dong en personne, fut la consécration de ces nouveaux honneurs, de cette nouvelle dignité. — On avait été obligé de négliger le fils de Trân-cảo qui, depuis 5 ans, vivait paisible et tranquille, roi d'un petit territoire qu'il s'était taillé dans les huyện de Lang-Nguyên et de Kinh-bắc. Mạc-đăng-dong, qui avait des loisirs depuis la paix, pensa à faire rentrer ce pays sous l'autorité royale. Il partit donc avec des troupes ; le fils de Trân-cảo ne l'attendit pas, il disparut dans le huyện de Thât-nguyên et on n'entendit plus parler de lui. Mạc-đăng-dong réussit toutefois à s'emparer de sa femme et de ses filles, qu'il fit mettre à mort (1521).

Dans cette même année (1521), l'empereur de Chine Võ-tông (Chánh-đức), de la dynastie des Minh, mourut. Il eut pour successeur son frère cadet, Quảng-đức-hựu (Thế-tông), connu sous le nom de Gia-tịnh. Le pays n'était pourtant pas entièrement pacifié et il y avait toujours quelque mouvement près d'éclater. En 1522, deux chefs se soulevèrent, Lê-khắc-cang et Lê-bá-hiên, mais Mạc-đăng-dong en eut bientôt raison, après un léger échec, toutefois. Il prit les deux rebelles et les conduisit en cage à la capitale, où ils furent exécutés.

Mais tous ces succès étaient loin de tourner au profit du pauvre roi, relégué dans ses palais, opprimé par la puissante tutelle de son ministre. Les succès de Mạc-đăng-dong servaient à Mạc-đăng-dong. Ils lui servaient à prendre un peu plus d'autorité, un peu plus de puissance ; ils lui servaient à se faire des amis plus nombreux et à réduire le nombre de ses adversaires, ou gagnés par ses promesses ou par ses faveurs, ou tombant sous les coups de ses sicaires. — Ainsi périrent Nguyễn-câu, Nguyễn-thọ et Đàm-cử, amis et confidents du roi. II tenait bien le roi, il avait peuplé le palais du prince de filles adoptives qu'il donnait pour ses propres enfants, et son fils était chef du palais de Kim-quang. — Lui-même, d'ailleurs, passait en maître partout, jusque dans les palais. S'il voyageait par terre, c'était, nouveau Lê-qui-ly, à l'abri des parasols royaux ; et par eau, il n'allait que dans la jonque des dragons à la prière précieuse (Long-châu), remorquée par d'autres jonques.

Le roi, pourtant, songeait à se dérober à la puissante étreinte qui le clouait inerte sur le trône. Il lui restait encore quelques fidèles amis, entre autres Pham-hiếu, Pham-nhữ, ils se concertèrent et résolurent de fuir ensemble et de déterminer Trịnh-tuy à recevoir le roi à Thanh-hóa (capitale de l'ouest, où il était établi) et à prendre parti pour lui. — Lê-chiêu-tông écrivit donc à ce chef, et sans attendre sa réponse, il quitta secrètement son palais dans la nuit du 27 du 7e mois 1522. — Ni son frère ni sa mère n'avaient été prévenus. Au matin, quand Mạc-đăng-dong apprit la fuite du roi, il envoya des gardes à sa poursuite dans toutes les directions, et des troupes sous la conduite de Huỳnh-duy-nhạc qui joignit le roi à Thạch-thất (huyện du *phủ* de Quôc-oai). Mais, Lê-chiêu-tông le battit avec les milices du pays, le fit prisonnier et le fit mettre à mort. Mạc-đăng-dong, furieux de voir le roi lui échapper, résolut de lui donner un successeur qu'il fût assuré de dominer, car il ne pouvait conserver sa haute position qu'à ce prix, et le temps n'était sans doute pas encore arrive où il pourrait prendre la place devenue vacante. Il détermina donc les membres les plus influents de la cour, et le jeune frère du roi, Xuân, fut mis sur le trône déserté. Cependant, Mạc-đăng-dong crut prudent de s'éloigner de la capitale dans la crainte du retour de Lê-chiêu-tông, et il conduisit le nouveau roi dans le huyện actuel de Gia-lộc, qui s'appelait alors Gia-phước, et s'y fortifia (1522).

Mais Lê-chiêu-tông n'était pas absolument abandonné : les allures du ministre inquiétaient la cour ; des chefs militaires se groupèrent autour du roi fugitif. De part et d'autre, on s'établit dans de fortes positions et on se surveilla, mais Mạc-đăng-dong réussit à battre les partisans du roi et prit leurs positions. Alors, Lê-chiêu-tông se décida à prendre l'offensive, et de rapides succès ramenèrent sous son autorité le nord, le sud et l'ouest. Mạc-đăng-dong tenait bon dans l'est. Le roi, qui avait vainement sollicité jusque-là l'assistance de Trịnh-tuy, le pressa de nouveau de l'aider. Trịnh-tuy ne se décida qu'après beaucoup d'hésitation à venir au secours d'un roi qui lui avait été hostile. Mạc-đăng-dong, qui voyait que tout était perdu s'il donnait au roi le temps de recevoir du secours, tenta un coup hardi et parvint avec l'élite de son armée, composée de soldats aguerris, armés de fusils de Phục-cổ-phường, jusqu'au palais de Lê-chiêu-tông, où il pénétra. Mais le roi et ses officiers s'enfuirent à temps et se dérobèrent aux poursuites de l'ennemi. Trịnh-tuy arriva cependant dans les premiers jours du 10e mois. Il amenait plus de dix mille hommes. Sans doute, l'arrivée de ces auxiliaires aurait fait changer la face des choses et rétabli les affaires du roi si celui-ci n'avait pas blessé inconsidérément son allié. —

Il écouta trop facilement un de ses conseillers favoris, Phạm-điêu et fit mettre à mort Nguyễn-bá-kì, chef en sous-ordre de Trịnh-tuy, dont la tête fut exposée devant la porte du camp de Trịnh-tuy lui-même. Ce dernier, pénétré de colère, massa ses troupes, et, à un signal de trois coups de canon, les lança a l'attaque du camp royal. — Lê-chiêu-tông fut pris et emmené à Thanh-hóa. Un de ses ministres, Lê-hiêu-trung, voulut se récrier, il fut mis à mort ; quelques autres le suivirent jusqu'à Thanh-hóa, mais, voyant que le roi était perdu sans retour, ils se donnèrent la mort.

Mạc-đăng-dong était donc débarrassé de Lê-chiêu-tông, cependant, tout n'était pas complètement terminé : sept huyện de la province de Hà-nội s'étaient soulevés, le ministre y dirigea de nombreuses troupes qui étouffèrent l'insurrection. Le 12e mois, le prince Xuân, roi sous le nom de Lê-cung-hoàng, quitta Gia-phước et vint camper sur le Bồ-đề, en face de Hà-nội. Bien que son frère eût disparu, il n'osa pas faire seul son entrée dans la capitale et attendit l'avis de son ministre et tuteur Mạc-đăng-dong. Mạc-đăng-dong, cependant, ne voulut pas laisser fuir Trịnh-tuy avec son royal prisonnier, car Trịnh-tuy, agissant à l'abri du nom de Lê-chiêu-tông, eût pu être un rival redoutable ; à tout prix, il fallait reprendre Lê-chiêu-tông. Il commença, toutefois, par le déclarer officiellement déchu du pouvoir, puis il le fit poursuivre. — Trịnh-tuy fut vigoureusement attaqué ; il dut abandonner Thanh-hoá et se retirer à Nguyên-đầu, à la frontière de Laos (1523). Mais il n'y put demeurer en paix. Le 10e mois 1524, Mạc-đăng-dong lui-même parut à la tête de l'armée, dans la province de Thanh-hóa, qui fut totalement subjuguée, et poussant activement Trịnh-tuy, il réussit enfin à s'emparer de Lê-chiêu-tông à Lương-chánh. — Il le ramena à Hà-nội, puis le relégua provisoirement, sous une surveillance étroite, à Đông-hà. — Il demeura ainsi prisonnier de son ancien ministre jusqu'en 1527, époque à laquelle Mạc-đăng-dong trouva plus commode de le faire périr que de le surveiller. — Les morts gênent moins. — Lê-chiêu-tông périt donc assassiné, à l'âge de 26 ans, par Phạm-kim-bảng, âme damnée du redoutable ministre.

Lê-cung hoàng (Xuân), 10e roi de la dynastie de Lê.1523-1528 (5 ans.)

Nom de règne : Thông-Nguyễn

Lê-cung-hoàng régna, mais gouverna peu. Il régna parce qu'il fallait encore à Mạc-đăng-dong une ombre de légalité pour couvrir les préparatifs de son usurpation, mais le soin de son règne semble avoir été de laisser faire son ministre. Du reste, il serait injuste d'accuser cet enfant. Il était en de rudes mains, il n'avait ni la force ni les moyens de lutter ; il devait être une sorte d'image inerte que la cour présentait au peuple pour qu'il vît de loin en loin une figure de roi sur le trône. — On l'entourait de plaisirs pour l'empêcher de voir ce qui se passait autour de lui.

Dans ce temps, Mạc-đăng-dong poursuivait son œuvre. Il réduisait les provinces qui résistaient, traquait Lê-chiêu-tông et le faisait prisonnier. — Dès 1523, il avait pris le titre de Binh-chương-quân-quốc-trọng-sự-thái-phó-nhơn-quốc-công.

Avec la captivité de Lê-chiêu-tông, commença une violente réaction politique, et tous ceux qui avaient montré quelque fidélité du roi captif ou qui étaient soupçonnés de sympathie pour sa cause, furent frappés. — Les uns périrent, les autres durent fuir ou se donner la mort.

Mạc-đăng-dong, du reste, ménageait peu les siens, au besoin. C'est ainsi qu'il fit périr son beau-frère Nguyên-lãnh, que sa femme Huệ, pour se venger de ce qu'il avait pris une dizaine de concubines, accusa faussement d'avoir trempé dans une conspiration (1526).

C'est à la fin de cette même année que Lê-chiêu-tông tomba sous les coups de Pham-kim-bảng.

A la suite de cet assassinat, Mạc-đăng-dong se retira habilement dans sa maison de campagne, 4e mois 1527. Mais peu après, il recevait de la part de Lê-cung-hoàng le titre de prince de An-hưng; sa nomination était écrite en caractères d'or et ses insignes étaient : tenue officielle avec le dragon noir, ceinture montée de pierres précieuses, éventails peints et parasols pourpres. — Il lui adressa enfin les insignes de la cérémonie des 9 tích (cửu-tích) [16] avec les mêmes paroles que l'empereur Thành-vương [17] avait adressées à son oncle Châu-công, chargé de la régence de l'empire.

Par le fait même de ces honneurs inusités, Mạc-đăng-dong devenait officiellement second maître après le roi, et même parallèlement au roi. Il avait, d'ailleurs, l'autorité et la puissance royale en ses mains, la personne du souverain était à peu près à sa discrétion. Il ne lui manquait réellement que le titre, il ne tarda pas à le prendre.

Mạc-đăng-dong, usurpateur. 1527-1530. (3 ans.)

Nom de règne : Minh-đức.

Mạc-đăng-dong quitta donc sa maison de campagne de Cổ-trai et alla remercier le roi. Mais, le 11 du 4e mois, il trouva un prétexte pour se retirer dans sa maison et y demeura jusqu'à la fin du mois, occupé sans doute à faire en silence les derniers préparatifs du coup d'État qu'il méditait.

Quand il eut bien arrêté tous ses desseins et pris toutes ses précautions, il se rendit à la cour, et quand il jugea l'heure propice, il donna l'ordre au ministre de l'intérieur, Trường-phù-thuyêt, de rédiger l'acte d'abdication de Lê-cung-hoàng en sa faveur.Cet honorable ministre, pénétré d'indignation, s'y refusa en lui disant : « De quel droit? » Mais un autre ministre, Nguyễn-văn-thới, fut plus docile et rédigea l'acte. Mạc-đăng-dong somma le roi de le signer, le roi obéit et Mạc-đăng-dong se proclama sur l'heure, à sa place, sous le nom de Minh-đức (6e mois 1527).

Il dégrada immédiatement le jeune Lê-cung-hoàng et la reine sa mère, et les renferma à l'ouest de la citadelle royale pendant quelque temps ; mais il ne tarda pas à les sommer de se donner la mort.

Quand à lui, il s'installa dans le palais principal de Thăng-long (Hà-nội), décerna à ses ancêtres le titre de rois, nomma son fils Mạc-đăng-dinh prince présomptif et procura des places, des titres, des dignités à ses parents.

Il donna de l'avancement aux fonctionnaires et aux chefs pour se les attacher ; cependant, l'esprit du peuple et de la cour lui était peu dévoué, il employa les plus grands ménagements pour ne pas l'irriter.

En 1528, il voulut battre monnaie : il en fut réduit, à défaut de cuivre, à fondre des sapèques d'étain ou de fer ; il retoucha la solde des troupes, surtout celle du régi- ment des gardes (1528).

---

[16] La cérémonie de 9 tích consiste à donner les objets symboliques suivants :

1. Voiture à chevaux = au pacificateur du peuple ;
2. Tenue spéciale = à l'enrichisseur du peuple ;
3. Instruments de musique = au conciliateur du peuple ;
4. Porte dorée = au multiplicateur du peuple ;
5. Trône à gradins =: à celui qui a pu introduire des sages dans l'administration ;
6. Garde royale = à celui qui a su éloigner de l'administration des indignes.
7. Arc et flèches = à celui qui a pu réprimer les turbulents rebelles ;
8. Marteau et sabre = à celui qui a pu punir les malfaiteurs ;
9. Vases à sacrifices = à celui qui est accompli dans ses devoirs sociaux.

[17] Deuxième empereur de la dynastie de Châu, en 1115 av. J.-C, âgé de 13 ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle, Châu-công-đán, était chargé de la régence de l'empire.

Il ne négligea pas de faire sanctionner son usurpation par la cour de Péking, et ses ambassadeurs y racontèrent que la dynastie de Lê, éteinte sans postérité, lui avait légué ses droits et lui avait confié le gouvernement du royaume. — L'empereur, cependant, envoya des délégués chargés de vérifier le récit. — Ces délégués furent achetés et confirmèrent les paroles de l'ambassade annamite. L'empereur ne se fia pas encore à leur rapport.

Alors Mạc s'empressa de faire partir pour la Chine une seconde ambassade chargée d'offrir à l'empereur le territoire des deux Châu limitrophes et deux chars remplis d'or, d'argent, de pierres précieuses, d'ivoire, de bois d'aigle et de cornes de rhinocéros. Les présents furent plus persuasifs que l'éloquence des ambassadeurs, et l'empereur, gagné à son tour, se tut.

Cependant, en 1529, les deux frères Trịnh-ngung et Trịnh-ngang tentèrent d'aller en Chine pour plaider la cause de la famille de Lê, mais les mandarins chinois des frontières, gagnés à leur tour par les présents de Mạc, firent si bien, qu'ils périrent avant d'arriver au terme de leur voyage.

Vers la même époque, un allié de la famille de Lê, Nguyễn-cảm (Đô) ou Nguyễn-kim, ex-général en chef qui, fuyant la domination des Mạc, s'était réfugié auprès du roi de l'Ai-lao, s'occupait de rassembler les partisans de la dynastie renversée.

Le roi ai-laocien, Sạ-đầu, lui avait donné l'arrondissement de Sâm-châu et ses revenus pour son entretien. — Nguyễn-cảm y réunissait des troupes et y amenait le fils de Lê-chiêu-tông, roi précédent,

Mạc-đăng-dong continuait d'assurer peu à peu sa position ; quand il crut que tout était bien, il songea à se retirer pour laisser le trône à son fils et veiller ainsi de son vivant à la paisible transmission de la couronne. —

II voulait voir sa dynastie s'enraciner dans le pays et soutenir ses premiers pas. Il était, d'ailleurs, chargé d'années. Il abdiqua donc au 12^{e} mois 1529 en faveur de son fils, Mạc-đăng-dinh, prenant pour lui-même le titre de Thái- thượng-hoàng et se retira à Cổ-trai, son pays natal, où, tout en passant son temps à la pêche, il dirigeait de loin les affaires du royaume.

Mạc-đăng-dinh, 2^{e} usurpateur.1531. (11 ans.)

Nom de règne : Đại-chánh.

Mạc-đăng-dinh inaugura son règne par une guerre que son père soutint sans succès dans la province de Thanh-hóa.

Un partisan et allié des Lê, Lê-ý, avait réuni une armée de 10,000 hommes à Da-châu, avait pris le nom de règne du malheureux prince assassiné, Quang-thiệu-đế (Lê-chiêu-tông), et lancé des proclamations dans lesquelles il revendiquait les droits de la famille de Lê. Dans un mois il fut prêt à marcher et vint camper sur le fleuve Mã-giang. De nombreux adhérents se joignirent à lui et les populations, fidèles au souvenir des Lê, aidaient à élever des forts, à fondre des canons.

Au 4^{e} mois; Mạc-đăng-dong accourut dans la province de Thanh-hóa avec une armée, mais, battu à Mã-giang, il rentra dans la capitale, laissant à un général le soin de continuer les opérations, tandis que Lê-ý, encouragé par ce premier succès, avança jusque sous les murs de la capitale de l'ouest, Tây-đô (7^{e} mois 1531).

Quand Mạc-đăng-dong fut de retour à la capitale, Mạc-đăng-dinh, laissant à son père le soin des affaires, leva une armée considérable et partit à son tour pour Thanh-hóa, poursuivre un ennemi qui devenait inquiétant.

Mạc-đăng-dinh divisa son armée en deux corps. Le premier corps se dirigea sur 200 barques à Da-lộc, mais Lê-ý les y attendait. Ils étaient à peine débarqués, qu'il fondit sur eux à cheval et leur tua une quantité considérable d'hommes, — Mạc-đăng-dinh fit marcher toute son armée au secours de son premier corps, mais les soldats de Lê-ý l'accueillirent avec la même vigueur et Mạc-đăng-dinh, vaincu, reprit à son tour le chemin de sa capitale, en mettant toutefois de bonnes garnisons dans les places avantageuses.

Ce succès rendit Lê-y glorieux et imprudent. Il pensa que l'ennemi resterait longtemps à réparer ses pertes sans songer à l'attaquer : il profita de ce repos trompeur pour envoyer des détachements prélever

des redevances et des vivres par le pays sans se préoccuper de se garder— Cette confiance le perdit : les casernes étaient vides, les forts étaient abandonnés; la plupart des soldats étaient absents et la discipline avait fléchi.

Le général ennemi Mạc-quôc-Trịnh, laissé pour observer l'ennemi, informé de cet état de choses, tomba soudainement sur le camp de Lê-ý, le battit à son tour et le fit prisonnier. — Lê-ý, conduit à Hà-nội, y fut écartelé.

Son armée se dispersa; une partie, cependant, se réfugia dans Ai-lao, auprès de Nguyễn-cảm, autre partisan des Lê, qui n'était pas un ennemi moins redoutable pour les Mạc (12^{e} mois 1529).

Cependant, la terrible mort de Lê-y n'arrêta point ses courageux imitateurs. Lê-công-uyên, Nguyễn-ngã, etc., qui relevèrent presque aussitôt l'étendard de la révolte dans le Thanh-hoá (1531); ceux-ci, pourtant, ne durèrent pas et se signalèrent plutôt par le mal qu'ils firent aux habitants par des attroupements indisciplinés, que par le tort qu'ils portèrent à leurs ennemis. — Du reste, un des partisans des Mạc, Hùng-sơn, s'y fit remarquer par les mêmes désordres (1530).

Mạc-đăng-dinh avait confié le gouvernement et le commandement militaire de la province de Thanh-hóa au mandarin eunuque Dương-chấp-nhứt; mais, se rendant aux observations intéressées de Lê-phi-thừa, il partagea l'administration en deux sections, dont l'une fut confiée à Lê-phi-thừa lui-même. Mais une compétition bien plus sérieuse que celle de ces deux officiers inquiétait les Mạc!

— La résistance des partisans de Lê devenait chaque jour de plus en plus opiniâtre. Elle était maintenant organisée sous le nom d'un prétendant dont les droits légitimes étaient indiscutables, Lê-ninh, fils de Lê-chiêu-tông, assassiné par ordre de Mạc-đăng-dong. Il se présentait sous le nom de règne de Lê-trang-tông-dũ-hoàng-đế.

Lê-trang-tông-dũ-hoàng-đế (Lê-ninh), 11^{e} roi de la dyn. Lê.1553-1549 (16 ans.)

Nom de règne : Nguyễn-hoà.

Usurpateurs :
Mạc-đăng-dinh, 1533-1540 : 8 ans. — Đại-chánh.
Mạc-phước-hải, 1540-1546 : 6 ans.
Mạc-phước-nguyên, 1546-1548 : 2 ans. — Vĩnh-ninh.

Pour nous conformer aux annales, nous n'avons adopté qu'un interrègne de quelques années, et bien que les Mạc aient toujours conservé le gouvernement réel de l'Annam, nous considérons ici Lê-trang-tông comme un roi régnant, pour rester d'accord avec les historiens des annales.

Le règne de Lê-trang-tông embrasse une période de 16 années, pendant laquelle trois membres de la famille des Mạc exercèrent successivement le pouvoir :

Mạc-đăng-dinh, pendant 8 ans.

Mạc-phước-hải, pendant 6 ans.

Mạc-phước-nguyên, pendant 2 ans

À la mort de Lê-chiêu-tông, son fils Lê-ninh avait été emmené dans le Ciampa (Ai-lao) par sa mère, où s'était également retiré Nguyễn-cảm ou Kim, qui s'y occupait à préparer une armée. Quand Nguyên-cảm fut prêt, il envoya chercher Lê-ninh, alors âgé de 18 ans, et le fit proclamer roi légitime de l'Annam par une cour assemblée pour la circonstance.

Une armée d'une dizaine de mille hommes était réunie et des approvisionnements étaient en réserve.

Nguyễn-kim (Càm) fut nommé Thái-su-hưng-quôc-công et chargé de reprendre le royaume pour la dynastie de Lê.

Nguyễn-kim s'inquiéta d'abord d'obtenir la reconnaissance du nouveau roi par la Chine. Il avait écrit plusieurs fois à la cour de Péking et y avait envoyé des ambassadeurs pour l'éclairer sur l'usurpation des Mạc ; mais ceux-ci, qui tenaient le nord, avaient intercepté tous les courriers, arrêté toutes les ambassades. — Lassé par cet insuccès, il résolut de changer de voie et fit partir directement du Ciampa, sur une barque de marchand chinois, l'ambassadeur Trịnh-duy-liêu, accompagné de dix autres

mandarins. Cette députation arriva a Péking après deux ans de voyage et raconta à l'empereur comment Mạc-đăng-dong avait assassiné les rois légitimes et usurpé le pouvoir et comment il avait coupé les relations entre l'empire et l'Annam depuis plusieurs années, et finit en déclarant qu'elle venait, au nom de la famille royale légitime des Lê, demander justice a l'empereur.

L'empereur craignit tout d'abord une surprise ; cependant, le ministre des rites, Nghiêm-tung, reconnut la justesse des doléances de l'ambassade annamite et présenta à l'empereur un rapport favorable à sa cause. — Alors, l'empereur, toujours hésitant, envoya des commissaires spéciaux pour étudier l'affaire dans le Yunnam.

Ils y étaient en 1536, lorsqu'un nouvel ambassadeur de Nguyễn-kim y parvint et y rencontra la commission impériale, qui put contrôler ses dépositions. Le procès-verbal de cette commission constata la sincérité des déclarations des ambassadeurs de Nguyễn-kim. Le ministre des rites et le ministre de la guerre furent saisis de la question et déclarèrent Mạc-đăng-dong coupable d'usurpation. — La guerre fut déclarée à Mạc-đăng-dong (1537).

Mạc-đăng-dong, effrayé, dépêcha à l'empereur un ambassadeur porteur d'une demande de soumission (1538).— Dans sa supplique, il essayait d'établir son innocence, rejetait la mort de Lê-tương-dực-đế sur Trần-cảo, faisait ressortir que Lê-chiêu-tông ayant été enlevé par Trịnh-tuy, il lui avait substitué Lê-cung-hoàng et qu'il avait ensuite lui-même retiré l'ancien roi des mains de Trịnh-tuy, qui le retenait prisonnier, et l'avait même ramené de Thanh-hóa. — Il disait enfin que ces deux rois étaient morts de maladie, sans postérité, et qu'à sa mort, le dernier, Lê-cung-hoàng, d'accord avec toute la cour, l'avait désigné lui-même, Mạc-đăng-dong, et son fils, comme bien méritant de la patrie et leur avait légué l'administration du pays. — Pour ce qui était de l'interruption des relations entre la Chine et l'Annam, il en rejetait la responsabilité sur Trần-cung, fils de Trân-cảo, qui occupait le pays de Lạng-sơn, et terminait en assurant que Lê-trang-tông (Lê-ninh) n'était pas le fils de Lê-chiêu-tông.

L'empereur ne s'y trompa pas et les opérations firent poursuivies. La tête des Mạc (le père et le fils) fut mise à prix (20,000 taëls d'or et un haut titre dans le mandarinat). On autorisa toutefois ces derniers à venir se soumettre, les mains liées, en livrant les livres de l'Etat.

Mạc-đăng-dinh mourut au moment où les troupes de l'empire arrivaient à la frontière, et le vieux Mạc-đăng-dong, effrayé, demanda à faire sa soumission, et le 3 du 1e mois on vit le redoutable vieillard et 40 de ses parents s'avancer vers le général chinois, rampants, liés au cou et élevant sur leur tête souillée de boue leur supplique et les livres de l'État. Mạc-đăng-dong offrait à l'empereur 6 động de territoire pour faire partie du Khâm-châu et demandait à administrer le pays d'Annam sous le protectorat et l'autorité de l'empire.

Le général chinois, Mao-bá-ôn, ne fut sans doute pas négligé, car il adressa à l'empereur un rapport qui le détermina à nommer Mạc-đăng-dong đô-thống-sứ héréditaire (mandarin de 2^{e} classe du 2^{e} grade), et l'empereur lui confia en même temps l'administration des 13 lộ du Tonquin, comme feudataire de la province de Quảng-tây (Quansi), à condition de payer à l'empire un tribut triennal.

Quant à Lê-ninh, il fut décidé qu'on lui laisserait le territoire qu'il occupait, mais que, s'il n'était pas réellement de la famille de Lê, il devrait se retirer.

Ainsi donc, l'opinion de la cour de Péking cessait d'être favorable à la cause du roi légitime. C'est que, sans doute, Mạc-đăng-dong avait su gagner ou acquérir la faible conscience du haut ministre du céleste-empire.

Cet arrêt impérial arrêta peu les partisans des Lê, qui n'en continuèrent pas moins à tenir la campagne. — Mạc-đăng-dong, d'ailleurs, ne jouit pas longtemps du fruit de son humiliation. Il mourut en 1.541 (2^{e} mois). Son petit-fils, Mạc-phước-hải, lui succéda; il reçut la confirmation du titre que l'empereur expédiait à son grand-père avec son sceau d'argent et 1.000 exemplaires de l'annuaire de la Chine. Mạc-phước-hải, en habile homme qui parait avoir su autant que son grand-père le moyen de se concilier les bonnes grâces de l'empire, répondit à cet envoi par l'expédition d'une délégation chargée de présenter à l'empereur : 4 brûle-parfums en or accompagnés de 4 vases à fleurs du même métal, pesant 190 taëls ; 2 brûle-parfums en argent (150 taëls); une tortue d'or (90 taëls); un phénix d'or monté sur un piédestal en argent (51 taëls); 12 plateaux en argent (641 taëls) ; 60 livres de bois d'aigle supérieur (agallochum); 48 livres de bois d'aigle inférieur ; 30 pièces de bois de sandal; 20 cornes de rhinocéros et 30 défenses d'éléphants.

Les envoyés firent connaître à l'empereur la mort de Mạc-đăng-dong et l'avènement de son petit-fils Mạc-phước-hải, dont l'empereur s'empressa de confirmer les pouvoirs.

Nguyễn-cảm, cependant, poursuivant son œuvre de restauration, ne tint que très-peu compte de la décision impériale et pénétra dans le Nghệ-an, dont il s'empara (1540).

En 1541, le roi Lê-trang-tông en personne, précédé de Nguyén-cảm, pénétra dans la province de Thanh-hóa et marcha rapidement vers la capitale de l'ouest (Tây-đô), dont le gouverneur, l'eunuque Dương-chấp-nhứt se soumit. — Le roi le conserva dans son rang militaire. — Déjà, Lê-phi-thừa, qui partageait avec Dương-chấp-nhứt le gouvernement de Thanh-hóa pour le compte des Mạc, était passé aux Lê. Après de rapides succès dans cette expédition, le roi laissa reposer ses troupes un an et demi à Thanh-hóa. Il recommença les opérations, en 1545, par le pays de Sơn-nam (Ninh-bình, Nam-định). C'est là que périt Nguyễn-cảm, empoisonné par une pastèque que lui offrit Dương-chấp-nhứt pendant la chaleur du jour. — Quant à ce dernier, il n'avait fait qu'une feinte soumission; son but secret avait été de faire périr Nguyễn-cảm; son œuvre accomplie, il prit la fuite et vint rejoindre les Mạc, ses maîtres.

Le roi regretta amèrement Nguyễn-cảm ; il éleva au titre de prince et accorda de hauts titres à ses deux fils, Uông, l'aîné, et Nguyên-hoàng ou Huỳnh, le cadet, que nous retrouverons plus tard chef de la famille des seigneurs de Nguyễn.

Toutefois, les fils de Nguyén-cảm étaient encore jeunes ; Lê-trang-tông nomma pour lui succéder le gendre de Cảm, Trịnh-kiểm, avec le titre de maréchal commandant en chef de l'armée de terre et de mer, chargé de la direction des affaires intérieures et extérieures du royaume.

Trịnh-kiểm transporta la cour à Vạn-lại sách (huyện de Đoan-Nguyên, phủ de Thiệu-hóa, province de Thanh-hóa), dont la position lui parut préférable, et se préoccupa de couvrir la place. — Lê-trang-tông y passa tranquille les dernières années de son existence.

La même tranquillité était loin de régner au Tonquin, — Mạc-phước-hải mourut au 5^{e} mois 1546. — Son fils, Mạc-phước-Nguyên, lui succéda sous le nom de Vĩnh-ninh. — Mai si l'héritage fut contesté et il eut à lutter contre la compétition de son frère cadet, Mạc-chính-trung, qu'une partie de la cour voulut porter au trône. Le mandarin Phạm-tử-nghi était l'âme de cette tentative, qui échoua. — Pham-tử-nghi entra alors en révolte, et, imitateur de Mạc-đăng-dong, il s'enfuit, emportant son candidat dans sa fuite, et passa en Chine, où il courut les provinces de Canton et Quanssi, errant et pillant (1546). — C'est deux ans après ces événements que succomba Lê-trang-tông. Son fils, Huyên, lui succéda sous le nom de Lê-trung-tông võ hoàng-đế.

Lê-trung-tông võ hoàng-đế (Huyên), 12^{e} roi, dynastie de Lê.1549-1557 (8 ans.)

Nom de règne : Thuận-bình.

Minh.
Giả-tịnh, 27^{e} année.
Mạc.
Mạc-phước-nguyên
Vĩnh-định 2^{e} année.
Cảnh-lịch
Quang-bửu

Lê-trung-tông võ hoàng-đế n'avait que 14 ans lorsqu'il monta sur le trône, mais sa cause était dans les mains énergiques de Trịnh-kiểm, qui sut la faire prospérer. Tandis que le parti des Mạc se scindait et que Mạc-phước-Nguyên faisait traquer le mandarin fugitif, Phạm-tử-nghi, qui s'était enfui en Chine avec le frère de ce dernier, qu'il n'avait pas réussi à placer sur le trône, le parti des Lê se renforçait chaque jour de nouvelles recrues, de nouveaux adhérents, qui venaient du camp ennemi. C'est ainsi que le tể-tướng (Lê-bá-kì) de l'armée du sud des Mạc et leur ministre de l'intérieur, avec leurs fils et leurs amis, passèrent du côté des Lê, après avoir résisté par la force à ceux qui venaient les arrêter, à la suite de dénonciations faites contre eux. Ils furent bien accueillis au camp des Lê.

En 1551 Trịnh-kiểm fit attaquer Đông-kinh, la capitale des Mạc. Cette expédition, qui révélait la force du parti, n'eût pourtant d'autre résultat que de forcer l'ennemi à se tenir tranquille jusqu'en 1555. Lê-trung-tông profita de ce répit pour ouvrir un concours littéraire.

Mais au 8e mois 1555 une armée considérable fut envoyée par Mạc-phước-nguyên, sous la conduite de son oncle Mạc-kinh-điển, dans la province de Thanh-hóa, pour écraser le parti des Lê. 100 jonques s'avancèrent par mer vers le port de Thần-phù, tandis que l'armée de terre s'avançait de son côté pour prendre ses positions sur le fleuve Đại-lai-giang.

Trịnh-kiểm pourvut à tout. Il persuada les habitants riverains de ne pas fuir et de continuer leurs travaux avec calme et gaieté, comme s'ils ne savaient rien ; ensuite il envoya un corps d'armée au sud du fleuve, entre le mont An-định et le mont Quân-an ; lui-même se plaça au nord entre le mont Bạch-thạch (mont de la pierre blanche) et le mont Kim-sơn (mont d'or), au pied duquel il disposa 50 éléphants de combat, tandis que 10 jonques de guerre montaient et descendaient le fleuve entre Hữu-chấp et Kim-bôi.

L'ennemi s'engagea dans le fleuve ; on le laissa remonter paisiblement jusqu'au delà du mont Kim-sơn. — La plus grande sécurité régnait parmi les troupes des Mạc ; mais soudain, vers midi, comme elles arrivaient aux environs du mont Quân-an, un coup de canon retentit et au même instant des batteries se démasquent sur les deux rives et vomissent, avec un grondement continuel, une pluie de fer sur l'ennemi stupéfait. Dans le même instant les éléphants s'ébranlent, les troupes échelonnées se concentrent et ferment la retraite à l'ennemi, tandis que les 10 jonques, qui tenaient le haut, descendent à toute vitesse, se laissent tomber à leur tour sur la tête de l'ennemi qui fut écrasé. L'armée ennemie, forte de plus de 10,000 hommes, périt presque complétement. Dix chefs importants furent faits prisonniers. Mạc-kinh-điển réussit pourtant à s'échapper et à regagner péniblement son pays avec quelques débris de cette armée qui devait écraser le parti des Lê (1555).

Lê-trung-tông fut enlevé par une maladie l'année suivante, 1er mois 1556, à l'âge de 22 ans. Il mourut sans laisser d'héritier.

Lê-anh-tông (Lê-duy-ban), 13e roi de la dynastie de Lê.1557-1572 (15 ans.)

Noms de règne : Thiên-hựu; Chánh-trị; Hồng-phước.

– Minh.
Gia-tịnh, 36.
Long-khánh, 6.
Vạn-lịch, 2.

– Nguyễn.
Nguyễn-hoàng (Tiên-vương ou Thái-tổ-gia-dũ hoàng-đế). 1600-1614.

– Mạc.
Mạc-phước-nguyên, 5.
Mạc-mậu-hiệp, 11.

– Trịnh.
Trịnh-kiểm (Minh-khương-vương).
Trịnh-tòng (Bình-an-vương).

Lê-trung-tông mourut sans héritier direct. Les grands allèrent chercher, pour lui succéder, le fils d'un arrière petit neveu de Lê-lợi (Lê-thái-tổ) ; il se nommait Lê-duy- ban ; il est connu dans l'histoire sous le nom de Lê-anh-tông; il régna 16 ans (1557-1572).

Le roi mis sur le trône, il fallut recevoir l'armée des Mạc qui faisait contre le sud du Tonquin son expédition annuelle.

Mạc-kinh-điển venait de reparaître dans le Thanh-hóa (9e mois), mais une attaque vigoureuse et bien combinée l'arrêta ; il faillit périr. Un de ses porteurs de parasols eût la tête tranchée, et lui-même, pour se sauver, sauta de son bateau dans la rivière, et gagna les bords à la nage ; il se tint trois jours caché sous les bois, sans prendre de nourriture. Enfin, découragé, il se laissa aller au courant du fleuve, appuyé sur un bananier. Un pêcheur le sauva et il put enfin, mais non sans peine, rejoindre les siens qui s'étaient enfuis pêle-mêle à sa disparition.

Le mois suivant, les Mạc envoyèrent une expédition contre le Nghệ-an, mais ils ne furent pas plus heureux. Trịnh-kiểm avait envoyé sa flotte au port de Đơn-nhai, avec l'ordre de porter le pavillon des Mạc. L'armée ennemie s'y laissa prendre ; elle crut que c'étaient des renforts qui lui arrivaient. Mais, soudain, elle fut attaquée de toutes parts. L'armée défaite prit la fuite et reconnut trop tard le piège grossier où elle s'était laissé prendre.

Tous ces succès amenaient de nouveaux partisans à la cour royale, Trịnh-kiểm, qui était à la tête d'une armée de 50,000 hommes, entreprit à son tour une expédition contre les Mạc dans le Sơn-nam (Nam-Định et Hưng-yên); il vainquit les ennemis sur le fleuve Phụng-dịch, mais il fut vaincu à son tour sur le fleuve Giao-thủy. Trịnh-kiểm avait placé en avant un bravé mandarin, Phạm-đức-kì, celui-là même qui avait forcé Mạc-kinh-điển de se jeter à l'eau. Aussitôt que Phạm-đức-kì eut atteint la flotte ennemie, commandée par Nguyễn-quyện, il courut à l'abordage de la barque de ce dernier, qui, s'attendant à cette manœuvre, lui présenta la pointe de son épée ; — pour éviter de s'enferrer, Pham-đức-kì dut sauter à l'eau; mais Nguyễn-quyện, sautant à son tour sur la jonque ennemie, tranche la tête à un porteur de parasol, et la montrant à l'armée de Trịnh-kiểm : « Voici la tête de Pham-đức-kì, s'écria-t-il, comment pourrez-vous me résister maintenant ? » Les soldats voyant cette tête sanglante, ne cherchent pas à la connaître ; une terreur panique s'empare d'eux et ils fuient précipitamment en abandonnant leurs bateaux.

Trịnh-kiểm rassembla les débris de son armée pour regagner le Thanh-hóa, mais les passages étaient gardés : il dut s'ouvrir péniblement un chemin les armes à la main : il y perdit 10 chefs importants, beaucoup de monde et les trois quarts de ses armes et de ses bateaux.

Cette année fut mauvaise pour le parti des Lê car la famine désola le Nghệ-an à la suite de pluies trop abondantes, continuelles.

Cependant Trịnh-kiểm n'était pas abattu. En 1558 il fit de nouvelles incursions dans le Sơn-nam d'où il ramena un chef prisonnier qu'il fit décapiter ; il renouvela ces incursions en 1559, traversa victorieusement les provinces de Thái-nguyên, de Lạng-sơn et de Kinh-bắc, accueilli avec enthousiasme par les populations, disposant sur sa route des garnisons, de façon à assurer ses derrières et les communications avec le Thanh-hóa.

En 1560, Trịnh-kiểm, qui avançait toujours, menaçait déjà Hà-nội. Mạc-phước-nguyên, l'usurpateur, abandonna sa capitale tout en faisant soigneusement garder les abords. Trịnh-kiểm cependant ne se hâtait pas, s'appliquait à soumettre sérieusement les pays voisins de la capitale, de façon à l'isoler. Mạc-phước-nguyên devinant le plan de son ennemi, envoya contre lui de nouvelles forces et fit partir son oncle, le vaillant Mạc-kinh-điển, pour tourner l'armée des Lê, par mer, au moyen d'une attaque directe sur le Thanh-hóa.

Cette audacieuse entreprise faillit réussir complètement. Les Mạc s'emparèrent même du chef-lieu de Thanh-hóa. Cependant les forces des Lê, abandonnant aux assaillants les postes les plus exposés, se concentrèrent à An-trường, la résidence royale, pour la défendre. Mạc-kinh-điển voulut les y attaquer, mais il échoua enfin, et fut vaincu ; il se retira vers le nord. En route, il apprit que le général Huỳnh-đình-ái, envoyé par Trịnh-kiểm, venait réoccuper le Thanh-hóa. Il s'empressa de faire retraite vers le Tonquin.

Le 12e mois de cette année mourut Mạc-phước-nguyên, qui eut pour successeur Mạc-mậu-hiệp, son fils, tout jeune encore. Il prit le nom de règne de Thuần-phước.

L'année suivante, 1562, Trịnh-kiểm, secondé de son fils aîné, Trịnh-cối, reprit avec vigueur l'expédition de Sơn-nam, arrêtée un moment par les événements que nous venons de voir. Il s'établit à Sơn-minh, centre de ses opérations pour la prise de la capitale de l'est, et laissa reposer ses troupes.

Pendant ce répit, le roi de l'Ai-lao, Sạ-đẩu, envoya une ambassade au roi de la dynastie de Lê et lui fit offrir quatre éléphants mâles. Lê-anh-tông répondit à cette politesse en lui donnant en mariage une des filles adoptives de Trịnh-kiểm. Du reste Trịnh-kiểm ne se reposait point pour cela, et le temps qu'il

n'employait pas en opérations militaires, il l'occupait à en préparer la bonne marche et la réussite, et ouvrait des routes directes entre le Thanh-hoá et le Sơn-nam.

Il reprit l'offensive en 1565, et s'empara successivement de Gia-viễn, An-mô, An-khương, postes ennemis importants.

Les Mạc étaient serrés de près. Alors Mạc-kinh-điển, à la tête de 10,000 bommes, renouvela son expédition par mer contre le Thanh-hóa; mais Trịnh-kiểm, averti, envoya des secours et ne tarda pas à se mettre lui-même en route pour renforcer les troupes du Thanh-hóa. — Mạc-kinh-điển, qui avait remporté quelques premiers succès, fut battu à Dầu-trường et s'enfuit, mais dans sa retraite il disposa son corps d'armée en embuscade, et les troupes du Thanh-hóa, qui le poursuivaient, se trouvèrent soudainement entourées de toutes parts, furent battues et laissèrent de nombreux morts sur le champ de bataille. — Mạc-kinh-điển pourtant n'osa pas poursuivre sa victoire, car il apprit que Trịnh-kiểm arrivait à Thạch-thành (1565).

C'est dans cette année que finit le long règne de l'empereur de Chine Gia-tĩnh (45 ans), de la dynastie des Minh. Son successeur fut couronné sous le nom de Long-khánh.

Trịnh-kiểm, avancé en âge et malade, continua à s'occuper activement de s'établir dans le Sơn-nam et de préparer la prise de Hà-nội. En 1569 il fut élevé au titre de Thượng-phu, tandis qu'un frère du roi, Lê-duy-hàn, était jeté en prison, marqué au visage et réduit au rang du peuple pour vol du sceau royal et assassinat.

Cependant Trịnh-kiểm, sentant arriver sa fin, démissionna. Son commandement fut transmis à son fils aîné, Trịnh-côi ; son fils cadet, Trịnh-tông, servit sous ses ordres. — C'était donc une sorte d'héritage que cette grande charge, la première après la charge royale. C'était un principe dangereux pour l'unité du royaume et la force du gouvernement central. Nous en verrons bientôt les conséquences.

Trịnh-kiểm mourut le 12 du 2^{e} mois 1570, à l'âge de 68 ans. — Trịnh-kiểm fut certainement, après Nguyễn-cảm, le plus puissant protecteur de la dynastie des Lê. Son souverain l'aimait et l'estimait ; il le regretta sincèrement, et en parla avec attendrissement dans l'oraison funèbre qu'il prononça lui-même en présence du cercueil. La cour porta son deuil.

Trịnh-kiểm, toutefois, n'avait pas pu se défendre d'un sentiment de jalousie hostile envers ses beaux-frères, les fils de Nguyễn-cảm, auquel il devait pour ainsi dire son élévation, car il lui avait succédé dans ses hautes fonctions, non-seulement parce qu'il était vaillant homme, mais aussi parce qu'il était son gendre et que les fils de Nguyễn-cảm étaient trop jeunes à l'époque où le père mourut.

Il les tint à l'écart autant que le permit leur grand nom. L'un d'eux, Nguyễn-hoàng, obtint de lui l'autorisation d'aller s'établir dans les provinces de Thuận-hóa (Huế) et de Quảng-nam (Tourane) avec le titre de gouverneur feudataire. Comme le pays était occupé par des troupes des Mạc, Trịnh-kiểm pensa que c'était un moyen honnête de se débarrasser de son beau-frère. Mais Nguyễn-hoàng avait ses dessins. Aussitôt nommé, il partit avec 1,000 hommes, soigneusement recrutés, sur 20 jonques bien armées. Il pénétra par le port de An-việt et se fixa d'abord à Ái-tử (huyện de Võ-xương). Le pays qu'il fit explorer lui sembla magnifique, et il résolut d'y faire son avenir ; il y vécut paisiblement pendant 10 ans, mais en 1572 un corps expéditionnaire ennemi (armée des Mạc) formé de 10,000 hommes montés sur 30 jonques, se présenta pour le chasser. — Nguyễn-hoàng n'avait alors que 20 jonques et pas de troupes. Il était plein d'inquiétude, lorsqu'un songe miraculeux vint le tirer d'embarras. Il vit en rêve une femme vêtue de bleu, tenant un éventail de plumes, se présenter à lui et lui dire qu'elle lui promettait son secours le jour où il pourrait engager son ennemi à venir à Sa-na. Il entendit par ce songe qu'il devait se servir d'une femme pour séduire son ennemi et en triompher. — Parmi les épouses de second rang de Nguyễn-hoàng était une jeune et jolie femme, du nom de Ngô-thị-lâm ; il lui demanda d'aller auprès du général ennemi, avec de riches présents, et d'essayer de le séduire. — L'ennemi se laissa vaincre et consentit même à faire alliance avec Nguyễn-hoàng. — Une entrevue fut décidée et Nguyễn-hoàng prépara un piège. Il fit disposer une maison dé réception sur le banc de sable à Tràu-tràu et fit creuser tout autour des souterrains où il dissimula des hommes en armes. Le chef ennemi se méfiait pourtant ; il envoya reconnaître les lieux ; on n'y trouva rien de suspect. Il vint donc; mais à peine fut-il arrivé sur le pas de la porte, que les soldats sortirent de toutes parts des souterrains où ils se tenaient cachés, et s'élancèrent sur l'étranger. Celui-ci voulut fuir, mais, manquant son bateau, il tomba dans la rivière et fut tué. Les soldats ennemis se dispersèrent ; Nguyễn-hoàng les poursuivit et

les défit. Les uns regagnèrent le Tonquin, les autres se soumirent au vainqueur. — Cette victoire consolida sa position et en assura un peu mieux l'indépendance. Comme nous le verrons plus tard, ce gouverneur rendra à son tour son gouvernement héréditaire, et forcera le pouvoir central à compter avec lui.

Revenons maintenant aux héritiers de Trịnh-kiểm. — L'héritier de Trịnh-kiểm ne sut pas user avec modération du haut rang dont il venait d'hériter. Orgueilleux, débauché, sévère, dur envers ses soldats, Trịnh-côi ne se fit pas aimer des chefs placés sous ses ordres; Trịnh-tòng, au contraire, son jeune frère, avait conquis l'affection du plus grand nombre. Un complot se forma pour renverser Trịnh-côi au profit de Trịnh-tông. Trịnh-tông alla lui- même trouver le roi à la tête des mécontents et lui exposa qu'une sédition éclaterait certainement, si Trịnh-côi conservait plus longtemps l'autorité. Il lui dit même que l'existence de la personne royale était menacée et le détermina à se réfugier à Vạn-lại-sách.

Dès le lendemain, Trịnh-cối, qui avait cependant des partisans, parut à la tête d'une armée forte de 10.000 hommes. Trịnh-tông fit barricader l'entrée de An-trường et se prépara à la lutte. — Le roi interposa vainement, les deux frères en vinrent aux mains; l'aîné, Trịnh-cối, fut vaincu. Dans le même temps l'armée des Mạc arrivait, prête à profiter de ces divisions intestines. Trịnh-côi, pour faire face à ce nouvel ennemi, partit immédiatement pour occuper les ports de mer ; mais l'ennemi tenait déjà ceux de Thần-phù, Linh-trường, Chi-lăng, Hội-triều, et le gros de son armée était massé à Hà-trung. Trịnh-cối, voyant que la résistance serait inutile, se soumit à l'ennemi qui l'accueillit avec joie.

Trịnh-tòng, de son côté, se prépara activement à recevoir ce double ennemi. — Au 6^{e} mois, Mạc-kinh-điển pénétra dans le Thanh-hóa, qui eut beaucoup à souffrir et vint mettre le siège devant le fort d'An-tường, où le roi était enfermé. Il en poussa vigoureusement l'attaque de jour et de nuit. Mais la défense était opiniâtre, et au 10^{e} mois Mạc-kinh-điển, après quatre mois d'assauts et de bombardements furieux, était encore arrêté aux pieds de cette forteresse. Le découragement finit par pénétrer dans les rangs de son armée qui fut frappée d'étonnement un matin à la vue d'un mur d'enceinte couvrant le fort de An-trường, qui s'était élevé, dans une seule nuit, comme par enchantement. Ce travail, exécuté sous les ordres de Lê-cập-đệ, prouvait, la force et le courage des assiégés. — Le général Mạc-kinh-điển, lassé de perdre son temps devant une forteresse si bien gardée, divisa ses forces pour tâcher de réduire différents postes. Ce fut sa perte. Il se fit battre et dut se retirer à Hà-trung. — D'ailleurs, la terreur s'était mise dans les rangs des assiégeants de An-trường; chaque nuit de nombreux soldats tombaient, mystérieusement forgés par de vaillants volontaires qui, sortis du fort à la faveur des ombres de la nuit, se glissaient sans bruit vers les postes avancés, les surprenaient et les égorgeaient, puis regagnaient le fort avec le même silence. — Le siège fut donc levé. Libre, le roi prit l'offensive. L'armée des Mạc, serrée de près, fut jointe et battue par trois fois : à Lôi- luột-giang, Tông-sơn et Nga-sơn. — Au 12^{e} mois, Mạc-kinh-điển, ne pouvant plus tenir la campagne, regagna le Tonquin. — Trịnh-tông et les chefs qui avaient conduit cette heureuse campagne furent élevés en grade.

Cependant l'administration du Thanh-hóa, qui avait été désorganisée par la guerre, fut promptement reconstituée et le désordre qui y régnait ne tarda pas à disparaître, grâce à la vigoureuse activité du célèbre lettré Phùng- khắc-khoan (1572).

Le théâtre de la guerre, toutefois, n'avait pas été limité à la province de Thanh-hóa, et Nguyễn-hoàng, que nous pouvons appeler dès aujourd'hui le seigneur du Sud, avait eu lui aussi une attaque à soutenir. Toutefois, l'origine de cette agression est demeurée incertaine et on ignore si l'on doit en faire remonter la cause à Trịnh-tông lui-même, qui voyait d'un œil jaloux les progrès que faisait l'établissement indépendant de Nguyên-hoàng, ou aux Mạc.

Quoiqu'il en soit, Nguyễn-hoàng battit les assaillants à Ngoa-kiều, tandis que son général, Trương-trà, les attaquait à Phước-thi (province de Quảng-trị). Trương-trà fut frappé mortellement dans la bataille. A cette vue, sa femme, qui l'avait suivi, revêtit des habits d'homme et alla bravement prendre la place de commandement de son mari. Elle combattit avec acharnement; on la voyait montée sur son éléphant, presser l'action et se porter sans cesse du côté de Ngãi-sơn, le chef ennemi, et faire sur lui seul un feu continuel, Ngãi-sơn tomba à son tour, criblé de balles. — Le frère de Ngãi-sơn, furieux de voir son frère vaincu par une femme et craignant sans doute le même sort et une défaite honteuse, s'élança à la rencontre de l'héroïne, pressant les siens, déployant la plus grande ardeur et le plus grand courage. La fortune était incertaine ; mais soudain le bruit du tam-tam retentit à quelque distance : c'était Nguyễn-hoàng qui arrivait au secours de la courageuse amazone. — L'ennemi ne pouvait

désormais plus tenir ; il se débanda et prit la fuite, Vạn-lan, le général vaincu, s'enfuit chez les Trịnh, à Tây-kinh (capitale de l'ouest).

Nguyễn-hoàng, débarrassé de ses ennemis, employa son année à dompter les chefs indigènes de la province de Quảng-nam, dont les querelles et les luttes interminables ne laissaient aucun répit aux populations et aucune tranquillité aux États voisins. Il plaça ce pays sous le commandement d'un chef militaire de sa cour, Mai-đình-dõng. — C'était, du reste, un pas de plus.

De son côté, Trịnh-tòng ne négligeait rien lui aussi pour assurer solidement sa position et grandir sa puissance. Le feu de l'ambition s'était emparé de lui, et il ne tarda pas à marcher sur les traces de ses puissants, mais trop peu scrupuleux prédécesseurs. Il fut bientôt un ministre redoutable, même à son maître. — Un vaillant général, Lê-cập-đệ, lui portait ombrage ; Trịnh-tông prétexta qu'il tramait quelque chose contre l'État et le fit assassiner.

Les choses arrivèrent rapidement à ce point que le roi eut peur. Il s'enfuit au Nghệ-an avec quatre de ses fils; le 5^{e} fils, Đàm, qui n'était pas à la cour au moment de la fuite, ne put être emmené ; il n'avait que 7 ans. — Trịnh-tòng fit ce qu'avaient fait ses prédécesseurs : le roi fuyait, il fit un autre roi ; puis il se mit à la poursuite de l'ancien. — Le malheureux fugitif Lê-anh-tông fut découvert dans un champ de cannes à sucre et reconduit jusqu'à Lôi-dương, où il périt assassiné le 22 du 1er mois 1573 par les sicaires de Trịnh-tòng, qui fit répandre le bruit que le roi s'était pendu.

Dès lors Trịnh-tòng, maître absolu du royaume et du roi, se décora des titres les plus hauts et s'attribua les pouvoirs les plus étendus. Mais pour étouffer l'envie et s'entourer d'une cour intéressée à le soutenir, il éleva en même temps ses compagnons d'armes et ses amis. Et comme il craignait l'intervention de Nguyễn-hoàng, son oncle, il le fit nommer Thái-phó du royaume à Huế, en lui recommandant de conserver du paddy dans les magasins de l'Etat et de n'y garder que 400 livres d'argent et 500 pièces de soie (annales).

Les Mạc, espérant que cette révolution pourrait les servir, reparurent. — Les troupes royales ne purent d'abord soutenir l'attaque en rase campagne et se retirèrent à l'abri de leurs fortifications. Mais Trịnh-tông, après s'être laissé assiéger quelque temps, tenta une sortie heureuse et défit complètement l'ennemi.

Après ces événements, un allié du roi, Võ-công-kí, plusieurs fois vainqueur des Mạc, obtint de revenir dans son pays de Đại-đồng, inquiété par les ennemis (les Mạc). [18].

Le roi des Mạc, cependant, Mạc-mậu-hiệp, qui n'avait pas encore osé repasser le fleuve Bồ-đề, s'aventura à réoccuper la capitale Thăng-long (Hà-nội), mais il s'installa prudemment en dehors de la porte méridionale.

Lê-thế-tông nghị hoàng-đế (Lê-duy-Đàm), 14^{e} roi dynastie Lê. 1573-1600 (27 ans.)

Noms de règne : Gia-thới ; Quang-hưng.

Lê-duy-đàm n'était qu'un enfant de 7 ans, lorsqu'il fut placé sur le trône. On lui donna le nom de Lê-thế-tông. Il serait superflu de dire que le gouvernement demeura tout entier dans les mains de Trịnh-tòng, qui, s'il ne négligea rien pour assurer la force de sa position personnelle, n'en conduisit pas moins habilement les affaires du parti des Lê.

Pendant neuf ans il se contenta de soutenir les agressions annuelles des Mạc qu'il épuisait par cette tactique, tandis qu'il aguerrissait ses propres troupes et se préparait des ressources pour l'avenir. Mais en 1583, ce fut au tour des Mạc à défendre leur territoire; leur meilleur général, Mạc-kinh-điển, était mort, et ils avaient essuyé une sérieuse défaite dans leur dernière incursion sur le territoire des Lê. En même temps des défections importantes les affaiblissaient.

Trịnh-tòng envahit pour la première fois le territoire ennemi au 10^{e} mois (1583) et parcourut les provinces de Ninh-bình et de Nam-định, d'où il rapporta des approvisionnements considérables. Au 1er mois de l'année suivante, il renouvela cette expédition en l'étendant cette fois jusqu'au Hưng-hoá.

[18] La famille des Võ a gouverné de père en fils, pendant 143 ans environ, et d'une manière plus ou moins indépendante, la province de Tuyên-quang. Elle fut souvent favorable aux Lê, mais toujours hostile aux Mạc.

Jusqu'en 1591, Trịnh-tòng répéta sur le territoire ennemi ces expéditions, dont quelques-unes mirent le parti opposé à deux doigts de sa perte. Mais en cette année il porta aux Mạc un coup terrible ; il leur enleva enfin leur capitale, cette cité pour laquelle on combattait depuis 63 ans.

Après avoir accordé deux années de repos à ses troupes (1589-1590) et avoir employé ce temps à faire les préparatifs d'une grande guerre, il assura la garde des ports de mer qu'il confia à deux chefs expérimentés, Trịnh- văn-hải et Nguyễn-thât-lý, et appela à la défense du camp royal et du territoire un officier non moins estimé, du nom de Lê-hòa. Quand toutes ces précautions furent prises, il divisa son armée, forte de 60.000 hommes, en cinq corps, dont quatre eurent 10,000 hommes, et le 5^{e}, le corps du centre, commandé par Trịnh-tòng lui-même, eut 20,000 hommes ; les commandants des autres corps étaient Nguyen-hữu-liêu, Huỳnh-đình-ái, Hà-thọ-lộc et Ngô-cảnh-hựu.

Son armée ainsi organisée, on fixa pour lieu de rendez-vous Tốt-lâm, et les divers corps s'ébranlèrent ; chacun prit sa direction. Trịnh-tòng, avec ses 20,000 hommes, quitta Tây-đô (capitale de l'ouest), passa par Quảng-bình (huyện), Thiên-quan (Ninh-bình), franchit le mont Mã-yên, passa à Mã-ngãi, parcourut le Ninh-sơn, le Thạch-thất, le Phước-lộc, le Tân-phong, et arriva enfin au lieu du ralliement, Tốt-lâm, où son armée se réunit de nouveau. — De leur côté, les ennemis avaient fait leurs préparatifs; ils avaient une armée forte de 100,000 hommes. Mạc-ngọc-liễn et Nguyễn-quyện, le meilleur général des Mạc, commandaient.Mạc-mậu-hiệp lui-même, le roi des Mạc, sortit avec ses troupes et vint prendre position à Phân-thượng, en avant de Tốt-lâm.

Trịnh-tòng fit commencer l'attaque par Huỳnh-đình-ái, avec une artillerie de 400 pièces. Ce premier combat dura six heures; deux généraux des Mạc y trouvèrent la mort. Cependant l'armée ennemie semblait résolue à ne pas bouger. — Trịnh-tòng alors prit le commandement et poussa subitement ses troupes sur l'ennemi, qui, vivement attaqué, céda. Sa déroute fut complète ; des quantités considérables de chevaux et d'armes de toutes sortes restèrent aux mains du vainqueur. Le roi des Mạc franchit en toute hâte la rivière. La panique des fuyards était telle qu'ils s'accrochaient en foule à la barque qui le transportait, de telle sorte qu'il fallut, pour sauver Mạc-mậu- hiệp, couper à coups de sabre les mains des malheureux qui saisissaient le rebord du bateau. La moitié des troupes des Mạc périt noyée dans le fleuve ; seul, le corps commandé par Nguyễn-quyện put se retirer en bon ordre.

Trịnh-tòng, pour profiter de sa victoire, décide immédiatement l'attaque de la capitale de l'est, Thăng-long. Il envoie Nguyễn-hữu-liêu s'établir au N.-O. de la citadelle et de mettre le feu partout. La population de la capitale, épouvantée, s'enfuit en toute hâte. On était au commencement de 1592.

Trịnh-tòng, pour rassurer les populations et arrêter l'indiscipline et les désordres de la guerre, avait publié, sous peine de mort, trois défenses concernant les officiers et les soldats :

1. Défense de pénétrer chez l'habitant et de lui prendre, soit des aliments, soit du bois à brûler ;
2. Défense de piller les gens paisibles et d'abattre les arbres ;
3. Défense de violer les filles ou femmes, ou de tuer des gens sans raison ou de sa propre autorité.

Au 5^{e} jour du 1er mois (1592), après les fêtes du nouvel an, l'armée des Lê se développa aux alentours de la capitale et forma son cercle d'investissement. A cette vue, Mạc-mâu-hiệp quitta la ville et s'enfuit sur l'autre rive du fleuve, laissant le soin de défendre la place à ses chefs les plus renommés. Quant à lui, il conserva le commandement d'une flottille de plus de 100 jonques.

Trịnh-tòng donna l'assaut; on batailla six heures sans résultat, malgré toute l'ardeur de l'attaque. — C'est qu'il y avait triples murailles et triples portes à franchir avant d'arriver à la ville royale. — Cependant, les défenseurs cédèrent peu à peu et finirent par succomber sous la vigueur de l'attaque. A mesure que les assiégeants avançaient, ils mettaient le feu devant eux, en se dirigeant du côté que Nguyễn-quyện avait à défendre. Ils ne laissaient que des cendres derrière eux. Malgré toute sa valeur, Nguyễn-quyện ne put tenir contre la vigueur de cette attaque; son fils périt les armes à la main; lui-même fut fait prisonnier. — Thăng-long était donc prise ; mais la conquête avait coûté bien du sang aux deux partis; les chemins étaient encombrés de cadavres, les fossés en étaient comblés ; plus de mille officiers des Mạc étaient couchés parmi les morts. — Trịnh-tòng traita bien Nguyễn-quyện; mais lorsqu'il voulut obtenir de lui quelques renseignements militaires : « A un général vaincu, répondit le prisonnier, il ne convient plus de parler de la guerre. Le ciel a décrété contre les Mạc ; leurs héros auront beau déployer leur force. .»

Trịnh-tòng fit mettre le feu à la citadelle et raser les murailles ; puis il abandonna la ville et reprit la route du Thanh-hóa, pour aller rendre compte au roi de ses heureuses opérations. — Le parti des Lê était triomphant.

Quant à Mạc-mậu-hiệp, au lieu de mettre à profit le répit que lui laissait l'ennemi, il s'aliéna les gens sérieux et honnêtes de son parti par les dérèglements de sa conduite. Il se livra à l'ivrognerie, s'adonna à la débauche en toute sécurité, sans souci du reste, comme si l'ennemi eut disparu pour toujours et ne dut plus jamais revenir troubler ses plaisirs. Il s'éprit de la sœur cadette de sa femme, fille du brave général Nguyễn-quyện et épouse de Bùi-văn-khuê, un de ses meilleurs et de ses plus fidèles généraux.

Pour posséder la femme, il songeait au procédé de David : faire périr le mari par la main de l'ennemi ; mais Bùi-văn-khuê se retira avec sa femme à Gia-viễn et s'y établit avec ses troupes. Mạc-mâu-hiệp essaya inutilement de le rappeler. Il finit par envoyer des troupes pour s'emparer de lui; mais ce mandarin, reconnaissant dès lors l'hostilité de son roi, abandonna son parti et se rallia à celui de Lê. Il expédia son fils à Trịnh-tông pour faire sa soumission et lui demander du secours.

A cette nouvelle, Trịnh-tông ne put s'empêcher de faire éclater sa satisfaction : « Le ciel veut que je réussisse plus tôt, dit-il ; nous allons reconquérir l'héritage de nos rois légitimes. » Il expédia immédiatement des secours à Bùi-van-khuê (10^{e} mois 1592). — Trịnh-tòng, lui-même, ne tarda pas à accourir avec son armée.

L'armée des Mạc était campée au coude de Thiên-phái- giang (fleuve de la province de Nam-định). Trịnh-tông la prit entre deux feux, la défit et lui captura environ 70 jonques de guerre et une grande quantité d'armes. A la suite de cette affaire, un autre général ennemi, Trần-bá-niên, fit sa soumission au vainqueur qui continua sa marche, parcourant le Thanh-oai et le Tinh-thần-châu, et répandant sur son passage des proclamations pacifiques. Il porta ses forces vers l'embouchure du Hạc-giang, où les ennemis s'étaient établis sous le commandement de Mạc-ngoc-liễn. Mais à l'approche de Trịnh-tòng, les Mạc abandonnèrent leurs positions. Mạc-ngọc-liễn s'enfuit vers la montagne de Tam-đảo. On lui donna la chasse jusqu'à la porte méridionale de la citadelle de Thăng-long (Hà-nội) en capturant un millier de barques. Mạc-mậu-hiệp, le roi des Mạc, s'enfuit à Kim-thành dans la province de Hải-dương.

Trịnh-tòng se met à sa poursuite, recevant partout sur son passage de nombreuses soumissions. Il fait attaquer le fugitif de Kim-thành précisément par ses anciens officiers, Bùi-văn-khuê et Trần-bá-niên. — La ville fut emportée. — Mạc-mậu-hiệp réussit à s'enfuir seul ; ses femmes, ses filles et sa mère furent prises ; sa mère mourut de peur, dit-on.

Cette position extrême et presque désespérée rendit à Mạc-mậu-hiệp son énergie et sa virilité. Désirant prendre le commandement militaire en personne et la direction du parti, il abdiqua en faveur de son fils Tuyên, qui prit le nom de Võ-an.

Cependant Trịnh-tòng le pressait vivement. Il l'atteignit pour la troisième fois, le 14 du 10^{e} mois, et le battit encore. — Mạc-mâu-hiệp s'était vaillamment comporté, mais son énergie lui revenait trop tard. II dut fuir seul, au hasard ; il gagna ainsi la pagode de Mô-quế, où il se cacha sous des habits de bonze, après s'être fait raser la tête. Cependant, on le recherchait activement. Un jour la pagode fut cernée et on y découvrit le fugitif, mais sans le reconnaître d'abord ; on le saisit pourtant, et aux questions qu'on lui adressa il répondit qu'il était né dans le huyện de Thach-hà, de la province du Nghệ-an, et que dès son jeune âge il s'était voué à la vie monastique, ne sachant d'ailleurs autre chose que ses prières, et qu'il ne comprenait pas pourquoi on l'arrêtait. Les soldats qui le tenaient allaient le lâcher ; toutefois l'officier qui les commandait, le soupçonnant très-fort à cause de son langage et de ses manières, qui n'étaient pas celles d'un bonze, le fit maintenir en état d'arrestation et ordonna de le lier.

Mạc-mậu-hiệp alors s'écria : « Je suis le roi Hồng-ninh (Hồng-ninh était son nom de règne) réfugié sous l'habit de bonze, mais le roi de personne ; arrêtez-moi donc, mais ne m'insultez pas. »

On le fit. monter sur un éléphant ; on le conduisit à Kẻ-chợ, où il refusa de se mettre à genoux devant Trịnh-tòng, et lui répondit avec dédain au milieu d'éclats de rire. Trịnh-tông le fit exposer au soleil trois jours de suite et le condamna au supplice de la mort lente (lăng-trì).[19]

[19] Lăng-trì :Cette peine consiste dans les opérations suivantes; on enlève la chair des membres par morceaux et on brise les os, après quoi on arrache au supplicié les parties génitales ; on lui ouvre ensuite le ventre, afin de lui procurer la mort par l'extraction des entrailles, et enfin on lui coupe les membres au ras du tronc.

Sa tête fut envoyée à Thanh-hóa fixée par deux clous enfoncés dans les yeux, et exposée en public dans cet état.

Quant à l'héritier de ce malheureux, son fils Tuyên, il fut obligé de s'enfuir et de se cacher, errant de refuge en refuge pour tomher enfin dans les redoutables mains de Trịnh-tông.

La lutte cependant n'était pas terminée. — Un membre de la famille des Mạc, Mạc-kinh-chi, se retira avec les siens à Đông-triều. Il s'y proclama roi et appela autour de lui les partisans de sa cause, encore assez nombreux, puisqu'ils réussirent à grouper environ 70,000 hommes.

Trịnh-tông lança d'abord contre eux un corps expéditionnaire qui fut battu avec de grandes pertes. Il en envoya ensuite un second qui ne fit rien. Trịnh-tông se détermina alors à traiter plus sérieusement des ennemis dangereux qui pouvaient devenir redoutables. Il entra lui-même en campagne et engagea contre eux une affaire décisive (9 du 1er mois 1593), et les mit en déroute en capturant d'importants prisonniers. — Mạc-kinh-chỉ réussit à fuir, mais il fut bientôt rejoint et tomba à son tour aux mains de son vainqueur, avec les princes ses plus proches parents, ses officiers et ses trésors (14 du 1er mois). Il fut mis à mort et sa tête alla à Thanh-hóa figurer à côté de celle de Mạc-mâu-hiệp.

Ces rapides succès et ces sanglantes exécutions donnèrent un peu de tranquillité au pays. De nombreuses soumissions continuèrent à venir au vainqueur ; une des plus importantes fut celle de Võ-đức-cung, un des chefs de cette famille de Võ, dont nous avons déjà eu occasion de parler, et qui jouissait d'une sorte d'indépendance dans son fief de Đại-đồng. Il offrit à Trịnh-tông 3,000 hommes, un plateau plein d'or et d'argent monnayés, une statue d'homme en argent et 30 chevaux; reconnaissant en outre la suzeraineté du roi de la famille de Lê. — Trịnh-tông, dans le temps, faisait réparer la citadelle de Thăng-long (Hà-nội ou Kẻ-chợ-). — Le 16 du 4e mois le roi des Lê put faire son entrée dans l'ancienne capitale de sa famille et y donner, pour la première fois, audience solennelle. — La cérémonie se termina par une distribution de récompenses.

Au 5e mois, Nguyễn-hoàng, qui depuis plus de dix ans gouvernait en seigneur feudataire le sud de l'Annam d'alors (Thuận-hoá et Quảng-nam), vint présenter ses hommages au roi et féliciter son neveu Trịnh-tông. Il apportait en même temps le tribut de ses provinces et amenait des soldats, suivis de canons, de fusils, d'armes, d'éléphants et de chevaux, pour aider le roi à exterminer les Mạc, disait-il. — Le roi et Trịnh-tòng l'accueillirent bien, et Trịnh-tòng fit nommer son oncle thừa-tướng.

Les Mạc n'avaient pourtant pas dit leur dernier mot, et leur chef, Mạc-ngoc-liễn, avait pourvu à la succession au trône en faisant nommer roi un fils de Mạc-kinh-diển, du nom de Mạc-kính-cung, dès le 3e mois de 1593. Ce nouveau souverain reçut le nom de Càn-thống. — Bientôt les Mạc reparurent dans les provinces de Hải-dương et de Nam-định en bandes nombreuses, ravageant çà et là le pays. — Une première expédition dirigée contre eux par Bùi-văn-khuê demeura sans résultat. Alors le roi et Trịnh-tông s'adressèrent à Nguyễn-hoàng, qui les dispersa rapidement en les écrasant. — Mạc-ngoc-liễn, traqué, se réfugia avec les siens à Vạn-ninh, où il mourut. Il eut à sa dernière heure des paroles de découragement : « Cessez de lutter, dit-il à Mạc-kinh-cung, le sort et la destinée des Mạc sont accomplis, le ciel leur a retiré son mandat. — Surtout, gardez-vous d'appeler les Chinois à votre aide, car ce serait la ruine et le malheur du peuple. 5

Les Mạc ne tinrent pas compte de ces sages paroles, car en 1696 la lutte recommença sous la conduite de Mạc-kinh-chương, qui fit attaquer à l'improviste, au milieu du fleuve, le général Phan-ngạn. — Phan-ngạn cependant le battit, en lui faisant éprouver de cruelles pertes et en lui capturant de nombreux prisonniers.

Parmi ces derniers, il en gagna un qui consentit à le guider pour surprendre Mạc-kinh-chương et le capturer à son tour.

Phan-ngan fit mettre sur ses bateaux les insignes des Mạc et se mit en route. Trompés par ces enseignes menteuses, les divers postes laissèrent la flottille passer paisiblement. Mạc-kinh-chương lui-même s'y trompa. A la vue de ces jonques qui s'avancent avec assurance et en bon ordre, il croit que c'est sa flotte qui revient victorieuse et va au devant d'elle pour complimenter les vainqueurs; mais, soudain, retentit le cri de guerre; il est entouré, saisi avec ses femmes et ses enfants. — Dès lors les Mạc se dispersèrent ; certains allèrent s'établir à Thái-Nguyên et à Cao-bằng ; d'autres se réfugièrent en Chine, répandant le bruit que la dynastie des Lê était réellement éteinte et que les prétendus rejetons de cette souche royale n'étaient que des membres de la famille de Trịnh, qui se couvraient de ce nom royal pour s'emparer plus aisément du pouvoir et du trône. — Les Mạc avaient su se faire des amis à la

cour impériale. — L'empereur s'émut de leurs récits et ordonna une enquête sur la frontière (1596). Lê-thê-tông envoya, pour qu'on put les comparer, le sceau des Mạc « Annam đô-thông-sứ-ty » et deux sceaux royaux « Annam quốc-vương — roi de l'Annam » dont l'un, donné par la Chine à Lê-lợi, était en or et pesait cent livres ; l'autre était en argent et pesait mille livres. — Le roi lui-même fut invité à assister à la conférence des ambassadeurs sur la frontière. Il y vint, escorté de 10,000 hommes, et n'y trouva pas l'ambassade. Il y revint au 2e mois 1597, mais suivi cette fois de 50.000 hommes, dans la crainte d'une surprise des Mạc. — La conférence terminée, le roi, de retour à Hà-nội, envoya en Chine l'ambassadeur Phùng-khắc-khoan demander l'investiture.

Phùng-khắc-khoan, ministre des finances et premier lettré du royaume, en était certainement l'homme le plus laid et le plus difforme ; sorte d'Ésope annamite, petit, bossu, rabougri, contrefait, à barbe et à cheveux crépus ; mais de vastes connaissances (pour la littérature d'alors) rehaussaient singulièrement son prestige.

L'empereur; pourtant, qui avait entendu vanter la beauté des Annamites, ne fut pas peu surpris à la vue de échantillon qui lui en venait et qui renfermait certainement toutes les difformités réunies. Ayant toutefois entendu parler de son rare savoir, il voulut s'amuser à lui poser quelques questions, auxquelles le malin bossu sut répondre avec sagesse et à-propos. — Enfin, Phùng-khắc-khoan sut si bien faire, qu'il gagna les bonnes grâces du souverain et de la cour. On le retint quelques mois pour lui faire visiter le pays, ce que l'ambassadeur accepta avec empressement. Avant de le laisser retourner, l'empereur le décora du titre de *premier lettré des deux États* (Lưỡng-quốc-Trang-nguyên), mais ne consentit pas, pour cette fois, à accorder l'investiture sollicitée.

Les Mạc, encouragés par ces lenteurs, reparurent en 1598, 8e mois, et Mạc-kỉnh-dụng, à la tête de ses bandes, se proclama roi (Oai-vương) à An-bắc. Il voulut attaquer un chef feudataire des Lê; celui-ci feignit de faire sa soumission et s'arrangea pour le retenir, tandis que la cour des Lê, prévenue secrètement par ses soins, envoya des troupes qui le firent prisonnier et le mirent à mort.

Au 11e mois, Mạc-kỉnh-cung, qui s'était réfugié en Chine, reparut en Annam par la province de Thái-nguyên, mais, battu, il regagna son refuge.

Cependant Lê-thế-tông désirait l'investiture ; il l'envoya demander de nouveau par Phùng-khắc-khoan. L'empereur n'accorda que le titre donné précédemment aux Mạc, avec sceau d'argent. L'ambassadeur protesta et déclara que c'était faire injure à la race royale légitime. — La cour l'engagea pourtant à l'accepter à titre provisoire, et l'empereur promit d'accorder bientôt le titre de roi.

L'ambassadeur dut donc se tenir pour satisfait et repartit. A son arrivée, on découvrit un acte assez piètre de lésinerie impériale, — Le sceau, remis par l'empereur, fut reconnu pour être en cuivre argenté, et renvoyé immédiatement à la cour, qui en échange en envoya un de bon aloi.

Cependant, le mauvais vouloir de la cour impériale était manifeste, ou tout au moins l'influence des Mạc était encore puissante, car les ambassadeurs, envoyés en enquête aux frontières, déposèrent un rapport favorable aux prétentions des Mạc, qui demandaient la possession pleine et entière des provinces de Thái-nguyên et de Cao-bằng, pour y fixer leur résidence. L'empereur adopta ces conclusions.

Trịnh-tòng, au milieu de toutes les préoccupations du moment, ne négligeait pourtant pas les intérêts de sa propre cause, car il avait tout autant travaillé à rétablissement de sa propre personne qu'au rétablissement de la royauté légitime. Et maintenant que le roi avait recouvré le trône de sa famille et presque tous ses états, il pensait sérieusement à se tailler un domaine dans ce royaume, à s'ériger une estrade près de ce trône. Il pesa donc de tout le poids de sa haute position pour se faire nommer prince et seigneur héréditaire. — Le roi, conseillé ou contraint, lui envoya le titre de prince de la paix (bình-an-vương). — Trịnh-tòng vint remercier le roi, et à son tour donna une brillante fête pendant laquelle toute la cour vint lui offrir ses félicitations. Le titre qu'il venait de recevoir était en quelque sorte la consécration de la toute-puissance qu'il avait conquise par ses brillants services ; mais il en abusa pour reléguer le roi au second plan et conduire en maître les affaires de l'État.

Au 8e mois 1599, Lê-thế-tông tomba gravement malade et mourut après avoir confié à Trịnh-tông et aux grands de la cour son testament qui appelait son fils cadet à lui succéder, au lieu de son fils aîné, considéré comme moins intelligent. — Quelques-uns prétendent que cette préférence fut volontaire ; d'autres assurent que le choix fut imposé par le maître du jour, Trịnh-tòng. — Quoiqu'il en soit, le cadet succéda à son père. Il s'appelait Lê-duy- tân ; il monta sur le trône avec le nom de Thận-đức. —

L'histoire l'a appelé Lê-kính-tông.

Lê-kính-tông-huệ-hoàng-đế (Lê-duy-tân), 45e roi, dynastie Lê. 1599-1619 (20 ans.)

Noms de règne : Thận-đức; Hoàng-định.

———

– Nguyễn (seigneur en Cochinchine) ;
– Nguyễn-hoàng (Tiên-vương ou Thái-tổ-gia-dũ-hoàng-đế), 1600-1614 : 46 ans;
– Nguyễn-phước-nguyên (Sãi-vương ou Hi-tông hiếu văn hoàng-đế) 1614-1635.

———

– Trịnh (seigneur au Tonquin) ;
– Trịnh-tòng (Bình-an-vương), 1570-1625.

Lê-kính-tôn, roi sans autorité, n'était que le protégé de Trịnh- tông. — Le pouvoir royal, en effet, dominé par la puissance du ministre, n'existait plus que comme un souvenir. Et les populations, habituées depuis de longs siècles à obéir à un souverain réel et respecté, se trouvaient comme un navire battu par plusieurs vents contraires ; incertaines, changeantes, elles allaient d'un pouvoir à l'autre, d'un chef l'autre, sans raison et sans discernement, n'obéissant qu'à la force aveugle d'un entraînement irréfléchi. La chaîne des traditions était rompue; le peuple n'était plus guère retenu que par des souvenirs affaiblis, et il s'attachait à toute cause que la fortune semblait servir.

Cependant deux grands courants s'étaient formés au milieu de tous les bouleversements, et on pouvait voir un ordre nouveau se dégager du chaos indescriptible où le pays était plongé.

De toutes ces guerres, du choc de toutes les convoitises et de toutes les ambitions, était résulté la création de deux pouvoirs nouveaux distincts l'un de l'autre. — Le pays, tiraillé de toutes parts, s'était comme déchiré en deux grands morceaux : le Đàng-trong et le Đàng-ngoài (la Cochinchine et le Tonquin); la Cochinchine où s'était établi Nguyễn-hoàng ; le Tonquin qui était devenu l'apanage de Trịnh-tòng. Ces deux seigneurs indépendants, et souvent ennemis l'un de l'autre, reconnaissaient cependant l'autorité royale des Lê, qui, trop souvent impuissante entre les deux, n'était pour eux qu'un écran morale à l'abri duquel se cachait le jeu de leurs ambitions respectives Nous verrons, du reste, que les seigneurs de Nguyễn sauront, avec le temps, prendre pour eux le pouvoir souverain et fonder une nouvelle dynastie royale en Annam, — la dynastie actuelle.

Cette famille de Nguyễn n'était pas nouvelle. Nous trouvons en effet au 10e siècle un Nguyễn-bặc, jouant un rôle important sous le règne de Đinh-tiên-hoàng (968- 992). En 1460, Lê-thánh-tông épouse la fille d'un Nguyễn et l'élève au rang de reine. Lê-tương-dực-đế éleva un Nguyễn, frère de la précédente, au titre de prince et lui fit ériger une statue d'or après sa mort (1503). Le fils de ce dernier est Nguyễn-hoàng-dũ, qui se retira à Thanh- hóa, sous Lê-chiêu-tông (1517). En 1519, nous trouvons le vaillant Nguyễn-kim (ou Cảm), l'intrépide restaurateur de la dynastie de Lé, et ainsi nous arrivons à Nguyễn-hoàng, fils cadet de Nguyễn-cảm, fondateur de la seigneurie de Cochinchine (1558). (Son fils aîné, Nguyễn-uông, avait été enlevé par une mort prématurée.)

Nguyễn-hoàng était venu à la cour avec des troupes et des secours, — avons-nous dit plus haut, — pour saluer le roi après sa rentrée dans la capitale. — Il était à la cour depuis six ou sept ans, guerroyant contre les Mạc, et il n'était pas question de lui donner congé et de le laisser retourner dans son gouvernement. D'ailleurs, Nguyễn-hoàng ne voyait pas sans inquiétude la marche des affaires, et il commençait à redouter l'ambition de son tout-puissant neveu, le prince Trịnh-tòng, qui, de son côté, ne nourrissait pas envers son oncle les sentiments les plus purs ; il était, en effet, devenu jaloux et soupçonneux envers Nguyễn-hoàng.

Celui-ci, cependant, songeait à regagner Huế pour s'y mettre à l'abri de l'ascendant de son neveu, qui éclipsait peu à peu l'autorité royale. Mais les routes étaient gardées par les deux meilleurs généraux de Trịnh-tòng, Phan-ngạn et Bùi-văn-khuê. Il conçut le projet de les détacher de leur maître. Il les invita donc à passer chez lui, les reçut bien et entama adroitement une conversation confidentielle sur les affaires du royaume: il parla de Trịnh-tòng, de sa puissance redoutable, et termina habilement en

les entretenant de leur propre valeur et de leurs mérites. — Insensiblement, ces officiers s'étaient laissé gagner, et il en avait déjà fait deux ennemis de Trịnh-tòng, lorsqu'on vint annoncer à Nguyễn-hoàng l'arrivée d'un envoyé de ce même Trịnh-tòng. — Les deux mandarins se retirèrent dans une pièce contiguë à celle où ils étaient et le messager fut introduit. — Ce messager n'était autre chose qu'un affidé du maître de la maison qui, feignant de parler bas, laissait adroitement entendre çà et là quelques paroles faites pour exciter l'attention de ceux qui étaient dans la salle voisine. — En substance , il dit à Nguyễn-hoàng que le prince Trịnh-tòng trouvait que Phan-ngạn et Bùi- văn-khuê étaient deux hommes capables, qu'ils pourraient bien être redoutables à l'État, que Trịnh-tòng les soupçonnait fort, et, pour être tranquille de leur côté, il priait Nguyễn-hoàng, qui avait su se distinguer contre les Mạc, de les faire saisir par ruse et de les faire disparaître. Le messager partit. Phan-ngạn et Bùi-văn-khuê avaient écouté de l'autre côté et avaient compris. Ils reparurent devant Nguyễn-hoàng et lui demandèrent de leur faire connaître ce que le messager lui avait dit.

Nguyễn-hoàng fit semblant d'hésiter, puis finit par leur confier l'ordre qu'il venait de recevoir. — Vous voyez, leur dit-il en terminant, comme il est dangereux pour des hommes de votre valeur de rester sous les ordres d'un tel prince. Mais ne croyez pas être les seuls menacés : aujourd'hui vous, demain moi. Si j'obéissais et que je vous fisse périr, bientôt un autre recevrait un ordre semblable contre moi. Aussi, je ne vous le cache pas, je ne désire rien tant que de me retirer dans mon gouvernement, à Huế, où, loin du prince et de la cour, je sentirai mes jours mieux assurés. Vous avez mon affection et mon estime, et j'ai cru ne rien devoir vous cacher. Prenez vos mesures ; moi, je vais partir. — Ils se séparèrent. Le lendemain, Nguyễn-hoàng alla trouver Trịnh-tòng lui-même, et par un discours habile, mais coupable, il attaqua à leur tour ces deux braves qu'il avait trompés la veille. Il dit à Trịnh-tòng qu'ils étaient redoutables, et le prince, qui connaissait bien leur valeur, les soupçonna sur l'heure et pria son oncle d'aller étudier cette affaire et de s'emparer des deux mandarins. Nguyễn-hoàng n'en désirait pas davantage. Profitant de la fête du 5 du 5e mois) il appareilla avec sa flotte, soi-disant pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu, tandis que Trịnh-tòng était tenu par des réceptions officielles. Il emmenait avec lui Nguyễn-tạo, son homme de confiance.

Phan-ngạn et Bùi-văn-khuê, irrités et craignant tout de leur maître, levèrent l'étendard de la révolte aussitôt le départ de Nguyễn-hoàng, de sorte que les paroles de ce dernier se trouvèrent justifiées de tous les côtés. — De nombreux chefs se joignirent à eux. — Les troupes royales furent battues et les rebelles entrèrent dans la capitale, d'où le roi et Trịnh-tòng s'étaient enfuis. Mais la discorde ne tarda pas à s'introduire dans le camp des vainqueurs. Les deux chefs entrèrent en rivalité, se disputèrent la préséance, se jalousèrent. Il se forma deux camps, on en vint aux mains et Bùi-văn-khuê fut tué par les troupes de Phan-ngạn, qui demeura seul maître, mais n'en profita que pour se livrer à ses plaisirs, comme si sa conquête ne devait plus lui être disputée, comme si le roi et Trịnh-tòng n'existaient plus.

Celui-ci veillait pourtant, guettant l'heure favorable, et ses espions le tenaient au courant de tout. Phan-ngạn tomba amoureux de la femme de son ancien compagnon d'armes et rival et lui fit demander de le recevoir. Celle-ci saisit cette occasion pour venger la mort de son mari et fixa un jour à Phan-ngạn, et, en attendant, prépara un piège. — Quand Phan-ngạn entra, il se vit subitement entouré et saisi; il essaya de fuir, mais on le rattrapa et on lui trancha impitoyablement la tête. Dans le même temps, Trịnh-tòng arrivait à Thanh-hóa avec le roi, après vingt jours de voyage. Il avait donc fallu peu de temps à la rébellion pour perdre ses chefs et, partant, à peu près sa raison d'être. Mais le parti des Mạc, toujours aux aguets, quoique ruiné, avait profité de ce mouvement et ne produisit pas moins de trois prétendants; dont l'un, Mạc-kính-cung, roi fugitif, fut même installé à Hà-nội par Ngô-đình-nga, qui s'était emparé du commandement après la mort de Phan-ngạn, et qui périt plus tard vaincu et décapité par le fils de Trịnh-tòng. Mais Mạc-kính- cung ne demeura pas longtemps sur son siège royal; il ne tarda pas à en être chassé, et Lê-kinh-tông reprit son trône un moment usurpé. Trịnh-tòng pressa vivement ses ennemis ; il les défit à Nam-dương et à Trường-an. Toutefois, les Mạc, battus sans cesse, ne cessèrent de lutter, et à chaque instant surgissait quelque nouveau prétendant.

— En 1605, le successeur de Mạc-kính-cung, Mạc-khánh-vương, se montra à Cao-bằng avec de nombreuses troupes. Battu par le fils de Trịnh-tòng, il passa en Chine, où il fut a l'abri de toute attaque. La Chine était donc un refuge assuré pour les partisans de cette cause. C'est là, du reste, le secret de leur longue résistance.

Trịnh-tòng, exaspéré de ne pouvoir exterminer cette race des Mạc, délibéra avec ses ministres sur les moyens d'en finir. De cette délibération résulta, non l'anéantissement des Mạc, mais la disgrâce d'un ministre, l'illustre lettré Phùng-khắc-khoan, accusé par un collègue jaloux, Nguyễn-lễ-tô, d'être favorable à la cause des ennemis. Phùng-khắc-khoan accepta sa disgrâce avec résignation et quitta la cour pour la retraite du mont Phụng-nhãn, où il passa son temps à faire de la poésie.

Cependant un grand malaise était dans l'État et dans la nation : depuis 1607, une foule d'événements sinistres, de catastrophes et de fléaux avaient désolé le royaume, et le peuple superstitieux avait trouvé de sinistres présages dans les désordres de la nature. Famine (1607-1613), écroulement d'une partie du mont Tản-viên (1609) et, presqu'en même temps, pluie de sang (?) qui dura dix jours, à Kinh-bắc; incendies successifs à Hà-nội dévorant chaque fois plus de 10,000 maisons ; eaux du fleuve bouillant sur le territoire du village Hoằng-liệt-xã, du huyện de Thanh-tri, et mort des poissons dans ces parages. Coups de vents, tempêtes, inondations, typhons épouvantables, rien ne manqua à ces temps, et à ces terribles fléaux, s'ajouta l'apparition menaçante et redoutée d'une comète qui acheva de jeter la perturbation et l'épouvante dans le peuple (1617).

Les populations annamites font retomber les malheurs qui les frappent sur l'administration, car voici le principe sur lequel elles se fondent : le gouvernement ne peut être que providentiel. Le Ciel (Dieu, l'Être suprême), d'où émane l'autorité, protège nécessairement un bon gouvernement et abandonne un gouvernement mauvais. Mais si le gouvernement est mauvais, ce ne peut être que par la faute du souverain, qui ne remplit pas bien le mandat que le Ciel lui a envoyé.

On murmurait donc contre le chef du gouvernement, on gémissait, on se plaignait. Le chef du gouvernement, ce n'était pas le roi, c'était Trịnh-tòng, et Trịnh-tòng, qui entendait ces plaintes et ces murmures, était exaspéré, et il devint insupportable au roi Lê-kinh-tông, qui résolut de s'en débarrasser et de prendre enfin le pouvoir. — Il s'allia secrètement aux Mạc, mais il lui fallait trouver à la cour un auxiliaire direct et déterminé qui menât l'affaire. Il jeta les yeux sur un fils même de Trịnh-tòng, le cadet Trịnh-thung, homme d'un caractère sauvage, détesté de son père. Trịnh-thung accepta et, profitant de l'absence de son père, prépara un piège souterrain d'où il dressait d'habiles tireurs qui s'exerçaient sur un éléphant artificiel représentant l'éléphant de Trịnh-tòng.

Tout était prêt au moment où Trịnh-thung revint. On tira, mais le coup, parti trop tôt, porta à côté et frappa un porteur de parasol. Trịnh-tòng, Airieux, pénétra dans le palais, ordonna une enquête immédiate et découvrit que les auteurs du complot étaient le roi Lê-kính-tông et son fils Trịnh-thung. Implacable, il ordonna sur l'heure la mort du roi son gendre, qui périt étranglé, puis, ayant fait saisir son fils, il allait également le faire périr, mais il se ravisa, le laissa quelques mois en prison, puis le fit relâcher après l'avoir exclu de la famille seigneuriale et réduit au rang du peuple. Ainsi finit le règne de Lê-kính-tông.

Trịnh-tông le remplaça sur le trône par Lê-duy-kị, fils de Lê-kính-tông et petit-fils de Trịnh-tông lui-même.

Lê-thần-tông (Lê-duy-kì), 16^{e} roi de la dynastie de Lê.1618-1643.

Noms de règne : Vĩnh-tộ, 11 ans ; Đức-long, 7 ans ; Dương-hoà, 9 ans ; (27 ans).

– Trịnh.
Bình-an-vương (Trịnh-tòng), jusqu'en 1620.
Thanh-đô-vương (Trịnh-trang), 1620-1645.
– Nguyễn.
Sãi-vương (Nguyễn -phước-Nguyên). — Hi-tông-hiếu-văn-hoàng-đế.1614-1635.
Thượng-vương (Nguyễn- phước-lan).1635-1649.

Lê-duy-kì, fils ainé de Lê-kinh-tông, placé sur le trône par son grand-père maternel Trịnh-tòng, est connu sous le nom de Lê-thân-tông. Il régna par deux fois. Il abdiqua, après vingt-sept ans d'un premier règne, en faveur de son fils aîné ; mais six ans après cette abdication, son fils étant mort, il reprit le pouvoir qu'il garda encore treize ans.

Dans les circonstances où la royauté est placée à ce moment, il est évident que le roi compte pour peu et que son histoire doit être courte. En effet, dominé par deux autorités qui font semblant de tirer de lui toute leur puissance, mais qui, en fait, sont plus fortes que lui, ce n'est pas le roi qui gouverne, ce sont les deux seigneurs: celui du sud et celui du nord.

Aussi, nous occuperons-nous plus particulièrement de ces deux gouverneurs, dont la rivalité et l'ambition ont fait couler beaucoup de sang.

Trịnh-tòng, le rude maître de ses rois et le fondateur de la seigneurie du Tonquin, sentant venir sa fin, désigna pour son successeur son fils ainé, Trịnh-trang, et lui adjoignit en second lieu son cadet, Trịnh-thung, celui-là même qui avait conspiré avec Lê-kính-tông.

Le père voulait ainsi éviter la rivalité entre les deux frères. Cette précaution fut inutile : Trịnh-tung profita immédiatement de sa nouvelle position, qui lui donnait le commandement d'une armée, pour entrer en révolte ouverte, et tandis que son père était mourant, il le fit enlever et livra sa maison au pillage.

Le frère de Trịnh-tòng, Trịnh-côi, voulut profiter du désordre général qui suivit cet événement pour s'emparer du pouvoir et de l'héritage de Trịnh-tòng. Ce dernier avait été abandonné mourant sur la voie publique, Trịnh-côi le fit transporter dans sa propre demeure, puis fit annoncer à ses fils que leur père les demandait avant de mourir pour leur pardonner leurs torts et leur partager son héritage en leur donnant ses derniers conseils.

Trịnh-thung se laissa tromper. À peine fut-il entré dans la demeure de Trịnh-côi que les portes se fermèrent derrière lui et qu'il tomba mortellement frappé. Les annales disent : « Trịnh-tòng, après avoir énuméré tous les crimes de son fils rebelle, ordonna qu'on lui rompit les jambes pendant qu'il se tenait à genoux dans la cour.

Trịnh-trang allait lui-même se laisser tromper, mais il fut dissuadé de se rendre à l'invitation de Trịnh-côi et, écoutant les conseils de serviteurs dévoués, il partit pour Thanh-hóa avec ses frères, le roi et la cour. Trịnh-côi, voyant ses projets manqués, fit emporter Trịnh-tòng ailleurs. Le vieillard, abandonné de ses porteurs, expira à la hauteur de Xã-kiều, à côté d'un pont.

Trịnh-trang fit recueillir son corps et lui fit donner la sépulture.

Trịnh-côi, cependant, et ses fils profitèrent du départ de Trịnh-trang pour Thanh-hóa pour s'emparer de la résidence des Trịnh et s'approprier les biens de Trịnh-thung, sa victime. Pourtant, craignant la vengeance de Trịnh-trang, ils allèrent lui offrir leur soumission, qui fut acceptée. Mais peu après, au 10^{e} mois de la même année, Trịnh-tông, informé d'un complot que tramait le fils aîné de Trịnh-côi, Thạc-quận-công, fit étrangler ce dernier et réduisit le père du supplicié au rang du peuple.

Les Mạc, profitant des désordres des mois précédents, étaient reparus ; mais Trịnh-tòng, qui ramenait le roi à Hà-nội après la soumission de Trịnh-côi et de ses fils, rencontra leur armée à Châu-câu et la défit complètement. Le roi Mạc-kinh-khoan était consterné; sa fille l'engagea à se retirer, tandis qu'elle demeurerait pour tenir tête à l'ennemi et, au besoin, protéger la retraite.

La lutte commença, elle fut opiniâtre ; la valeureuse femme trouva la mort dans le combat et les troupes des Mạc, vaincues, furent mises en fuite.

Trịnh-tòng continua sa marche, arriva à Hà-nội, où il installa le roi, qui ne tarda pas à y recevoir (9^{e} mois) une ambassade de condoléance envoyée par le seigneur du sud, Nguyễn-phước-nguyên ou Sãi-vương, qui avait appris la fin malheureuse de Trịnh-tông. — Toutefois, les relations entre les deux seigneurs n'avaient pas toujours été pacifiques.

Nguyễn-phước-nguyên avait deux frères cadets, le prince Văn-Nham et le prince Thạch-xuyên, fils d'une femme du second rang. Ces deux princes, dévorés d'ambition et d'envie, songeaient à renverser leur frère aîné pour s'emparer du pouvoir. Ils décidèrent le seigneur du Tonquin, Trịnh-trang, qui venait de succéder à Trịnh-tòng son père, de venir attaquer le Thuận-hóa, lui promettant, de leur côté, de soulever le pays et de se joindre à lui.

Trịnh-trang envoya donc un corps de 5,000 hommes au port de Nhựt-lệ, province de Bô-chánh, avec l'ordre de se tenir prêts à agir au premier ordre. Contre l'attente des deux traîtres, ni le Sãi-vương, ni son fils, ne prirent le commandement de l'armée de défense, qui fut confiée au Vệ-quận-công. Les frères du Sãi-vương avaient compté sur son absence pour se soulever. Irrités de voir leurs espérances déçues et leurs projets devinés, ils se déterminèrent à agir quand même et entrèrent en révolte. Ils se réunirent à Ải-tử- (Kho-cây-khế, Cồn-cờ) et s'y fortifièrent. Nguyễn-phước-Nguyên, à cette nouvelle,

leur envoya dire que si c'était par ambition du pouvoir qu'ils entraient en révolte, ils n'avaient qu'à le dire et qu'il était prêt à abdiquer en leur faveur plutôt que de soutenir une lutte fratricide. Mais les rebelles répondirent que le pouvoir appartiendrait an vainqueur.

Le Sãi-vương se décida alors à les combattre ; son fils marcha à la tête des troupes, attaqua l'armée de ses oncles rebelles, qui, mise en déroute, se réfugia dans les montagnes de Tuyên-lộc. Les deux princes rebelles furent faits prisonniers et conduits devant le seigneur Nguyễn- phước-nguyên. Le Sãi-vương, à leur vue, fondit en larmes, puis il prononça contre eux la sentence capitale. Toutefois, la cour s'opposa à leur exécution. Les deux prisonniers furent simplement jetés en prison, où ils ne tardèrent pas, disent les annales, à mourir d'ennui et de chagrin.

Quant aux troupes des Trịnh, voyant qu'elles ne recevaient aucune nouvelle des rebelles leurs alliés, elles retournèrent au Tonquin.

C'est à partir de cette époque que les seigneurs de Nguyễn résolurent de ne plus envoyer ni recrues, ni impôts à la cour des Lê.

Cependant, au 10e mois 1622 (même année), l'ambassade de condoléance de Nguyễn-phước-nguyên fut bien accueillie par le fils de Trịnh-tòng, qui décora même son oncle du titre de phó-nguyên-soái. Les bonnes relations durèrent peu elles étaient, du reste, loin d'être sincères de part et d'autre.

En 1625, voyant que le seigneur du sud persistait à ne pas livrer l'impôt de son pays, la cour l'envoya réclamer. Le chúa (seigneur) Nguyễn répondit que les années avaient été mauvaises et qu'il avait jugé bon de ne pas forcer la rentrée des impôts, car les contribuables sont comme les veines du gouvernement.

Il ajouta que, du reste, cette réclamation ne venait que des Trịnh et non du roi.

Une seconde ambassade revint adresser les mêmes réclamations pour les impôts de 1623 à 1626; elle ne fut pas plus heureuse et regagna le Tonquin sans avoir rien pu obtenir. Alors, Trịnh-trang se décida à faire intervenir le roi. Il obtint un ordre, contresigné de Lê-văn-dụng, qui enjoignait à Nguyễn-phước-nguyên d'envoyer à la cour son fils, 30 éléphants mâles et 30 jonques de guerre. Le Sãi-vương fit encore la sourde oreille et prétendit que ce n'était encore là qu'une invention des Trịnh. En même temps, il se préparait aux événements.

Trịnh-tòng ne tarda pas à envoyer des troupes et à marcher lui-même, avec le roi, à la tête d'un corps d'armée.

Mais le seigneur du sud était prêt; il reçut vigoureusement les assaillants et les battit. En même temps, il fit répandre le bruit que l'insurrection allait éclater au Tonquin à la faveur de l'absence de Trịnh-trang et du roi. — Battu, craignant la révolte, Trịnh-trang se retira en toute hâte avec le roi et abandonna cette guerre, dont le résultat était d'affermir la position et l'indépendance des seigneurs du sud. Les Mạc, toujours prêts à saisir la première occasion, avaient reparu à Cao-bằng et dans les pays environnants, et au 6e mois de l'année 1628, ils campaient au pied du mont Hương-lãnh, d'où deux armées royales ne purent les déloger.

Mais au 12^{e} mois, les troupes royales livrèrent aux Mạc une grande bataille à Lạng-sơn : l'armée des Mạc fut à peu près détruite. Le fils aine du roi Mạc-kinh-khoan, Mạc-kinh-loan, l'ancien roi Mạc-kinh-cung et d'autres membres importants de la famille des Mạc furent faits prisonniers, conduits à la capitale et mis à mort.

Ce grand succès porta au plus haut degré la puissance de Trịnh-trang, qui se fit donner en 1628 le titre de Sư-phụ-thanh-đô-vương, et qui, l'année suivante, contraignit le roi à accepter pour épouse et reine, sa fille, Trịnh-ngọc-trước, veuve de Lê-trụ de qui elle avait eu quatre enfants. La cour essaya bien de résister, mais le roi dut se résigner. — Qu'eût-il pu faire, du reste, lui dont la royauté se bornait à placer sa signature sur les actes publics élaborés par Trịnh-trang ?

Cependant, le dessein de renverser les Trịnh au profit des Nguyễn s'était peu à peu introduit à la cour da Sãi-vương et on se préparait à la lutte. L'occasion de se mesurer ne tarda pas.

Le Sãi-Vương Nguyễn-phước-nguyên avait nommé Tuần-lương-hậu, son neveu, gouverneur du Quảng-bình et avait donné le gouvernement du Quảng-nam à son troisième fils, Nguyễn-phước-hán.

Nguyễn-phước-hán était laid, difforme, ambitieux et méchant ; sa famille l'aimait peu. Il convoitait de s'emparer du pouvoir au détriment de son ainé, à la mort de leur père. Pour arriver à ses fins, il ne craignit pas d'entrer en relations avec le seigneur du nord Thanh- đô-vương (Trịnh-trang). Mais, pour être plus à portée de communiquer avec le Tonquin, il aurait voulu le gouvernement de Quảng-bình. Il

fit porter des plaintes contre le gouverneur de ce pays, son cousin, et se fit en même temps demander lui-même pour lui succéder. Par suite de ces plaintes, Tuần-lương-hậu perdit son gouvernement, mais Nguyễn-phước-hán ne fut pas son successeur. Le Sãi-vương désigna pour ce poste Nguyễn-hạt, son frère. Nguyễn-phước-hán exaspéré, appela les Trịnh, leur promettant de se joindre à eux.

À la cour du Thanh-đô-vương, on pensait aussi, comme à celle du seigneur Nguyễn, au renversement du prince rival, à l'anéantissement d'un voisinage dangereux, d'un adversaire redoutable. Aussi, y accueillit-on favorablement les ouvertures de Nguyễn-phước-hán et envoya-t-on des troupes. La flotte alla s'établir dans le port de Kì-la, tandis que 6,000 hommes de troupes campaient à Bắc-bô-chánh, sur la frontière du Nghệ-an. Au 12^{e} mois, l'armée du Tonquin était à Nhựt-lệ. Le Sãi-vương, de son côté, n'avait pas perdu de temps : il était prêt à recevoir l'ennemi, qui tira vainement trois fois du canon pour appeler le traître, car ce signal avait été indiqué par Nguyễn-phước-hán lui-même, qui devait aussitôt passer à l'ennemi. Mais le traître ne vint pas, et l'année des Trịnh recula un peu ses lignes pour se mettre à l'abri du feu des ennemis.

Mais les généraux du Sãi-vương attaquèrent inopinément les troupes tonquinoises et les mirent en déroute. Quand les fuyards arrivèrent à Bắc-bố-chánh, il ne restait plus que la moitié de l'armée.

Trịnh-trang, après avoir assuré la défense de ses frontières, regagna la capitale avec le roi, qu'il traînait toujours à sa suite.

Le prince Nguyên-phước-hán, cependant, ne renonça pas à ses projets ambitieux, et puisqu'il ne pouvait plus compter sur l'armée des Trịnh, il n'hésita pas à en préparer une et fit ouvrir des listes d'enrôlement sous un prétexte quelconque, tout en continuant à gouverner le Quảng-nam.

Cependant, au 10^{e} mois 1634, le Sãi-vương tomba gravement malade. — Il fit venir son frère cadet et nomma pour son successeur son 2^{e} fils (l'aîné était mort). — Il recommanda à son frère de soutenir son neveu de ses bons et sages conseils et expira à l'âge de 73 ans. Il en avait régné 23.

Lorsque le gouverneur du Quảng-nam, l'ambitieux prince Nguyên-phước-hán, apprit la mort de son père et l'élévation de son frère, il ne se contint plus et entra en pleine révolte, refusant de se rendre à Huệ pour prendre le deuil de son père. Le successeur du Sãi-vương, Thượng-vương, attristé par cette lutte sacrilège, fit appeler son oncle pour le consulter et lui dit qu'il était disposé à céder le pouvoir à son frère. Mais l'oncle ne le laissa pas faire. Il envoya des troupes qui s'emparèrent du rebelle et le ramenèrent à la capitale.

Thượng-vương voulut lui faire grâce, mais l'oncle, inflexible, fit mettre le traître à mort et ordonna de brûler son corps. Toutefois, Thượng-vương fit recueillir ses cendres et leur fit donner une sépulture honorable. — Cinquante-six personnes, dont les noms furent trouvés sur des listes secrètes d'affiliation, furent également exécutées.

Le frère aîné de Thượng-vương avait laissé une femme et trois enfants, mais cette femme, encore belle et à la fleur de l'âge, résolut de captiver le cœur du seigneur. Celui-ci résista d'abord, mais vaincu enfin, sa belle-sœur Tông-thi entra un jour à là tête du sérail, et sut si bien faire, que Thượng-vương, devenu insensé d'amour, contentait follement les caprices les plus ruineux et les plus extraordinaires de cette femme. Pour lui plaire, il ne s'arrêtait à aucune considération, levait des corvées, construisait des édifices somptueux, etc. — Heureusement, son sage conseiller Vân-hiên et son oncle eurent assez d'éloquence et d'autorité pour l'arrêter sur cette pente dangereuse (1639).

D'ailleurs, des événements graves se préparaient. Le gouverneur de la province de Bắc-bô-chánh^ pour les Trịnh, Nguyễn-khắc-tuân, avait, du temps même du Sãi-vương Nguyễn-phước-Nguyên, commencé une série d'intrigues. Il avait d'abord cherché à passer du côté de la cour du sud, mais la mort du Sãi-vương changea le cours de ses idées et il se retourna du côté de ses maîtres, dont il eut le talent de regagner les bonnes grâces, bien que ses intrigues ne fussent point ignorées. Mais c'était un homme puissant qu'il fallait ménager dans le moment : on lui donna le titre de Trịnh-bá (c'était un rare honneur). Il en devint orgueilleux, et ne négligea rien pour faire sentir le poids de sa nouvelle dignité à la cour du sud, à laquelle il avait voulu se rendre. Le Thượng-vương résolut de se venger. On lui rappela ses anciens serments à la cour des Nguyễn et on l'invita à venir conférer avec le Thượng-vương. En même temps, on faisait adroitement répandre le bruit de ces relations dans le camp de ce gouverneur lui-même et dans le peuple, de sorte, que la nouvelle en parvint rapidement à la capitale du Tonquin. Du reste, on entra effectivement en pourparlers, et tout le monde sut bientôt que Nguyễn-khắc-tuân devait passer le fleuve Linh-giang pour se rendre à une invitation du seigneur Nguyễn. On

en était là, quand soudain, au milieu de la nuit, l'armée de Nguyễn, flotte et troupes de terre, attaquèrent la place. Nguyễn- khắc-tuân allait tomber sans doute au pouvoir de ses ennemis ; aussi, saisissant un cheval qu'on lui présentait, il l'enfourcha et s'enfuit en toute hâte du côté du Tonquin (1639). Mais à Cầu-dinh (Ân-trường), il rencontra l'armée des Trịnh qui s'avançait de son côté à marches forcées. La cour du nord, en effet, s'était émue des nouvelles qui lui parvenaient des frontières et envoyait Trịnh-kiểu, le fils du Thanh-đô-vương Trịnh-trang, arrêter l'échange de communications et s'emparer du gouverneur infidèle — Nguyễn-khắc-tuân s'y attendait peu, on l'arrêta et on le conduisit à Hà-nội, où il fut décapité. Sa tête fut renvoyée au siège de son ancien gouvernement et exposée sur la frontière.

La rivalité entre la cour des seigneurs de Nguyễn et celle des seigneurs de Trịnh était parfaitement établie, et personne n'avait plus à dissimuler ses ambitions. Aussi, en i642, Trịnh-trang essaya-t-il de renverser le seigneur du sud. Les troupes vinrent s'établir à Nam-bô-chánh et les opérations ne tardèrent pas à commencer, le général des Nguyễn périt dans une bataille, et à la faveur de quelques premiers succès, l'ennemi du nord se présenta bientôt devant le port de Nhựt-lê, tandis que Trịnh-trang et le roi, qu'il ne manquait jamais de traîner à sa suite, arrivaient à An-bài, d'où ils envoyèrent assaillir les forts de Trung-hoà. — Mais toutes leurs attaques n'aboutirent désormais qu'à des insuccès persistants, et les Trịnh, disent les annales, trouvant qu'il faisait trop chaud en Cochinchine et que leurs hommes succombaient en grand nombre sous ce climat meurtrier, l'abandonnèrent pour regagner leur pays, que le Ciel, plus clément, a doué d'un climat plus heureux et d'un air plus salubre. Au 10^{e} mois de cette année 1643, Lê-thần-tông, soit librement, soit pliant sous la volonté du seigneur du nord, abdiqua en faveur de Lê-duy-hựu son fils.

Ce fut sous le règne de Lê-thân-tông, en 1626, au mois de mars, que le premier missionnaire, le P. Baldinoti, jésuite, pénétra au Tonquin, mais tout son zèle échoua devant la difficulté de se faire comprendre. Le P. de Rhodes, qui était en Cochinchine depuis quelques années, lui succéda ; il y arriva en compagnie du P. Pedro Marques, par navire portugais. Il prit terre le 12 mars au port de Cửa-bạng ; les habitants du village de An-vực furent ses premiers catéchumènes et ses premiers chrétiens (1).

---

(1) Le P. de Rhodes raconte lui-même qu'il fut bien reçu à la cour des Trịnh. Il arrivait avec des capitaines portugais ; on les logea dans la capitale et on les traita avec beaucoup d'égards.

Nous croyons intéressant de consacrer ici quelques lignes à l'introduction des premiers missionnaires dans la Cochinchine. — Des relations s'étaient établies entre les Annamites et les Européens; des Hollandais (Hoalang, nom qu'on donna longtemps à tous les Européens) avaient fait quelques tentatives d'établissements. Les missionnaires vinrent à leur suite.

Le premier missionnaire qui foula le sol cochinchinois arriva, en 1596, du temps de Sãi-vương; ce fiut un dominicain espagnol, du nom de Diego Advarte. Mais, comme des navires de sa nation ne tardèrent pas à venir après lui, cette coïncidence le fit soupçonner par l'autorité, qui craignit que le bon père ne s'inquiétât d'autre chose que du salut des âmes, Diego Advarte dut se rembarquer en toute hâte, sous une grêle de traits. Il reçut même deux coups de flèche.

Après lui vint le jésuite P. Busomi (18 janvier 1615), qui fut suivi, en 1624, du P. Alexandre de Rhodes.

Le P. de Rhodes (jésuite), missionnaire français, cœur simple, vertueux, esprit ardent, peut être considéré comme le véritable fondateur de la prédication en Cochinchine. Il prêcha à Huế même et y fonda des chrétientés sérieuses.

Le P. de Rhodes, pour aider le P. Baldinoti, quitta, en 1626, la Cochinchine et passa au Tonquin, où il fut d'abord bien accueilli du seigneur Trịnh, à qui il eut soin de présenter une horloge à mouvement et à sonnerie... Il revint une seconde fois en Cochinchine, en 1640, et alla prêcher jusqu'à Phan-rang.

En 1644, commencèrent les premières inquiétudes sérieuses de l'autorité et les premières poursuites contre les chrétiens. Le P. de Rhodes arrêté fut renvoyé à Mạcao. Cependant quatre jésuites vinrent continuer l'œuvre.

Hiền-vương, pour arrêter les progrès de la doctrine étrangère, promulgua un nouvel édit de poursuites ; des Japonais chrétiens, établis à Tourane, n'hésitèrent pas à abandonner leur religion, pendant que dans cette année, qui fut la plus rigoureuse, quarante-trois annamites cochinchinois furent exécutés à cause de leurs opinions religieuses, 1664.

En 1665 survinrent quelques autres condamnations. Tels furent les débuts du catholicisme en Cochinchine.

Ils furent d'abord bien accueillis et on les laissa prêcher librement. La sœur de Trịnh-trang et dix-sept autres membres de sa famille embrassèrent tout d'abord la religion nouvelle ; mais la cour ne vit pas sans quelque inquiétude un groupe puissant se former autour des hommes de l'Occident. Inquiète d'ailleurs pour l'existence de ses rites et de ses cultes de famille, héritage et lois de ses ancêtres, elle s'alarma dans la crainte, peut-être, de la venue d'un état politique nouveau, et du renversement de l'état social établi.

Elle exigea et obtint un édit de poursuites contre les missionnaires, qui étaient alors au Tonquin. Ils durent fuir et se cacher, et finirent par être renvoyés de force. — La persécution ou les poursuites duraient encore en 1631, lorsque quatre nouveaux missionnaires (jésuites) pénétrèrent dans le pays. En quelques mois ils baptisèrent plus d'un millier de personnes. On essaya bien de les arrêter, mais mollement, et le seigneur Trịnh-trang finit par fermer les yeux.

Au bout de dix ans, s'il faut s'en rapporter aux Annales de la Propagation de la Foi, le Tonquin comptait plus de cent mille chrétiens et une centaine d'églises élevant vers le ciel, au-dessus de leurs clochers, le signe triomphant de la croyance nouvelle.

Mais cette sorte de sécurité ne devait pas durer ; en 1640 un nouvel édit parut, défendant aux habitants de fréquenter les maîtres européens, prédicateurs de l'erreur et gens frauduleux (termes de l'édit). Les poursuites pourtant furent bénignes et sans opiniâtreté ; quelques semaines après sa publication, l'ordonnance fut rapportée et le seigneur du Tonquin rappela lui-même un des missionnaires chez lui, et rendit l'autorisation de prêcher. Cette liberté dura dix-huit ans.

Lê-chơn-tông-thuận-hoàng-đế (Lê-duy-hựu), 17e roi de Lê. 1643-1648.

Noms de règne : Phước-thái ou thới, 6 ans.

– Nguyễn. Thượng-vượng ou Thần-tông-hiếu-chiêu-hoàng-đế (Nguyén-phước-lan), régna 14 ans et vécut 48 ans.

– Trịnh. Thanh-đô-vương (Trịnh-trang), 35 ans.

Au moment ou Lê-duy-hựu montait sur le trône, la dynastie des Minh, en Chine, finissait misérablement ; un eunuque s'emparait du pouvoir, et l'empereur ayant d'abord fait mourir ses enfants, se pendait ensuite avec sa femme. Les Tartares, appelés au secours, s'emparaient de la Chine, à l'exception de quelques provinces du midi qui demeurèrent fidèles aux Minh et nommèrent un empereur de cette famille, Sùng-Trịnh , tandis qu'un empereur de la famille des Thanh régnait sur le nord de l'empire.

L'Annam ne reconnut pas d'abord les usurpateurs et, en 1646, Lê-duy-hựu envoya une ambassade complimenter le nouvel empereur des Minh. — Mais Sùng-Trịnh était tombé aux mains des Tartares avant l'arrivée des ambassadeurs annamites ; ceux-ci portèrent leurs félicitations à son successeur Vĩnh-lịch. — Le nouvel empereur ne se montra pas difficile et envoya au roi père la nomination officielle de Roi de l'Annam.

La situation, cependant, demeurait toujours tendue entre l'Annam sud et l'Annam nord. On s'observait de part et d'autre et on ne laissait point passer l'occasion de guerroyer.

En 1647, Trịnh-trang ayant réuni ses troupes de terre et de mer, les envoya sur la frontière du Nghệ-an et se prépara à attaquer les Nguyên. L'armée prit ses positions à Nam-bô-chánh, tandis que la flotte, forçant le blocus du port de Nhựt-lệ, remonta jusqu'au chef-lieu du Quảng-bình, dont le gouverneur Trương-phước-phấn se défendit énergiquement et repoussa l'ennemi.

A l'approche des Trịnh, la cour des Nguyễn n'était pas restée inactive et un corps d'armée, sous la conduite du prince héritier présomptif du sud et de plusieurs habiles officiers, ne tarda pas à se présenter aux envahisseurs. La flotte du sud fut envoyée en croisière dans le fleuve Cẩm-la pour y attendre l'ennemi ou se tenir prête à soutenir l'armée d'attaque. — Le général Nguyễn-hữu-tân fut chaîné d'aborder brusquement l'ennemi avec 100 éléphants de guerre, à la 5e veille (quatre heures du matin), tandis que le prince s'avancerait avec le gros de l'armée. — L'attaque, vigoureusement poussée,

bouleversa le camp des Trịnh qui furent mis en fuite et allèrent donner, en fuyant, dans la flotte qui les attendait. Leur déroute fut complète. Une bonne partie de l'armée du nord périt, et 3,000 prisonniers avec des chefs importants restèrent aux vainqueurs. Les fuyards furent poursuivis jusqu'au fleuve Linh-giang.

Trịnh-trang dut s'estimer heureux que l'ennemi ne poussât pas plus loin ses poursuites. Aussi se hâta-t-il d'utiliser les restes de son armée à garder le chemin de sa capitale, 1647.

C'est dans cette même année que mourut le seigneur du sud Thương-vương , après quatorze ans de gouvernement. Il était âgé de quarante-huit ans. Son fils ainé, le prince Nguyễn-phước-tân, le vainqueur des Trịnh, lui succéda. Ce prince s'était, en outre, distingué par l'expulsion de gens venus de Batavia (O-lơn) qui, sous prétexte de commerce, venaient porter le trouble sur les côtes.

Il prit le nom de Hiền-vương, 1647.

En 1648, le roi d'Annam Lê-chơn-tông mourut, à son tour, à l'âge de vingt ans, sans laisser d'héritier. — Trịnh-trang fit inviter le roi-père à remonter sur le trône. —

Lê-thần-tông reprit donc le sceptre.

Sous le règne de Lé-chơn-tông, les jésuites, qui étaient venus après le départ du P. de Rhodes, continuèrent avec succès les prédications et la nouvelle religion dite hoa-lang (hollandaise) [20] avait de nombreux adeptes.

Le p. de Rhodes, qui avait quitté la Cochinchine pour aller installer la mission du Tonquin, revint pour la 2e fois dans le sud, en 1640 ; il aborda à Faï-fo (Hải-phố?) port voisin de la baie de Tourane où les Japonais, les Portugais, les Hollandais et les Chinois faisaient le commerce. Jusque-1à, il n'y avait pas eu de persécution, mais les missionnaires se plaignirent, sans doute avec raison, de quelques actes d'autorité et de quelques vexations dont ils furent souvent les victimes. C'est ainsi que quelques-uns furent contraints de regagner Macao. Ces courageux apôtres enfreignaient sans le vouloir quelquefois les lois, froissaient les mœurs et les usages du pays, et leur zèle vertueux ne voulant point reconnaître de barrière, ils se trouvaient parfois aux prises avec une autorité jalouse et soupçonneuse. Le seigneur du sud semble avoir pensé, d'ailleurs, que, sous prétexte de religion ou à la suite de la religion, ils dissimulaient d'autres desseins, et que ces étrangers, prêtres ou marchands, ne tarderaient pas à faire échec à son pouvoir et à lui disputer un jour son propre territoire. Toutefois, les relations commerciales avec les Européens étaient une source de beaux revenus, et il hésitait à se prononcer ouvertement en faveur des poursuites contre les prédicateurs. Il se contentait de laisser faire.

---

[20] L'établissement hollandais au Tonquin date à peu près du milieu du 17e siècle. Il fut fondé, en 1637, sur le bras occidcntal du fleuve du Tonquin, à Phổ-hiền (près du chef-lieu du Hưng-yên),ville de 2,000 maisons, habitée et fréquentée alors par des Français, des Anglais, des Portugais et des Hollandais. Il était entre Nam-định et Hà-nội. Son fondateur M. Karel Hortsink arriva à bord du *Grol* de la Compagnie des Indes.

En 1638, le navire de Ryp, tirant 13 pieds d'eau, monta à Hà-nội.

Le comptoir hollandais au Tonquin fut dirigé de :

1637 à 1640, par Karel Hortsink.
1640 à 1647, par Antony van Buokorsl.
1647 à 1649, par Philip Schilleman.
1649 à 1659, par Nicolaos de Voogel.
1659 à 1663, par Hendsik Baron.
1663 à 1666, par Léonard Morre.
1666 à 1667, par David Verdonk.
1667 à 1668, par Constanlyn Rondt.
1668 à 1672, par Kornelis Valchenier.
1672 à 1677, par Albert Brevink.
1677 à 1687, par Léonard du Moy.
1687 à 1691, par Jan Sibens.
1691 à 1700, par Jacob van Lao.

Il fut abandonné le 8 février 1700, et les Hollandais partirent à bord du navire le *Baew*.

Lê-thân-tông (roi pour la seconde fois). — 1649-1663 : 13 ans.

Noms de règne : Khánh-đức ; Thanh-đức ; Vinh-thọ.

– Nguyễn. Hiền-vương ou Thái-tông-hiếu-chiết-hoàng-đế
(Nguyễn-phước-tân), 40 ans ; 1649-1686.
– Trịnh. Thanh-đô-vương (Trịnh-trang). Tây-định-vương (Trịnh-thạc).

Au nord (Tonquin) les relations avec les Minh s'étaient continuées et le seigneur Trịnh-trang avait envoyé des secours et des approvisionnements à l'empereur Quê-vương, qui l'avait, en reconnaissance, décoré du Titre de *second roi d'Annam*. Celait un coup direct porté au seigneur du sud ; malheureusement pour Trịnh-trang, aucun succès ne vint consacrer ce titre. Pendant dix ans de guerres contre le sud, il ne remporta que des échecs, et cependant les Nguyễn ne s'étaient pas encore sentis assez forts pour attaquer, ils n'avaient fait jusque-là que repousser les incursions des troupes du nord.

Mais, en 1653, l'armée de la Cochinchine passa les frontières et pénétra à son tour sur le territoire ennemi, en franchissant le fleuve Linh-giang, que les corps expéditionnaires du nord avaient si souvent traversé. Le châu de Bắc-bố-chanh tomba d'abord au pouvoir des assaillants qui, pressant leur marche et leurs succès, défirent successivement l'ennemi au mont Hoành-sơn et au camp du général tonquinois, Hà-trung. Un vaillant officier, Lê-văn- hiểu, fit inutilement les plus courageux efforts pour défendre la position : le camp fut forcé et l'armée de défense s'en ait en pleine déroute jusqu'à An-trường, aujourd'hui chef-lieu du Nghệ-an.

L'armée des Nguyễn arriva bientôt dans l'arrondissement de Thạch-hà, ou Đặng-minh-tắc. Un des principaux chefs de l'armée des Trịnh capitula et se soumit.

Lê-văn-hiểu cependant s'était établi solidement, à l'abri de bonnes fortifications, au village de Đại-nại, espérant arrêter l'ennemi. Ce général avait été blessé au pied. Les généraux de l'armée du sud lui firent demander de se soumettre, « Dites à vos maîtres, répondit-il à l'envoyé, que né serviteur des Trịnh, je veux qu'après ma mort mon esprit reste avec eux, et que je ne puis ni ne veux imiter le tas de gens abjects qui, alléchés par de belles promesses, changent de cœur entre le matin et le soir.»

Alors les généraux de l'armée du sud employèrent une ruse déloyale pour perdre cet altier et digne serviteur : ils écrivirent à la cour du seigneur Trịnh-trang, que Lê-văn-hiểu était la cause de cette guerre, car il avait forcé le sud à franchir ses frontières, a la suite de nombreuses et injustes incursions ordonnées par Lê-văn-hiểu, sur le territoire des Nguyễn , dans lesquelles avaient été massacrés des gens inoffensifs, des bonzes, des femmes, des filles de la population soumise aux Nguyễn. Que par là Lé-văn-hiểu avait eu dessein de se faire valoir auprès de ses maîtres ; mais que le jour où sa conduite avait appelé l'ennemi sur le territoire de son gouvernement, il n'avait pas même su le défendre ; qu'il s'était laissé battre constamment, et qu'après avoir perdu la province confiée à sa garde, il demandait maintenant à faire sa soumission et à passer au service des Nguyễn.

Cette grossière machination réussit, et Trịnh-trang, malgré les observations de son ministre de l'intérieur, ordonna d'arrêter Lê-văn-hiểu et de le lui amener. Le mandarin qui l'arrêta ne lui laissa rien ignorer, et Lê-văn-hiểu, qui souffrait atrocement de sa blessure, ne faisait que gémir et déplorer son sort. Il n'eut pas la force d'arriver jusque la capitale : il se suicida en prenant du poison. Il avait cinquante-quatre ans.

Trịnh-trang, désabusé, regretta amèrement la perte de ce fidèle sujet, tandis que Nguyễn-phước-tân, seigneur du sud, en apprit la mort avec la plus vive satisfaction et envoya à cette occasion de nombreuses récompenses et de nouveaux ordres à son armée. Il ordonna de proclamer la paix et défendit de faire mal ou violence à qui que ce fut, en pays conquis. A la suite de la proclamation de paix, des chefs importants du Tonquin vinrent faire leur soumission au camp cochinchinois. L'un d'eux y apporta la nouvelle que les Trịnh expédiaient une armée de vingt mille hommes et cinquante bateaux pour reprendre Cầu-dinh (Hà-trung). En effet, au 8^{e} mois 1654, cette armée arriva à Cầu-dinh (Hà-trung), qu'il trouva abandonné par les Nguyễn.

Cet abandon sembla un piège au général des Trịnh, qui porta son camp à Lạc-châu, n'envoyant qu'un détachement de 500 hommes à Hà-trung.

L'armée des Nguyễn ne tarda pas à reparaître ; elle chassa la petite garnison de Hà-trung, tomba sur le camp de Lạc-châu et défit l'armée des Trịnh qui, fuyant de divers côtés, se rassembla à Vĩnh-dinh (An-trường),

Nguyễn-hữu-dật attaqua alors le port de Kì-la. La flotte des Trịnh gagna la haute mer avec quelques pertes et se retira au port de Châu-Nhai, ville maritime de Nam-giái, qui tomba également au pouvoir des Nguyễn, dont l'armée continua ses succès jusqu'à Bân-xá, reprenant ainsi l'ancienne possession des sept huyện.

L'armée du nord se retira à An-trường; l'armée du sud prit ses quartiers à Lạc-châu.

A la nouvelle de la défaite de ses troupes et de la reprise des sept huyện du Nghệ-an par l'armée du sud, Trịnh-trang dégrada le commandant en chef de son armée et destitua les chefs subalternes. Il envoya son fils aîné Trịnh-thạc et deux autres généraux pour commander l'armée de terre, et Võ-văn-thiêm avec 30 jonques pour prendre le commandement de l'armée navale. Mais à peine arrivé, Trịnh-thạc fut rappelé à la hâte. Il laissa le commandement à Đào-quang-nhiêu, qui se tint en observation.

Les généraux des Nguyễn, qui se tenaient prêts à recevoir l'ennemi, profitèrent de ce répit pour expédier des émissaires dans tout le pays de Thanh-hóa, Sơn-nam, Sơn-tây, Hải-dương, et exciter les populations contre les Trịnh. Les chefs eux-mêmes de ces provinces se laissèrent gagner et firent savoir qu'ils se rallieraient aux Nguyễn à l'arrivée de l'armée.

L'armée des Trịnh continuait à ne pas bouger ; l'armée du sud se détermina à marcher en avant. Au 2^{e} mois 1653, le général du sud, Nguyễn-hữu-tân, délogea les garnisons qui occupaient Tiếp-võ et Tam-chế. Dans ce temps Nguyễn-hữu-dật battait les Trịnh à Hồng-lãnh et Mẫn-trường.

Enfin, les troupes des Nguyễn, après d'autres succès, arrivèrent à Vân-cát.

Trịnh-trang était dans une grande perplexité. Les meilleurs généraux étaient battus les uns après les autres. Sur le conseil de la cour, il se détermina à envoyer à l'armée son fils cadet Trịnh-triền (ông Ninh), qui passait pour un général très-capable.

Trịnh-triền demanda à doubler la ration des soldats. A cette fin, il obtint de sa mère 40.000 ligatures (32.000 francs environ) et 100 barres d'argent. Sa tante lui donna 5 lingots d'or. Il demanda aussi qu'on lui donnât des prisonniers.

Trịnh-triền s'établit dans le huyện de Thạch-hà. Son quartier général (ou Tiết-chế) fut au village de Đơn-chế. L'armée s'établit à Thanh-bạo et Đại-nại. Sa marine occupa les ports de Nam-giải et de Châu-nhai (5^{e} mois 1653).

La bataille s'engagea an port de Châu-nhai. Le commandant des forces du sud, Nguyen-hữu-dật, avait ouvert la canonnade au mont Nam-giải contre les positions ennemies, lorsque la flotte des Nguyễn se présenta devant la ville. Nguyễn-hữu-dật l'aperçoit. De son côté, le commandant de la flotte reconnaît les signaux qui lui sont faits, et, sûr d'être soutenu il pénètre bravement dans le port en faisant feu de toute son artillerie sur la flotte ennemie. De son coté Nguyễn-hữu-dật tourne une partie de ses canons sur les jonques des Trịnh et les prend en flanc. L'ennemi, pris entre deux feux, abandonne ses bateaux et s'enfuit à la nage, en laissant 36 jonques et le commandant de la flotte lui-même aux mains des vainqueurs.

Trịnh-triền envoya immédiatement 40 jonques de secours ; ces 40 jonques eurent le sort des 36 premières ; elles furent capturées et le commandait de cette expédition, Trịnh, gendre du roi, vint dire à Trịnh-triền que les Nguyễn étaient formidables.

Trịnh-triền, effrayé, recula son camp jusqu'à Hượt-độ, Nguyễn-hữu-dật l'en délogea sans délai — Un moment Trịnh-triền pensa à faire sa soumission aux Nguyễn. Mais il apprit que la flotte cochinchinoise s'était retirée à Nam-giái et que Nguyễn-hữu-dật, lui aussi, se portait du même côté.

Trịnh-triền, qu'on eût pu réduire aisément alors, se voyant dégagé, vola à Đại-nại et réunit ses forces à celles de Đào-quang-nhiêu. Il arriva à temps; Đại-nại allait sans doute tomber aux mains des Nguyễn, qui avaient cerné la place. Mais Đào-quang-nhiêu, informé de l'arrivée de Trịnh-triền, fit une sortie subite et vigoureuse ; culbuta l'assiégeant qui s'enfuit à Hà-trung (Câu-dinh), poursuivi jusqu'à Tam-linh-xã par les troupes de Trịnh-triền et de Đào-quang-nhiêu, qui opérèrent leur jonction dans l'action même.

Le commandant en chef des forces du sud, Nguyễn-hữu-tân, prit immédiatement ses dispositions pour couper la retraite à Trịnh-triền. Il réussit. Trịnh-triền ramenait ses troupes victorieuses, lorsqu'il fut arrêté par le corps d'armée du commandant en second, Nguyễn-hữu-dật, qui se présenta sur son

front. L'armée victorieuse subit là un premier échec et de nombreuses pertes. Elle passa pourtant, mais pour aller se faire tailler en pièces à Bình-hồ, où l'attendait le général des Nguyễn, Hoàng-tín. La victoire se changeait en défaite désastreuse.

Trịnh-triền ramena comme il put les débris de son armée et s'enfuit à Cầu-dinh, d'où il annonça à Trịnh-trang sa victoire partielle, sans parler de la désastreuse défaite qu'il avait essuyée ensuite. Trịnh-trang, confiant en sa parole, envoya immédiatement à l'armée des décorations, des avancements et des récompenses.

Cependant, le commandant en chef de l'armée du sud, ignorant ces nouveaux succès et rendu prudent par l'échec de Phù-dương, donna l'ordre de retirer peu à peu les forces sur Cầu-dinh. Cet ordre parvînt à son commandant en second, Nguyễn-hữu-dật au moment où il était sur le point de compléter la défaite de Trịnh-Triền par une vigoureuse poursuite. Il dut obéir pourtant et laisser le champ libre à l'ennemi.

Dans ce temps la nouvelle arriva à Hiền-vương (seigneur ou roi du sud) que ses troupes aient franchi heureusement le Đàm-giang et marchaient sur la capitale de l'est. Il venait de se mettre en route pour les suivre, lorsque, le lendemain même de son départ, un courrier, arrivant hors d'baleine, lui apporta la nouvelle de la défaite de Phù-dương et lui dit de retourner sur ses pas, car l'ennemi, poursuivant les fuyards, tenait la route qu'il suivait. Il ne put dire au seigneur ni ce qu'étaient devenus les autres généraux, ni la défaite infligée depuis à Trịnh-triền; si bien que Hiền-vương, alarmé et irrité, fit ranger son armée en bataille pour attendre l'ennemi qu'il croyait voir arriver bientôt. Cependant la cour le dissuada ; il consentit à revenir à Nam-bộ-chánh, son point de départ, pour attendre d'autres informations. Il expédia divers courriers qui revinrent bientôt lui apporter de meilleures nouvelles. Le seigneur, rassuré, fit décapiter le courrier qui l'avait si fort inquiété.

Hiền-vương avait mandé au commandant en second, Nguyễn-hữu-dật, de venir à la cour. Celui-ci lui exposa la situation et reçut de nouvelles instructions de son seigneur, qui lui accorda en même temps diverses marques de distinction : un sabre d'or, 29 taëls d'or, de la soie, etc...

Nguyễn-hữu-dật revint en toute hâte porter à son commandant en chef les ordres de leur maître, qui avaient pour objet la conquête du Tonquin.

Après avoir, délibéré, ils envoyèrent explorer les quatre grandes provinces tonquinoises et reconnaître l'esprit des populations.

Ils entrèrent en communication active avec le Kí-lục Hồ, à qui sa position influente au Tonquin, à la cour même des Trịnh, permettait de servir avantageusement la cause des Nguyễn. Le Kí-lục Hồ gagna les trente-six chefs de quartier de la capitale, et de nombreux chefs militaires de provinces, qui n'attendaient que le moment favorable pour passer aux Nguyễn. Il adressa par son propre fils la liste des adhérents à Hiền-vương qui fit préparer activement de nouveaux renforts pour l'armée d'opération.

Tout était prêt : hommes, armes, approvisionnements ; on allait se mettre en route quand survint la mort du seigneur du nord, Trịnh-trang (Thanh-đô-vương, 18 du mois 1654).

Cet événement arrêta l'expédition presque entreprise. En vain le Ki-lục Hồ pressa-t-il le seigneur du sud de profiter de cette circonstance aussi heureuse qu'inattendue. En vain ses généraux le poussèrent-ils, lui montrant la foule d'adhérents qui n'attendait que sa venue. Hiên- vương répondit qu'il n'était pas juste de profiter de la situation désavantageuse d'un ennemi pour l'attaquer. Il fit préparer une lettre de condoléance et des présents qu'il envoya à la cour du nord par un ambassadeur. Il établit ensuite son armée sur la rive méridionale du fleuve Đàm-giang et fit édifier un mur de défense allant des montagnes à la mer, puis il regagna le sud.

À la suite de cet événement, les deux armées demeurèrent près d'une année en observation sans s'engager (5^{e} mois 1654, 4^{e} mois 1654).

Pendant ce temps, le commandant des forces du nord, Trịnh-triền, soupçonné d'intelligence avec la cour du sud, ou peut-être redouté par son frère à cause de l'influence qu'il avait sur l'armée, fut arrêté inopinément par le fils même du nouveau seigneur et son propre neveu, ramené garrotté à la capitale où il fut mis en cage et enfermé dans une prison d'où il ne sortit plus. Celui qui lavait arrêté, Trịnh-căng, fils de Trịnh-thạc, lui succéda au gouvernement supérieur du Nghệ-an (6^{e} mois 1655).

Les Trịnh ne tardèrent pas à reprendre l'offensive. Leurs forces franchirent le Đàm-giang et poussèrent droit au mur de Nam-hoa (24 du 6^{e} mois 1655).

Mais on les attendait de pied ferme, et tout était disposé pour les recevoir. Le trấn-thủ Đại-thắng était allé les attendre à moitié route, tandis que le reste de l'armée s'était développé un peu en arrière, de façon à cerner l'ennemi dans une embuscade. Le corps du trấn-thủ Phù-dương s'était porté en réserve derrière une colline, à l'ouest de Nam-hoa.

Quand l'armée du nord se trouva en présence du corps avancé de Đại-thắng, elle eut un moment d'hésitation ; mais, pressée par son commandant en chef, elle avança hardiment et rapidement. Đại-thắng ne se laissa pas joindre complétement, il s'engagea pourtant, mais il battit en retraite peu à peu. L'ennemi devint pressant; Đại-thắng réussit à l'entraîner insensiblement. On arrivait au centre de l'embuscade et les Trịnh se trouvèrent cernés en un instant. Assaillis de tous les côtés à la fois, pressés maintenant par Đại-thắng qui cesse de reculer pour pousser une charge furieuse, les ennemis ne peuvent tenir et fuient en désordre, laissant leurs armes et leurs bagages.

Ils fuyaient affolés vers le fleuve ; ils étaient à moitié route, quand un coup de canon retentit sous bois et soudain le corps de Phù-dương, débouchant de la forêt, se précipite sur les fuyards. Le désordre devint indescriptible, la panique fut au comble. Les uns s'enfuirent sous bois, les autres tentèrent le passage de la rivière. Heureusement la flotte tonquinoise, survenant à ce moment, put soutenir la retraite. Sans cet événement, l'armée du nord périssait sans doute.

L'armée des Trịnh repassa le Đàm-giang et se retira à An-trường (Vĩnh-dinh). Trịnh-căng se prépara activement à résister à une invasion.Il faisait réparer solidement les ouvrages de la place de Đồng-hôn; mais l'ennemi profita des grandes marées et des grandes pluies, pendant lesquelles l'eau du fleuve venait battre les murs jusqu'à cinq ou six pieds de haut. Il accosta la muraille avec ses bateaux et, soutenu par une nombreuse artillerie, il entreprit l'escalade. La ville fut enlevée d'assaut : chefs et soldats tonquinois s'enfuirent en désordre et beaucoup périrent noyés.

Les Nguyễn, cependant, répandaient au Tonquin des proclamations anonymes où les Trịnh étaient sévèrement jugés et leurs abus dévoilés. La cause des Nguyễn gagnait des adhérents.

Cependant l'établissement des douanes et de divers impôts au Nghệ-an faillit aliéner les populations de ce district au seigneur du sud. Heureusement, l'éloquence des généraux, disent les annales, persuada l'esprit du peuple et lui fit accepter ces mesures.

Mais le général Thắng-nham, celui qui s'était laissé enlever la forteresse de Đồng-hôn, avait été dégradé et remis au rang du peuple, et remplacé par Vân-khả. Mais les armes de Vân-khả ne furent pas plus heureuses. Il fut battu comme son prédécesseur et perdit sa place de la même manière. Il se présenta alors tout lié à Trịnh-căng, qui l'envoya à la capitale pour le faire condamner par le seigneur son père, 1657.

Diverses escarmouches remplirent l'année 1658.

L'année 1659 fut employée de part et d'autre à correspondre et à lancer des proclamations. Trịnh-căng écrivit aux généraux du sud de se retirer dans les anciennes limites pour délivrer le peuple du fardeau de la guerre. Les généraux du sud répliquèrent et un échange de correspondances violentes et insultantes s'établit.

Cependant, les relations du fameux kí-lục Hồ furent découvertes : sa maison fut cernée, lui et son fils furent décapités et leurs têtes exposées ignominieusement. Ensuite on prononça contre leurs parents la peine de mort des *trois familles*. Plus de trente personnes furent exécutées (5 du 7^{e} mois).

À cette nouvelle, la cour du sud envoya au seigneur du nord une lettre violente l'accusant de toutes les manières. Trịnh-thạc furieux voulait marcher immédiatement contre le sud. Il avait déjà ordonné le départ de 500,000 hommes (annales). Mais son ministre de l'intérieur le dissuada, lui conseilla de travailler d'abord à détacher les populations du parti ennemi et de semer la discorde au camp des Cochinchinois. Déjà on pouvait constater quelque refroidissement entre le commandant en chef de l'armée des Nguyễn et le commandant en second, Nguyễn-hữu-dật.

Parmi les chefs militaires qui avaient quitté le parti des Trịnh pour embrasser la cause des Nguyễn se trouvait un officier supérieur du nom de Mậu-rồng. Trịnh-thạc lui écrivit, l'engageant à faire périr les deux chefs de l'armée du sud et à repasser ensuite à la cour du nord.

Mậu-rồng conserva secrètement la lettre. Son humeur changea subitement, il devint préoccupé, taciturne, dur pour ses hommes. Un de ceux qui le servaient ayant découvert la lettre, la porta aux deux commandants. Ils en référèrent à Hiền-vương. Mậu-rồng et 20 personnes lui appartenant furent décapités.

Cependant le travail des Trịnh sur l'esprit des populations soumises aux Nguyễn opérait sourdement. Quelques désertions commençaient à se produire parmi les hommes de corvée du Nghệ-an, les hommes et les officiers soumis. Dans la marine, des actes d'insubordination grave se produisirent parmi les nouveaux enrôlés. Ces symptômes s'étendirent enfin dans toute l'armée avec d'autant plus de facilité que l'hostilité du commandant en chef, Nguyễn-hữu-tân, et du commandant en second, Nguyễn-hữu-dật, n'était plus un secret pour personne.

Cette hostilité faillit devenir fatale à la cause des Nguyễn. Les deux généraux étaient toujours d'avis contraire. A la suite de diverses rencontres entre les deux armées, le commandant en chef pensa, en présence de nombreuses défections qui se produisaient journellement, qu'il était opportun d'abandonner le Nghệ-an. Le commandant en second, ou mieux le second commandant, qui avait une grande autorité par la considération dont il jouissait auprès du seigneur Hiền-vương, fut au contraire d'avis qu'il fallait rester.

Le commandant en chef, Nguyễn-hữu-tân, campait à Nghi-xuân, le commandant en second Nguyễn-hữu-dật, avait ses positions à Khu-độc.

Une dernière défaite essuyée à An-hượt et à Phù-lưu détermina le commandant en chef à la retraite définitive. En même temps, il songea à immoler son second. Il fit circuler publiquement l'ordre de se préparer pour le 28, au soir, à l'attaque de An-trường, quartier général et camp principal de l'armée des Trịnh, mais en même temps des instructions secrètes prescrivirent à tous les camps, excepté à celui de Nguyễn-hữu-dật, de se retirer en bon ordre sur Nam-bộ-chánh, en abandonnant le Nghệ-an.

Ce mouvement s'effectua. Nguyễn-hữu-dật, ignorant tout, demeurait sans inquiétude dans son camp. Il était, du reste, malade sous sa tente, quand on lui annonça l'approche d'une armée ennemie. Il reconnut alors qu'il était abandonné. Mais Nguyễn-hữu-dật était un homme déterminé. La lutte n'était pas possible, il ordonna à ses officiers de se retirer peu à peu avec leurs troupes. Lui-même, ayant choisi une vingtaine d'hommes d'élite, demeura au camp, faisant grand bruit de voix et grand vacarme de musique guerrière.

L'ennemi, soupçonnant quelque piège, hésita, n'osa point avancer et donner à Nguyễn-hữu-dật le temps de se retirer à son tour. Il put ainsi rejoindre Nguyễn-hữu- tân à Hoành-sơn.

Cependant l'ennemi serrait de près l'armée du sud, il la joignit à Hoành-sơn même. Les Trịnh et les Nguyễn s'y livrèrent une dernière et sanglante bataille : il y eut beaucoup de pertes de part et d'autre. Trịnh-căng se retira à quelques kilomètres et campa à Kì-hoa. Nguyễn-hữu-tân s'établit à Nhựt-lệ et Nguyễn-hữu-dật prit ses positions à Đông-cao.

Les Nguyễn abandonnèrent ainsi leurs possessions du Nghệ-an qu'ils avaient occupées pendant cinq ans et les Trịnh reconquirent leurs anciennes frontières qu'ils s'empressèrent de fortifier (1660).

Les hostilités, toutefois, ne cessèrent point. Elles ne pouvaient finir que par la disparition de l'un des deux partis. Aussi, loin de désarmer, on se prépara de part et d'autre à recommencer la lutte.

Le seigneur du nord, Trịnh-thạc, prit l'offensive et le 11^{e} mois 1661, un corps de 20,000 hommes fut prêt à passer la frontière. Trịnh-thạc, entraînant le roi Lê-thần- tòng, vint camper à Phù-lộ, ville du Bắc-bô-chánh.

Trịnh-căng, commandant en chef des forces tonquinoises, fit franchir le Linh-giang à l'armée et alla camper au village de Phước-tự, tandis que l'ex-général en second de l'armée des Nguyễn, Nguyễn-hữu-dật, maintenant gouverneur du Nam-bô-chánh, tenait les positions de Phước-lộc. Pour assurer son camp, Nguyễn-hữu-dật le fit couvrir par une longue muraille.

Les Trịnh couvraient toujours leurs entreprises du nom des rois Lê. Fidèle à ce principe, un de leurs hauts officiers s'avança en grand apparat, à la tête des troupes, jusqu'au pied de ce mur. Il était abrité de parasols rouges. Il somma le commandant de lui ouvrir la porte et de venir recevoir l'ordre du roi. Ce commandant, du nom de Vân-trạch, lui répondit qu'il n'y avait pas plus d'ordre royal que par le passé et lui envoya une balle dans la tête. Le parlementaire resta mort sur le carreau. — Ses troupes le voyant tomber, s'enfuirent en désordre ; on ne put les arrêter, elles regagnèrent le camp de Phước-tự tout d'une haleine.

Cependant le seigneur Hiền-vương, craignant d'exposer trop ses troupes dans une sortie, ordonna de rester à l'abri des murailles.

L'ennemi avait développé sa ligne d'opérations. Il s'étendait en bataille de Tế-xá à Trần-ninh et de Phú-xá à Chánh-thi. LesTrịnh étaient prêts, le terrain bien reconnu, les positions bien prises et bien

gardées, mais les Nguyễn ne bougeaient pas. Ils laissaient les Tonquinois user leur patience à tirailler contre la muraille insensible et sans écho. Ils se contentaient de regarder faire.

Les Tonquinois, qui sentaient combien cette tactique pourrait être funeste à leurs armes, essayaient de toutes sortes de provocations. Ils lancèrent enfin par-dessus la muraille une lettre roulée au bout d'une flèche, dans laquelle les Cochinchinois étaient violemment outragés. Ils y étaient traités de lâches. Poussé à bout, pressé sans doute par l'ardeur impatiente de ses officiers, le fils du seigneur Hiền-vương, qui commandait en chef, prit sur lui d'autoriser une sortie. Il fut convenu que le brave Nguyễn-hữu-dật et le général Trương-văn-vân sortiraient de nuit avec ses troupes costumées en noir, à l'instar des troupes tonquinoises, et qu'au premier coup de canon tiré du dehors l'artillerie du mur répondrait par une canonnade à blanc.

Les deux généraux partirent donc et se dirigèrent vers le camp ennemi. Les rondes tonquinoises, se méprenant à leur uniforme, les laissèrent parvenir au camp. Ils y pénétrèrent, puis, cessant de feindre, ils tombèrent à l'improviste sur les troupes endormies, mirent le feu au camp et tirèrent des coups de fusils et des coups de canon. Aussitôt l'artillerie de la muraille leur répondit comme un tonnerre. Les Tonquinois effrayés se dispersèrent et coururent se cacher à l'abri de leurs fortifications. Cependant le jour était venu, la porte du mur s'était ouverte et livrait passage à des flots de nouveaux combattants, qui inondaient la plaine d'épais bataillons et dont les armes reluisaient au loin, aux premiers rayons du soleil levant.

A cette vue, les Tonquinois se crurent perdus ; ils repassèrent le fleuve en désordre et regagnèrent leur pays. Quarante-trois chefs tonquinois restèrent sur le champ de bataille. Les Cochinchinois recueillirent des éléphants, des chevaux, des armes en grand nombre et des munitions en grande quantité (1662).

Trịnh-thạc, peu glorieux de la tournure de son entreprise conquérante, ramena au plus vite le roi dans sa capitale. Quant aux Cochinchinois, mis en garde par cette première invasion, ils s'occupèrent d'en prévenir une seconde et ils élevèrent un long mur allant de Trấn-ninh à la mer, de manière que ce passage faible de la frontière devint facile à défendre.

Cet ouvrage important fut terminé au 9^{e} mois. Vers ce temps, le roi Lê-thân-tông tomba malade, il ne tarda pas à succomber à l'âge de 56 ans, après un second règne de 13 ans. Son premier règne en avait duré 25. Ce roi occupa donc en tout 38 ans le trône, sous la tutelle des seigneurs du nord. Cette royauté ne dut pas être digne d'envie.

Lê-thân-tông, à une époque où il n'avait pas de fils légitime, avait désigné pour lui succéder un fils adoptif nommé Lê-duy-tào, mais il eut plus tard un fils du nom de Lé-duy-cũ. Cet enfant était âgé de 9 ans au moment de la mort du roi. Lê-thân-tông revenant sur sa première décision, remit en mourant à Trịnh-thạc un testament qui appelait Lê-duy-cũ à recevoir son héritage royal. Lê-duy- tào fat donc écarté et remis au rang du peuple.

C'est ici le lieu de parler de l'extension de la Cochinchine, du côté du Ciampa et du Cambodge :

Pendant que les événements que nous venons de passer en revue se déroulaient entre le sud et le nord, la Cochinchine s'étendait vers le sud et l'ouest. Le Ciampa, toujours prêt à lutter, avait peu à peu été absorbé. Depuis que le roi Lê-thánh-tông (1649) en avait commencé le démembrement, ce pays n'avait cessé de perdre de son importance et de son territoire. Le seigneur Hiền-vương lui porta le dernier coup. Les Ciampois avaient voulu profiter des discussions intestines de l'Annam pour se relever. Le seigneur du sud les réduisit, fit leur roi prisonnier et l'enferma dans une cage de fer où il se suicida. Hiền-vương s'empara de ses États, laissant seulement à la veuve un petit territoire du côté du Binh-thuận.

Il songea ensuite à étendre au-delà sa domination. Le royaume du Cambodge, avec ses grands fleuves, ses innombrables arroyos et ses fécondes rizières lui parut une belle proie. C'était du reste une proie facile à conquérir. Il fit quelques premières tentatives.

Ici se présentent deux versions : la version cochinchinoise et la version cambodgienne.

Voici la première :

Un mandarin, gouverneur de la frontière du sud, chargé sans doute de protéger les empiétements des sujets annamites sur le territoire cambodgien, fit savoir à la cour du sud que le roi du Cambodge, Nặc-ông-chăn, voulant se révolter (il conviendrait de lire : résister), employait la force des armes pour piller, voler et opprimer le bon peuple....

Ce qui est certain, c'est que, avant 1658, un grand nombre de sujets cochinchinois, vagabonds, déserteurs, bannis ou autres, étaient venus au Cambodge, s'étaient mêlés à la population indigène et s'étaient établis dans le pays, s'occupant surtout d'agriculture. Ils s'étaient groupés à Mô-xoài (Baria) et à Đồng-nai (province de Biên-hoà). — Les Cambodgiens n'avaient point osé s'opposer à cette sorte d'envahissement et d'occupation lente, dans la crainte des armes des Nguyễn. Le pays devint donc insensiblement au moins autant annamite que cambodgien.

Le Cambodge était alors déchiré par divers partis qui cherchèrent l'alliance des étrangers. Les Annamites furent dès lors protégés ou traqués, selon que la fortune était favorable ou contraire à leurs alliés. Et c'est sans doute quelqu'une de ces circonstances qui motivèrent la lettre du gouverneur de la frontière au seigneur Hiền-vương.

La version cambodgienne dit qu'un roi du pays étant près de mourir nomma un de ses frères régent et tuteur de son jeune fils Nặc-ông-chăn, son successeur. L'oncle ambitieux, mais peu scrupuleux, s'empara du trône au détriment de son pupille. Néâc-ông-chân réussit à tuer son oncle et à reconquérir son héritage. Mais son oncle usurpateur laissait quatre fils, qui résolurent de venger la mort de leur père. Ils se révoltèrent et appelèrent à leur secours le roi de la Cochinchine, Hiền-vương, lui offrant l'abandon de leurs droits à la couronne du Cambodge, s'il voulait les aider à assurer leur vengeance.

Quoiqu'il en soit, Hiền-vương déclara la guerre au roi du Cambodge et envoya 2,000 hommes contre lui. Partie le 9, la flotte annamite arriva le 20 devant Mô-xoài (Bària), après avoir enlevé quelques jonques à la flottille cambodgienne, qui avait essayé de l'arrêter. Bària fut pris et le roi Néâc-ông-chân fait prisonnier avec ses officiers. Ils furent d'abord déportés à Quảng-bình.

Peu après, Hiền-vương les renvoya au Cambodge avec leurs anciens titres, à condition de demeurer à jamais les vassaux de la Cochinchine, de payer régulière nient le tribut et de ne causer aucun dommage aux Annamites établis chez eux ou sur la frontière de leurs États, il les fit reconduire sous escorte.

Le fait historique essentiel qui se dégage de ces deux versions, c'est l'envahissement du Cambodge par les Cochinchinois politiquement consacré et l'abaissement du peuple cambodgien.

Lê-huyền-tông-mục-hoàng-đế (Lê-duy-cũ) ,19^{e} roi dynastie Lê.1663-1673 (9 ans.)

Nom de règne : Cảnh-trị.

– Trịnh.

Tây-định-vương (Trịnh-thạc), 25 ans.

Les Thanh: Khang-hi, 2^{e}.

– Nguyễn.

Hiền-vương ou Thái-tông-hiếu-chiết-hoàng-đế (Nguyễn-phước-lân). 1649-1686.

– Les Minh : Vĩnh-lịch, 17^{e} .

Lê-duy-cũ en montant sur le trône prit le nom de Cảnh-trị. Il est connu dans l'histoire sous celui de Lê-huyền-tông. II avait alors neuf ans et il régna neuf années. Il va sans dire qu'il ne gouverna pas plus que ses prédécesseurs.

Trịnh-thạc continua à mener les affaires de l'État. L'abandon du Nghệ-an par les Nguyễn lui donna un peu de répit ; il en profita pour s'occuper des affaires intérieures et porta ses soins de côté du rétablissement des bonnes mœurs, un peu tombées dans l'oubli.

Il profita du changement de roi pour entrer en relations avec le gouvernement des Thanh, qui avait fait des avances à l'Annam l'année précédente. Il reconnut la dynastie usurpatrice pour légitime. Le roi Lê-huyền-tông reçut en échange l'investiture impériale et la nomination officielle de roi d'Annam.

Il essaya d'établir un système uniforme de mesures 1égales, dont les étalons furent déposés dans chaque chef-lieu.

C'est vers ce temps que parut le code de Lê-thành-tông (Hồng-đức), qui abolissait le rachat des peines, même celui de la peine capitale (2).

(2). Un coup de bâton pouvait être racheté :

Par un mandarin	de 3e classe.....	5 tiens (environ 0 fr.40).
	de 4e classe	4 —
	de 5e et 6e classe.	3 —
	de 7e et 8e classe	2 —
	de 9e classe.....	1 —
	Et hommes du peuple.	1 —

Les travaux forcés :

1.Thảo-tượng (coupeurs d'herbe pour les éléphants).	60 ligatures, environ :	48 fr.
2. Đồn-điền (soldats et corvéables à volonté)	100 — —	80
L'exil proche	130 — —	104
L'exil lointain	230 — —	184
La peine capitale	330 — —	264

———

Les sentences durent désormais être exécutées. Ce code réservait toutefois les huit cas ressortissant du jugement du roi [21].

Il interdit les jeux, les combats de coqs et la divination ; il proscrivit les bonzes et les bonzesses (1665). — Il défendit d'entretenir des relations avec les étrangers s'établissant dans le pays.

Antérieurement (1663, 10e mois), un édit avait porté défense aux habitants du pays d'apprendre et d'embrasser la religion dite hoa-lang (hollandaise ou religion chrétienne).

Les Européens, appelés Hoa-lang (Hollandais), disent les annales, entrés dans le pays pour s'y établir, séduisirent et entraînèrent dans l'erreur par la religion de Gia-tô (Jésus). Des hommes et des femmes imbéciles y crurent en grand nombre et s'y attachèrent beaucoup. — Ils bâtirent des églises pour y prêcher. L'erreur avait fait des progrès. Jadis on avait expulsé les hommes, mais la pratique n'était pas corrigée, c'est pourquoi on renouvelle cette année la défense [22]. » Ce document établirait que, dans les débuts, l'opposition du gouvernement ne fut point violente ; du reste, ce que nous en avons vu précédemment l'indique également.

Cependant, à la suite de l'édit, les églises des provinces du sud furent démolies par ceux qui n'étaient pas catholiques , car les haines religieuses commençaient malheureusement leur œuvre de sourdes divisions. Les missionnaires durent se cacher. Cet état de choses ne dura pas et les missionnaires ne tardèrent pas à être soutenus, et autorisés à s'établir de nouveau dans le pays, par le retrait de l'édit de défense, à la suite de calamités, de choléra, d'apparitions de comètes heureusement exploitées. Le père de Rhodes, qui avait pu voir qu'il n'était pas trop difficile de faire des conversions en Annam, résolut d'organiser largement et sur un pied d'unité l'œuvre de la prédication, qui était faite isolément jusque-là.

Il alla en France recruter des missionnaires. Deux évêques furent envoyés en Annam : un évêque de Cochinchine [23], Mgr de Lamothe-Lambert, et un évêque du Tonquin, Mgr Pallu [24]. Cependant ces évêques n'exercèrent pas aisément leur prédication ; l'évêque du Tonquin, toutefois, qui avait débarqué à Juthia, capitale de Siam et centre des opérations religieuses, réussit à faire une apparition dans son diocèse. Il en profita pour consacrer à la hâte sept prêtres indigènes, vingt acolytes et vingt tonsurés, et fonda le premier couvent de femmes à Kiên-lao.

La religion cependant prospérait au Tonquin ; il devint nécessaire d'y créer un second évêché qui fut confié à M. Dédie [25]. Jusque-là divers ordres religieux avaient prêché la religion en Annam, et avaient

[21] Voir *Code annamite*, tom. II, art.3, et *Code annamite*, traduit par M. Philastre, tom.1, p.127.

[22] *Note trouvée dans les annales* : « Au 3e mois de l'année du règne de Nguyễn-hoà (du roi Lê-trang-tông), un Européen du nom de Iuê-xu (Ignatio, Ignace) arriva dans les villages de Niah- cường, Quân-anh, Nam-chơn, et dans les villages Trà-lũ, Giao- thủy, et transmit secrètement la doctrine de la religion gauche de Giatô (Jésus).

[23] Evêque de Béryte, vicaire apostolique du Tonquin, arriva à Siam le 22 avril 1662.

[24] Evêque d'Héliopolis, vic. ap. en Cochinchine, débarqua à Juthia le 27 janvier 1664.

[25] Le P. Dédie étant missionnaire au Tonquin, avait envoyé ordonner à Juthia deux prêtres indigènes, Hiền et Huệ. Après la mort de Mgr Pallu, en Chine, Mgr de Lamothe-Lambert fut chargé du Tonquin. Le pape Innocent

en quelque sorte rivalisé. Il y avait eu des jésuites, des barnabites, des franciscains, des dominicains et des missionnaires des Missions étrangères. Ces hommes avaient donc des origines différentes, et forcément des tendances différentes se manifestaient dans l'œuvre commune. Vaillants missionnaires, fils dévoués du fondateur de leur maison, ils surent pourtant placer haut le drapeau commun de la foi, mais de petites divisions se seraient inévitablement introduites sans le tact des évêques. Du reste, H^^ Dédie étant mort, on confia l'évêché du Tonquin oriental à un religieux dominicain. Cet ordre avait en effet assez travaillé pour recevoir cette distinction.

Mais revenons à Trịnh-thạc ; les États du seigneur ne jouirent pas longtemps d'une tranquillité parfaite ; en dehors des désordres intérieurs et de sa petite guerre à la religion nouvelle, un vieil ennemi s'était levé. Les Mạc avaient reparu dans le Cao-bằng (1666). Deux expéditions, 1666-1667, en eurent raison et le chef Mạc-kinh-võ passa en Chine, retraite de sa famille. On s'empara de ses bandes, beaucoup de ses parents furent pris.

Du reste, cette tranquillité ne fut jamais que relative, car de tout temps , des bandes de pillards et de rebelles dévastaient le Tonquin. En 1670, d'anciens chefs de bandes s'étaient également levés dans le Tuyên-quang ; on les dispersa heureusement et les principaux passèrent en Chine, comme les Mạc. Heureusement que l'empereur de Chine, de la nouvelle dynastie avait besoin de ménager l'Annam. Il fit saisir ces perturbateurs et les fit reconduire à la frontière où ils furent remis aux mains des autorités du pays. Il est vrai que dans le même temps, désireux de ménager les Mạc, l'empereur envoyait au Tonquin une ambassade de conciliation (1669) pour faire rendre aux Mạc la possession des quatre châu de Cao-bằng, qui leur fut presque concédée.

Du côté de la Cochinchine, la situation était toujours tendue ; en 1671, Trịnh-thạc envoya réclamer les impôts annuels au seigneur du sud. Les ambassadeurs s'arrêtèrent quelque distance des premiers forts cochinchinois et crièrent de venir recevoir les ordres du roi. Il leur fut répondu de les apporter eux-mêmes au seigneur Hiền-vương. Ils ne le firent point et revinrent à la cour du Tonquin.

Trịnh-thạc, furieux, voulait aller attaquer Hiền-vương sans retard. Il se laissa pourtant persuader par le ministre de l'intérieur, qui lui lit comprendre qu'il ne fallait pas décider aveuglément une guerre aussi sérieuse et dont l'issue avait beaucoup de chances pour être funeste. Il lui conseilla de s'attacher avant tout à améliorer l'esprit des populations du Tonquin, qui ne lui était pas assez sympathique, et d'appeler des Européens pour donner l'instruction militaire aux soldats.

Trịnh-thạc, cependant, contraint de différer la guerre, tourna ses soins d'un autre côté. Il était évident que la dynastie des Lê était voisine de sa fin, et il serait superflu de dire que l'altier seigneur l'avait sacrifiée dans son cœur, mais qu'il la conservait précieusement pour se mettre à l'abri de son nom et opposer cette sorte de barrière légitime, plutôt fictive ou morale que réelle, à l'ambition des seigneurs de Nguyên. Mais, tout en conservant un roi, il voulait être aussi près de lui que possible et parvenir insensiblement k la hauteur du trône.

Il ne lui fut point difficile de contraindre le jeune roi Lê-huyên-tông à lui concéder des prérogatives inusitées, extraordinaires :

1. Il eut le droit de ne mettre aucune formule de salutations dans ses lettres au roi ;
2. il fut dispensé de saluer le roi , comme le faisaient les grands ministres ;
3. une estrade lui fut élevée à gauche du trône royal.

Comme le roi était sans enfant, il lui fit épouser sa fille. Toutefois, le roi ne tarda pas à succomber, sans postérité, le 15 du 10^{e} mois 1673, après un règne de dix ans. Il avait 19 ans.

Pendant que le seigneur du nord réorganisait son pays, combattait les rebelles et songeait à la guerre, et s'approchait insensiblement vers le trône, le seigneur du sud préparait son armée, car le moment venait visiblement d'une lutte inévitable et suprême entre les deux fractions du royaume d'Annam.

XI divisa le Tonquin en deux diocèses à la tête desquels il nomma le P. Dédie, évêque et vicaire apostolique du diocèse du Tonquin oriental, et le P. Jacques de Bourges, vicaire apostolique du Tonquin occidental.

Lê-gia-tông-mĩ-hoàng-đế (Lê-duy-hội), 20e roi, dynastie Lê.1672-1675: (4 ans).

Noms de règne ; Dương-đức, 3 ans ; Đức-nguyên, 1 an.

– Trịnh.
Tây-định-vương (Trịnh-thạc).
– Nguyễn.
Hiền-vương ou Thái-tông-hiếu-chiết-hoàng-đế (Nguyễn-phước-tân).

À Lê-huyền-tông succéda son frère Lê-duy-hội, connu sous le nom de Lê-gia-tông. Un enfant succédait à un enfant ; Lê-gia-tông n'avait que onze ans lorsqu'il fut appelé au trône et dès ses plus jeunes années, il avait été élevé dans la maison de Trịnh-thạc. C'était plutôt son fils adoptif que son souverain. L'ambition du seigneur eut donc le champ libre.

Son impatience était extrême d'en finir avec le sud ; il avait hâté ses préparatifs, et se crut prêt en 1672. Dans le temps que la cour des Nguyễn était en fête, le bruit se répandit en effet que le seigneur du nord préparait une descente en Cochinchine et qu'il ne tarderait pas à paraître à la tête de 100,000 hommes (annales?).

Les fêtes cessèrent en Cochinchine , et on se prépara aux événements. Ils ne se firent pas attendre. Les troupes tonquinoises se concentrèrent au Nghệ-an, et, le 28 du 6e mois, le roi et Trịnh-thạc se mirent eux-mêmes en route, se dirigeant sur Bố-chánh.

Au 8e mois 1672, les Tonquinois franchirent le fleuve Linh-giang et s'établirent en face du mur de Bố-chánh. Une sortie du commandant de la forteresse demeura infructueuse devant la supériorité numérique de l'ennemi. Cependant les Tonquinois développaient leur ligne, prenaient de fortes positions et s'appuyaient d'un côté aux montagnes et de l'autre à la mer. Les populations eurent beaucoup à souffrir des violences de la soldatesque tonquinoise.

Pendant que l'armée de terre s'étendait ainsi, l'armée navale s'établissait fortement de son côté. — Véritablement le mouvement de ces forces devait avoir un formidable aspect. 800 jonques de guerre étaient rangées dans le fleuve Linh-giang et 30 jonques servaient à Nhựt-lệ, occupé par la marine, au passage continuel de nouvelles troupes.

L'armée des Nguyễn était moins forte que l'armée des Trịnh : celle-ci comptait, disait-on, 180,000 hommes, tandis que l'autre n'en avait que 160,000. Le seigneur du sud, Hiền-vương, en tirait de l'inquiétude. Un de ses généraux le rassura et lui prouva au moyen de dénombrement sérieux que l'ennemi était tout au plus fort de 70,000 hommes. Et, d'ailleurs, ce général s'offrit à recruter un corps de volontaires qui porta l'effectif de l'armée cochinchinoise à plus de 200,000 hommes. En effet, les espions de l'armée du nord ne tardèrent pas à rapporter à Trịnh-thạc que Hiền-vương avait 216,000 hommes sous les armes. L'inquiétude le gagna à son tour,

Hiền-vương partit de Huế, pour le théâtre de la guerre, le 25 du 7e mois 1672. Il était accompagné du prince Phước-mĩ, l'héritier présomptif ; il le chargea de garder le port d'An-việt. Hiền-vương distribua ensuite ses ordres aux divers corps d'armée et attendit les mouvements de l'ennemi. Trịnh-thạc toujours campé devant Bố-chánh, n'engagea pas le combat; il faisait creuser des souterrains ou mines (đàng-xà : chemins de serpents) jusqu'au pied du mur de la citadelle de Trấn-ninh.

Pourtant, vers le milieu du 10e mois, le tham-đốc de l'armée tonquinoise, Văn-lộc, tenta quelques petites expéditions ou reconnaissances pour s'emparer des hauteurs du mont Mật-kiệt. Il réussit à la fin d'en déloger les défenseurs, en escaladant, la nuit, la montagne avec 200 hommes et faisant irruption soudaine dans les retranchements des Cochinchinois, qui, n'essayèrent pas même de résister dans leur surprise, et se dispersèrent dans tous les sens. Après des pourparlers, qui n'aboutirent point, les Trịnh se déterminèrent à donner l'assaut à la citadelle de Trấn-ninh,

L'attaque eut lieu le vingt-cinq du 11e mois ; l'engagement dura du matin au soir ; la nuit arrêta le combat, et les Trịnh se retirèrent.

Cependant on aperçut dans l'obscurité une trentaine de leurs jonques qui tentaient d'approcher ; on les canonna de la ville et de la flotte des Nguyễn qui s'était retirée a Nhựt-lệ . Les Trịnh ne purent tenir sous le feu et s'enfuirent dans le Linh-giang, en abandonnant cinq ou six jonques.

Le lendemain 26, l'action recommença avec une extrême opiniâtreté. Trịnh-thạc avait fait faire à l'arrivée une large distribution d'eau-de-vie. Les hommes attaquèrent en furieux ; les assiégés se défendirent bravement. Les assaillants atteignirent les murailles, mais, vigoureusement reçus, ils perdirent tant de monde que les cadavres des premiers arrivés remplirent les fossés à certains endroits et ne tardèrent pas à servir de marchepied aux nouveaux venus. Les Tonquinois parvinrent à la hauteur des murs et là une effroyable lutte s'engagea corps à corps, tandis que l'artillerie tonnait de toutes parts et que les engins incendiaires pleuvaient sur les murailles, sur les canons et les caissons, et sur la ville. L'obscurité de la nuit seule arrêta les combattants, qui se séparèrent pour se préparer à la journée du lendemain et compter leurs morts. Les pertes étaient énormes des deux côtés; on n'en sut pas le chiffre exact.

Trịnh-thạc était exaspéré ; il assembla son conseil pour délibérer, mais le đô-đốc-đinh-quận [26] ayant proposé la retraite, le seigneur du Tonquin le chassa du conseil et le réduisit au rang du peuple. Au jour le combat recommença. Trente mille Tonquinois, excités encore par la lutte de la veille, échauffés en outre par de nouvelles libations alcooliques, s'élancèrent à l'assaut pour la troisième fois, soutenus et reçus en même temps par une violente canonnade et une fusillade continuelle qui jetait une pluie de balles dans les deux camps.

L'attaque tint de la furie, de l'exaspération. Un moment les défenseurs de la place faiblirent, on put croire qu'ils allaient céder. On agita même un instant de se replier sur les ouvrages intérieurs, mais le prince Hiệp-đức sauva la situation par une hardie manœuvre. Il dégarnit inopinément des positions secondaires et renforça le point principal à l'aide des troupes qu'il en tira. Il risquait de laisser ainsi quelque chose à l'aventure, mais il assurait le salut de la place. Ces renforts vinrent heureusement à rentrée de la nuit. C'était le corps d'armée du brave Nguyễn-hữu-dật, qui n'avait pas abandonné sans quelques regrets les positions qu'il était chargé de garder. A son arrivée , la nuit commençait à se faire , mais le combat était toujours acharné.

On lui confia la direction de la défense. Il fit immédiatement éclairer les murailles au dehors et au dedans, par une quantité innombrable de falots, de flambeaux, de torches et de feux de toutes natures, de façon que toute la plaine du dehors et toutes les rues de la ville furent illuminées. Les Tonquinois surpris a cette vue, eurent un peu d'hésitation, et lorsqu'ils surent que Nguyễn-hữu-dật dirigeait la défense, ils redoutèrent quelque stratagème, quelque surprise de l'habile et rusé général ; ils se tinrent un moment l'écart. Nguyễn-hữu-dật en profita pour faire boucher à la hâte les énormes brèches que l'artillerie tonquinoise avait faites à la muraille. Pour aller plus vite, il fit combler les ouvertures au moyen de bateaux de pêche remplis de terre et de balle de riz.

Toutefois, l'inaction des Tonquinois dura peu ; ils s'élancèrent de nouveau à l'attaque et s'établirent même un moment sur les bateaux qui fermaient les brèches. En même temps des artificiers, sous la direction d'instructeurs hollandais, élevaient au-dessus de la ville, au moyen d'énormes cerfs-volants, des engins incendiaires qui laissaient tomber sur les maisons des fusées embrasées. L'incendie se déclara. Comme l'eau parvenait difficilement à éteindre ces fusées, on employa le sable et la cendre. Ce moyen réussit.

Cependant l'ennemi pressait furieusement l'assaut et atteignait en plus d'un endroit la crête du rempart. Heureusement, il ne l'avait pas encore franchie. Pour prévenir cet irrémédiable malheur, Nguyễn-hữu-dật imagina une redoutable machine, sorte de catapulte renversée, formée de lourds madriers garnis de pointes de fer qui s'abattaient avec violence sur la tête des assiégeants, quand ils arrivaient près des créneaux. Les assiégeants, brutalement écrasés sous ces redoutables engins dont ils n'avaient pas prévu l'entrée en scène ni le jeu terrible, s'arrêtèrent épuisés. Ils se retirèrent, le combat cessa ; on était alors entre onze heures et minuit. L'action avait duré sans interruption depuis la pointe du jour.

La journée du 28 fut donnée au repos jusqu'à la chute du jour ; mais, vers les six heures, le camp des Trịnh parut s'animer, les canons commencèrent à gronder et à jeter sur la ville leurs masses de fer. Bientôt un rude combat d'artillerie, qui dura jusqu'au jour, s'engagea sur toute la ligne. Au matin, on reconnut que le bombardement n'avait pas produit des effets capables de relever l'espérance dans l'armée tonquinoise, qui, la première ardeur et la première ivresse passées, commençait à se sentir

[26] Titre de noblesse d'un des généraux des Trịnh

découragée. Les soldats faisaient entendre des plaintes contre l'orgueil du seigneur qui les sacrifiait ainsi par monceaux à son insatiable ambition.

De son côté, le seigneur de Huế, Hiền-vương envoyait des émissaires dans la ville de Trấn-ninh pour prendre des nouvelles. Nguyễn-hữu-dật lui écrivit : « Je prends l'engagement de conserver la place et de repousser les Trịnh, je le jure sur ma tête et sur celle des familles de mes père et mère. » Ce redoutable serment et rapport du prince Hiệp-đức donnèrent confiance à Hiền-vương.

Sur ces entrefaites, le prince Trịnh-căng, fils de Trịnh- thạc, fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui le laissa délirant et presque paralysé. — Cet événement fut caché à l'armée et Trịnh-căng fut renvoyé secrètement au Tonquin.

Trịnh-thạc sentit son opiniâtreté faiblir ; il consentit qu'on lui parlât de retraite et s'entendit rappeler avec résignation en conseil, que, pendant sept mois de campagne, ou avait inutilement lutté dans ce pays malsain et qu'il était sage de regagner le Tonquin.

Trịnh-thạc accueillit d'autant mieux ces propositions qu'une dépêche confidentielle de son frère Kim-quận, à Hà-nội, lui annonçait que son gendre, Tấn-quận, songeait à se révolter [27].

Aussi, après avoir donné des ordres pour le retour, il regagna le Tonquin à grandes journées, suivi du roi Gia-tông.

Mais, tout en se retirant, il laissa derrière lui un corps d'observation de 10,000 hommes, commandé par Lê-hiền, en faisant dire à ses généraux que celui qui se laissèrent battre, serait habillé en femme à son retour au Tonquin.

Toutes ces dispositions avaient laissé quelques jours de repos h la vaillante garnison de Trấn-ninh. Mais le 10 du 12^{e} mois, Lê-hiền recommença l'attaque avec ses 10,000 hommes. Ce nouveau combat dura jusqu'à huit heures du soir, sans profit pour les assiégeants. Les 11 et 12 se passèrent en observation du côté des Tonquinois, qui, s'attendant à une sortie, s'étaient disposés en embuscade, et en démonstration de puissance de la part des Cochinchinois, qui, informés du revirement survenu au camp de l'ennemi, s'efforçaient de l'affermir dans ses nouveaux desseins par l'exhibition des ressources qu'ils possédaient encore. Le prince Hiệp-đức ordonna de faire sortir les éléphants armés en guerre par la porte de l'est et de les rentrer par la porte de l'ouest, en suivant le bord de la mer. Le défilé des éléphants dura quatre heures. Leur nombre devait être considérable. En même temps, de nombreuses flottilles allaient et venaient dans les eaux de la ville. Ces démonstrations inquiétaient les soldais tonquinois — Leur chef, pour faire diversion ou pour tenter une dernière fois sa fortune, ordonna un nouvel assaut. Rudement reçu, Lê-hiền tint jusqu'au soir ; mais, lassé, repoussé, il s'arrêta et cessa de combattre à huit heures et demie du soir. Il se retira le découragement dans l'âme et repassa le fleuve, abandonnant tout: forts et camps. Les Cochinchinois se mirent à sa poursuite et recueillirent une énorme quantité d'armes. Ils apprirent alors, de source certaine, que le roi et le seigneur Trịnh-thạc avaient fui depuis plusieurs jours.

Une fois de plus la Cochinchine était sauvée, et certes jamais elle n'avait été si près de succomber. Aussi le triomphe fut-il célébré avec éclat Hiền-vương ayant réuni ses fidèles généraux dans un festin, s'était levé pour boire à la santé de ces braves serviteurs; dans le même moment ses regards se portèrent sur les étendards de son armée, nobles et glorieux lambeaux, hachés par les balles et la mitraille, noircis par la fumée et marqués du sang de leurs défenseurs. A cette vue, un nuage de tristesse passa sur son front, une poignante émotion l'entraîna et il fondit en larmes.

A la fin du festin on dressa des autels aux mânes de ceux que la guerre avait emportés, et dans un dernier banquet, offert en l'honneur des morts, les compagnons d'armes des braves qui n'étaient plus burent à leur mémoire.

Pendant ce temps le seigneur du Tonquin, traînant le roi Gia-tông à sa suite, arrivait à Câu-dinh où Tân-quận, son gendre, l'avait devancé avec une armée, pour l'empêcher de rentrer au Tonquin s'il retournait vaincu.

Tân-quận, chargé par Trịnh-thạc de la direction des affaires pendant son absence, ne songeait rien moins qu'à supplanter son beau-père, et, comme il avait reçu de mauvaises nouvelles de l'armée, il comptait sur la défaite et la ruine des Tonquinois pour s'emparer du pouvoir. Dans cette pensée, il avait

[27] Tân-quận était le second gendre de Trịnh-thạc.

laissé la capitale à la garde de son frère, Thắng-quận-công, et s'était avancé sur la route du sud pour fermer les voies de retour à Trịnh-thạc.

Mais celui-ci averti, comme nous l'avons vu, était revenu en toute hâte, laissant 10.000 hommes seulement devant Trấn-ninh, il arriva inopinément à Cầu-dinh, sérieusement accompagné. Tân-quân, pris à l'improviste, voulut feindre. Il accourut donc au-devant du seigneur avec beaucoup de démonstrations et lui dit qu'impatient de son retour, il était venu à sa rencontre. Trịnh-thạc n'hésita pas, il le fit saisir et emprisonner, et s'assura également de la personne de Thắng-quận-công, gouverneur de la capitale pour le compte de Tân-quận. Ils furent tous deux condamnés au supplice de la mort lente et leurs têtes furent exposées aux portes de la citadelle de Hà-nội. Les perquisitions amenèrent la découverte d'une liste de quatre-vingt complices, mais Trịnh-thạc la jeta au feu.

Les biens des deux condamnés furent confisqués et leurs proches parents, dégradés et réduits au rang du peuple, furent exclus de tous les emplois administratifs.

De retour à la capitale, Trịnh-thạc fit transférer les ministères chez lui, de sorte que tous les bureaux de l'État furent réunis sous ses yeux, 1673. Quelle que fut pourtant la puissance de cet homme, son pouvoir était battu par bien des haines et bien des colères. En 1674, l'armée, excitée, se révolta ; la sédition fut réprimée pourtant, mais comme le nom de Trịnh-triền, frère de Trịnh-thạc, tenu en prison par ce dernier, fut prononcé pendant la révolte, l'eunuque, Thận-đức-tài, reçut l'ordre de lui verser du poison. Trịnh-thạc n'eut plus à le redouter. On voit qu'il ne répugnait pas à la hardiesse des moyens. A peu près dans le même temps qu'il faisait verser du poison à son frère, il élevait son fils Trịnh-căng aux titres de nguyên-soái, quốc chánh, định-nam vương (chef de l'armée, directeur de l'administration, prince pacificateur du sud), seigneur en second.

L'étendue de ce titre est en rapport avec la puissance de cette famille qui semblait résumer l'État dans la personne de son chef. Les finances, l'administration, l'armée, tout relevait de lui. L'argent était dépensé en guerres intéressées, à solder et à favoriser la foule des créatures des Trịnh, Les bureaux regorgeaient de fonctionnaires inutiles et le seul personnel du ministère de l'intérieur comprenait, disent les annales, 1,239 mandarins.

Cependant, au sud, les Nguyễn ne perdaient aucune occasion d'étendre leur influence vers le Cambodge et d'intervenir dans les affaires des rois du pays.

Le premier roi du Cambodge était, à cette époque, Neăc-âng-non. — Un prince cambodgien, du nom de Neac-âng-thai, excité par son mandarin chinois, Oc-nha- cân-gia, s'était mis en révolte contre le souverain et avait demandé des secours à Siam. Il avait même fait répandre le bruit que la cour de Bangkok envoyait à son aide 20,000 hommes de terre, 5,000 marins et 1,000 éléphants et chevaux.

Neâc-âng-non le crut et, se voyant perdu, s'enfuit sous bois avec ses partisans fidèles dans la direction de l'Annam, et vint se placer sous la protection du roi céleste (c'est ainsi que les Cambodgiens et les Ciampois appelaient les rois d'Annam). Les fugitifs furent bien accueillis des autorités de Khương-dinh (Nhatrang, Khánh-hoà), mais le gouverneur local les invita toutefois à ne pas pénétrer plus avant dans le royaume jusqu'à ce que la cour lui eût transmis des instructions.

Hiền-vương s'empressa de former un corps expéditionnaire contre le Cambodge (2^{e} mois 1675). Le chef de l'expédition fit répandre le bruit qu'il venait faire construire des bateaux pour aller donner la chasse aux pirates des Iles de la Basse-Cochinchine. Mais au 4^{e} mois, quand il jugea que la méfiance de l'ennemi était un peu assoupie, il se présenta inopinément à l'embouchure du fleuve. La chaîne qui en barrait l'entrée tomba, et les ouvrages du fort de Gò-bích furent enlevés avant que Neâc-ông-thai pût en organiser la résistance. La flotte cochinchinoise, continuant sa marche sans perte de temps, ne se laissa pas prévenir et arriva brusquement devant Phnom-penh. Neac-àng-thai, saisi de frayeur, abandonna la ville et les forts et disparut dans les bois, où il perdit la vie. Le but de l'expédition était atteint : il s'agissait de replacer le roi sur le trône.

La suzeraineté exercée par la Cochinchine sur le Cambodge était très-réelle et ne parut certes jamais mieux que dans cette circonstance. L'expédition avait été entreprise à la sollicitation et en faveur de Neâc-âng-non. Neâc-âng-non était premier roi avant sa fuite et cependant son ennemi chassé, Neâc-àng-nôn dut se laisser abaisser et consentit à descendre au rang de second roi. Le titre de premier roi fut donné au prince Neâc-âng-thu, son neveu.

Neac-âng-thu, il est vrai, y avait des titres. C'était un des fils de l'ex-premier roi Neac-so. Ce prince avait profité de l'arrivée des Annamites pour aller se placer sous leur protection et demander leur appui [28].

C'est vers cette époque que mourut, après un règne de quatre ans, le jeune roi Lê-gia-tông, âgé de quinze ans (4e mois 1675), Son successeur fut Lê-duy-hiệp, son jeune frère, qui monta sur le trône sous le nom de Lê-hi-tông.

Lê-hi-tông-chương-hoàng-đế (Lê-duy-hiệp), 21e roi dynastie de Lê. 1675-1705.

Noms de règne : Vĩnh- trị; Chánh-hoà ; 27 ans.

– Trịnh.
Tây-định-vương (Trịnh-thạc).
Định-nam-vương (Trịnh-căng), 1683-1707.
– Nguyễn.
Hiền-vương (Nguyễn-phước-tân).
Ngãi-vương (Nguyễn-phước-thới) Anh-tông-hiếu-ngãi- hoàng-đế. 1686-1692.

Lê-hi-tông (Lê-duy-hiệp) était fils posthume de Lê-thần-tông, qui, à l'heure de sa mort, avait recommandé à Trịnh-thạc, l'enfant que la mère portait dans son sein. Cet enfant, élevé dans la maison de Trịnh-thạc, était naturellement de la plus grande docilité envers son tuteur ; roi, il ne le fut pas moins envers son ministre, qui eut autant de latitude qu'il lui plût d'en prendre pour régir les affaires du royaume.

Les deux premières années de ce règne furent pacifiques. Mais, en 1677, les Mạc, qui occupaient toujours le territoire de Cao-bằng, recommencèrent à s'agiter ouvertement, forts de l'appui du mandarin chinois Tam-quê, homme alors influent à la cour des Thanh. (Ce mandarin se révolta et prit le nom d'empereur de Đại-châu ; mais et il fut défait et mourut ensuite de maladie.)

Le chef des Mạc, Mạc-kính-võ, entra résolument en ligne, à la révolte de Tam-quê ; mais il ne fut pas heureux que son protecteur. Battu, poursuivi, traqué, il se réfugia dans le Long-châu, en Chine, abandonnant ses partisans, qui furent aisément dispersés (8e mois, 1677).

Cinq ans après (1682, 8e mois) survint la mort de Trịnh-thạc. Il avait gouverné le pays pendant vingt-cinq ans et usé quatre rois. Il reçut le nom de Dương-vương et fut canonisé sous l'appellation de Hoằng-tổ.

Comme il avait tout préparé en prévision de cet événement, son fils Trịnh-căng put lui succéder sans embarras.

Les révoltes simultanées de Tam-quê, en Chine, et de Mac-kính-võ, en Annam, avaient eu pour effet de faire naître de bonnes relations entre les cours des deux pays. En 1683 , la Chine livra au gouvernement annamite 474 réfugiés partisans des Mạc. Du reste, ils furent assez bien traités : 350 furent installés dans la province de Lạng-sơn, les autres furent autorisé à s'établir parmi les habitants, trois même furent élevés au mandarinat.

Au 9e mois (1683), une ambassade chinoise apporta à Lê-hi-tông l'investiture et le sceau royal, ainsi que des félicitations pour avoir refusé des secours Ngô-tam-quê. Trịnh-căng en profita pour obtenir des ambassadeurs un sacrifice en l'honneur de son père, Trịnh-thạc.

Le nouveau seigneur imita résolument son énergique prédécesseur et se fit conférer officiellement les privilèges que les autres avaient conquis. Il ne signa pas ses lettres au roi. Il n'eut pas à le saluer en audience, siégea sur une estrade, à gauche du roi, aux réceptions, etc.

---

[28] Sous Neâc-so il y avait trois rois au Cambodge : Neăc-so, 1er roi ; Neăc-tan, 2e roi et Neăc-non 3e roi. — Ils étaient frères. Le fils ainé de Néăc-so assassina son père pour s'emparer du pouvoir. Ses oncles, le 2e et le 3e rois, s'enfuirent en Annam. Le meurtrier pourtant périt à son tour par la main de sa femme. Son fils Neâc-chi lui succéda. Mais Neăc-chi, défait par les Annamites, perdit le trône et la vie. Comme Neăc-tan était mort sur ces entrefaites et que le prince Neăc-âng-thu ne s'était pas présenté (il était sans doute compromis avec son frère ou fugitif) ; le royaume revint à Neăc-âng- non. Mais lorsque le prince Neăc-thu revendiqua ses drpits, Hiền-vương reconnut ses titres et Neăc-âng-non dut lui céder la première place et prendre la seconde.

Ce règne est assez mouvementé par de petits événements intérieurs. Nous trouvons d'abord la révolte et la fuite au Yunnam (Vân-nam) du chef de la famille des Võ, qui s'allie à Mạc-kinh-châu et se proclama roi de Tiểu-giao-Cang, et qui est finalement expulsé de l'empire et remis par las autorités chinoises au gouvernement annamite, qui le fait exécuter, 1689.

En revanche, en 1690, le gouvernement annamite livra au gouvernement chinois 200 rebelles fugitifs établis à Vạn-ninh

En 1692, les Mạc, qui ne renonçaient pas à toute espérance, furent poursuivis avec acharnement et capturés par les ordres du gouverneur de Cao-bằng, Ngô-sách-tuấn.

L'année 1094 vit une terrible répression. Depuis plus de vingt ans, les montagnards du village de Đa-giá exerçaient un brigandage audacieux et impitoyable. Ils arrêtaient les voyageurs, les tuaient et les jetaient au fond des cavernes ou des précipices, après les avoir dépouillés. Le *quận-công* Lê-hải fut envoyé contre eux. Il arrêta 290 de ces brigands, 52 furent décapités ; leurs têtes demeurèrent exposées sur la voie publique. Le reste de la bande eut les doigts coupés et mis ainsi dans l'impossibilité de recommencer ces redoutables exploits, puis il fut éparpillé dans d'autres pays. Le village fut détruit et absolument supprimé.

En l696, le jeune prince ailaocien, Triệu-phước, fils d'un roi détrôné et réfugié en Annam, fut rappelé dans son pays à la mort de l'usurpateur. La cour d'Annam le fit reconduire avec honneur jusqu'à la citadelle de Man-châu et lui fit reconnaitre sa suzeraineté.

Après les grands événements passés, ces petites affaires étaient de peu d'importance et le pays jouissait d'une grande tranquillité. A la faveur de cette paix et du repos qu'elle procurait, les fonctionnaires et le peuple s'adonnèrent avec violence à la passion du jeu, et un édit royal dut intervenir pour arrêter le mal. Il décidait que tout fonctionnaire convaincu d'avoir reçu des joueurs dans sa maison serait puni d'une amende de 500 ligatures et que chaque joueur lui-même aurait à payer 300 ligatures.

Les soldats et gens du peuple, tenant également maisons de jeu, étaient passibles d'une amende de 20 ligatures.

En 1703, Trịnh-căng, à l'imitation de son père, désigna son successeur à venir. Celui-ci mourut aussi et celui qui fut désigné après lui faillit périr victime d'un complot, dont les auteurs, ses compétiteurs et proches parents, périrent dans les supplices.

En 1705 finit sans secousse le règne de Lê-hi-tông, qui transmit , docilement sans doute , le pouvoir royal à son fils Lê-duy-đường, connu sous le nom de Lê-dũ-tông.

Ce règne avait vu une nouvelle tentative pour arrêter l'œuvre des missionnaires européens.

Trịnh-thạc n'avait pas aimé les chrétiens, cependant il ne s'était pas montré rigoureux pour eux. Il n'avait pas ignoré l'établissement des deux évêques du Tonquin à Phố-hiền, comptoir hollandais, mais il avait fermé les yeux. Son fils fut moins indulgent. Il promulgua, pour la quatrième fois, l'ordonnance des poursuites, ordonnance de renverser les églises et de brûler les livres religieux.

Deux missionnaires jésuites furent arrêtés et renvoyés à Macao. D'autres prêtres furent également arrêtés, mais relâchés contre amendes.

La répression ne pénétra pas dans la province du Nghệ-an, dont le gouverneur ne promulgua pas l'édit.Des poursuites eurent lieu également en Cochinchine. — La prédication de la religion gauche ou religion des Hoa-lang (hollandaise : européenne) lut interdite. On ordonna de jeter aux flammes les livres de cette religion et les missionnaires reçurent l'ordre de sortir du pays et de retourner dans leur patrie (annales).

II est juste pourtant de remarquer que les chrétiens ne furent pas seul l'objet des précautions du gouvernement. En effet, il fut en même temps interdit aux Chinois, définitivement établis en Annam, de suivre les nouveaux usages importés en Chine par la dynastie des Thanh. — Il leur fut donc défendu de se raser la tête et de porter la queue. Il leur fut également interdit de se vêtir d'habits sans cols et à larges manches. — Quant à ceux qui venaient seulement pour commercer, ils ne purent circuler dans la ville sans être conduits par quelqu'un de leurs amis déjà connu dans le pays. Il fut également expressément défendu aux Annamites de n'imiter d'aucune façon les étrangers, soit dans le costume, soit dans la langue.

Mais l'événement le plus remarquable de ce temps fut certainement l'arrivée en Cochinchine du partisan chinois Dương-ngạn-dịch, général d'une armée des Minh, qui, battu par les troupes de Khang-

hi, empereur de la dynastie des Thanh, se confia à la mer avec son armée pour attendre du renfort de la part des Minh. Il avait en tout 200 jonques de guerre. Au bout d'un mois, une violente tempête dispersa sa flotte et la détruisit aux trois quarts, — Quand le calme fut revenu, il ne retrouva plus que 50 jonques montées par 3.000 hommes. Le reste avait disparu. Il renonça alors à poursuivre la lutte et se laissa aller au gré des vents. La famine survint . On dévora jusqu'aux semelles de souliers. Après dix jours de marche à l'aventure, on signala de hautes montagnes. Un Chinois de sa troupe, qui avait autrefois trafiqué sur les côtes de l'Annam , reconnut le pays et instruisit Dương-ngạn-dịch sur ce qu'il connaissait du peuple annamite. Dương-ngạn-dịch ordonna d'avancer avec prudence de faire des signaux de jour et de nuit, et d'annoncer qu'on venait se soumettre à l'Annam. Ils parvinrent ainsi à Tourane. Le seigneur du sud, Hiền-vương, envoya on parlementaire à leur rencontre. Dương-ngạn-dịch, en suite de l'entrevue, rédigea un acte de soumission, déclarant que, fidèle à la dynastie des Minh dépouillée par les Tartares, il aimait mieux devenir sujet de l'empereur d'Annam que de se soumettre aux Thanh.

Hiền-vương hésita. Ces gens pouvaient chercher à le tromper, et il pouvait être imprudent d'admettre dans le royaume des étrangers, dont la langue, le costume et les usages différaient de ceux du pays. D'un autre côté, il lui paraissait aussi difficile de repousser absolument ces hommes qui se présentaient, réclamant de devenir sujets annamites, pour ne pas manquer à la fidélité envers leur souverain. Mais grâce à des empiétements successifs au détriment du Cambodge, la Cochinchine était à peu près maîtresse de magnifiques contrées aux environs du Đồng-nai. C'était une excellente occasion de donner des bras à cette terre. On résolut d'y établir les nouveaux venus.

Hiền-vương annonça donc au roi du Cambodge la prochaine arrivée de ces nouveaux hôtes, qui ne tardèrent pas à s'acheminer vers leur destination. Le général Dương, entré par Lôi-rạp, s'établit à Mytho, tandis que le second chef, Trần, arrivé au port de Cần-giờ, se dirigea vers le Đồng-nai (Biên-hoà) et se fixa au lieu dit Bàn-lăn. Ce lieu devint ensuite très-commerçant et on y vit venir des Européens, des Chinois, des Japonais et des Malais sur leurs navires.

Sept ans après ces événements, Hiền-vương mourut (1688). Son fils, Nguyễn-phước-thới, lui succéda sous le nom de Ngãi-vương.

Au 6^{e} mois 1689, les Chinois de Mytho se révoltèrent, excités par le mandarin en sous-ordre de Dương-ngạn-dịch, Huỳnh-tấn, qui tua son chef et s'empara du pouvoir sur la colonie chinoise. Il éleva sur le Rạch-nan un fort redoutable, réunit un nombre considérable de bateaux et fondit des canons. Il ne cherchait rien moins qu'à fonder une colonie indépendante au détriment du Cambodge. Il intercepta les passages, interdit la circulation au Cambodgiens, les captura et leur extorqua de grosses rançons.

Le premier roi du Cambodge, Neâc-âng-thu, se prépara à la résistance, bâtit des forts à Ba-cầu-nam, à Phnum-Penh, à Gò-bích et ferma, par une estacade formée de radeaux et de fortes chaînes, la rivière de Cầu-nam, De son côté, le second roi cambodgien, Neâc-ang-non, qui résidait à Saigon, en informa le seigneur de la Cochinchine, qui envoya des secours.

Pour tromper les chinois, les Annamites, arrivés à la hauteur du Rạch-gầm, répandirent le bruit qu'ils marchaient contre Néac-âng-thu (et ils disaient vrai). Huỳnh-tấn, le chef chinois rebelle, reçut l'ordre de marcher en avant-garde. Il obéit ; mais, lorsqu'ils furent au milieu du fleuve, la flotte annamite l'entoura. Il fut pris et mis à mort. Les fortifications qu'il avait élevées furent rasées et ses hommes rangés sous le commandement du chef chinois de Biên-hoà, Trần, qu'on avait fait venir.

Ce premier succès encouragea, et pour ne pas s'arrêter en si beau chemin, on marcha contre le roi du Cambodge qui refusait (probablement) de démolir ou de céder les forts élevés là Ba-cầu-nam, Gò-bích et Phnum-Penh. Ces forts tombèrent l'un après l'autre au pouvoir de l'armée annamite. Quand Pneuma-peuh tomba, le roi se réfugia à Compung-luông (Oudong) d'où il envoya la femme Chiêm-luật offrir sa soumission avec promesse d'un tribut considérable. Le général annamite accueillit ces conditions, évacua Phnum-Penh et revint à Bến-nghé (Saigon).

Cependant Neâc-ang-thu ne tint pas ses engagements. Au 3^{e} mois 1691 les Annamites reparurent et s'emparèrent de ce roi qui fut conduit prisonnier à Saigon, où il mourut sans laisser d'héritier. Le 2^{e} roi, Neâc-ông-nôn, ayant de son côté mis fin à ses jours, on nomma roi Neâc-yêm, fils de ce dernier, et on l'installa à Gò-bích.

Lê-dũ-tông (Lê-duy-đường), 22e roi de la dynastie de Lê. 1705-1729.

26 ans de règne actif, 2 ans d'abdication et 22 ans de vie.

Noms de règne : Vĩnh-thạnh,15 ans ; Bảo-thới, 11 ans,

– Les Trịnh.
Bình-nam-vương (Trịnh-căng), jusqu'en 1707.
An-đô-vương (Trịnh-căng). 1708-1739.
– Les Nguyễn.
Minh-vương ou Hiến-tông-hiếu-minh-hoàng-đế (Nguyễn-phước-điều).1692-1724.
– Les Thanh.
Khang-hi ; Ung-chánh, 61 ans.

Il serait superflu de dire que l'installation de ce nouveau roi ne fut qu'une manœuvre du ministre.

Trịnh-căng, en effet, qui tenait la barre de l'État (je veux dire le roi), dans sa main, ne trouvant plus Lê-hi-tông assez soumis, le remplaça par le fils de ce dernier, jeune homme à peine sorti de l'adolescence, qu'il installa sous le nom de Lê-dũ-tông, 1705.

En vérité les rois n'étaient plus rien, car ils ne régnaient que par la grâce du ministre, qui se substituait en tout à l'autorité royale. On voit en effet Trịnh-căng blâmer, en son propre nom, le seigneur de l'Ailao, Triệu-phước, qui, empêché par une attaque ennemie, ne venait pas présenter ses hommages accoutumés, puis lui accorder de ne paraître qu'une fois tous les trois ans à la cour, pour lui apporter à lui-même ses félicitations le jour anniversaire de la naissance du puissant seigneur Trịnh.

Les chefs feudataires étaient dans l'habitude de prolonger leur séjour à la capitale et s'y liaient avec les hauts et puissants mandarins. Il en était résulté quelques difficultés. — Trịnh-căng décréta que ces chefs ne feraient désormais plus à la capitale qu'un séjour de 20 jours et qu'ils n'y fréquenteraient que quatre grands mandarins, désignés par lui, 1707. Le roi ne comptait plus.

Trịnh-căng mourut l'année suivante, 1708 (5e mois). Il ne laissait pas de successeur immédiat. Ce fut son arrière-petit-fils, Trịnh-căng, qui recueillit son héritage et lui succéda sous le nom de An-đô-vương.

Trịnh-căng fut un administrateur actif. Il fit cadastrer les terres, refondit les registres, créa de nouvelles sources de revenus au moyen d'impôts nouveaux sur les productions agricoles et minérales. Il mit en vigueur le code de Hồng-đức (Lê-thánh-tông), transforma la peine de l'amputation des doigts en exil et en travaux forcés. – Il fit curer et agrandir les ports des provinces de Nghệ-an et de Thanh-hóa. — Il attaqua les désordres et les abus ; défendit les attroupements; interdit aux mandarins de créer des villages sous leur protection, car les gens, pour éviter l'impôt, la milice et la corvée, s'y portaient en foule (1710). — Il retira aux chinois, qui venaient pour l'exploitation des mines, le droit de se grouper au-delà du chiffre de 300 hommes sur un même centre d'exploitation (1716).

Il semble que rien de ce qui pouvait intéresser la prospérité et la sécurité du pays n'ait échappé à sa sollicitude.

Comme tous les Annamites profondément imbus des mêmes doctrines politiques à l'égard de l'introduction des étrangers en Annam et du culte des anciens usages, il regarda le séjour des missionnaires comme un danger et leur propagande comme un péril. Aussi la religion de Da-tô (Jésus, chrétienne) n'échappa-t-elle point à son infatigable activité. Et il alla d'autant plus loin qu'il croyait le péril plus redoutable et le mal plus avancé. — L'interdiction qu'il prononça contre cette religion fut plus sévère que celle de Trịnh-căng. Il ordonna que tout chrétien apportât son acte d'abjuration et de retour à la foi du pays, dans le délai d'un mois, sous peine d'être marqué au visage des mots « học-hoa-lang-đạo » (étudiant la religion hollandaise) et d'être puni d'une amende de quarante petites barres d'argent (environ trois cent vingt francs), qui servirait à récompenser les délateurs. Le texte des annales dit : « L'édit de la défense de la religion Da-tô (chrétienne) ayant été à plusieurs reprises promulgué, mais les mandarins locaux, adonnés à la subornation, n'ayant pas été assez sévères et rigoureux, le nouvel édit portait que cent ligatures seraient données aux dénonciateurs ; les chrétiens arrêtés auraient les cheveux coupés et seraient marqués de « học hoa-lang đạo » et condamnés à payer cent ligatures pour récompenser chacun de leurs dénonciateurs ; mais on ne parvint point à abolir cette secte »

Pour montrer la détermination où était le gouvernement de sévir contre une pratique et des gens qu'il considérait comme séditieux, quatre catéchistes indigènes furent arrêtés, battus sur les genoux et mis en prison pour deux ans, et trois missionnaires français, Mgr Jacques de Bourges, et MM. Ed. Belot, coadjuteur, et François Guisain, missionnaire, furent embarqués par ordre (on dut même employer la force) et dirigés sur Siam. Mais comme la jonque qui les transportait arrivait à la hauteur du Nghệ-an, une barque de chrétiens l'aborda et parvint à enlever les deux derniers, qui réussirent à se cacher dans la province [29].

Cette résistance ouverte aux ordres du gouvernement touchait de fait à la rébellion et n'était pas de nature à calmer l'irritation du puissant seigneur du nord, qui maintint pendant trois ans la rigueur de ses ordonnances.

Mais à la suite de calamités publiques, dont on réussit à tirer un heureux avantage, il se répandit parmi le peuple que ces malheurs tombaient sur le pays en punition des arrêtés du gouvernement contre les chrétiens. — En réponse à ces rumeurs, Trịnh-căng promulgua liberté pleine et entière pour 11 religions différentes (1714).

À la faveur de ce retour, et se fondant sur la croyance populaire qui avait contraint Trịnh-căng à arrêter ses poursuites, les missionnaires se sentirent beaucoup plus d'assurance et travaillèrent avec la plus grande activité ; peut-être même manquèrent-ils de prudence et de ménagements, car sept ans s'étaient à peine écoulés, qu'un nouvel arrêt vint frapper leurs travaux.

Trịnh-căng, en effet, porta de nouveau défense par tout le royaume de suivre la religion catholique. À l'appui, 150 hommes furent condamnés aux travaux forcés, 10 furent punis de mort. — Deux missionnaires furent emprisonnés. L'un, le P. Messari, mourut en prison, l'autre, le P. Bucharelli, fut exécuté en même temps que neuf chrétiens annamites (11 octobre 1723).

Tandis que ces derniers événements venaient de s'accomplir, survint en Cochinchine la mort du seigneur Nguyễn, Minh-vương, qui eut pour successeur son fils, Nguyễn- phước-chú, qui le remplaça sous le nom de Ninh-vương ou Túc-tông-hiếu-ninh-hoàng-đế.

Le règne de Minh-vương avait vu l'annexion du Ciampa jusqu'au Bình-thuận, et l'assimilation du bas Cambodge que ce seigneur avait organisé définitivement et peuplé, en faisant venir des gens du Quảng-bình et du Bình-thuận.

En 1715, le territoire cochinchinois atteignit les bords du golfe de Siam. Un Chinois, du nom de Mạc-cửu, fermier des jeux au Cambodge, parvenu à un grand état de fortune, se fixa à Hà-tiên et fonda sept centres de population, qui existent encore, ce sont : Hà-tiên, l'île de Phú-quốc, Long-cơ, Cần-vọt (Campot), Vũng-thơm (Compung-thom), Rạch-giá et Cà-mau. Quand il fut bien établi, il fit l'offre de ce territoire à la cour de Huế demandant pour lui l'investiture du commandement de ces pays nouveaux. Minh-vương accueillit sa demande avec faveur et ranoblit du titre de hầu.

Sous Minh-vương, le roi du Cambodge, Neăc-ông-yệm, avait été attaqué par son frère, soutenu des Siamois. Minh-vương envoya au secours de Neâc-ông-yệm ; les Siamois furent battus et Neâc-ông-yệm établi à Gò-bích (1706).

Minh-vương se montra rigoureux pour les chrétiens : treize missionnaires furent mis en prison ; sept y moururent de faim, dit-on ; trois y périrent de mort ordinaire, et trois en sortirent après quatre ans, grâce à l'influence que réussit à acquérir auprès du seigneur un missionnaire jésuite versé dans les mathématiques. Gagné par lui, Minh-vương fit relâcher les prisonniers pour cause de religion et autorisa de nouveau la prédication. Dans ces quatre ans, six annamites avaient été exécutés pour raison de religion.

En 1720, un navire français, la *Galathée*, en mission dans ces parages, envoya un canot prendre de l'eau à Phan-rí, sur la côte du Bình-thuận. Deux officiers furent pris et retenus par les habitants, et conduits jusqu'auprès du roi ciampois, qui avait conservé une sorte d'autorité nominale sous le protectorat, ou mieux sous l'autorité annamite. Ils ne furent pas maltraités, mais ils ne furent relâchés qu'après un mois de captivité et contre une rançon de 420 piastres d'Espagne qu'on exigea et que paya le commandant Legac.

[29] Mgr Jacques de Bourges, âgé de 81 ans, mourut deux ans après son arritée à Bangkok (1714) et fût remplacé par son coadjuteur.

Cependant le seigneur Trịnh-căng, au Tonquin, continuait les traditions de sa famille. Il dégradait l'héritier présomptif, Lê-duy-tường et le remplaçât par le frère cadet de ce dernier Lê-duy-phường, âgé de 19 ans (1727) ; puis, peu après, contraignait le roi régnant lui-même Lê-dũ-tông, à abdiquer en faveur de l'héritier qu'il lui imposait. Lê-dũ-tông se soumit ; il abdiqua et mourut deux ans après. Son ministre et son maître lui survécut de peu ; il mourut au retour d'un pèlerinage à la pagode Phật-tích. Son fils, Trịnh-giang, lui succéda sous le nom de Oai-vương.

Vĩnh-khánh-đế (Lê-duy-phường), 23e roi de la dynastie de Lê. 1729-1732

Nom de règne : Vĩnh-khánh, 4 ans.

– Trịnh.
Oai (Uy)-vương ou Oai-nam-vương (Trịnh-giang ou xang). 1728.
– Nguyễn.
Ninh-vương (Nguyễn-phước-chú) ou Túc-tông-hiếu-ninh-hoàng-đế.1724.1737.

Lê-duy-phường prit le nom de règne de Vĩnh-khánh-đế (1729). Vĩnh-khánh-đế, créature de Trịnh-căng, passa par toutes les volontés de son maître et éleva la famille des Trịnh au comble des honneurs, en donnant à sa femme, fille du seigneur, le rang de reine et à la mère de cette fille, épouse de Trịnh-căng, le titre de reine-mère. C'est peu après cet événement que Trịnh-căng mourut, comme nous l'avons vu plus haut. Il avait gouverné 22 ans.

Son successeur, Trịnh-giang, fut un homme actif ; il s'occupa beaucoup de l'administration du pays. Son père avait fait entreprendre la construction de châteaux à Cổ-bia : ces travaux faisaient crier le peuple ; lut fit démolir les châteaux et employa les matériaux à l'édification ou à la réparation de pagodes.

En 1729, à la suite de désastreuses inondations, il remit l'impôt au peuple ; mais il compensa cette perte en augmentant les charges des Chinois. — Craignant sans doute l'épuisement des mines, ou l'affluence des étrangers et des désordres, il interdit l'extraction des minéraux dans la province royale de Thanh-hoa, pour, disait-il, ne pas troubler les veines de la terre qui avait produit la race royale.

L'impôt sur la production menait à des abus ; Trịnh-giang le supprima et déclara francs de tous droits le commerce du sel et l'exploitation des salines.

Trịnh-giang, digne continuateur de sa race, menait de front les affaires de l'État, l'illustration de sa famille et la puissance du seigneur. Au-dessus de tous, il faisait et défaisait les mandarins, les fonctionnaires de tous ordres et de tous grades, se passant de rassentiment du roi qui, du reste, était peu de chose pour lui. Le roi lui-même n'était pas à l'abri de son autorité. En effet, Vĩnh-khánh-đế, après quatre ans de règne, se vit dégrader par le fils de celui qui l'avait fait roi.

Trịnh-giang , favorable à l'héritier présomptif, écarté par Trịnh-căngg, Le-duy-tường, lui rendit le trône occupé par son cadet, Vĩnh-khánh-đế (8e mois 1731), et quatre ans après, craignant sans doute quelque mouvement de ce dernier, il le fit pendre (1735). :

En Cochinchine, le seigneur Ninh-vương poursuivait l'organisation dn territoire du bas Cambodge, Il avait établi le phủ de Định-viễn, dont le chef-lieu était autrefois à Cài-bè, en le transférant à Long-hồ (Vĩnh-long) et en étendant son territoire. Le gouverneur de Hà-tiên , Mạc- cửu, étant venu à mourir, son fils, Mạc-tông, lui avait succédé, autorisé par le seigneur de Huế.

Lê-thuần-tông (Lê-duy-tường), 24e roi de la dynastie de Lê.1732-1735.

Noms de règne : Long-đức, 3 ans.

– Trịnh.
Oai-vương (Trịnh-giang ou xang).
– Nguyễn.
Ninh-vương (Nguyễn-phước-chú) ou Túc-tông-hiếu-ninh-hoàng-đế.

Lê-duy-trường, mis sur le trône sous le nom de Lê-thuần-tông, eut un règne court et peu rempli. Devenu roi vers la fin 1731, il mourut en 1735. Il eut pour successeur son jeune frère, Lé-duy-tbln. Sous son règne, Trịnh-giang n'était pas complètement resté inactif : il avait congédié la milice volontaire afin de restreindre les dépenses.

Il avait, au détriment de l'industrie, défendu la fabrication d'objets d'art pour les particuliers. — Pour faire concurrence à la librairie chinoise, il avait fait graver et imprimer les cinq livres canoniques et les quatre livres classiques, les annales, les recueils de vers (thi-lâm, forêt littéraire), des dictionnaires, etc., à l'usage exprès des Annamites et avait défendu d'acheter les éditions chinoises.

Lê-ý-tông (Lê-duy-thìn), 25e roi de la dynastie de Lê.– 1736-1740.

Nom de règne : Vĩnh-hựu, 5 ans.

– Trịnh
Oai-vương (Trịnh-giang),
Minh-vương (Trịnh-dinh).
–Nguyễn.
Ninh-vương (Nguyễn-phước-chú) ou Túc-tông-hiếu-ninh-hoàng-đế.
Võ-vương (Nguyễn-phước-thuần) ou Thế-tông-hiếu-võ-hoàng-đế, 1737-1765.

Le jeune Lê-duy-thìn fut installé dans les palais royaux, au milieu des attributs de la royauté, mais soigneusement mis à l'écart des affaires de l'État.

Trịnh-giang, comme ses devanciers, tenait le frein de la machine gouvernementale. Mais il abusa de sa puissance, fit des mécontents et se créa de nombreux ennemis.

Ami effréné des plaisirs, il se complaisait dans les lieux écartés et solitaires où il pouvait lâcher avec sécurité la rêne à ses passions. — C'est pour se procurer de ces retraites luxurieuses qu'il fit construire les pagodes de Hồ-thiên et de Thương-hải, empruntant ainsi à la religion le moyen de satisfaire discrètement à ses penchants désordonnés, 1736.

Cet amour des jouissances le conduisit sur la pente de la ruine. — Il n'épargnait rien pour ce qu'il aimait ; les dépenses dépassèrent bientôt les recettes ; la situation s'obéra rapidement. — Pour combler le vide des caisses publiques, il mit à l'encan les titres honorifiques. — Tout mandarin put augmenter d'un grade contre paiement de 600 ligatures (480 francs environ). — Tout homme du peuple put d'un seul coup conquérir le rang de *tri-phủ*, moyennant 2,800 ligatures (2,240 francs), ou devenir *tri-huyện*, pour 1,800 ligatures (1,440 francs).

Il maniait l'autorité comme les finances ; il menait le roi comme un commis inutile ; usait et abusait de ses immenses pouvoirs. Et cependant ce n'était point assez : il voulut ajouter à cette omnipotence humaine une sorte de consécration officielle, et un jour, aux yeux du pays étonné, atterré et maintenu cependant sous son écrasante tyrannie, il présenta une ambassade chinoise de l'empereur de la dynastie des Thanh , qui lui apportait à lui-même le titre de *Roi supérieur* (ou *suprême*) de l'Annam (Annam thượng-vương).

— De ce jour, le rude ministre ne fut plus le ministre, il fut le roi de son roi 9e mois 1738).

Et il eut l'orgueil de ce titre incroyable, et il voulut l'affirmer par l'exercice d'un pouvoir qu'aucun droit, qu'aucune législation ne limitait. Mais il oubliait, l'orgueilleux potentat, que là où n'est plus la loi, là n'est plus le droit, là n'est plus l'obéissance, et que là est la révolte et le combat.

Les événements se chargèrent de le rappeler à la réalité. Un frisson d'indignation courait dans le peuple. — Un frémissaient de colère l'agitait. La révolte latente était partout, n'attendant que l'heure d'éclater.

Déjà deux mouvements s'étaient produits, en 1736 et en 1737. Ce dernier faillit réussir. Trois princes de la famille de Lê, le prince Lê-duy-chúc, fils du roi Lê-hi-tông, les princes Lê-duy-mât et Lê-duy-quí, fils de Lê-dũ-tông, voyant que l'insolence du seigneur en était arrivée au point de disposer de la vie des rois, avaient pris la direction du mouvement, qui devait éclater par l'incendie de la capitale. Le projet avorta, le complot fut découvert et les conjurés durent s'enfuir pour mettre leur tête à l'abri

de la vengeance du seigneur. Les deux princes Lê-duy-chúc et Lê-duy-quí moururent peu après ; Lê-duy-mật, demeuré seul, se fixa dans le sud-ouest du Tonquin et tint la campagne. Trịnh-giang essaya vainement de le déloger. Dans une attaque, un des généraux du prince révolté, Phạm-công-thế, fut fait prisonnier et ramené à la capitale, « Comment, lui demanda-t-on, comment vous, homme instruit, avez-vous pu servir la cause des rebelles ». — « Rebelles ! répondit le brave officier, il y a longtemps qu'on ne sait plus qui est rebelle et qui ne l'est pas », puis il passa le doigt sur la nuque pour faire entendre qu'il était prêt à recevoir le coup du bourreau.

Vers la fin de 1738, la révolte éclata simultanément à Ninh-xá, à Mô-trạch, à Sơn-nam. Les révoltés se réunirent à Ninh-xá et inscrivirent ouvertement sur leurs étendards ; « Phò Lê, diệt Trịnh (Vive les Lê, à bas les Trịnh !),

L'agitation était au comble de toutes parts on courait aux armes. Trịnh-giang cependant, épuisé par l'excès des plaisirs, se livrait éperdument à la débauche. Sa mère le surprit avec une des jeunes concubines de son père ; elle commanda à cette femme de se donner la mort.

Les facultés du seigneur s'affaiblissaient ; un coup de foudre acheva l'œuvre de la luxure. Le tonnerre tomba à ses côtés et le renversa sans connaissance. Il revint à lui, mais il conserva une folle terreur de la foudre. Quand il tonnait, il tremblait de tout son corps. — Un habile et ambitieux courtisan, l'eunuque mandarin, Huỳnh-công-phụ, voulut en profiter. Il réussit à lui persuader que ce coup de tonnerre était une menace du ciel, qui voulait le punir de ses débauches démesurées et lui conseilla de se faire construire une demeure souterraine et de s'y renfermer ; c'était là, assurait-il, le seul moyen de se tenir à l'abri du feu du ciel. Trịnh-giang l'écouta, il le crut, se fit construire une retraite souterraine et s'y réfugia, laissant ses pouvoirs à l'astucieux eunuque, Huỳnh-công-phụ ; il y vécut 18 ans, jusqu'à sa mort (1760).

Huỳnh-công-phụ se fit de nombreux ennemis ; un parti hostile se forma et on songea à donner à Trịnh-giang un successeur régulier. Le choix se porta sur Trịnh-dinh, cadet de Trịnh-giang. Grâce à d'habiles manœuvres, on parvint à éloigner Huỳnh-công-phụ, sous prétexte d'aller combattre les rebelles dans les provinces de Hải-dương et de Nam-định. — Le roi (il y avait encore un roi qu'on montrait dans les circonstances) écrivit par trois fois à Trịnh-dinh de prendre la succession de Trịnh-giang. C'était évidemment une manœuvre, mais, quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'à la troisième invitation que Trịnh-dinh parut se déterminer. Du reste, malgré cette comédie des trois lettres, cette nomination fut une pure surprise. En effet, tandis que Trịnh-dinh, venant d'accepter, recevait le sceau et les insignes de seigneur, on arrêtait les partisans de Huỳnh-công-phụ, et la plupart des mandarins étaient réunis dans le château souterrain de Trịnh-giang, — Quand tout fut prêt, on battit le tambour pour appeler la cour à la réception du nouveau seigneur. Les mandarins, réunis chez Trịnh-giang, montent en toute hâte et courent aux armes pour s'opposer à l'installation du seigneur. Mais un serviteur fidèle du nouveau roi suprême, Nguyễn-qui-kính, ne leur donne pas le temps d'organiser la résistance, et les contraint à reconnaître le nouveau maître. — Tranquille de ce côté, le nouveau seigneur se retourna vers Huỳnh-công-phụ. Il n'eut même pas la peine de combattre ce rival, qui, au su des nouveaux événements s'enfuit avec une dizaine de ses fidèles les plus compromis et ne reparut plus.

Tous ces tiraillements, tous ces compromis n'étaient pas de nature à ramener le calme dans le pays, et l'esprit de révolte gagnait de proche en proche. Vers le commencement de 1739 on réussit pourtant à le contenir et quelques chefs principaux furent capturés.

Mais il restait toujours l'imprenable Lê-duy-mật. Trịnh- dinh entreprit sans doute de le forcer par la diplomatie, car, au 5^{e} mois 1739, il contraignit le roi Lê-y-tông à abdiquer en faveur du neveu de ce roi, Lê-duy-đào, fils aîné de Lê-thuận-tông. — C'était, d'ailleurs, une sorte d'acte de justice, car le trône revenait de droit à Lê-duy-đào. Mais Trịnh-giang l'en avait écarté et l'avait tenu en prison, à cause de la révolte de Lê-duy-mật, qui était également son oncle.

Lê-ý-tông, détrôné, vécut encore dix-huit ans ; il mourut en 1758.

Lê-hiển-tông (Lê-duy-đào), 26^{e} roi de la dynastie de Lê.

Nom de règne : Cảnh ou Kiển-hưng, 48 ans.

– Trịnh.

Minh-đô-vương (Trịnh-dinh), 1738-1765.

Tịnh-độ-vương (Trịnh-sum), 1765.

– Nguyễn.

Võ-vương (Nguyễn-phước-chú) 1737-1765.

Định-vương ou Huệ-vương (Nguyễn-phước-thuần) ou

Duệ-tông-hiếu-định-hoàng-đế.1765-1778.

Lê-hiển-tông remplaça donc Lê-ý-tông sur le trône. Mais ce changement ne fut d'aucun effet sur la marche des affaires.

Lê-duy-mật continua la lutte, qui d'ailleurs était soutenu par de vaillants et nombreux champions. Nguyễn-tuyển et Nguyễn-cừ tenaient toujours en balance la fortune des Trịnh. Cừ, cependant, fut fait prisonnier, conduit à la capitale et exécuté (7^{e} mois 1740).

Toutefois l'insurrection, comprimée sur un point éclatait sur dix autres, et pour un chef disparu, dix surgissaient. Mais c'étaient là des mouvements isolés, c'était une résistance sans cohésion, sans unité, sans méthode, sans tactique, j'oserai dire une résistance d'égoïsme, capable de lasser, d'épuiser un pouvoir, mais impuissante à le vaincre.

Trịnh-dinh soutint péniblement tous ces chocs, mais finit par en sortir victorieux.

Cependant quelques chefs de partisans livrèrent au pouvoir de rudes assauts, tel Nguyễn-hữu-cầu, qui se rendît maître du chef-lieu de Kinh-bắc (Bắc-ninh), qu'il dut pourtant abandonner, mais qui battit ensuite et successivement deux généraux de l'armée régulière, 1743. Mais, assailli sans relâche, sur le point de tomber aux mains de l'ennemi, il feignit de vouloir se soumettre, gagna du temps, renforça ses troupes de bandes de pirates et se porta subitement sur Sơn-nam (Nam-định et Hưng- yên). Battu à Cẩm-giang (1747), il franchit dans la même nuit le *Bồ-đề* et se présenta aux portes de Hà-nội. Trịnh-dinh accourut à sa rencontre au débarcadère de Nam-tân et eut beaucoup de peine à le contenir jusqu'à l'arrivée des troupes de secours, qui parvinrent à le repousser à temps.

Trịnh-dinh alors se retourna contre Nguyễn-hữu-cừ, qui, à la faveur des précédents événements, s'était étendu dans l'est et le sud du Tonquin, qu'il dévastait. Il était urgent d'arrêter l'extension de ce chef, qui commençait à devenir redoutable et de disperser ses troupes. L'expédition dirigée contre lui réussit complètement. Battu à Mã-não et à Hương-nhĩ, Cừ passa dans le Thanh-hóa et puis dans le Nghệ-an, où il se réunit à un autre chef, du nom de Nguyễn-định. Mais, toujours traqué par Pham-đình-trọng, commandant du corps expéditionnaire, il dut gagner la mer. Une tempête détruisit ses jonques et le rejeta sur la côte avec une dizaine de ses compagnons. Il fut arrêté, conduit à Hà-nội et exécuté, 1750.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions nous arrêter à recueillir ici les noms de tous ces chefs, grands ou petits, qui se levèrent contre l'écrasante autorité de la famille des Trịnh, et faire l'historique de la résistance de chacun. Ce serait, à très-peu près, une monotone répétition de ce que nous venons de dire des précédents. Le lecteur n'y gagnerait rien et le récit perdrait à ses longueurs.

Qu'il nous soit permis de dire que Tuyển et un autre chef renommé, Nguyễn-danh-phương, qui tinrent un certain temps en balance la fortune des seigneurs du nord, eurent le sort des précédents. Vaincus, mis en cage et conduits à la capitale, leur tête tomba sous la main de l'exécuteur : Tuyển, en 1751, et Nguyễn-danh-phương, en 1748.

Nous consacrerons, en outre, quelques lignes particulières au prince Lê-duy-mật, le dernier survivant des trois princes révoltés en 1737.

Lê-duy-mật tenait le sud-ouest du Tonquin. Trịnh-dinh s'attacha particulièrement à lui. Après plusieurs insuccès consécutifs, ce prince se retira et ne fit plus parler de lui pendant un assez long temps, de 1751 à 1763. Mais, à cette époque, il reparut dans le Nghệ-an et le Thanh-hóa avec une armée refaite et renforcée, et contraignit le roitelet de Bồn-xá à lui construire une résidence fortifiée, enceinte de murs, et défendue par 16 ouvrages extérieurs.

Trịnh-dinh concentra de nouveau des forces importantes pour les mettre à la poursuite de ce chef obstiné, redoutable autant par son nom que par les forces dont il pouvait disposer ; mais il n'eut pas l'avantage de voir la fin de son entreprise et le succès de cette expédition. Cette satisfaction était

réservée à son successeur. La mort vint le prendre au milieu de ces luttes inachevées et dont la fin était encore incertaine.

Il mourut en 1765. Son fils, Trịnh-sum, lui succéda sous le nom de Tịnh-độ-vương.

Lê-duy-mật, informé de la mort de Trịnh-dinh, quitta Trấn-ninh, sa résidence, et s'avança en Annam. Trịnh-sum ne lui donna pas le temps d'approcher et le général Bùi-thế-đạt le contraignit à rentrer à Trấn-ninh, sa citadelle, l'y suivit et investit la place. Les ravages de l'artillerie annamite firent comprendre à Lê-duy-mật que sa retraite ne serait bientôt plus qu'une ruine ; il sentit que sa cause était perdue et la lutte désormais inutile. Alors, avec une résignation et une tranquillité d'âme que quelques-uns blâmeront peut-être, mais que j'admire à coup sûr, il réunit autour de lui sa femme et ses enfants, monta avec eux sur un bûcher fait de caisses de poudre et il se fit sauter (1766).

———

COCHINCHINE.

Pendant qu'au Tonquin les Trịnh paraissaient devoir perpétuer leur domination, celle des Nguyễn, au contraire, semblait près d'être anéantie en Cochinchine.

Le seigneur Duệ-tông s'était laissé dominer par un ministre impopulaire, plein de caprices et de violence dans l'exercice du pouvoir. Le mécontentement général permit à un fonctionnaire concussionnaire de fuir et de résister les armes à la main ; bien mieux, il lui permit de se former une armée de partisans et de transformer une véritable affaire de brigandage en cause politique.

Révolte de Tây-sơn.

Une famille de prisonniers de guerre, d'origine tonquinoise (du Nghệ-an), amenée en Cochinchine par les armées des Nguyễn, sous le règne de Lê-thân-tông, s'était établie dans le pays (de Bình-định ou Qui-nhơn). L'un de ces membres, Nguyễn-văn-nhạc, était parvenu à l'emploi de *biện-lại*, secrétaire-comptable (ou trésorier) des douanes à Vân-đồn. Pour payer des dettes de jeu, il puisa aux caisses du trésor, puis, craignant d'être découvert, il s'enfuit sur les montagnes de Tây-sơn, où il groupa autour de lui 3,000 mécontents, malfaiteurs ou brigands. Il prit le commandement supérieur et choisit ses deux frères, Nguyễn-văn-huệ et Nguyễn-văn-lữ, pour lieutenants. Ses premières opérations furent d'attaquer et de piller les douanes des frontières et de rançonner les familles riches. Les hommes de sa troupe prirent le nom de Tây-sơn et leur rébellion a reçu le nom de *Révolte de Tây-sơn* (montagnards de l'ouest).

Les Tây-sơn résistèrent avec avantage aux troupes envoyées contre eux et le succès les enhardit. Nguyễn-văn-nhạc nourrissait le projet de s'emparer de la citadelle de Qui-Nhon ; pour y réussir, voici le stratagème qu'il employa : Il fit construire une cage sur ses indications, s'y enferma, puis, après s'être concerté avec ses lieutenants, quelques-uns de ses hommes le portèrent dans la citadelle même de Qui-nhơn (Bình-định) et le livrèrent aux mandarins. Les mandarins, heureux de cette importante capture, rassurés d'ailleurs par l'apparence forte et solide de la cage, s'endormirent avec sécurité ; mais, au cœur de la nuit, la citadelle fut soudainement assaillie de toutes parts, et Nguyên-văn-nhạc, démontant sans difficulté la cage qui le renfermait, eut le temps de trancher la tête au gouverneur et aux hauts officiers avant que ceux-ci pussent se reconnaitre. Les défenseurs de la citadelle, privés de leurs chefs, ne résistèrent point ; ils se soumirent et ouvrirent les portes aux troupes de Nguyên-văn-nhạc.

Les Tonquinois en Cochinchine.

À la faveur de ces événements et des troubles qui les accompagnaient, Trịnh-sum crut le moment propice pour continuer la politique de ses prédécesseurs à l'encontre des Nguyễn. Profitant de l'impopularité et de l'embarras où le gouvernement d'un ministre, Trương-phước-man, et la révolte des Tây-sơn jetaient Duệ-tông, il dirigea 30,000 hommes sur le Linh-giang qui fut franchi de nuit, faisant

répandre devant son armée que le roi Lê et le seigneur Trịnh envoyaient une armée en Cochinchine pour chasser l'impopulaire Phước-man et défendre les Nguyễn contre les Tây-sơn. Phước-man fut arrêté en effet, mais les troupes tonquinoises n'en continuèrent pas moins à marcher à grandes journées sur la capitale cochinchinoise, et Huế tomba entre leurs mains (1774).

Mort de Duệ-tông en Basse-Cochinchine, — Prince Mục-vương.

Les Cochinchinois avaient bien essayé, mais inutilement, d'arrêter la marche des envahisseurs. Duệ-tông, qui s'était d'abord réfugié à Tourane, l'avait quitté pour passer en Basse-Cochinchine, s'y ménager une retraite et former un centre de résistance. Il arriva à Saigon le 25 du 12^{e} mois 1774. Il avait laissé dans la province de Quảng-nam, au lieu dit Cu-đê, pour soutenir la lutte et entretenir la fidélité et l'espoir de la cour, le prince Mục-vương, son héritier présomptif.

Nhạc, le chef des Tây-sơn, pour les besoins de sa politique, envoya le général chinois Lý-tài à la rencontre de Mục-vương, pour lui faire escorte et lui rendre tous les honneurs de son rang.

Mais Mục-vương ne tarda pas à reconnaitre que les honneurs qu'on lui accordait n'étaient qu'un stratagème. La prise de Huế par les Tonquinois et l'ambition de Nhạc, qu'il devina facilement, lui firent comprendre qu'il était entre deux ennemis également redoutables et presque prisonnier de l'un d'eux. Ayant donc réussi à s'attacher le général Lý-tài, il passa lui aussi en Cochinchine et vint rejoindre son père à Saigon. Il arriva par Thủ-dầu-một [30] avec une armée chinoise et reçut le 4^{e} jour du 11^{e} mois 1775, des mains de son père, Duệ-tông, l'investiture et le titre de seigneur. La cérémonie s'accomplit dans la pagode de Kim-chương (aujourd'hui haras et ferme des Mares). Ils ne tardèrent pas à tomber l'un et l'autre, ainsi que nous le verrons bientôt, sous les coups des Tây-sơn, leurs implacables ennemis.

Nguyễn-văn-nhạc passe aux Trịnh ; il est reconnu administrateur de Quảng-nam, puis se proclame roi (1775-1777).

Duệ-tông, en Basse-Cochinchine, n'avait pas tardé à recruter des soldats en nombre suffisant pour continuer la lutte, et Nguyễn-văn-nhạc, se sentant pressé au sud par les Cochinchinois et au nord par les Tonquinois, plutôt que de se laisser écraser entre les deux, passa aux Trịnh. Il fut nommé général de l'avant-garde, 1775, L'année suivante il sut obtenir du seigneur Trịnh-sum le gouvernement de la province du Quảng-nam et, lorsqu'il se sentit bien assis dans sa position, il profita de ce que de nouvelles insurrections au Tonquin avaient rappelé l'armée du seigneur du nord dans son pays, pour se proclamer roi sous le nom de règne de Thái-đức (1777).

Mort de Duệ-tông et du prince Mục-vương, son fils.

Du reste, tout paraissait concourir à sa fortune. Bien que passé aux Trịnh, il n'eu continuait pas moins, pour son propre compte, la lutte contre les Cochinchinois et les troupes de Duệ-tông. Le seigneur fugitif était fixé à Bến-nghé l'emplacement primitif de Saigon, sur la rive de l'arroyo Chinois, vers l'embouchure (environs du mât de signaux). Il s'occupait à lever des troupes. Nguyễn-văn-nhạc envoya contre lui son frère, Nguyễn-văn-huệ. Duệ-tông, encore hors d'état de lutter, recula. Il se retira d'abord du côté du Rach-chanh, puis à Cần-thơ, puis à Cà-mau.

Cependant, des corps de troupes s'organisaient pour soutenir le Nguyễn : à Châu-đốc, à Hà-tiên, à Cà-mau, à Rach-giá, à Lấp-vò, à Sadéc, à Cần-thơ et à Cái-vừng. Mais, Duệ-tông, énergiquement poussé, tomba aux mains des Tây-sơn à Bassac (Cà-mau), 9^{e} mois 1716, à l'âge de 24 ans, après 13 ans de gouvernement.

Le même sort arriva à son fils, le prince Mục-vương, qui tomba, peu après son père, au pouvoir des Tây-sơn, à Ba-vác (anciennement province de Vĩnh-long, aujourd'hui dans l'arrondissement de Bến-tre, au nord-est de Mỏ-cày).

Les deux captifs furent conduits à Saigon et mis à mort (1776).

[30] Où il campa tout d'abord à son arrivée.

Gia long. — Première reprise de la Cochinchine sur les Tây-sơn.

L'infortuné Nguyễn-duệ-tông, fuyant son pays, était arrivé en Basse-Cochinchine accompagné de son neveu, Nguyễn-anh [31], celui qui fut plus tard Gia-long. Ces fatales circonstances en firent le représentant légitime des droits des Nguyễn, l'héritier indiscutable de la seigneurie de Cochinchine. Les partisans des Nguyễn se rangèrent sous ses ordres, mais la mort de Duệ-tông et de son fils avaient jeté le désarroi dans le parti, tandis qu'une nouvelle énergie excitait les Tây-sơn.

Nguyễn-anh (Gia-long), traqué, hors d'état de lutter, errait sur les rivières de Cà-mau pour échapper aux poursuites des Tây-sơn. S'il faut en croire les récits qui courent, la Providence veillait sur lui et le conservait pour ses destinées. Une nuit, raconte l'histoire populaire, il essaya par trois fois de franchir l'embouchure du Khoa-giang, au port de Ông-đốc-huỳnh, et chaque fois son bateau fut arrêté par les crocodiles, qui barraient littéralement le passage. Au jour, les espions vinrent raconter que toute la nuit les bateaux des Tây-sơn n'avaient cessé de surveiller la sortie du port pour arrêter Nguyễn-anh,

Après avoir échappé k ce grand péril, Nguyễn-anh réussit à quitter le continent et se réfugia dans l'ile de Thổ-châu, dans le golfe de Siam (1776),

Nguyễn-văn-huệ, commandant en chef des Tây-sơn, considérant après ces succès la lutte comme terminée, revint à Qui-nhơn, laissant Châu comme gouverneur général, et Oai comme commandant supérieur des troupes en Basse-Cochinchine.

Mais c'était là une trompeuse sécurité ; à peine Huệ s'est-il éloigné, que Gia-long reparaît (10^{e} mois 1776) ; il arrive à Cà-mau, puis à Sadéc ; Vĩnh-long tombe au pouvoir de ses troupes et, le 12^{e} mois, le pavillon des Nguyễn flotte en vainqueur dans la province de Gia-định. Saigon était de nouveau aux mains des Nguyễn (11^{e} mois 1776).

— Gia-long proclamé généralissime, commandant en chef et régent (1er mois 1777),
— Continuation de la conquête de la Basse-Cochinchine sur les Tây-sơn.

Gia long, établi en vainqueur à Saigon, au milieu de ses troupes et de ses généraux, pressé par son entourage, prit le titre de *grand général en chef et régent, chargé des affaires de l'Etat*. Il n'avait alors que 17 ans. C'était une réponse à Nguyễn-văn-nhạc, qui venait de se proclamer roi, comme nous l'avons vu précédemment. Le titre que prenait Gia long était un engagement ; il le consacrait officiellement chef du parti et lui imposait de grandes obligations. Il sut être à la hauteur de sa mission et trouva pour le seconder des hommes de valeur.

— Troubles du Tonquin. — Mort de Trịnh-sum. — Trịnh-cán. — Trịnh-giai succède à Trịnh-sum.

Le moment était d'ailleurs favorable. Trịnh-sum, comme nous venons de le voir, avait été rappelé au Tonquin pour de nouveaux désordres politiques (1777). C'était donc un ennemi de moins, et Nguyễn-văn-nhạc s'occupait de consolider sa nouvelle royauté, pensant que les Nguyễn n'étaient plus à redouter. Les dernières années de Trịnh-sum furent empoisonnées par le spectacle des intrigues qui s'ourdissaient autour de l'héritage qu'il devait laisser. Il se désigna d'abord un successeur, son fils Trịnh-giai, puis il porta sa préférence sur son dernier fils, né d'une épouse du second rang, alors âgé de 5 ans (1779). Ce fut la cause d'un complot militaire tramé par Trịnh-giai pendant la maladie du seigneur son père. Mais la conjuration fut découverte et Trịnh-giai, jeté en prison, fut dégradé. En 1780, Trịnh-sum, faisant un nouveau choix, désigna pour son successeur définitif, malgré l'opposition qu'il trouva dans sa famille même, un autre de ses fils, le jeune prince Trịnh-cán. Trịnh-sum mourut (1781, 9^{e} mois), mais Trịnh-cán ne put lui succéder. Trịnh-giai, bien que dégradé et jeté en prison, avait conservé les sympathies du peuple et de l'armée. Quand on essaya d'installer Trịnh-cán, le peuple et l'armée se soulevèrent ; Trịnh-giai fut tiré de sa prison et proclamé seigneur. Trịnh-cán, destitué, mourut peu après. Mais cet engouement pour Trịnh-giai ne dura pas ; le nouveau maître eut bientôt lassé la cour, le peuple et l'armée de son pouvoir. Il était aimé au début, il arriva bientôt à se faire

[31] Nguyễn-anh ou Gia-long était né du second fils du seigneur Nguyễn-võ-vương

craindre et détester. Les troupes se soulevèrent et le seigneur dût chercher son salut dans la fuite (1784).

Un moment on put croire que les rois de Lê allaient ressaisir leur ancienne autorité. Ils ne surent point le faire. Les rois de cette famille, sous la puissante domination des Trịnh, étaient devenus incapables de volonté et d'autorité. Ils ne savaient plus que se soumettre. Les circonstances étaient cependant favorables. La cour, qui avait délaissé depuis longtemps le chemin de la salle du trône pour le palais des seigneurs, se présenta à l'audience du roi. Le roi, ainsi que nous le verrons bientôt, ne sut pas la retenir. Trịnh-giai, ayant réussi à dominer l'exaltation des esprits, revint à Hà-nội, n'eut aucune peine à reprendre la toute-puissance du seigneur et à ramener la cour docile au palais des Trịnh, et les audiences royales furent de nouveau désertées.

— Nguyễn-văn-nhạc tente de s'étendre.

Nguyễn-văn-nhạc, qui s'était fait roi, se sentait à l'étroit dans son territoire, qui s'étendait du Bình-thuận à la limite extrême de la province de Qui-nhơn, sa capitale. Il tenta de profiter des troubles profonds du Tonquin pour s'agrandir. Poussé d'ailleurs par un général tonquinois, Nguyễn-hữu-chỉnh, transfuge de l'armée des Trịnh, il songea à s'allonger du côté de Huế. Son frère, Huệ, reçut le commandement en chef de l'expédition. Ses lieutenants furent Võ-văn-nhâm, général de l'aile gauche, et Nguyễn-hữu-chỉnh, général de l'aile droite. Ils se mirent en marche sur Huế.

— Prise de Huế.

Le gouverneur de cette place, pour le compte des Trịnh, s'était laissé gagner par Nguyễn-hữu-chỉnh. A l'arrivée des Tây-sơn, il était en fête, feignant la plus complète ignorance. Les deux fils du gouverneur, cependant, et son second firent une résistance énergique et tombèrent sacrifiés sur le champ de bataille. Les Tây-sơn entrèrent dans la place que sa garnison abandonna.

Le gouverneur de Huệ fit naturellement sa soumission et passa aux Tây-sơn.

— Huệ marche sur le Tonquin.

Tout d'abord, la pensée du général en chef des Tây-sơn n'était pas d'aller plus loin, mais Nguyễn-hữu-chỉnh sut exploiter ce premier succès et réussit à déterminer Huệ à marcher droit sur le Tonquin, en inscrivant sur ses drapeaux la devise : *Phò Lê, diệt Trịnh (Vive les Lê, à bas les Trịnh!)*

Huệ se rendit à ses conseils , avisa son frère à Qui-nhơn, fixa le fleuve Vị-hoàng, devant Nam-định, comme lieu de rendez-vous, expédia Nguyễn-hữu-chỉnh par mer et, sans attendre la réponse de Nhạc, s'avança lui-même par terre à travers le Nghệ-an et le Thanh-hóa, semant la frayeur devant ses pas. Il ne se trouva personne pour tenter de l'arrêter : tout fuyait à son approche.

La cour essaya, mais inutilement, de s'opposer à cette invasion. Une première victoire devant Nam-định fit tomber en son pouvoir le chef-lieu de la province de Sơn-nam. Mettant à profit ce premier succès, Huệ se porta rapidement devant Hà-nội. La consternation régnait dans la place. On appelle les meilleurs généraux, on prend les précautions les plus minutieuses, rien n'y fait ; Huệ arrive à la faveur de la marée, poussant devant lui la flotte des Trịnh, dont les jonques ne tardent pas à être abandonnées par leurs équipages, qui cherchent leur salut sur le rivage.

Débarrassé de la flotte, Huệ vient chercher les ennemis à terre ; il tombe sur le champ d'un vaillant général, Huỳnh-phùng-cơ, qui, suivi de ses neuf fils, se porte au premier rang. Mais cette bravoure est inutile. Les Tây-sơn gagnent du terrain, et Huỳnh-phùng-cơ, après avoir vu successivement tomber les têtes de six de ses enfants, croit avoir fait à son devoir un assez grand sacrifice et s'enfuit avec les trois qui lui restent encore.

Huệ alors se porte sur les positions commandées par Trịnh-giai lui-même. Les troupes, placées sous les ordres du seigneur, ne tentent même point de résister; elles ne laissent pas même à l'ennemi le temps de les joindre, elles se dispersent épouvantées.

À cette vue, Trịnh-giai veut gagner son palais, situé en dehors de la muraille royale, mais le pavillon des vainqueurs y flotte déjà. Le seigneur, alors perdu, s'enfuit de toute la vitesse de son éléphant. Il

parvint au lieu dit An-lảng, requiert un tonquinois, nommé Nguyễn-trang, de protéger sa retraite en l'accompagnant jusqu'à la limite de l'arrondissement. Cet homme refuse dans la crainte, dit-il, des Tây-sơn. Alors Trịnh-giai, désespéré, plutôt que de tomber dans les mains de ses ennemis, tire un poignard et se l'enfonce dans le sein. Nguyễn-trang ramasse son corps et le livre à Huệ, qui le nomme pour le récompenser, gouverneur de Sơn-tây.

— Huệ à Hà-nội.

Un mois avait suffi à Huệ pour mener à fin cette remarquable campagne. Au 7e mois, le commandant en chef des Tây-sơn, lié par l'inscription mise sur son drapeau, entra à Hà-nội et se présenta à l'audience du roi, Lê-hiến-tông, qu'il trouva seulement entouré de quelques rares mandarins. Tous les autres, plus ou moins compromis avec les Trịnh se cachaient. On réussit cependant à en rassembler un certain nombre, en les disant appeler.

Le roi reçut dignement Huệ ; il le fit asseoir à côté de lui, le décora du titre de *commandant en chef défenseur du trône légitime et quốc-công* [32] de Võ-văn-oai. La paix fut ensuite proclamée.

Huệ, dont l'ambition commençait à s'éveiller, dit à Nguyễn-hữu-chỉnh qu'il ne se sentait nullement anobli par ce titre, car tout était entre ses mains. Chỉnh, qui avait à cœur la fortune de Huệ à laquelle la sienne était liée, détermina le roi à donner une des jeunes princesses en mariage au nouveau duc.

— Mort de Lê-hiển-tông. — Lê-duy-khiêm, son petit-fils, lui succède.

Le roi, déjà malade à l'arrivée de Huệ, vit son état s'aggraver rapidement. Sentant venir son heure dernière, il fit inviter Huệ à venir lui parler, mais celui-ci ne voulut point se rendre auprès du roi, prétextant qu'il s'occupait des préparatifs de son départ. Les annales n'enregistrent point la véritable raison, qui pourrait bien être celle de conserver son indépendance en vue de prochains évènements.

Lê-hiển-tông mourut le 17 du 9e mois, à l'âge de 70 ans et après un règne qui en avait duré 47 ans, (1785). Il ne désigna point son successeur. La cour mit sur le trône un de ses petits-fils, Lê-duy-khiêm, qui reçut le nom de Chiêu-thống-đế.

Au moment du couronnement, la princesse, femme de Huệ, lui avait dit que le prince Lê-duy-cẩn, frère de Lê- duy-khiêm, choisi par la cour, valait mieux que ce dernier. Huệ, alors, se déclara contre le choix de la cour, qui vint supplier la princesse d'intercéder auprès de son mari. La princesse se rendit à ces prières et Huệ, cédant, laissa faire. Lê-duy-khiêm fut donc maintenu.

La religion catholique sous Lê-hiển-tông.

L'église naissante du Tonquin et de la Cochinchine eut à souffrir diverses perturbations sous le règne de Lê-hiển-tông.

Trịnh-dinh poursuivit les sectateurs de la religion qui portaient atteinte à l'unité du pays, car ce n'est pas la haine d'une religion ou d'une autre, mais le désir de conserver l'unité religieuse, l'unité politique qui provoque de la part des gouvernements les rigueurs en matière de religion. Le but des rois annamites ne différait en rien de celui de tant d'autres princes de pays civilisés, qui ont poursuivi l'unité religieuse dans leur royaume, et il est certain que Charles IX, Louis XIV, par exemple, en France, ont fait bien plus de mal à eux seuls, dans ce même ordre de l'idée, que tous les rois de l'Annam ensemble.

Du reste, à de rares exceptions, les poursuites religieuses ne conduisirent jamais à ces atroces immolations qu'on rencontre ça et là dans l'histoire d'autres peuples.

Pour ce qui est du règne qui nous occupe et de la persécution que Trịnh-dinh fit subir à l'Église catholique, un exemple va nous montrer que la haine du nom chrétien n'était pour rien ou n'était que pour peu dans ces mesures: Un canon portait une inscription en langue européenne, désireux d'en connaître le sens, Trịnh-dinh fit demander deux missionnaires qui avaient été emprisonnés. On lui fit connaître alors qu'ils avaient été mis à mort. Le seigneur s'irrita et ordonna qu'on lui trouvât quand

[32] Quốc-công pourrait se traduire par duc, au point de vue hiérarchique

même un missionnaire européen. Un jésuite lui fut présenté, qui lui donna le sens de l'inscription. Trịnh-dinh, satisfait, fit immédiatement relâcher tous les chrétiens détenus (il s'en trouva sept), et accorda aux missionnaires l'autorisation de prêcher librement.

Les bonzes, jaloux, répandirent des calomnies contre les chrétiens et excitèrent les lettrés et les bouddhistes. Un des principaux prêtres de la religion bouddhiste, convaincu d'avoir tenu contre les chrétiens des propos calomnieux, fut décapité, et une loi édicta contre les calomnies de cette nature une pénalité spéciale, qui consistait à couper la langue au calomniateur.

Trịnh-dinh alla plus loin : il fit demander à Macao un religieux versé dans les mathématiques et bon instructeur militaire. A la faveur de ces circonstances, cinq missionnaires jésuites arrivèrent. Mais on ne sait pas exactement pour quelle cause, des difficultés surgirent, la cour prit ombrage des nouveaux venus, qui, peu à peu, furent écartés. On leur accorda cependant de s'établir dans une maison de la côte; les petites vexations des mandarins ne tardèrent pas à recommencer, mais elles étaient de peu d'importance. Cependant, vers cette époque furent fondés la communauté, le séminaire et l'école de théologie de Vĩnh-trị (Kẻ-vĩnh, province de Nam-định). Il y avait alors vingt-neuf prêtres indigènes ignorants, sachant à peine lire le latin. Pour remédier à cet état de choses, une dizaine de jeunes Annamites furent envoyés au collège de Bangkok.

Cette période de tranquillité durait depuis 17 ans, lorsqu'en 1765, un bonze ayant été exécuté, un édit parut frappant les abus du bouddhisme. Malheureusement, pour éviter des jalousies et les désordres inévitables qui en seraient résulté, Trịnh-dinh dut aussi sacrifier la religion catholique pour ne pas laisser croire qu'il condamnait la foi nationale au bénéfice de la religion nouvelle. La prédication de l'évangile fut donc de nouveau interdite sous peine de mort.

Mais Trịnh-dinh mourut l'année suivante (1766), Son fils, Trịnh-sum, se montra tolérant; il fut favorable à la religion chrétienne jusqu'en 1773, époque où sa mère, qui était chrétienne, fit venir deux prêtres catholiques, un dominicain et un indigène, pour discuter de la religion avec un bonze bouddhiste, un prêtre de Đạo-sĩ et un lettré. — Un jour, cette dame demanda aux deux prêtres ce que devenait l'âme de ceux qui n'étaient pas chrétiens. — Droit en enfer, répondirent-ils. Sur cette réponse, la princesse se fâcha et les fit jeter en prison. Une autre version dit que ces deux prêtres avaient été arrêtés ailleurs et que les mandarins locaux, lassés d'attendre inutilement une rançon de la part des chrétiens du district (telle est la cause première de bien des vexations endurées par les missionnaires), les envoyèrent à Hà-nội où ils furent condamnés à mort.

En conséquence de l'édit d'interdiction de 1765, les églises furent détruites ; beaucoup de chrétiens furent condamnés à couper l'herbe pour les éléphants, ou marqués au visage. Quarante-deux furent envoyés en exil et trois mis ă mort.

En Cochinchine, une ère de 50 ans de paix favorisa les progrès de la religion (1700-1750) ; mais, en 1750, le seigneur Võ-vương commença à éprouver quelque inquiétude des embarras que suscitait à son gouvernement l'ascendant que prenaient les missionnaires européens. Il les fit tous arrêter d'un coup et reconduire à Macao, sans faire du mal à leur personne; du moins ne l'ordonna-t-il point. Deux cents églises (constructions annamites) furent démolies. Mais l'avènement de Huệ-vương (1765) ramena un nouvel apaisement.

Lê-chiêu-thống, 27^{e} et dernier roi de la dynastie de Lê, 1786-1788.

Nom de règne : Chiêu-thống,

– Tây-sơn: 1764.
Nguyễn-văn-nhạc, Thái-đức.1777-1792.
Nguyễn-văn-huệ. Quang-trung.1780-1791.
Nguyễn-văn-toản 1791-1802. Cảnh-thạnh-Bửu-hưng.
– Nguyễn.

Nguyễn-anh: Gia-long.1777-1802.

Nhạc au Tonquin.

Nguyễn-văn-nhạc, roi des Tây-sơn à Bình-định, en envoyant son frère s'emparer de Huế, ne s'était pas attendu à le voir marcher sur le Tonquin. Lorsqu'il reçut l'avis du départ de Huệ, il redouta son ambition appuyée d'une grande capacité ; il craignit que son frère vînt à gagner le suffrage des populations tonquinoises, ce qui pourrait être pour lui-même la source de nombreux embarras. Il résolut d'aller le rejoindre pour le soutenir ; il partit en effet (6e mois 1785),

A l'arrivée de Nhạc à Hà-nội, le roi et la cour sortirent au-devant de lui pour le recevoir ; mais le roi des Tây-sơn fit dire au roi de rentrer, qu'il se présenterait lui-même à l'audience royale un autre jour.

Nhạc tint immédiatement un conseil de guerre, dans lequel le général de l'aile gauche, Võ-văn-nhâm, dénonça l'ambition de Nguyễn-hữu-chỉnh, qu'il accusa d'avoir conseillé cette expédition dans un but d'ambition personnelle. Il finit en conseillant de se retirer en l'abandonnant à la haine des Tonquinois qu'il avait trahis.

Nhạc refuse de partager le Tonquin avec le roi Chiêu-thống.

Dans l'audience que Lê-chiêu-thống accorda au roi des Tây-sơn, il lui offrit de partager avec lui le Tonquin, mais Nhạc refusa, disant que ses armées étaient venues pour délivrer le roi de l'oppression des Trịnh et non pour toucher à son territoire.

Abandon du général Nguyễn-hữu-chỉnh.

Les accusations de Võ-văn-nhâm avaient produit leur effet.

Un jour, le général Chỉnh reçut l'ordre de préparer des sacrifices que Nhạc lui-même offrirait aux ancêtres des Lê. Cet ordre paraissait indiquer un séjour prolongé.

Mais le 18 du 8e mois, vers minuit, Nhạc et Huệ envoyèrent prendre congé du roi, et, après avoir fait dévaliser les trésors royaux, repartirent brusquement pour le sud. Au jour, Chỉnh se trouva seul au milieu d'un peuple hostile. Il parvint cependant à se jeter dans une barque avec une dizaine d'amis et de serviteurs, et fit force de voiles et rames pour rejoindre l'armée des Tây-sơn, poursuivi par la foule, accablé par une grêle de débris de toute nature. Il réussit pourtant à s'ouvrir un passage, les armes à la main, et rejoignit au Nghệ-an ceux qui l'avaient abandonné.

On l'accueillit avec bienveillance; on s'excusa de l'avoir oublié, et lui prodigua les paroles de consolation et de regrets. Finalement, il fut chargé de rester au Nghệ-an pour défendre la province et y exercer les soldats.

Les deux chefs des Tây-sơn regagnèrent Huế, puis Qui-nhơn.

Les Trịnh reviennent à Hà-nội.

Dès le 9e mois, les Trịnh, dispersés depuis la défaite et la mort de Trịnh-giai, font de nouveau valoir leurs prétentions à la seigneurie. Ils avaient conservé des partisans et des troupes. Mais deux compétiteurs se présentèrent : Trịnh-phùng et Trịnh-đệ. Trịnh-đệ apparaît le premier : il pénétra dans la résidence seigneuriale à Tây-long, fait battre le tamtam et contraint les mandarins à le reconnaître comme le successeur de Trịnh-giai.

Mais la cour lui préférait Trịnh-phùng qui, retardé par diverses circonstances, cherchait lui aussi a revenir. Trịnh-đệ envoya ses troupes pour lui barrer le passage. Peut-être y eût-il réussi, si l'un de ses généraux n'était passé avec ses troupes du côté de Trịnh-phùng, qui put dès lors arriver sans obstacle à la capitale.

Le roi lit ici une tentative pour s'arracher à la domination des Trịnh, mais cette famille avait acquis un tel ascendant, que le joug ne put cette fois encore être brisé.

Trịnh-phùng, bien accueilli du roi, fut décoré du titre de *Quận-công* avec des appointements considérables, mais sans avoir le droit de se mêler aux affaires du gouvernement. Mais devant la menace d'une sédition fomentée par un général ambitieux dévoué aux Trịnh, devant les supplications des princes du sang et de la cour, le roi , après avoir deux fois refusé, céda enfin et rendit à Trịnh-

phùng le titre héréditaire de sa famille et les avantages y attachés, c'est-à-dire 3,000 hommes de troupe sous ses ordres absolus, 5,000 mẫu (2,500 hectares environ) de rizières et le revenu de 200 villages.

— Le roi Lê-chiêu-thống appelle Nguyễn-hũu-chỉnh à son secours.
— Les Trịnh sont de nouveau écartés.

Cette concession imprudente fut durement expiée. Les soldats du seigneur se crurent tout permis, le roi lui- même fut obligé de prendre ses précautions et fit faire secrètement appel au peuple, en même temps qu'il demandait des secours au général Nguyễn-hũu-chỉnh, demeuré au Nghệ-an.

Le temps pressait en effet. Trịnh-phùng préparait un coup d'État, et ses troupes entouraient déjà la capitale quand Nguyễn-hũu-chỉnh arriva avec 10,000 soldats. Trịnh-phùng, incapable de résister avec avantage, se replia sur Kinh-bắc [33].

Mais ils reparurent et il ne fallut pas moins de trois mois de luttes opiniâtres entre les partisans du roi et ceux des Trịnh pour réduire ce parti. Un dernier succès des troupes royales, remporté dans la province de Kinh-bắc (Bắc-ninh), dispersa les Trịnh. Le seigneur Trịnh- phùng disparut complètement.

— Partage de la Cochinchine en trois États.

Nguyễn-hũu-chỉnh avait pu quitter le Nghệ-an sans crainte, grâce à la rivalité qui s'était ouvertement déclarée entre les deux frères, Nhạc et Huệ. Ce dernier, glorieux de ses succès au Tonquin, voulait, lui aussi, se donner un royaume ; d'autre part, son frère, Nhạc, redoutant les effets de son ambition, le tenait à l'écart. La discorde, suivie de la guerre, éclata enfin entre les deux frères rivaux. Huệ porta le siège devant Qui-nhơn. Nhạc dégarnit la Basse-Cochinchine, il en rappela une partie des troupes qui disputaient à Gia-long la Basse-Cochinchine.

Elles furent battues à Phú-yên. La lutte se prolongea avec acharnement et se termina par la réconciliation des adversaires et le partage de la Cochinchine en trois États :

Nhạc, avec le titre d'empereur, eut de Quảng-nam (Tourane) à la frontière sud de Binh-dinh.

Huệ, roi pacificateur du nord, eut de la province de Quảng-nam aux frontières du Tonquin, avec Huệ pour capitale.

Lữ, le troisième frère, sous le nom de roi pacificateur de l'est, reçut en partage le territoire de Phú-yên au Bình-thuận et la Basse-Cochinchine que Gia-long lui disputait toujours.

Après le départ de la Cochinchine, Huệ, informé du départ de Nguyễn-hũu-chỉnh, fit immédiatement occuper par Võ-văn-nhậm le Nghệ-an, qui était demeuré une sorte de province neutre sans attache définie, et se prépara à marcher contre le Tonquin. Il accueillit avec colère une ambassade de Lê-chiêu-thống, qui lui demandait d'évacuer le Nghệ-an. Il retint les ambassadeurs prisonniers et les fit noyer plus tard , répandant le bruit qu'ils avaient péri dans un naufrage, pendant leur voyage de retour.

— Huệ marche sur le Tonquin.

Huệ était décidé à la guerre : au 11e mois, il fit avancer Võ-văn-nhâm et Ngô-văn-sở sur le Tonquin. Une armée de 20,000 hommes , qui tenta de les arrêter « fut dispersée et les deux généraux arrivèrent bientôt sur les bords du Thanh-khuyết, à Ninh-bình.

Nguyễn-hũu-chỉnh prit lui-même le commandement de l'armée de la capitale (Hà-nội), forte de 30,000 hommes, et se porta sur la rive droite du Thanh-khuyết, tandis que son fils, commandant une flotte de 50 jonques, vint s'embosser en face du camp des Cochinchinois. Mais, pendant la nuit, d'habiles plongeurs du sud, traversant le fleuve, réussissent à couper les amarres qui retenaient les jonques au rivage droit et à les remplacer par des cordages qui partaient du camp cochinchinois. À un signal donné, des soldats disposés sur des cordages halèrent rapidement et la flotte tout armée passa d'un rivage à l'autre, c'est-à-dire au pouvoir des Cochinchinois , avant que ses équipages eussent eu le

[33] Aujourd'hui province de Bắc-ninh

temps de se reconnaître. Ceux-ci, d'ailleurs, sentant leurs barques attirées, ne songèrent pas même à se défendre et sautèrent à l'eau.

Devant cette manœuvre, Nguyễn-hữu-chỉnh prit le parti de reculer, mais, au signal de la retraite, ses troupes se débandèrent, s'enfuirent en désordre de toutes parts et de son armée, il ne ramassa que 200 hommes à la capitale.

Le roi en fuite.

Le roi s'enfuit et le lendemain les Tây-sơn de Huế entraient, pour la seconde fois, dans la capitale du Tonquin,

Lê-chiêu-thống, fugitif, se présenta devant la citadelle de Kinh-bắc (Bắc-ninh), mais son gouverneur lui refusa l'entrée, pour se ménager les bonnes grâces de l'ennemi.

Bien plus, il fit dévaliser le malheureux roi fugitif. Le nom de cet ingrat et lâche serviteur est Nguyễn-cảnh-thước. Le roi, les yeux remplis de larmes, se dépouilla de ses vêtements royaux et les remit à ceux que ce mandarin avait envoyés. Cependant le roi eut un moment d'espérance : il trouva des défenseurs dans le huyện de An-thế, et parmi eux il faut citer un riche habitant du pays de Mục-sơn, Dương-đình-tuấn. Mais les généraux de Huệ le poursuivaient avec énergie, lui comme tous ses partisans.

Mort de Nguyễn-hữu-chỉnh.

Nguyễn-hữu-chỉnh, fuyant, tomba entre leurs mains, et ramené à Hà-nội , il fut exécuté et coupé en morceaux, qui furent exposés à toutes les portes de la ville.

Cependant le roi, vigoureusement pressé, malgré la valeur de ses défenseurs, était arrivé en fuyant sur le bord du fleuve Vị-hoàng, dans la province de Nam-định ; il avait près de lui le général Huỳnh-việt-tuyền et les troupes qu'il commandait. L'arrivée de Huệ lui-même au Tonquin lui donna quelques instants de répit.

Huệ au Tonquin: Mort de Võ-văn-nhâm.

Huệ, qui n'avait pas une confiance absolue en Võ-văn-nhâm, avait mis à ses côtés, comme lieutenant, Ngô-văn-sở. De même qu'il avait le premier accusé Nguyễn-hữu-chỉnh d'ambition, de même Ngô-văn-sở ne tarda pas à prévenir Huệ que Võ-văn-nhâm se faisait au Tonquin une situation inquiétante. Huệ, informé, accourt en personne. A son arrivée à Hà-nội, Võ-văn-nhâm alla au-devant de lui. Huệ, comme pour le combler d'honneur, le fit abriter sous ses propres parasols et ils entrèrent ensemble dans la capitale. Parvenu au centre de la citadelle, Huệ fit un signe et Võ-văn-nhâm fut saisi et étroitement lié. Le général essaya de se défendre ; il voulut justifier sa conduite : « Point de raisons, dit Huệ, voici la mienne : Vous êtes trop capable, et je ne puis vous employer ». Et il le fit exécuter sommairement. Le dénonciateur, Ngô-văn-sở, le remplaça.

Ngô-văn-sở, commandant en chef.

Un des premiers soucis du nouveau commandant en chef fut de se mettre à la poursuite du roi fugitif. Il se présenta avec des bateaux sur lesquels il avait fait lier le père et réponse du général Huỳnh-việt-tuyền. Celui-ci se retire ; le roi se réfugia à Quân-anh (province de Nam-định) ; le général Tuyền l'y suivit. Une tempête accueillit les fugitifs, la plupart de leurs jonques périrent. Le bateau du roi fut chassé par le mauvais temps dans le golfe de Thiết-giáp, dans la province de Thanh-hoa.

Lê-chiêu-thống dut se déguiser et gagner à pied la province de Sơn-nam. Il passa ensuite dans celle de Bắc-ninh et se réfugia à Lạng-giang.

Huệ se fait reconnaître roi du Tonquin.

Huệ, comptant que le roi ne reparaîtrait plus, fit assembler les anciens mandarins de la cour et leur dit qu'il fallait le reconnaître roi du Tonquin. Tous signèrent, à l'exception d'un seul qui s'empoisonna le même jour. Les autres furent conservés avec leurs anciens titres (5e mois 1786).

Huệ nomma alors le prince Lê-duy-cẩn, de la famille royale, régent pour le culte des ancêtres de cette dynastie, ainsi que cinq conseillers, sous les ordres de Ngô-văn-sở, pour l'administration du Tonquin. Il revint ensuite à Huế.

La reine-mère et le prince royal fuyant parvint à Long-châu, en Chine, où elle fit au préfet de l'arrondissement et au gouverneur général des provinces de Canton et de Quangssi un récit douloureux de ses malheurs et de ceux du roi son fils, et réussit à gagner à leur cause ces fonctionnaires, qui déterminèrent l'empereur à envoyer au roi d'Annam une armée de secours. Les généraux de Huệ combattirent inutilement pour arrêter l'armée chinoise qui arriva rapidement devant Hà-nội. La ville fut abandonnée par ses défenseurs, qui se retirèrent sur les montagnes de Tam-diệp, entre le Thanh-hóa et le Tonquin.

Le roi, Lê-chiêu-thống, se rendit à Hà-nội, et le général chinois, qui était précisément le gouverneur général de Canton et de Quangssi, lui remit la nomination officielle de roi d'Annam, et l'installa sur le trône. Mais Lê-chiêu-thống se rendit dès l'abord odieux par l'atrocité qu'il ordonna sur la personne de la princesse, qui avait été donnée en mariage à Huệ. Cette princesse était enceinte, il lui fit ouvrir le ventre. Trois de ses oncles mirent mis à mort. La reine-mère, qui revenait de Chine, instruite de cette abominable barbarie, refusa d'entrer dans Hà-nội, et, fondant en larmes, elle exprima ses regrets d'avoir fait rétablir son fils sur le trône.

Huệ, informé des événements du Tonquin, se hâta d'assurer sa situation dans son nouveau royaume; se proclama empereur sous le nom de Quang-trung, puis, avec une armée de 80,000 hommes , il marcha sur le Tonquin. Il s'arrêta cependant quelques jours à Thọ- hạc, chef-lieu actuel de la province de Thanh-hóa, d'où il écrivit au général en chef de l'armée chinoise comme pour demander à faire sa soumission, afin de donner une confiance à l'ennemi. A ce moment l'année 1787 touchait à sa fin.

Lê-chiêu-thống, sachant que Huệ en personne s'était avancé jusqu'à Thanh-hóa, prit peur et engagea vivement le commandant en chef de l'armée chinoise à se préparer à la défensive. Mais celui-ci, pénétré d'une confiance trompeuse, lui dit que rien n'était à craindre.

Huệ, toutefois, s'était remis en marche, il atteignit Sơn-nam (Hưng-yên et Nam-định). Le général en chef de l'armée chinoise se détermina alors à envoyer quelques troupes à sa rencontre. La pointe de l'avant-garde de l'armée de Huệ était armée de cent éléphants de guerre. Les Chinois, à la vue de ces énormes animaux, revinrent en arrière et se réfugièrent derrière leurs murailles.

Les Annamites allèrent les y chercher, les culbutèrent. Le général en chef chinois ne dut son salut qu'à son agilité : il escalada la muraille et s'enfuit de l'autre côté du fleuve. Mais les Annamites ayant réussi à se rendre maître d'un pont, qui reliait la citadelle à l'autre rive, le coupèrent, et ce qui restait de l'armée chinoise, mis dans l'impossibilité de fuir, fut impitoyablement massacré.

Lê-chiêu-thống avait pris la fuite avec ses protecteurs en déroute. La reine-mère et le prince héritier, sortis trop tard, sous la conduite d'un mandarin nommé Huỳnh-ích-hiếu, trouvèrent le pont coupé et furent obligés de chercher un refuge dans les provinces de l'ouest (Xứ-đoài ou Sơn-tây).

Lê-chiêu-thống se réfugia en Chine, où il fut peu à peu rejoint par ses mandarins éparpillés dans la fuite. Il demanda alors de nouveaux secours, qui lui furent tout d'abord accordés. Mais le général de la nouvelle armée, Phước-khương-an, gagné par Huệ qui lui avait adressé son envoyé chargé d'or et d'argent, dissuada l'empereur de poursuivre la campagne en faveur des Lê.

Les mandarins annamites, réfugiés en Chine, reçurent des charges qui les dispersèrent. Il ne laissa auprès du roi que son oncle, Lê-duy-án, et trois mandarins : Trịnh- duy-lâm, Lê-doản et Lê-dinh. Puis le roi et son entourage, dociles à ses conseils, se firent raser la tête, prirent la queue et endossèrent l'habit chinois. C'était une abdication morale, dont l'astucieux conseiller sut tirer profit.

En effet, Phước-khương-an écrivit aussitôt à l'empereur que le roi d'Annam s'était définitivement réfugié en Chine, où il était installé parfaitement à l'abri sur le territoire de l'empire, et qu'il n'y avait plus lieu de continuer la guerre ; en même temps il demandait une audience pour une ambassade des

Tây-sơn. L'empereur écouta ces avis, rappela les troupes et reçut les envoyés de Huệ. Peu après il ordonna que Lê-chiêu-thống, déchu, fût conduit à Pékin d'où il ne sortit plus.

Il arriva dans la capitale de la Chine au 2e mois de l'année 1789. L'empereur lui conféra la dignité de Tá-lãnh (3e degré de la hiérarchie). Les officiers qui raccompagnaient reçurent trois taëls d'argent et un hộc de riz par mois pour leur entretien.

Le roi, se voyant dupé, résolut d'adresser directement une demande de secours ou, à défaut, de solliciter l'autorisation de retourner en Annam et de s'établir dans les provinces de Tuyên-quang et de Thái-nguyên (provinces limitrophes du Tonquin), pour, de là, aller rejoindre Gia-long en Cochinchine et rentrer ensuite en possession de son royaume.

Les mandarins annamites, internés à Pékin, allèrent, en conséquence, trouver le grand ministre, qui fit traîner la chose en longueur et trouva, dans le temps, divers prétextes pour les séparer, en leur confiant des missions administratives. Deux seulement furent laissés avec le roi.

Ce dernier se décida alors à aller en personne parler au ministre. Le ministre n'était pas chez lui ; il était avec l'empereur dans un jardin réservé. Le roi voulut y entrer à cheval. Le fonctionnaire qui ne le connaissait pas, le prit par le milieu du corps et voulut le jeter de côté.

Un serviteur du roi, indigné, saisit un pot de terre et le jeta à la figure du fonctionnaire. Les soldats du poste accoururent ; il y eut une lutte générale ; l'Annamite, assommé de coups, fut ensuite jeté en prison pour un mois. Il en sortit pour mourir (1700).

Lê-chiêu-thống dut renoncer à toute espérance. Au 5e mois de l'année 1791 son fils mourut, et la même année, le 16 du 10e mois, le roi lui-même, miné par le chagrin et la maladie, succomba, après avoir réuni ses compagnons de captivité et leur avoir fait promettre de ramener ses os en Annam.

Quant aux compagnons du roi, ils obtinrent l'autorisation de revenir dans leur pays, en 1801, à la suite d'une ambassade envoyée par Gia-long à l'empereur. En 1803, le vœu formé par le roi mourant put s'accomplir. L'empereur autorisa l'exhumation des restes de Lê-chiêu-thống et leur transport en Annam. Le merveilleux, qui se mêle à tout, raconte ici que le cœur du roi fut trouvé intact et plein de sang rouge et frais, comme s'il eut été encore vivant. C'est une invention fantaisiste, le résultat de quelque grossière et profane mystification.

Gia long. — Conquête de la Cochinchine sur les Tây-sơn.

Nous avons laissé Gia-long au moment où, d'abord fugitif et traqué, il avait profité du départ de Huệ pour reparaître subitement et reprendre ses avantages perdus.

Nous l'avons laissé maître de Saigon et décoré du titre de généralissime, commandant en chef et régent (1777).

Ce titre, avons-nous dit, était un engagement qu'il sut tenir malgré les nombreuses vicissitudes par lesquelles il eut à passer.

Dès le 2e mois, les Tây-sơn reparurent et tentèrent de chasser les Nguyễn, Mais, par une manœuvre habile, ils furent contraints de s'éparpiller, ce qui permît de les battre en détail. Ils reculèrent du côté de Qui-nhơn, poursuivis par le chef Lê-văn-duật, qui, du même coup s'empara du Binh-thuận. En même temps une garnison chinoise au service du roi Nhạc, chargée de garder la province de Phú-yên, fît défection et passa aux Nguyễn,

La fortune semblait favorable à leur cause.

L'année suivante, en effet (1778, 2e mois), un corps de troupe de 300 tonquinois passa à son tour dans les rangs des Nguyễn, et, au 6e mois, Gia-long, intervenant dans les affaires du Cambodge au profit de l'héritier légitime de ce royaume, contre l'usurpateur, plaça ce pays sous le protectorat annamite. L'année suivante Gia-long, quittant le titre de généralissime et régent, prit celui de seigneur (vương). Peu après survint la naissance du prince Cảnh (3e mois 1779), le futur élève de l'évêque d'Adran. Tout semblait donc concourir à assurer sa fortune. Une révolte des Cambodgiens de Trà-vinh (1779, 5e mois) fut rapidement réprimée, quoique non sans quelques difficultés tenant à la nature du terrain. Les Cambodgiens, en effet, retirés dans la forêt, tiraient sur les Annamites. Il fallut aller les chercher sous bois, la hache à la main. Gia-long avait mis à profit cette époque de paix relative pour reconstruire sa marine et garnir ses arsenaux.

En 1780 il possédait 80 jonques de guerre, 3 navires et 2 bâtiments de construction européenne. Il se préparait ainsi à aller chercher les Tây-Sơn chez eux. Cependant l'heure du triomphe définitif n'était pas encore venue. L'armée se recrutait naturellement de l'époque de troubles que l'on traversait ; certains chefs se souvenaient trop des services qu'ils avaient rendus et s'étaient fait des situations capables de porter ombrage. Un surtout donnait des inquiétudes aux amis de Gia-long, c'était le général Đỗ-thành-nhơn, qui jouissait d'une très-grande influence sur les troupes placées sous ses ordres. Gia-long, pressé, autorisa sa mise à mort. Le seigneur parut malade ; Đỗ-thành-nhơn fut appelé auprès du prince, mais en route, lorsqu'il fut séparé de ses troupes, des gens envoyés exprès l'arrêtèrent et sa tête tomba. Ses officiers et soldats furent dispersés dans l'armée, mais quelques- uns, abandonnant leurs rangs, allèrent s'établir à Ba-giông (province de Mytho) et s'y constituèrent chefs de partis ; Gia-long tenta de les ramener, mais ils refusèrent d'entendre ses propositions.

C'était un indice mauvais. Cependant Gia-long, impatient de reconquérir sur les Tây-sơn la seigneurie de Cochinchine, envoya au 5^{e} mois une partie de sa flotte pour appuyer les garnisons de Binh-thuận et de Phú-yên et attaquer de concert les Tây-sơn. Ceux-ci évitèrent de s'engager avec la flotte, mais ils envoyèrent un nombre considérable de troupes de terre et beaucoup d'éléphants à la rencontre des troupes de ligne des Nguyễn. L'armée de terre de Gia-long, isolée, ne put tenir. Elle recula, battit en retraite sur Saigon, abandonnant le Phú-yên et le Binh-thuận à la garde de leurs garnisons respectives, pour venir combattre les chefs rebelles de Ba-giồng, anciens soldats de Đỗ-thành-nhơn, récemment mis à mort. Cette insurrection avait pris une extension redoutable. Les insurgés battirent les troupes envoyées contre eux et ce ne fut qu'après plusieurs mois, et par trahison, qu'ils purent être pris. Ils furent exécutés.

Les Tây-sơn, occupés d'assurer leur domination dans le Phú-yên et le Binh-thuận, ne purent profiter immédiatement de cette circonstance favorable, ce qui permit, en outre, à Gia-long d'exercer d'une manière effective et honorable le protectorat envers le royaume du Cambodge.

Les Siamois au Cambodge. — Alliance des Annamites et des Siamois.

Au 10e mois de l’année 1780, le roi de Siam envoya contre le Cambodge un corps de troupes commandé par les deux généraux Chatri et Sô-si. Le roi cambodgien, Neac-in, fit appel à Gia-long, qui lui envoya 3,000 hommes, une centaine de bateaux armés. Les Annamites s'établirent à La-bích. Les deux armées, cependant, n'en vinrent pas aux mains. Les généraux siamois, en effet, avertis que le roi de Siam qui les craignait, profitant de leur éloignement, avait fait emprisonner leurs femmes et leurs enfants, ne songèrent plus à combattre, mais à revenir à Bangkok. Ils envoyèrent un parlementaire inviter le général annamite à venir conférer de la paix dans leur camp. Nguyễn-hữu-thoại se rendit à cette invitation, escorté de dix hommes seulement. Il fut accueilli avec de vives démonstrations de sympathie et les Siamois jurèrent paix et alliance en rompant des flèches. Nguyễn-hữu-thoại répondit en donnant aux généraux siamois un étendard et un sabre, comme gage de la sincérité du traité, au nom des Annamites.

Les deux généraux siamois, libres de ce côté, se mirent en route pour Bangkok. Mais pendant leur retour, des événements importants avaient eu lieu. Une révolte avait renversé le roi légitime, Trịnh-quốc-anh : celui qui avait fait emprisonner la famille des deux frères Chatri et Sô-si. Un usurpateur, Phi-nha-văn-sản, occupait le trône. Phi-nha-văn-sản, comptant trouver un allié dans Chatri, irrité contre Trịnh-quốc-anh, le pressa de revenir à Bangkok. Chatri accourut : il alla d'abord chercher Trịnh-cuôc-anh dans sa prison et le tua ; il s'empara de l'usurpateur et le mit à mort pour s'être révolté. Chatri, ensuite, se proclama roi sous le nom de Phật-vương (roi Bouddha),

Cet événement fut d'une grande influence sur les relations entre Siam et l'Annam, difficiles jusque-là. Une ambassade de Gia-long avait été mise à mort (3 personnes) en 1779. Des Annamites, venus antérieurement en mission, avaient été internés, éparpillés dans le royaume par le roi Trịnh- cuôc-anh. Chatri (ou Phật-vương pour les Annamites) les rappela à Bangkok et les fit entretenir aux frais de l’État,

– Les Tây-sơn à Saigon pour la seconde fois.
– Toute la Cochinchine est de nouveau au pouvoir des Tây-sơn.

Les Tây-sơn, cependant, qui ne voulaient point laisser perdre ni le fruit de leur victoire précédente, ni l'avantage que leur assurait la mort du général Đỗ-thành-nhơn, qui était le général qu'ils redoutaient le plus, ni laisser à l'agitation qui suivit cette exécution le temps de se calmer, espérant d'ailleurs que des complications surgiraient du côté du Cambodge, ne s'attendirent point à lutter dans le Phú-yên et le Binh-thuận, qui tomberaient naturellement en leur pouvoir du jour où ils tiendraient de nouveau la Basse-Cochinchine.

Aussi, dès le 2e mois 1781, leur flotte, forte de plus de 100 jonques de guerre, s'avançait-elle vers Saigon. Elle remontait le cours de la rivière de Saigon, poussée par le vent et la marée, culbutant les troupes que Gia-long avait envoyées pour l'arrêter.

Le Français Emmanuel.

Dans ce combat périt un Français nommé Emmanuel, capitaine d'un navire européen. Les Tây-sơn parvinrent à entourer son bâtiment et à l'incendier. Emmanuel périt dans les flammes [34].

Gia-long, informé du désastre, s'avança à son tour, mais sans plus de succès, contre l'ennemi. Il recula jusqu'à Saigon et passa de là à Ba-giông, dans la province de Mytho. Saigon était donc pour la seconde fois au pouvoir des Tây-sơn.

Le prince Dũ, commandant des forces du Bình-thuận, envoya un corps d'armée de secours qui comprenait le corps de troupe chinois appelé Hoà-ngãi, qui avait jadis passé des Tây-sơn aux Nguyễn.

Le corps du prince Dũ atteignit les Tây-sơn au pont de Tham-lương, situé à huit kilomètres de Saigon environ , sur la route de Thuận-kiều. Un combat sérieux, dans lequel périt le général Phan-ngạn, l'ancien gouverneur de Saigon pour le compte des Tây-sơn, se livra sur ce point.

Nhạc, furieux à la nouvelle de cet événement, ordonna de massacrer tous les chinois de Saigon, soldats, ouvriers ou commerçants avec leurs femmes et leurs enfants. Plus de 10,000 hommes périrent. Leurs cadavres remplirent les cours d'eau. Pendant plus d'un mois, la population n'osa manger ni poissons, ni crevettes d'eau douce.

Cependant Gia-long, fugitif avec quatre ou cinq officiers et 300 hommes, serré de trop près par un chef Tây-sơn du nom de Nguyễn-học, cesse de fuir et fait tête à l'ennemi. Nguyễn-học est atteint, sa tête tombe et ses hommes, perdant courage, abandonnent trente jonques à Gia-long, qui poursuit l'ennemi avec ses propres bateaux jusqu'au-delà du Bến-lức. Il s'arrêta à Ngã-tư (arroyo chinois entre le Bên-lức et Chợ-đệm). Mais Huệ; s'avance en personne et contraint Gia-long à s'enfuir par le Vaico-Oriental, d'où il passa dans les provinces de l'ouest, qu'il dut traverser au milieu des plus grands dangers. Il gagna en effet le Rach-giá, poursuivi par plus de trente bateaux cambodgiens. Du Rach-giá il remonta à Hà-tiên, gagna ensuite l'île de Phú-quốc, d'où il envoya une ambassade à son allié le roi de Siam, l'ancien général Chatri. Le chef de l'ambassade était le général Nguyễn-hữu-thoại, avec lequel Chatri avait rompu des flèches et échangé des serments d'amitié. Mais les Cambodgiens, gagnés par les Tây-sơn, assassinèrent les ambassadeurs en route.

La Basse-Cochinchine se trouvait donc de nouveau tout entière au pouvoir des Tây-Sơn. Nhạc et Huệ, qui étaient venus en personne mener la campagne, pensèrent pouvoir alors regagner leurs États du nord et reprirent la route de Qui-nhơn, en laissant à Saigon un général, Đỗ-nhân-trập, et 3,000 hommes (5e mois 1781).

Mais à peine les deux frères furent-ils éloignes que les mêmes événements, qui avaient suivi le départ de Huệ la première fois, se renouvelèrent : les partisans de Gia-long relevèrent la tête, 6e mois 1781. Ses officiers fidèles reparurent levant des partisans.

Le Long-hồ (province de Vĩnh-long), dont ils délogèrent les Tây-sơn, tomba d'abord en leur pouvoir et poussèrent jusqu'au Bên-lức , où ils capturèrent un certain nombre de barques ennemies, tandis que

---

[34] Emmanuel avait été présenté par Mgr d'Adran au service de Gia-long, qui le nomma Khâm-sai chưởng cơ (envoyé royal, contre-amiral).

Après sa mort, il fut décoré du titre de *hiệu ngãi công thần phụ quốc thượng tướng quân* (fidèle et méritant serviteur de l'État, général en chef) et eut sa tablette dans la pagode consacrée à la mémoire des braves serviteurs (espèce de panthéon, aux Mares).

d'autres, remontant à leur tour la rivière de Saigon par le cap Saint-Jacques, refoulent l'ennemi comme ils avaient été refoulés eux-mêmes, par lui, quelques mois auparavant. Les Tây-sơn ne purent tenir. Le gouverneur Tây-sơn abandonna la place et s'enfuit vers Qui-nhơn, tandis que Gia-long, rappelé par ses généraux vainqueurs, quittait Phú-quốc et venait, pour la troisième fois, s'établir à Saigon (8e mois).

C'est vers cette époque que mourrait au Tonquin le seigneur Trịnh-sum et que se déroulaient les événements qui devaient conduire les Tây-sơn à faire la conquête de ce pays.

Gia-long se hâta de reconstituer ses forces : il reconstruisit et reforma sa flotte, recruta des troupes de mer et de terre, il fit élever des forts sur les bords de la rivière de Saigon, en dedans desquels des chaînes de fer, allant d'une rive à l'autre , pouvaient être tendues de façon à barrer le passage ; il prépara des brûlots et fit mouiller plus de cent bateaux de sa flotte fluviale, pour attendre l'arrivée des Tây-sơn. Il envoya, en outre , une nouvelle ambassade à Siam pour demander des secours, pour le cas où les Tây-sơn reparaîtraient en Cochinchine. Il craignait leur retour pour le printemps suivant.

En effet, au 2e mois 1782, lesTây-sơn se présentèrent de nouveau (3e fois) dans la rivière de Saigon. Le vent et la marée les poussent ; ils montent en tirant sur les forts qu'ils réduisent au silence. Alors les brûlots sont lancés contre eux ; mais la marée était forte, le vent était violent, et ces engins incendiaires sont rejetés sur la flotte des Nguyễn. Le désordre se met dans ses rangs, la panique s'empare des équipages et l'armée de Gia-long est en déroute.

Ce prince, suivi de 6 mandarins et de 100 hommes à peine, vient de nouveau chercher un refuge à Ba-giồng (province de Mytho, environs de Cây-laï). Gia-long met deux mois à rassembler ses troupes éparses, auxquelles il adjoignit des recrues cambodgiennes. Il s'établit ensuite à Đồng-tuyên. Huệ vint l'y chercher et le défit. Gia-long dut fuir pour la seconde fois. Il se porta sur le Bến-lức, mais, tenu de près par l'ennemi , il passa du côté du Rạch-chanh, habité par de nombreux crocodiles. Le prince fugitif n'osait pas le franchir à la nage, il risquait de tomber au pouvoir des Tây-sơn. Cependant, ayant aperçu un buffle qui se baignait, il s'établit sur son dos et le poussa vers l'autre rive. Mais le buffle, arrivé au milieu du courant, se déroba sous l'eau, et, comme par miracle, un énorme crocodile apparaît et Gia-long passa sur le dos de ce sauveteur inattendu, qui le transporta de l'autre côté de l'eau. Il se dirigea ensuite sur Mytho et gagna l'île de Phú-quốc pour la deuxième fois (1782, 5e mois).

Pendant son séjour dans cette île, on peut noter la révolte des troupes chinoises à son service, qui furent battues, et l'offre des services d'un mandarin siamois fugitif, réfugié sur l'île de Cổ-long, qui furent acceptés.

Cette retraite ne le protégea pas longtemps. Au 6e mois 1782, les Tây-sơn se présentèrent devant Phú- quôc. Gia-long, ayant donné ses habits à Lê-phước-điển, qui se dévoua et se porta, couvert des insignes seigneuriaux, au devant des ennemis, réussit à se dérober sous un déguisement et à fuir à Pulo-Condor. Điển, le mandarin siamois, Vinh-lima, et d'autres furent faits prisonniers et mis à mort.

Mais la nouvelle retraite de Gia-long fut bientôt connue de Huệ, qui fit faire le blocus de l'ile par trois lignes de bateaux. Il semblait impossible que ce prince échappât, mais, disent les récits de ce temps, un vent violent s'éleva tout-à-coup, la mer grossit, la tempête s'étendit, le ciel s'obscurcit et Gia-long, profitant du désordre des éléments, passa inaperçu entre ses implacables ennemis. Rejeté d'abord sur l'île Cổ-cốt, il réussit à gagner Phú-quốc où, manquant de tout, ses hommes et lui se virent réduits à se nourrir d'herbes et de cœur de bananiers. C'est alors que Gia-long songea à l'évêque d'Adran, alors à Chun-bun (territoire siamois); il le fit venir et le chargea d'aller demander pour lui assistance au gouvernement français.

L'évêque accepta la mission, mais avec otage. Le seigneur lui donna son fils Cảnh, alors âgé de quatre ans. L'évêque emmena l'enfant avec lui ; le départ, toutefois, n'eût pas lieu immédiatement.

Après cette entrevue, Gia-long voulut aller reconnaître la situation des Tây-sơn au port de Mali, de la province du Bình-thuận. Mais il donna dans une flottille de 20 jonques ennemies, auxquelles il ne réussit à échapper qu'après une fuite de six jours et sept nuits vers le large. L'eau manquait à bord, les souffrances de l'équipage étaient horribles ; Gia-long, découragé, demandait au Ciel de le faire périr, lorsque soudain on aperçut à l'avant du bateau, disent les récits populaires, que l'eau changeait de couleur. Il y avait comme deux couleurs d'eau bien distinctes, l'eau claire et l'eau sombre. Un homme puisa de l'eau claire, la porta à ses lèvres ; « De l'eau douce, de l'eau douce », s'écria-t-il ; aussitôt chacun se précipita sur les bords et but avidement. Les jarres furent ensuite remplies.

L'eau ne tarda pas à redevenir salée. Gia-long et son équipage étaient sauvés ; ils revinrent directement à Phú-quốc.

Une reconnaissance tentée sur Long-xuyên, au 8e mois, faillit être fatale à Gia-long, qui se trouva de nouveau cerné par les Tây-sơn, Mais, informé à temps par un prisonnier Tây-sơn, il réussit à se dérober de nouveau par la fuite et se réfugia à l'ile Hòn-chông, où il reçut la soumission de deux chefs Tây-sơn, et passa ensuite à l'ile Thổ-châu (Pulo-Panjang).

Les deux frères Nhạc et Huệ, pensant que cette fois la cause des Nguyễn serait désormais perdue, laissèrent, comme dans les expéditions précédentes, la garde de la Basse-Cochinchine à un gouverneur ou commandant en chef et revinrent à Qui-nhơn. Ce gouverneur, gendre de Nhạc, s'appelait Trương-văn-đa. La domination des Tây-sơn n'était pourtant point absolument assurée en Basse-Cochinchine. A peine Nhạc et Huệ sont-ils partis que l'agitation recommence (10e mois 1782). Des officiers de Gia-long, secrètement réfugiés, dispersés parmi la population, provoquent des mouvements sur divers points. Les Tây-sơn sont battus à Tân-châu puis à Cần-thơ où ils perdent 13 bateaux,

Les Tây-sơn attaquent avec insuccès le fort de Tinh-phụ (Giông sao), occupé par les troupes des Nguyễn et bientôt un corps de troupes de Gia-long prend l'offensive sur la rive de Tân-hoà, dans la pensée de combiner une vigoureuse opération d'ensemble ; ce fut la cause de leur perte. Le gouverneur Tây-sơn tomba sur eux, les écrasa et les dispersa (1783, 1er mois). À la même époque, une révolte de Malais chassait le roi du Cambodge, Neac-in. Ce prince se réfugia à la cour de Siam , qui le retint et envoya au Cambodge un administrateur siamois (1er mois 1783).

Gia-long, vaincu, demanda des secours au roi de Siam , qui lui envoya à Hà-tiên le général That-xi-đa avec des troupes et des bateaux. That-xi-da avait, en outre, reçu des instructions pour engager Gia-long à passer à Siam.

Gia-long, suivant le conseil de ce général, partit pour Siam, où il fut bien accueilli. Il quitta Bangkok au 6e mois avec 20,000 hommes de secours et 300 bateaux de combat. Au 7e mois, il reprenait le Rach-giá, et, se portant vivement en avant, il occupait successivement Ba-vác, Trà-ôn, Mân-thit et Sadéc. La victoire de Mân-thit fut cependant chèrement achetée. Dans ce combat, le général de Gia-long, Châu-văn-thiếp, fut blessé à mort [35]. Cette perte eut pour la cause de Gia-long de funestes conséquences. Ce général connaissait le siamois et jouissait d'une grande autorité sur les troupes de Siam, qui après, lorsqu'il ne fut plus là, se livrèrent à des abus et au désordre.

Gia-long songeait à renvoyer ces alliés dangereux pour la popularité de sa cause, préférant ne pas poursuivre la lutte, plutôt que de perdre les sympathies des populations de la Basse-Cochinchine.

Un malheureux événement le débarrassa des Siamois :

Nguyễn-văn-hựu, à la nouvelle du débarquement des Siamois en Basse-Cochinchine, était accouru. D'abord battu, il réussit à attirer les Siamois, qui connaissaient peu le pays, vers le Rạch-gầm et Xoài-mút, au-dessus de Mytho et les battit à plate couture. Les débris de l'armée siamoise regagnèrent leur pays par le Cambodge.

Les troupes annamites furent également dispersées. Gia-long, de nouveau fugitif, gagna Trấn-giang (Sông-sau, fleuve postérieur) avec quelques mandarins, sans vivres d'aucune sorte. De là, il fit partir des envoyés chargés de faire connaître au roi de Siam les derniers événements.

C'est après cette défaite que l'évêque d'Adran et le prince Cảnh partirent pour la France. L'évêque s'arrêta à Pondichéry pour attendre la fin des graves événements qui s'accomplissaient dans la métropole et qu'il n'apprit qu'à son arrivée dans l'Inde.

Les Tây-sơn, cependant, poursuivaient Gia-long à outrance. Il passa de Trấn-giang à l'ile Thổ-châu (Pulo-panjam), de l'ile Thổ-châu à l'ile Cổ-côt et de là à Siam avec 28 mandarins et 200 hommes montés sur cinq jonques. Le roi de Siam voulut faire mettre à mort les généraux qu'il avait envoyés en Cochinchine, mais Gia-long le dissuada et sauva la tête de ces deux officiers.

Les Annamites s'établirent au lieu dit Long-kì (Dương-Nguyễn en siamois), en dehors de la citadelle de Bangkok. Gia-long appela sa famille à Siam ; plus 600 Annamites conduits par Lê-văn-duẩn, général de Gia-long, vinrent à leur tour chercher un abri sur la terre siamoise. D'autres les suivirent et Gia-long se trouva entouré d'un nombre considérable de sujets. Ce prince les distribua en

[35] Châu-văn-thiếp fut, plus tard, inscrit sur les tablettes du Panthéon (ferme des Mares) avec le titre de *Lâm-đào quận-công* (duc de Lâm-dào), 15e année du règne de Minh-mạng.

diverses industries pour assurer leur existence, et les uns furent chargés de la culture des terres, d'autres envoyés sur les iles du golfe de Siam pour y construire des bateaux, tandis qu'un certain nombre était renvoyé en Cochinchine pour entretenir l'agitation et recruter des partisans.

Grâce au nombre des partisans qui vinrent se réfugier autour de lui, Gia-long put participer honorablement à une guerre des Siamois contre les Birmans (1785), et donner avantageusement la chasse aux pirates malais qui infectaient le littoral siamois. Il réussit à débarrasser la côte de ces audacieux écumeurs de mer.

Les Tây-sơn, cependant, se croyaient une fois encore débarrassés pour toujours de l'insaisissable Gia-long.

Huệ avait laissé Đặng-văn-trấn à Saigon et avait regagné Qui-nhơn (4e mois 1784). Rassurés du côté du sud, Nhạc et Huệ songeaient à s'étendre du côté du nord. C'est dans cette année 1785, pendant que Gia-long était fugitif à Siam, que Huế tombait en leurs mains (5e mois 1785) et qu'ils marchaient à la conquête du Tonquin, suivant les instigations du général Chỉnh, à l'abri de l'étendard *Phò Lê diệt Trịnh* (Vivent les Lê, à bas les Trịnh).

Pendant ce temps (7e mois 1785) Mgr d'Adran, quittant Pondichéry, touchait au comptoir portugais de Goa, avant de se rendre en France avec le prince Cảnh. Avec ce voyage coïncide la mort du roi Lê-hiến-tông, au Tonquin, dont le successeur fut Lê-duy-kì ou Lê-chiêu-thông.

C'est dans ces temps aussi, qu'après une guerre intestine le pays conquis par les Tây-sơn fut divisé en trois royaumes, partagés entre les trois frères : Nhạc, Huệ et Lữ.

Profitant de la discorde qui avait éclaté entre les chefs des Tây-sơn, les partisans des Nguyễn en Cochinchine recommencent à s'agiter. L'insurrection éclate à Bien-hoà et tout le pays est en agitation. Gia-long en profita pour envoyer des émissaires chargés de reconnaître la situation et de provoquer la levée des partisans.

(1786) Gia-long était encore à Bangkok, lorsqu'un Portugais, désigné dans les annales sous le nom de Anton Lợi (son des caractères et probablement Antonio Louis) se présenta à lui, muni de lettres de créance et porteur de présents consistant en armes et en étoffes d'Europe. Il venait de Goa où, dit-il à Gia-long, 56 bateaux, armés à la demande du prince Cảnh, étaient prêts à partir pour venir l'aider à reconquérir son patrimoine.

Cet envoyé se présenta ensuite a la cour siamoise, demandant au roi de lui laisser ramener Gia-long en Cochinchine. Les Portugais espéraient sans doute profiter des circonstances pour s'établir de nouveau dans le riche delta du Cambodge.

Le roi de Siam se montra mécontent de cette démarche hardie, et répondit qu'il avait lui-même l'intention d'aider Gia-long à reprendre la Cochinchine au moment favorable. Ce prince, voyant le mécontentement de son hôte, renonça au concours des Portugais ; il remercia l'envoyé et le pria de retourner à Goa [36].

Les Tây-sơn étaient en guerre les uns contre les autres ; le gouverneur de la Basse-Cochinchine était allé au secours de Nhạc; le moment était propice, mais les Siamois, qui redoutaient les Tây-sơn et n'avaient point encore perdu le souvenir de la déroute de Mytho , ne se déterminaient point à prêter à Gia-long le secours qu'ils l'avaient empêché d'accepter des Portugais. La guerre des Tây-sơn prit fin mais leur territoire fut divisé eu trois royaumes, c'était un affaiblissement dont on pouvait encore profiter. Gia-long, désespérant de jamais rien obtenir de la cour de Siam , fit secrètement embarquer sa famille et sa suite pendant la nuit et, abandonnant le royaume de Siam, il fit voile pour la Basse-Cochinchine.

Au jour, les rois de Siam, informés de son départ, lancèrent à sa poursuite des bateaux rapides qui ne réussirent point à l'atteindre.

Le prince fugitif débarqua d'abord dans l'ile des Bambous (hòn-tre), où un de ses officiers ayant pillé des barques siamoises et assassiné leurs équipages, il le fit décapiter. Il envoya ensuite à Siam la tête du supplicié et une lettre explicative. Cette circonstance permit de renouer de bonnes relations avec le Siam. Le roi de ce pays, en effet, envoya une légation pour lui porter ses remerciements. De l'Ile des Bambous (hòn-trúc), Gia-long passe à Hà-tiên, après avoir déposé sa famille à Phú-quốc.

[36] Au commencement de l'année précédente, un chinois, de la secte de Bạch-liên de la société du Ciel et de la Terre, avait également offert ses services à Gia-long.

De Hà-tiên il passa au pays de Long-xuyên, d'où, gagnant la mer, il se dirigea sur le cap Saint-Jacques et Saigon, à la tête d'une foule de partisans que ses émissaires levaient de toutes parts.

Le nouveau roi de la Basse-Cochinchine , Nguyễn-văn-lữ, connu sous le nom de Đông-định-vương, quitta Saigon et alla se fortifier sur la colline de Lạng-phụ, à Biên-hoà, baissant son ministre, Phạm-văn-ngạn, pour défendre la place.

Mais les assaillants fabriquaient une fausse lettre, par laquelle Nhạc donnait à son frère Lữ l'ordre de se défaire de son ministre Phạm-văn-ngạn, et la firent tomber aux mains du ministre lui-même, par l'intermédiaire de la femme d'un chef Tây-sơn prisonnier.

Phạm-văn-ngạn, effrayé de l'ordre envoyé contre lui, laissa ses ordres pour la défense de la place et partit immédiatement pour Bien-hoà, où était le roi Lữ, faisant hisser en tête de mât le pavillon blanc, en signe de soumission. Mais ce signal fut mal interprété par Lữ, qui, ignorant l'existence de la fausse lettre, pensa que Phạm-văn-ngạn s'était soumis aux Nguyễn, et, pris de peur, abandonna ses positions et s'enfuit jusqu'à Qui-nhơn, d'où il ne revint jamais. En présence de la fuite du roi , Phạm-văn-ngạn retourne à Saigon et réussit à repousser les troupes de Gia-long, qui alla de nouveau chercher un refuge dans les provinces de l'ouest, en forçant le passage de Ba-rài et après avoir tenté sur My-tho un coup de main infructueux. Gia-long se trouvait sur l'ile de Hồ-châu; il avait avec lui 300 hommes et une vingtaine de bateaux. Un millier de cambodgiens furent levés. Ces forces réunies réussirent à enlever d'abord deux positions à l'ennemi : un fort sur le Rạch-chanh et un autre à Mĩ-lồng. La petite armée se grossit d'une bonne partie des deux garnisons qui passèrent aux Nguyễn.

Gia-long voulut s'établir à Mĩ-lồng même et en fit le centre provisoire de ses opérations. Le ministre du roi Lữ, Phạm-văn-ngạn, accouru de Saigon, tenta inutilement de le déloger. Il dut battre en retraite sur Ba-rài (à l'est de Cái-bè).

Cependant un secours de 30 jonques de guerre arriva de Qui-nhơn; mais, outre que les événements du Tonquin occupaient Huệ et appelaient toute l'attention de Nhạc, ce secours fut inutile et la flottille, après quelques démonstrations sans résultat, retourna à Qui-nhơn. C'était l'époque où Huệ, averti que son général Chỉnh était passé au service de la dynastie de Lê, entreprenait pour la seconde fois la conquête du Tonquin et faisait occuper Hà-nội par ses troupes (1786).

Le moment était donc favorable. Gia-long et ses partisans surent le comprendre et menèrent activement la campagne. Au 2^{e} mois 1787, Gia-long était avancé jusqu'à Nước-xoáy. Il fut informé que l'Ocnha Luông, un chef cambodgien, partisan des Tây-sơn , était établi à Cần-thơ, alla l'attaquer, le mit en déroute et s'empara de la position.

Peu après (4^{e} mois), un auxiliaire puissant rejoint Gia-long; c'est Võ-tánh, originaire de Gia-định, qui s'était constitué chef du parti des Nguyễn à Gò-công, chef redouté entre tous par les Tây-sơn. Il fut accueilli avec empressement et distinction et reçut une princesse, cousine de Gia-long, en mariage.

Ce nouveau chef imprima au mouvement une puissante énergie, et les Tây-sơn, battus sur toute la ligne, cèdent peu à peu.

A Biên-hoà un autre chef, non moins heureux et brave, Nguyễn-văn-ngãi, force également les troupes du roi Lữ à abandonner le pays. Bientôt il ne resta plus que Saigon à prendre. Au 8^{e} mois, cette place fut attaquée à son tour : Gia-long commandait les forces qui arrivaient par Thị-nghè (arroyo de l'Avalanche) et Võ-tánh celles qui s'avançaient par la plaine des tombeaux, qui s'étend à l'ouest de Saigon, et l'arroyo chinois. La place de Saigon était donc entourée ; l'assaut fut donné de tous les côtés à la fois. Elle ne put tenir. Le gouverneur de la ville, Phạm-văn-ngạn, voyant la position désespérée, voulut gagner la mer par la rivière de Saigon, mais il trouva devant lui une flottille envoyée pour lui couper la retraite. Il fut obligé de changer de route, de se réfugier dans le Ba-thác et de se retrancher sur l'arroyo (1787)

Saigon venait donc de tomber pour la 4e fois au pouvoir des Nguyễn. La conquête semblait assurée cette fois. Les Tây-sơn occupés par les affaires du Tonquin que Lê-chiêu-thống se voyait contraint d'abandonner, et où il était ramené et rétabli sur le trône par les armées chinoises, ne pouvaient qu'accorder des soins limités aux affaires de la Basse-Cochinchine, 10e mois 1787.

Huệ était engagé dans la lutte au nord et Nhạc, redoutant tant de l'ambition du précédent, songeait à consolider son royaume de Bình-định, Lữ, par la force des choses, devait être véritablement sacrifié.

Gia-long sut tirer profit de celte situation. Les ennemis furent traqués avec activité et, dès le 4^{e} mois 1788, le pays était débarrassé des Tây-sơn et ce prince s'établissait à Saigon, où il avait appelé sa

famille. Il y avait dix ans qu'il avait été proclamé seigneur. Avec cet événement coïncida l'heureux retour du prince Cảnh, qui arrivait de France avec l'évêque d'Adran, après quatre ans d'absence, amenant deux navires de commerce armés, équipés, frétés au nom de l'évêque. Le convoi était escorté par la frégate française la *Méduse*.

Les circonstances politiques de l'époque n'avaient point permis de faire mieux. Mais avec eux arrivaient quelques officiers français, hommes d'intelligence, de savoir et d'énergie, qui apportaient un concours précieux à l'œuvre de la conquête. Ces très-vaillants officiers, qui mirent leur cœur et leur courage au service de la cause des Nguyễn, sont :

MM. J. B. Chaigneau, connu en annamite sous le nom de Nguyễn-văn-thắng et sous celui de Chúa tàu Long (le commandant Long). II commanda le *Dragon volant*.

De Forçant, mort en 1809, qui fut appelé *Nguyễn-văn-chẩn* et *Chúa tàu Phụng* (le commandant Phụng). Il commanda l'Aigle.

Et Philippe Vannier ou Lê-văn-lăng. Ce dernier commanda successivement le navire *Bòng-thước*, puis le *Đồng-nai* et ensuite le *Phénix*.

Ces intrépides officiers furent successivement rejoints par des compagnons dignes d'eux :

MM. Jean-Marie Dayot, chef d'une division navale de deux navires annamites : le *Đồng-nai* et le *Prince de Cochinchine*.

Victor Ollivier (ông Tín), officier du génie, chargé de l'organisation des troupes d'infanterie, de l'artillerie, des fortifications. Il mourut le 22 mars 1799 à Malacca, où il avait été envoyé par Gia-long pour le besoin de sa santé.

Théodore Le Brun, ingénieur, chargé des fortifications.

Laurent Barisy, lieutenant-colonel.

Julien Girard de l'Isle-Sellé, capitaine de vaisseau.

J.-M. Despiaux, médecin du roi Gia-long.

Louis Guillon, lieutenant de vaisseau.

Jean Guilloux, lieutenant de vaisseau.

Tous ces officiers se distinguèrent par les plus signalés services que l'esprit étroit, ignorant, jaloux et ingrat des castes orgueilleuses des mandarins et des lettrés ne leur pardonnèrent point.

Grâce au concours de ces auxiliaires, dont les hautes capacités suppléaient au nombre, Gia-long, solidement établi en Basse-Cochinchine, se disposa à aller chercher les Tây-sơn chez eux. Plus de 40 bateaux de guerre et 100 bateaux de transport furent construits.

A Saigon, qu'il considérait comme sa résidence définitive probable et sa capitale, il chargea M. Ollivier de faire élever une immense citadelle, sur le territoire du village de Tân-khai (1789). Elle était de forme octogonale et percée d'une porte à chaque face. On en voit aujourd'hui les dernières traces, dans la profonde tranchée qui fait suite à la rue Pellerin et s'avance jusqu'à remplacement du puits hydrostatique, revenant ensuite vers la rue Nationale entre la rue Chasseloup-Laubat et la rue des *Mois*. Son tracé général, si nous partons de la rue Pellerin, descendait jusqu'aux abords du palais de justice, revenait de là vers l'hôpital militaire et remontait du côté du cimetière, jusqu'à la hauteur environ de la citadelle actuelle dont elle longeait remplacement jusqu'au bout.

Cette immense citadelle prise et occupée pendant trois ans par les rebelles Ngụy-khôi, ainsi que nous le verrons plus tard, sous le règne de Minh-mạng, fut reprise sur eux et rasée, en considération de ce que sa trop grande étendue la rendait difficile à défendre, et qu'elle était devenue d'une importance secondaire, puisque Saigon n'était pas conservé pour capitale. Elle fut remplacée sans le concours des Européens, tenus dès-lors à l'écart par celle que prirent les Français en 1859, sur les traces de laquelle M. le colonel Coffine a fait élever les travaux qui renferment aujourd'hui les casernes et la poudrière.

Huệ, quelque temps avant (en 1780), avait transféré sa capitale dans le Nghệ-an et donné à sa nouvelle résidence le nom de *Capitale du milieu* (Trung-đô).

En 1789, il fut reconnu roi d'Annam par l'empereur de la dynastie des Thanh.

Gia-long cependant se préparait activement à porter la guerre en pays Tây-sơn, tout en s'occupant à s'asseoir solidement en Cochinchine. Pour aguerrir ses troupes et tenir les Tây-sơn occupés, il lança quelques colonnes dans le Bình-thuận et dans le Phú-yên, province dont le chef-lieu tomba aux pouvoirs de ses troupes. Un mandarin, du nom de Nguyễn-văn-duẩn, en reçut le commandement, mais ne sut ou ne put se maintenir ; il fut vaincu deux fois et perdit la position.

Mais ce n'étaient là que des affaires d'avant-garde, des démonstrations faites pour occuper l'ennemi, dans le temps que la Basse-Cochinchine s'organisait, que la flotte et l'armée étaient mises sur un pied solide. Pendant qu'on bataillait au Bình-thuận, en Basse-Cochinchine l'armée se dressait et se disciplinait à la française ; l'artillerie s'organisait sous les yeux des officiers français ; des bateaux de guerre de tous genres étaient construits sous leur savante direction et lancés en grand nombre (1790-1791). Toutefois Nguyễn-văn-duẩn, qui s'était laissé battre deux fois par les Tây-sơn , fut rappelé et condamné à mort pour avoir perdu le chef-lieu qu'il avait mission de défendre. Mais Gia-long lui fit grâce, en considération de ses services passés et le fit seulement dégrader. Cet officier, désespéré, se donna la mort par le poison. Gia-long fut extrêmement affligé et vint pleurer amèrement sur son cercueil, qu'il ordonna ensuite de battre de cent coups de bâton [37]. Après cela, il le fit enterrer avec honneur et donna 8 soldats pour garder son tombeau et 2 pour celui de son père.

L'année 1790 avait vu naître le prince Đầm, qui devait être plus tard le roi Minh-mạng. Il vint au monde dans le village de Tân-lộc où était la pagode Barbet, aujourd'hui rasée [38]. Cette pagode avait été bâtie par Minh-mạng en souvenir de sa naissance en cet endroit.

En 1791 on était à peu près prêt à Saigon, lorsque le roi de Siam, désireux de rétablir le roi du Cambodge, Neâc-ông-in, dans ses États de Bassac (Ba-thắc) et de remettre Long-xuyên et Rach-giá sous l'autorité des descendants des Trịnh-công, s'adressa à Gia-long en offrant ses services contre les Tây-sơn pour attaquer Nghệ-an. Celui-ci accepta les secours offerts, engagea le roi de Siam à percer par le Laos sur le Nghệ-an, autorisa le retour de Neâc-ông-in, qu'il rétablit dans le Bassac ; mais refusa de remettre le commandement de Long-xuyên et de Rach-giá au métis chinois, protégé par Siam.

Première expédition contre Qui-nhơn.

Gia-long, informé que le port de Qui-nhơn, Thi-nại, était mal défendu, fit sentir un coup de main sur ce point. MM. les commandants Dayot et Vannier embarquèrent sur les navires placés sous leurs ordres les troupes disciplinées et dressées par M. Ollivier, et firent voile pour Thi-nại, suivis d'une foule de bateaux de la flotte. Les deux navires européens arrivèrent à Thi-nại, en avant du gros de la flotte, et allèrent s'embosser à bonne portée de terre, de sorte que tous les bateaux de guerre annamites purent pénétrer derrière eux, à l'abri des feux de terre. Les Tây-sơn essayèrent de résister, mais ne purent tenir longtemps. Ils furent bientôt en pleine déroute, abandonnant aux flammes leurs jonques et leurs établissements. Après cet heureux coup de main, les navires revinrent à Saigon.

Ainsi fut la première de ces expéditions annuelles, que nous verrons se répéter régulièrement jusqu'au triomphe définitif de Gia-long, et qui ont, à juste titre, reçu des Annamites le nom de : *Guerres de saison (giặc mùa)* (1791).

Le 7^{e} mois de celte année vit mourir l'ambitieux roi des Tây-sơn du nord, Huệ, roi de Huế et du Tonquin. Cet événement ne fut point sans influence sur la suite des événements. Le successeur, son fils, jeune encore, n'avait ni l'énergie de son père, ni son ascendant sur l'élément Tây-sơn. La division vint bientôt.

Deuxième expédition contre Qui-nhơn.

Gia-long n'avait pas pris part personnellement à l'expédition de 1791 contre Thi-nại. II fut de la suivante. Après avoir déclaré son fils Cảnh, âgé de 14 ans, prince présomptif, maréchal de l'aile gauche et commandant en chef, sous la tutelle de son précepteur l'évêque d'Adran, assisté de chefs éprouvés, il s'embarqua et partit pour Qui-nhơn, tandis que le prince Hội, l'un des cousins de Gia-long, et d'autres généraux, tels que Võ-tánh et Nguyễn-văn-thiềng, s'avançaient par terre contre Diên-khánh, chef-lieu

[37] D'après les principes du pays, un enfant qui meurt avant son père ou sa mère est coupable d'ingratitude avec ses parents. L'usage veut donc que des coups de bâton (peine afflictive et non infâmante) soient donnés sur le cercueil avant l'enterrement. Cet officier supérieur se trouvait dans un cas analogue : il était taxé de manque de fidélité à son souverain. Il fut donc puni de cent coups de bâton sur le cercueil, pour avoir volontairement abandonné son roi.

[38] Derrière le collège Chasseloup-Laubat. Cette construction a servi successivement de fort, de caserne, de prison et, en dernier lieu, de collège. — Des légendes populaires la faisaient hanter par les mauvais esprits.

de Khánh-hoà. Diên-khánh, Bình-khương dans le Khánh-hoà, la forteresse La-thai, sur le bord de la rivière de ce nom, dans la province de Phú-yên, tombèrent successivement en leurs mains.

Gia-long, de son côté, entra dans le port de Thi-nại et refoula les Tây-sơn qui tentaient en vain de le repousser. Le prince Hội, qui s'était avancé jusqu'à Trúc-dã dans le Phú-yên, se trouve en présence du roi Nhạc, accouru pour l'arrêter. Gia-long, qui avait opéré sa jonction avec l'armée de terre, prend la direction du mouvement. Nhạc, battu, se réfugie dans Qui-nhơn. Hội marche sur Tam-tháp (trois tours), clef de Qui-nhơn. La résistance fut énergique, mais la marine se joint à l'infanterie, un corps d'armée de réserve est appelé et les assiégés, certains de succomber, redoutant la colère des troupes ennemies, abandonnèrent la position et se dispersèrent. Le prince Hội, tenant la clef de la ville, s'avança alors sur Qui-nhơn, qu'il assiégea, tandis que divers corps de l'armée annamite rayonnaient dans toutes les directions pour détruire les ouvrages secondaires de l'ennemi et brûler ses bateaux, et couper les communications avec Qui-nhơn.

Nguyễn-văn-nhạc, cependant, réussit à faire parvenir une demande de secours à son neveu, fils et successeur de Huệ, qui lui envoya des troupes de renfort que les armées de Gia-long ne réussirent point à arrêter complètement. La ville tenait bon, les secours avançaient ; malgré tous les efforts, pour ne pas se trouver pris entre deux feux, on leva le siège. Les assiégeants se retirent à Diên-khánh où ils élevèrent la citadelle de Nhatrang, dont le commandement fut donné à Nguyễn-văn-thiềng, quelques mois plus tard au prince Cảnh, assisté de son précepteur, l'évêque d'Adran, et d'officiers annamites.

La route de Qui-nhơn ouverte, les prétendues troupes de secours, envoyées par le neveu à son oncle Nhạc, entrèrent dans la place et s'y établirent en maîtresses. Nguyễn-văn-nhạc fut détrôné par cet étrange allié et mourut peu après. Son fils, Từ-triều, voulut réclamer son héritage, mais son cousin lui accorda seulement le titre de Hiếu-công avec le modeste apanage du huyện de Phú-ly. Il dut se soumettre et accepter, malgré les conseils de sa mère qui lui disait qu'il valait mieux mourir. Pendant le siège de Qui-nhơn, deux ministres du petit roi de Ciampa, Tá, qui, dès le commencement, avait embrassé la cause des Tây-sơn, s'étaient séparés de leur maître et, à la tête de 200 hommes, avaient pris parti pour Gia-long, faisant une sorte de guérillas contre les troupes des Tây-sơn, qui erraient du côté du Bình-thuận. Ces ministres capturèrent le roi et le livrèrent à Gia-long, qui le fit mettre à mort et abolit la royauté au Ciampa.

Le roi de Huế voulut continuer pour son compte la lutte contre les Nguyễn. Les troupes parurent devant Diên-khánh et réussirent à investir la place où se trouvèrent renfermés le prince Cảnh, l'évêque d'Adran et 5,000 hommes de troupes. Gia-long, qui était à Saigon, informé, part avec sa flotte et l'infanterie ; il arrive et bat les Tây-sơn, qui abandonnent le siège. Mais Gia-long les poursuit et lance de toutes parts des colonnes pour les traquer. Leur déroute fut complète et la tempête détruisit leur flotte qui avait fui vers la haute mer.

Trois mois avaient suffi à Gia-long pour disperser les Tây-sơn. Parti de Saigon au 3^{e} mois 1793, il y revenait au 6^{e}, ramenant avec lui le prince Cảnh, remplacé par le général Võ-tánh à Diên-khánh.

Mais, cinq mois après, les Tây-sơn reparaissent devant Diên-khánh. Võ-tánh avertit Gia-long. La mousson contraire empêche de lui envoyer des secours par mer. L'infanterie, cependant, s'avance par terre, mais la route était coupée par l'ennemi, et les troupes de Gia-long, après avoir essayé de passer, battent en retraite sur Bà-rịa (11^{e} mois 1793).

À la fin de cette année, le roi cambodgien, Neăc-in, fut remis, par Gia-long, en possession du territoire de Ba-thắc (Bassac).

Au 2^{e} mois de l'année suivante, c'est-à-dire dès rétablissement de la mousson du sud-ouest, Gia-long, laissant le prince Cảnh à Saigon, partit pour dégager le fort de Diên-khánh, tandis que le prince Hội, reprenant l'offensive par terre, forçait le passage. Malgré divers avantages remportés sur les Tây-sơn dans la baie de Kì-na (province de Bình-thuận), au port de Cù-huân, et une importante victoire à Lư-cang, qui fut enlevé d'assaut, les généraux du roi de Huế tenaient toujours bloquée la place de Diên-khánh. Pour se préserver des surprises, ils avaient garni de troupes les hauteurs de Khố-sơn et de Ngư-trường, qui dominent un défilé difficile à franchir, qui étaient d'ailleurs couronnés d'ouvrages considérables.

Mais 300 hommes réussirent à s'emparer par surprise des forts de Khố-sơn, et les Tây-sơn furent mis en pleine déroute, laissant de nombreux prisonniers, une grande quantité d'armes, des chevaux et des éléphants aux mains des vainqueurs. Diên-khánh était débloqué pour la seconde fois (6^{e} mois

1794). Gia-long revint en Cochinchine au 7e mois, laissant le prince Hội à Diên-khánh, en remplacement de Võ-tánh, et établissant des garnisons à Bô-hài, Phan-thít et Vi-né (Mũi-né). Pour honorer la mémoire de ceux qui avaient péri dans les combats, Gia-long fit élever deux pagodes, consacrées au culte des soldats; une, non loin de Chợ-quán, appelée *Hiền-trung-tự* (pagode des illustres fidèles), aujourd'hui pagode des Mares, occupée par un poste de police (un peu au-dessus de la voie qui relie le marché de Cầu-kho à la route haute) ; l'autre, dite *Sanh-trung-tự* (pagode des fidèles aux enseignes royales), sur la rive nord du port du Cù-huấn. Gia-long, revenu en Cochinchine, donna à ses troupes un an de répit qui fut employé à exercer les troupes et à faire quelques expéditions de détail. Une flottille de 17 jonques de pirates malais ravageait la côte de Hà-tiên et de l'île de Phú-quốc. Ils furent détruits. On leur, prit 80 hommes et 15 jonques, des canons et d'autres armes (8e mois 1795). Dans le Binh-thuận, un chef *moï*, de la tribu de Ba-phủ, formait des bandes rebelles. Il fut traqué ; ses hommes dispersés virent leurs hameaux livrés aux flammes.

L'oisiveté, cependant, amena les mandarins à se livrer au jeu avec frénésie. Une circulaire royale sévère, dure et menaçante les arrêta.

La fin de l'année fut consacrée à des tournées dans l'intérieur et à préparer une nouvelle incursion dans le pays des Tây-sơn.

Au commencement de 1796, en effet (4e mois), Gia- long, après avoir passé la revue de ses troupes dans la plaine des tombeaux, assisté à la manœuvre des éléphants de guerre , laissa le gouvernement de Saigon au prince Hội, qu'il avait rappelé de Diên-khánh, et prit avec lui le prince Cảnh et partit sur sa flotte pour Qui-nhơn, où ses navires arrivèrent, pour la 3e fois, au port de Thi-nại, après avoir défait deux fois les Tây-sơn, qui avaient tenté de les arrêter.

Mais Gia-long ne tarda pas à s'apercevoir que Qui-nhơn était trop bien armé et gardé pour qu'il put s'en emparer avec le peu de monde qu'il avait: il changea donc son plan et se dirigea sur Tourane, où, avec 15 légers brûlots construits par les soins de M. Ollivier, on incendia les bateaux ennemis, et les compagnies de débarquement, mises à terre en même temps, enlevèrent les positions de l'ennemi sur la colline de Phú-gia. Une partie de la flotte fut ensuite en mer courir aux pirates et aux bateaux chargés de provisions pour les Tây-sơn. Une partie de la garnison de Qui-nhơn s'avança à la rencontre des troupes des Nguyễn, tandis que d'un autre côté des renforts, partis de Huế, s'établissaient fortement aux passages, de sorte que Gia-long, se voyant pris de tous côtés sur terre, et, à cause de la mousson qui soufflait du nord-est, ne pouvant songer à se ravitailler par Saigon, dut abandonner Tourane et revenir en Cochinchine sur ses bateaux (1796).

Tandis qu'il s'occupait à Saigon de faire construire le *Phi-long (Dragon volant)*, navire de forme européenne, il fut appelé par Tiểu-triều, ce fils du roi Nhạc, dont le cousin, le roi de Huế, Toàn, après avoir détrôné son père, avait réduit l'héritage au territoire d'un huyện concédé en apanage.

Le fils dépossédé de Nhạc avait réussi à s'emparer de Qui-nhơn par surprise, et, dans la crainte de ne pouvoir résister aux troupes de son cousin, il se soumettait d'avance à Gia-long et l'appelait à son secours.

Le seigneur (Gia-long) répondit à cet appel en toute hâte, mais les troupes de secours, qui s'avançaient par terre, arrivaient à peine à Phú-yên que Qui-nhơn avait été repris et Tiểu-triều mis à mort.

Cette circonstance faisait donc du roi de Huế le souverain de la haute Cochinchine et du Tonquin.

Heureusement pour Gia-long que les divisions commençaient à se manifester entre les Tây-sơn du nord et les Tây-sơn du sud, car le nord était toujours tonquinois et le sud toujours cochinchinois et, de tous temps, de profondes divisions ont séparé ces deux populations.

Cet état particulier des esprits ne tarda pas à se faire jour, quand tous les États Tây-sơn furent réunis dans une seule main. Les sourds tiraillements se transformèrent en divisions manifestes, qui affaiblirent les ennemis de Gia-long et dont ce dernier sut profiter.

Malgré que le fils de Nhạc eut succombé, et que Qui-nhơn fut retombé au pouvoir des Tây-sơn de Huế, Gia-long, laissant le prince Cảnh à Saigon, s'embarqua pour Qui-nhơn, arriva pour la 4e fois au port de Thi-nại, tailla les Tây-sơn en pièces au port de Tân-hội. Mais devant cette fois encore renoncer à occuper Qui-nhơn, il se rabattit de nouveau sur Tourane, où il défit encore ses ennemis et revint à Saigon (3e mois 1797).

A son tour, le prince Cảnh. fut de nouveau envoyé à Diên-khánh, toujours accompagné de son précepteur, l'évêque d'Adran (10e mois). Un des hauts officiers qui suivaient le prince, d'un caractère violent, ayant manqué d'égards au précepteur de Cảnh, fut rappelé à Saigon et dépouillé de ses charges (1er mois 1798).

L'année précédente (1797) il avait été découvert que les bonzes ou violaient les filles et les femmes, qui fréquentaient les pagodes, ou avaient avec elles des relations coupables. Gia-long décréta que tout bonze qui n'aurait pas atteint cinquante ans d'âge serait sujet à l'impôt et aux corvées, comme le reste des habitants.

Ce simple remède eut un effet remarquable. Le nombre et le prestige des bonzes tombèrent en même temps.

Le ministre des rites (cultes) avait profité de cette circonstance pour faire quelques fines allusions à la situation des prêtres catholiques et adresser quelques critiques à l'endroit de la religion des missionnaires, ce qui avait froissé beaucoup l'évêque d'Adran.

Pendant que les troupes de Gia-long attendaient à Saigon le retour de la mousson favorable pour faire leur 5e expédition sur les côtes des pays Tây-sơn, le roi de Siam, attaqué par les Birmans, faisait demander des secours en Basse-Cochinchine. 10,000 hommes furent expédiés de Saigon. Mais ce corps de troupes, arrivé à l'Ile de Phú-quốc, apprit que les Birmans s'étaient déjà retirés et revint lui-même sur ses pas (1797).

Cinquième expédition. — Occupation générale de Phú-yên et première prise de Qui-nhơn. Bình-định (1798).

Quand la mousson du sud-ouest fut établie (1798 au 3e mois), Gia-long, confiant le gouvernement de la Basse-Cochinchine au prince Hi (appelé vulgairement Chị-búa : *sœur marteau*), entreprit sa 5e expédition contre Qui-nhơn. Cette campagne fut certainement la mieux entendue : tandis que lui-même prenait la mer avec les troupes du général Võ-tánh, trois armées s'avançaient, par des voies différentes, vers le Phú-yên, qui ne devait pas résister à cette combinaison.

Un premier corps, commandé par le général Thoại, guidé par un mandarin siamois, prend la haute route du Laos pour mettre en mouvement les Vạn-tượng [39] dont le roi envoie, en outre, des éléphants à Gia-long, puis continue sa marche vers Trấn-ninh, Nghệ-an et Thanh-hóa, en suivant la limite du Laos. Pendant ce temps un deuxième corps, sous les ordres de Nguyễn-văn-thiêng, s'avance entre la mer et le premier contrefort de la grande chaîne de l'Annam. Le troisième corps, commandé par le général Thái et le prince Cảnh, devait occuper l'ennemi sur les points intermédiaires. Thiềng, qui s'était dirigé sur le fort important de An-mĩ, l'enlève aux Tây-sơn et parvient heureusement non loin de Thi-nại où Gia-long, arrivé, fait débarquer Võ-tánh et ses troupes, qui opèrent leur jonction avec le corps d'armée de Thiềng. Ces deux généraux marchent ensuite de concert, enlèvent le marché de Chợ-dã, poussent sur Qui-Nhơn, occupent le fort du mont Tam-tháp (trois tours), qui est considéré comme la clef de la capitale.

Les Tây-sơn tentèrent inutilement de leur reprendre cette position et d'arrêter les troupes de Gia-long autour de la capitale. Ils furent battus à Sa-lung par Lê-văn- duyệt, à Kì-Đào et devant Qui-nhơn même par Võ-tánh, qui investit la place.

Le quartier général de Gia-long était à Tân-quan. Un général Tây-sơn, nommé Nguyễn-văn-diệu, pour forcer Gia-long à lever le siège de Qui-nhơn, résolut d'attaquer le quartier général même. Il fut vaincu, on peut le dire, sans combat. En effet, il avait préparé une attaque de nuit, ses troupes, rangées en colonnes, s'avançaient par des ravins dans une demi-obscurité. — Tout à coup, un cerf, subitement débusqué, bondit, effrayé, hors des broussailles et s'élance devant le front des troupes, — Nai ! nai ! (cerf ! cerf !) s'écrièrent les premiers rangs, qui n'ont pas vu fuir la bête en font Đồng-nai (nom par lequel on désignait les troupes de Gia-long, par opposition aux Tây-sơn). Et le cri Đồng-nai ! court, semant avec lui l'épouvante dans les troupes Tây-sơn qui se croient prises dans un piège. Le désordre gagne, les troupes se débandent dans une déroute générale. A ce moment survient une reconnaissance

[39] État indépendant du Laos, qui a résisté à toutes les tentatives de l'absorption de l'Annam. Population vaillante. Son nom signifie dix mille éléphants, c'est-à-dire pays aux éléphants.

de véritables Đồng-nai, forte de deux cents hommes, qui put à loisir donner la chasse à tous ces fuyards épeurés.

Cette panique et la défaite infligée par Võ-tánh à un autre général Tây-sơn, qui voulait également tenter de débloquer la place, firent perdre tout espoir aux assiégés qui capitulèrent.

Gia-long fit son entrée solennelle à Qui-nhơn (6e mois 1798) et donna à la ville le nom de Bình-định (pacifiée). Il remit l'impôt personnel aux habitants de la province pour un an, et après avoir organisé l'administration locale, donné ses ordres, pour la suite des opérations, à Võ-tánh, qu'il laissa comme commandant en chef, il profita des derniers temps de la mousson nord-est pour revenir à Saigon, où il rappela le prince Cảnh.

Cette année avait été heureuse pour Gia-long, mais la joie de ces succès fut troublée par la perte d'un précieux conseiller, d'un homme sincèrement dévoué à sa cause, l'évêque d'Adran. Mgr Pigneau mourut en effet, dans le Bình-Định, à l'âge de 58 ans, le 9 octobre 1798.

Les restes de l'illustre prélat furent rapportés à Saigon par ordre de Gia-long, qui lui fit de magnifiques funérailles. Le corps repose sur le territoire du village de Tân-sơn [40], dans un monument qui fut élevé à la mémoire de l'évêque et qui subsiste encore. Il lui conféra le titre de *Thái-tử-thái-phó Bình-quận-công*, précepteur du prince héritier, duc Pigneau avec le surnom *d'accompli*. Gia-long en personne dit son oraison funèbre. La cour prit le deuil [41].

Cependant le premier ministre du roi des Tây-sơn, Cảnh-thạnh, irrité contre les généraux qui n'avaient pas pu sauver Qui-nhơn, laissa échapper contre eux des menaces de mort. Ceux-ci, informés, levèrent leur camp et vinrent disposer leurs troupes devant Huế, menaçant d'investir la capitale si le premier ministre ne leur était pas livré (12e mois 1789), Cảnh-thạnh, effrayé, céda devant l'insurrection et abandonna le ministre à leur colère. Satisfaits, ils reprirent la route de Qui-nhơn, qu'ils réussirent à bloquer à leur tour.

Võ-tánh, se voyant cerné dans la place et régulièrement assiégé, fit immédiatement avertir Gia-long à Saigon (12e mois 1798).

1799. — L'époque du vent du sud-ouest n'était point encore arrivée. Le seigneur, peu inquiet d'ailleurs sur le sort de Qui-nhơn, suffisamment armé et pourvu pour résister une année entière, croyait-il, attendit la mousson favorable. Au 4e mois 1799, il laissa la direction des affaires au prince héritier Cảnh et partit pour Qui-nhơn, par mer, avec des troupes de secours, tandis que l'infanterie, qui était déjà en marche avec les éléphants, s'avançait par la route de terre. Un corps de 5,000 cambodgiens, appuyé de 10 éléphants, suivait l'expédition.

Le général de ce corps d'armée, Nguyễn-đức-xuyên, arrivé à Diên-khánh, apprit que les Tây-sơn gardaient tous les passages et que plus de 90 postes ennemis étaient échelonnés sur la route de Qui-nhơn. Il demanda à se retirer sur Phan-rí pour y attendre la flotte. Il reçut l'ordre de rester.

Gia-long, arrivé, divisa ses troupes en trois colonnes : la première, commandée par Nguyễn-đức-xuyên, fut lancée par la route du Nghệ-an, où elle s'empara successivement des forts de Bồ et de Lam. La seconde, sous les ordres deThiềng, dut s'avancer par la province de Phú-yên, et la troisième pressait par la frontière ouest du Thanh-hoá, tandis que la flotte, avec Gia-long, reprenait la mer et arrivait au port de Cù-mông. Les troupes de débarquement appuyées du corps de Cambodgiens, qui avait rallié ce dernier point, et de ses éléphants, rejoignirent le général Thiềng, arrêté à Chợ-dã après avoir deux fois battu les Tây-sơn, et qui, à l'aide de ce renfort, entreprit d'enlever les hauteurs, couronnées de défenseurs, qui commandaient les passages. La position du mont Chủ-sơn fut particulièrement difficile à enlever. Le fort qui le dominait, fait d'une double enceinte, retint près de deux mois le général Thiềng sous ses murs. Repoussé dans un premier assaut, il eut recours à la mine. Une grande brèche se forma, mais l'ennemi recula et se fortifia d'une façon redoutable dans l'enceinte intérieure. Thiềng, qui tenta de profiter de la brèche, fut durement reçu et repoussé une seconde fois. Ce général, deux fois battu, demanda du secours. Thiềng, profitant d'une nuit d'orage, réussit à tourner le fort et l'attaqua par derrière, tandis qu'un de ses lieutenants donnait vigoureusement l'assaut sur le front principal. La position fut forcée, la garnison s'enfuit en pleine déroute. Divers autres forts furent successivement enlevés aux Tây-sơn, qui, d'autre part, se faisaient battre par Gia-long même non loin du fleuve Vân-

[40] L'évêque avait une maison de plaisance dans cet endroit, où il allait de temps en temps se distraire avec le prince Cảnh, en jouant au billard et au jeu de boules (annamite).

[41] Un détachement de 50 hommes fut affecté à la garde d'honneur du monument.

sơn, sur le mont Hoa-yên et se laissaient enlever 70 jonques chargées de 30 mille piculs de riz (8e mois 1799).

Ces succès appellent Gia-long à la porte de Qui-nhơn, où Võ-tánh, toujours bloqué, tenait bon. Les Tây-sơn, pour défendre l'entrée du port de Thi-nại, y réunirent 100 jonques de guerre et deux grands navires ; élevèrent des ouvrages de défense ; couvrirent de canons le mont Tam-tòa et toutes les hauteurs voisines (1799).

La résistance des Tây-sơn semblait devoir être énergique. Il était visible, du reste, que leur sort était attaché à celui de leur capitale, qu'ils voulaient à tout prix arracher au pouvoir de Gia-long. Ce prince, cependant, sachant que cette fois Thi-nại était sérieusement défendu, se disposait à une attaque sérieuse. Du reste, les circonstances pour lui n'étaient pas moins importantes que pour les Tây-sơn, et, contrairement aux années précédentes, il ne repartit pas avec la nouvelle mousson ; il demeura. L'action était solennellement engagée, me permettra-t-on de dire.

Son quartier général était au port de Cù-mông. Une nuit du premier mois de l'année 1800, vers les onze heures du soir, la flotte fut mise en marche et fit voile vers le port de Thi-nại. Après avoir tourné l'Ile Hòn-đất, on réussit à capturer quelques bateaux ennemis et s'emparer du mot d'ordre. Grâce à cette circonstance, un certain nombre de brûlots légers et rapides purent être lancés en avant, pénétrer dans le port entre les jonques des Tây-sơn, s'attacher à leurs flancs, et tout à coup, se transformant en foyers incendiaires, embraser la flotte ennemie.

À la première lueur des flammes, les bateaux de Gia-long, demeurés en arrière, firent force et pénétrèrent dans le port. Gia-long, en queue, suivait sur un navire de haut bord. Les Tây-sơn, pris entre le feu des brûlots et la flotte ennemie, abandonnèrent leurs jonques à l'incendie et se réfugièrent dans les ouvrages qui, de toutes parts, vomissaient le feu et la mitraille sur la rade. Le combat dura dix heures de suite. Pendant dix heures, les forts, le mont Tam-tòa et tous les sommets voisins crachèrent la mort sur les troupes de Gia-long, qui tombaient par rangs pressés. Trois fois Gia-long envoya dire au général qui commandait les troupes de débarquement de battre en retraite. Mais ce vaillant homme de guerre, Lê-văn-duyệt, s'obstina et, grâce a sa détermination énergique et froide, la victoire (une victoire chèrement achetée à la vérité, mais aussi d'une importance capitale) resta aux troupes de la Basse-Cochinchine. Du reste, les pertes furent énormes des deux côtés, comme le courage avait été admirable.

Pendant que la flotte remportait cet éclatant succès, l'armée de terre, sous les ordres de Thiềng, continuait à avancer, enlevant une à une les positions ennemies sur son chemin. Quelques insuccès partiels, subis sur d'autres points, durent cependant se mêler à ces victoires, mais la marche générale de la conquête s'accentuait néanmoins dans un sens favorable. Les Tây-sơn perdirent le chef-lieu de la province de Quảng-nam et furent battus à Tourane, tandis que Nguyễn-văn-thiềng et l'intrépide Lê-văn-duyệt observaient l'armée des Tây-sơn devant Qui-nhơn et tentaient de s'approcher peu à peu. Tout allait donc à souhait, quand successivement deux fatales nouvelles, deux grands malheurs vinrent frapper Gia-long et consterner l'armée. En effet, au 2e mois, la mort du prince héritier Cảnh parvenait à Gia-long, et, deux mois après, ce malheureux père perdait également le prince Hi (connu sous le nom de Chị-búa), âgé de 20 ans, qui suivait l'armée.

Gia-long, affecté sans doute par ces deux épreuves, eut un moment de découragement ; il écrivit à Võ-tánh d'abandonner la citadelle pendant la nuit et de rejoindre l'armée. Võ-tánh répondit en demandant qu'il lui fut permis de ne pas abandonner la citadelle, afin d'occuper autour d'elle le fort de l'armée ennemie, et pria Gia-long de le sacrifier en marchant directement sur Huế, facile à prendre, puisque la plus grande partie des troupes ennemies était autour de Qui-nhơn.

Cet avis fut écouté. 5,000 hommes restèrent en observation, tandis que le reste de l'armée et la flotte se dirigèrent sur Huế. Tourane fut occupé en passant et, pour donner plus d'ardeur aux troupes, la tête du roi Tây-sơn de Huế fut mise à prix (10,000 francs) comme celle de ses parents (1000 francs), et celle du premier ministre (3,000 francs). L'armée n'arriva devant Huế qu'après divers combats : le roi des Tây-sơn, Cảnh-thạnh, commandait en personne les troupes qui défendaient la capitale. Mais toute résistance fut brisée, les Tây-sơn furent défaits encore ; leur roi s'enfuit, abandonnant au vainqueur ses navires, ses bateaux, ses munitions, ses approvisionnements et son armée, qui mit bas les armes et se soumit. Gia-long fit son entrée dans Huế (5e mois 1800), scella les magasins et occupa les palais qu'il

trouva cependant dévalisés. Cảnh-thạnh en fuyant avait pu emporter ses trésors. On le poursuivit, mais on ne put prendre qu'une sœur et un frère du fugitif.

Qui-nhơn, cependant, était toujours étroitement bloqué par les Tây-sơn, malgré quelques succès de détail remportés par les troupes laissées en observation.

Mais le jour vint où les vivres manquèrent dans la place ; les éléphants, les chevaux furent successivement abattus ; le découragement gagna les assiégés, et Võ-tánh, ainsi que son lieutenant et collègue, Ngô-tùng-châu, réduits à toute extrémité, se donnèrent la mort plutôt que de se rendre.

Ngô-tùng-châu se versa une tasse de poison. Võ-tánh, qui avait fait dresser un bûcher, écrivit à l'ennemi pour le prier d'épargner son armée, puis ayant revêtu ses habits d'apparat, il réunit ses officiers : leur expliqua sa détermination, pendant qu'ils pleuraient à chaudes larmes, et leur faisant signe de se retirer, il monta sur son bûcher qu'il alluma lui-même (5^{e} mois 1800).

Les Tây-sơn entrèrent dans la place ; ils recueillirent précieusement les restes de Võ-tánh, qu'ils firent ensevelir avec honneur. Sa recommandation fut respectée: on ne toucha ni à ses officiers ni à ses soldats.

Gia-long fut longtemps à se consoler de la mort de Võ-tánh, son meilleur serviteur. La perte de Qui-nhơn affligea moins peut-être.

Cette position importante, à la vérité, était de nouveau au pouvoir des Tây-sơn, mais la situation était bien changée ailleurs; cette place, si forte qu'elle fut, était isolée et complétement dégarnie de provisions de toute nature. Le temps seul avait pu la rendre aux Tây-sơn; le temps seul la leur reprendrait inévitablement.

En attendant que la garnison Tây-sơn de Qui-nhơn capitulât à son tour, ou s'enfuit, les généraux de Gia-long continuaient d'enlever une à une les dernières positions des Tây-sơn en Cochinchine.

Cependant Cảnh-thạnh, quoique fugitif, n'avait pas renoncé à la lutte. Après avoir changé de nom de règne pour conjurer le sort, il envoya demander du secours à la cour de Pékin. L'empereur refusa.

Peu après Gia-long chargea un chinois de Canton, négociant, fait prisonnier par des pirates que sa flotte avait capturés, d'aller porter une lettre de lui au gouverneur de Canton et de Quangsi, les priant d'informer la cour impériale de la reprise de l'ancienne capitale (7^{e} mois 1800).

Le roi détrôné, rebuté du coté de la Chine, chercha à s'appuyer sur les petits États du Laos, mais ses courriers furent arrêtés et la correspondance transmise à Gia-long par des Siamois. Les chefs de ces petites principautés ou royaumes, loin de répondre aux avances du roi des Tây-sơn, vinrent saluer Gia-long à Huế et reconnaître de fait sa suzeraineté (8^{e} mois 1800).

Pendant ce temps les trois commandants français, MM. Chaigneau, de Forçant et Vannier, stationnés avec leurs navires dans le port de Tourane, s'occupaient de recruter et de former de nouvelles troupes.[42]

Cảnh-thạnh cependant ne se laissa point abattre ; il réunit une flotte et 30,000 hommes, et tenta de forcer les passages du fleuve Linh-giang, défendus par des ouvrages que Gia-long avait fait élever pour garder la route de Huế. Il était accompagné d'une femme héroïque, épouse d'un de ses généraux, Nguyễn-văn-diệu, alors renfermé dans Qui-nhơn. Elle vint joindre Cảnh-thạnh, à la tête d'un corps de 5,000 combattants.

Les Tây-sơn étaient, en outre, appuyés d'un nombre considérable de pirates chinois.

Ils se présentèrent devant la ligne de défense de Nhựt-lệ, qu'ils attaquèrent vaillamment par terre et par mer. Mais, rudement reçus par terre, ils furent tournés par mer, et la flotte de Gia-long tomba sur la leur sans lui donner le temps de faire des manœuvres, que la direction du vent et le nombre des jonques rendaient d'ailleurs très difficiles. La flotte des Tây-sơn et des pirates chinois fut presque anéantie: ce qui ne périt point s'enfuit sans chercher à résister. Les troupes de terre, se voyant seules prises entre la ligne des fortifications et la flotte victorieuse, ne songèrent qu'à leur salut. Une partie se soumit, l'autre prit la fuite. Cảnh-thạnh réussit à passer le fleuve Linh-giang et à gagner le Tonquin (1er mois 1801).

---

[42] Entre le 8^{e} et le 10^{e} mois, Gia-long, au milieu de ses préoccupations ordinaires, relevait les tombeaux de ses aïeux, détruits et profanés par Huệ, qu'il punissait eu faisant déterrer le profanateur, le cadavre fut décapité et le crâne ignominieusement exposé.

En même temps la fille de ce supplicié posthume et 31 de ses parents prisonniers périssaient de l'horrible supplice de la *mort lente*.

Gia-long, pressé par ses généraux de l'y suivre, dit qu'il voulait avant tout s'établir solidement en Cochinchine, reprendre Qui-nhơn et les derniers retranchements de Tây-sơn, qui faisaient tache au milieu de ses nouveaux domaines.

Des renforts furent envoyés autour de Qui-nhơn. A ce moment un corps siamois de 5,000 hommes, renforcé des recrues de l'Aï-lao, venait à La-nam (2e mois 1801). Gia-long témoigna au chef siamois son contentement de l'arrivée de ce renfort et, comme les approvisionnements devenaient difficiles, il demanda à Siam 500 chariots chargés de riz, au gouverneur de Saigon 40,000 grandes mesures ou vuông de riz, ainsi que des habits et de la poudre, et réquisitionna 1,000 chariots de paddy du roi du Cambodge.

La situation de la garnison Tây-sơn de Qui-nhơn était devenue critique. A son tour, privée de tout moyen de ravitaillement, elle se trouva à bout de toutes ressources aux prises avec la faim. La position n'était pas tenable, les Tây-sơn résolurent donc de quitter la citadelle pendant la nuit et de gagner le Laos. Ils étaient encore 3,000 hommes, il leur restait 86 éléphants. Ils exécutèrent leur projet et réussirent à gagner les hautes forêts avant d'être atteints par les troupes de Gia-long (4e mois 1801). Le pays du Tonquin au golfe de Siam était donc purgé des Tây-sơn.

Gia-long, roi de Cochinchine.

La Cochinchine entière, haute et basse, était désormais à Gia-long ; il prit alors le titre de roi et le nom de Gia-long, que nous lui avons donné par anticipation (5e mois 1801). Il accorda amnistie générale, fit remise de l'impôt, donna à l'armée 1,000 taëls d'or, 10,000 taëls d'argent et 30,000 ligatures. Il congédia ensuite le kalahom Cambodgien Sum et ses troupes, en lui accordant une récompense de 30 taëls d'or, 300 taëls d'argent et 3,000 ligatures.

Enfin il envoya en Chine, sur deux grands navires, une ambassade chargée de présenter à l'empereur une lettre de lui, d'offrir des présents et de lui remettre les diplômes et les cachets des Chinois alliés des Tây-sơn, ainsi que trois grands chefs de la bande des pirates Tề-ách, faits prisonniers.

Tranquille maintenant du côté du Sud et de l'Ouest, le nouveau roi se tourne du côté du Nord vers le Tonquin, qui manque encore à sa couronne.

Le 21 de ce 5e mois même, qui avait vu son couronnement, le vit se mettre de nouveau à la tête d'une armée d'invasion, troupes de terre et marine. Le 27 Hoành-sơn, le 28 Hà-trung, Đại-nại (29 du 5e mois), Vinh-dinh, chef-lieu du Nghệ-an (1er du 6e mois), Dương-xá, chef-lieu de Thanh-hoá (5e du 6e mois), le défilé de Tam-diệp (9e jour du 6e mois), Ninh-bình, chef-lieu de la province de ce nom (10e jour), Câu-châu, chef-lieu de la province de Hưng-yên (12e jour), et Nam-định (le 12 également) furent successivement enlevés aux Tây-sơn.

Cette expédition, dont chaque étape avait, on peut le dire, été marquée par une victoire, avait conduit Gia-long aux portes de Hà-nội. L'armée de terre s'en empara le 17 du 6e mois, et Gia-long y entra solennellement et tint audience au palais de Kinh-thiên (1). Il avait suffi de 27 jours pour faire tomber en ses mains la capitale du Tonquin. Cette rapide campagne lui livrait donc tout entier l'ancien domaine des rois d'Annam, auquel il ajoutait la Basse-Cochinchine, le pays de Nam-kì, qui n'avait guère été jusque-là qu'une colonie incertaine, timidement absorbée au détriment du Cambodge.

La prise de Hà-nội lui livra plus de 100 éléphants, des canons, des armes et des jonques en grande quantité.

Elle le fit surtout maître unique de tout ce pays, partagé, disputé, déchiré depuis si longtemps entre tant de compétiteurs, dont les luttes, les guerres continuelles l'avaient épuisé d'hommes et de ressources. Gia-long était souverain, mais souverain d'un pays ruiné. À la vérité ce pays, quoique profondément désolé, était encore assez fécond ; il renfermait dans son sein assez de richesses, pour que l'abondance put facilement revenir sous un gouvernement éclairé, soucieux du bien du peuple.

Nous avons aujourd'hui sous les yeux le tableau, peu consolant, de ce qu'ont su faire Gia-long et ses successeurs, jusqu'à présent, les nouveaux maîtres du domaine royal. Leur obstination aveugle leur a fait perdre la Basse-Cochinchine, leur mauvaise administration leur a aliéné les cœurs du Tonquin ; quant à la Cochinchine proprement dite, la suite de ses malheurs, la terreur par laquelle les populations sont dominées, la tyrannie et l'improbité des fonctionnaires de tous rangs sont assez connues, pour qu'il soit superflu d'en faire l'histoire. Si on veut à Huế que l'Annam vive de la vie politique des peuples

utiles, si la dynastie des Nguyễn veut durer, il faut qu'elle cherche sa voie et qu'elle la suive résolument. Quant à nous, historien fidèle et consciencieux, nous saurons toujours respecter le passé et lui rendre hommage et justice ; nous n'oublierons point qu'Annamites de la France, ou Annamites de la Cochinchine et du Tonquin, nous avons des origines communes. Bien que séparés par les destinées politiques, nous nous élèverons de toutes nos forces contre ce système erroné d'administration, contraire k la saine économie politique, qui fait du peuple le bétail des rois; qui n'est que l'exploitation maladroite et criminelle d'une nation par la caste des fonctionnaires avides et ambitieux,

Tandis, nous n'hésitons pas à l'avouer, que la belle organisation politique des peuples de l'Occident, et du peuple français en première ligne, a séduit notre esprit, a conquis notre estime, notre respect et notre dévouement, comme elle a su gagner la sympathie des populations que la France a annexées à son empire, étonnées de trouver tant de liberté, tant de protections, tant de sécurité chez des maîtres qu'elle avait logiquement considérés comme des ennemis [43].

Gia-long était donc maître du Tonquin et de tout le pays d'Annam. La paix fut proclamée dans les 14 provinces du Tonquin. Cinq jours furent accordés aux chefs et soldats des Tây-sơn pour faire leur soumission et déposer les armes contre grâce complète.

Les descendants des Lê et des Trịnh vinrent saluer leur maître commun.

Gia-long décora de titres honorifiques la postérité des Lê, lui accorda l'impôt de 1,016 hommes, 10,000 *mẫu* (environ 5,000 hectares) de rizières pour le culte de ses ancêtres et l'exempta de l'impôt, de la corvée et de la milice. Aux Trịnh, il donna environ 250 hectares de rizières pour le culte des ancêtres et accorda l'exemption de l'impôt et de la corvée à 247 personnes de cette famille.

Ainsi finit cette guerre civile qui, depuis 30 ans, désolait l'Annam.

Pour englober les principautés des frontières, il donna des titres aux petits seigneurs des *châu*.

Le roi du Cambodge lui envoya une ambassade, le roi de Nam-chưởng vint en personne saluer le nouveau roi d'Annam (1801).

Ce ne fut pourtant qu'en 1803 que la cour de Pékin retenue par une prudence naturelle, en présence d'un pays qui avait si souvent et si rapidement changé de mœurs, envoya à Gia-long l'investiture impériale.

Le retard mis à cette formalité arrêta du reste peu Gia-long, qui procéda immédiatement à l'organisation de ses nouveaux États.

DYNASTIE DES NGUYỄN. Gia-long, roi d'Annam.

En outre des travaux d'organisation générale, conséquences de la conquête, le règne de Gia-long fut surtout marqué par les affaires avec le Cambodge et Siam. En 1797, le roi Neâc-ong-in était mort. Gia-long avait accordé l'investiture au fils de ce roi, Neâc-ong-chăn, qui, à partir de 1807, devait payer une fois tous les trois ans au roi d'Annam un tribut qui consistait en :

2 éléphants mâles, hauts de 5 coudées ;
2 cornes de rhinocéros ;
3 paires de défenses d'éléphant ;
50 livres de cardamome (la livre = 600gr.) ;
50 livres de sa-nhơn (crocoh en cambodgien, amomum hirsutum, graine médicinale) ;
50 livres de cire jaune, huỳnh-lap c ;
50 livres de *cánh-kiến* stick-Lạc ;
50 livres de gomme-gutte (vàng-nhựa).
Et 20 pots de laque noire du Cambodge.

Mais Neăc-ong-chăn avait trois frères [44], qui s'étaient retirés à Siam. En 1810 le roi siamois, qui voyait avec regret l'influence de l'Annam devenir prépondérante au Cambodge, tenta de ressaisir

[43] Je demande pardon de cette digression, que la contemplation des faits historiques m'a arrachée. On ne m'en voudra point, si un sentiment de tristesse amère me domine, lorsque je considère ce que sont devenus ces pays et ce qu'ils auraient pu être.

[44] Neăc-ông-nguyên, Neăc-ong-yệm et Neăc-ong-đuông.

l’ascendant que Siam avait en un moment dans le pays Khmer. À cette fin, il fit reconduire au Cambodge les trois princes réfugiés à sa cour, en enjoignant à Neăc-ong-chăn de leur donner des titres et des apanages. Neac-chăn avisa le gouverneur de Saigon, Nhơn [45], qui reçut de Gia-long l'ordre de lui envoyer des secours.

Nhơn se transporta à La-bích, résidence des rois Khmer. Une armée siamoise, qui s'avançait pour appuyer par la force les prétentions en faveur des trois princes protégés par la cour de Bangkok, s'arrêta, lorsqu'elle sut les Annamites à La-bích. Nhơn tranquillisé, revint à Saigon.

L'année suivante (1811) l'un des trois frères du roi Chăn se mit en révolte, en entraînant un certain nombre de personnages influents de sa suite, et de nouveaux secours furent envoyés de Saigon au roi Chăn. Mais les Siamois dirigèrent sur La-bích une nouvelle armée pour appuyer les révoltés. Les deux autres frères du roi passèrent du côté des Siamois, et Chăn, confiant son royaume à la garde des Annamites, vint se réfugier à Saigon.

Annamites et Siamois n'en vinrent pourtant point aux mains. La campagne fut platonique ; on se contenta de s'observer réciproquement. Heureusement la visite de deux envoyés Siamois à Huế mit un terme à cette situation et les affaires prirent une tournure meilleure et plus pacifique, sinon moins belliqueuse (1813). Un traité de paix intervint, il fut signé à La-bích. Le droit de protectorat de l’Annam sur le Cambodge foi pleinement reconnu. Neăc-ông-chăn se fixa à Pnom-penh, et ses trois frères furent reconduits à Bangkok.

Tels sont les événements les plus saillants au règne de Gia-long, qui avait bien le droit de jouir de quelque repos après l’existence si remplie et si agitée que nous lui avons vu mener jusqu'en 1801.

Nous ne passerons pourtant point sous silence ses louables efforts pour organiser le pays, la création de nombreuses écoles et la publication du code annamite, actuellement en usage.

Vers la fin de sa vie, il avait choisi pour héritier le prince Đầm ou Đớm, fils d'une concubine, né non loin de Saigon, au lieu où fut plus tard élevée la pagode Barbet, aujourd'hui rasée.

Deux illustres vieillards, compagnons d'armes et de fortune de Gia-long, le maréchal du centre, Nguyễn-văn-thiềng, et celui de l'aile gauche, l'eunuque Lê-văn-duyệt, essayèrent de détourner Gia-long de ce choix. Ils lui objectèrent que, selon le droit naturel et la constitution fondamentale de l'État, l’héritier devrait être choisi dans la branche aînée des fils de la reine légitime, et se prononcèrent pour le fils ainé du prince Cảnh (mort). Gia-long leur répondit que lorsqu'un homme meurt avec des dettes, les créanciers s'adressent aux fils plutôt qu’aux petits-fils, et conclut en disant qu'il n'avait pas tort de choisir l'un de ses enfants plutôt qu'un de ses petits-enfants. Ainsi fut fait héritier présomptif le prince Đầm, le futur roi Minh-mạng.

Gia-long mourut peu de temps après, le 25 janvier 1890. Il avait régné en roi 18 ans, de 1802 à 1820, et en seigneur 23 ans, de 1779 k 1802.

Son règne servit surtout à l'établissement des Nguyễn, à la consolidation de leur fortune; mais le pays, la nation ne fit que changer de main, de maître, de propriétaire. Le peuple ne fut guère plus heureux, à peine eût-il un peu plus de paix, Gia-long la lui devait bien.

Il devait aussi quelque chose à ces braves officiers Français, dont plus d'un était mort à son service. Fît-il pour eux tout ce qu'il devait ? Non, assurément. Je crains même qu'il n'ait pas fait tout ce qu'il pouvait, malgré qu'il faille lui tenir large compte de la jalousie haineuse des mandarins et des lettrés dont, à part quelques exceptions aussi honorables qu'éclatantes, tous les efforts tendaient à soustraire Gia-long à l'influence française, et qui mettaient tout en action pour tenir à l'écart et décourager les officiers qui, aujourd'hui, n'étaient plus nécessaires. Il ne faut point perdre de vue, cependant, que dans les époques troublées comme celles dont nous racontons l'histoire, les rois sont toujours plus qu'en d'autres temps dans la main de leur entourage. Ils règnent, mais ne gouvernent pas seuls. D'ailleurs, c'est plutôt, c'est surtout à Minh-mạng qu'il faut adresser des reproches. C'était du reste l'époque des grandes guerres de la République et du premier empire. Aucune relation suivie n'avait pu être nouée entre la France et l’Annam.

[45] Le Cambodge était à proprement parler sous la surveillance immédiate du gouverneur de Saigon, qui était l'intermédiaire entre le roi d'Annam et celui du Cambodge.

Cependant sous Louis XVIII (en 1818) une frégate, commandée par M. de Kergariou, avait apporté à Gia-long une lettre du roi de France. Il fut bien accueilli et reçu en audience solennelle, mais rien ne fut conclu.

M. Chaigneau profita de celte circonstance pour demander au roi la permission d'aller revoir la France. Gia-long le laissa partir et le chargea en outre d'une mission pour le roi Louis XVIII.

Les choses en étaient là, quand Minh-mạng monta sur le trône.

Minh-mạng, 2e roi de la dynastie des Nguyễn. 1820-1841.

Ce prince, préféré à cause de ses qualités d'esprit et de la douceur de son caractère, justifia d'abord le choix de Gia-long, dont il commença d'ailleurs par suivre la politique. Pendant les premières années, les affaires de l'État eurent un cours régulier. Le roi trouva assez de loisir pour se livrer à la culture des lettres où il tient un rang honorable. On a de lui de nombreuses poésies, et un ouvrage (sorte de récits poétiques de certains événements de son règne) connu sous le nom de *Ngự-chế*. On lui attribue en outre le *Lục-súc tranh công*, ou *Contestation sur le mérite entre les six animaux domestiques*, pièce de poésie satyrique, écrite contre l'esprit de rivalité des mandarins [46].

Il aimait assez les produits de l'industrie européenne, et envoyait lui-même de ses mandarins faire le commerce du côté de Singapour et de Batavia, mais ne tenait pas à voir les Européens pénétrer dans ses États. Il redoutait l'esprit envahisseur et hardi des races de l'Occident, Il tint les Européens éloignés, autant que possible, et finit par leur interdire l'entrée du royaume sous peine de mort. Quant aux officiers français, qui avaient si largement contribué et à la conquête sur les Tây-sơn et à la reconstitution du royaume d'Annam, et aux missionnaires, tout fut mis en œuvre pour les reléguer, les éloigner, les dégoûter, les faire disparaître même. Pour arriver à ses fins, il réunit, à Huế, tous les missionnaires répandus dans son royaume et les employa à des travaux scientifiques et littéraires, moyennant une sorte de salaire. C'est ainsi qu'il fit faire la traduction de divers livres européens.

Mais aussitôt que quelqu'un d'eux avait terminé sa tâche, ou que le roi taciturne ne jugeait plus à propos de l'employer, il l'envoyait à la frontière, du côté de l'Aï-lao, où la meurtrière, la fièvre des bois, devait en avoir raison sans bruit. Il comptait s'en débarrasser ainsi un à un de tous ces étrangers aux doctrines dangereuses ; mais le dévouement, l'ardeur, la constance des missionnaires lassa sa patience. L'heure vint où Minh-mạng, devenu ennemi déclaré implacable des prêtres et des Européens en général, trouva le moyen trop lent et recourut à des voies plus expéditives. MM. Vannier et Chaigneau, les deux officiers survivants, parmi les anciens compagnons de l'évêque d'Adran, comprenant qu'ils n'avaient plus rien à espérer que de mal de Minh-mang, se décidèrent à revenir en France (1835) et laissèrent, non sans regret, ce pays auquel ils avaient donné leur force, leur santé, leur savoir et les plus belles années de leur vie.

Vers cette même époque, le capitaine de vaisseau de Bougainville, commandant de la *Rhétis*, arriva à Tourane, porteur d'une lettre du roi de France. Cet officier ne put entrer en communication avec la cour de Huế, qui refusa même de recevoir la lettre.

Minh-mạng ne parvint que par degrés à ce point d'humeur farouche et haineuse, qui semble l'avoir porté au mal par passion ou par jalousie aveugle.

Son ambition de dominer était insatiable ; sa politique froide, tortueuse, implacable. Il ne pardonnait pas aux Siamois leur intervention dans les affaires du Cambodge et nourrissait le désir de s'emparer du royaume de Siam. Il s'appliqua sans trêve à l'assimilation du Cambodge, voulant faire de ce pays une province annamite qui le mît en contact direct avec Siam. Il donna au pays Khmer une administration à peu près identique à celle de l'Annam.

Pnom-pênh ou Nam-vang fut le chef-lieu du Trấn de Nam-vang, et Pursat (Gò-sặt) fut celui de la province de Gò-sặt. Des écoles, ce grand moyen de conquête morale, ce procédé infaillible de l'assimilation des esprits, furent créées par ses soins dans tous les cantons.

Mais pendant qu'il cherchait à gagner les Cambodgiens et à conquérir Siam, cette funeste administration qui pèse encore par tout le royaume aliénait aux rois d'Annam les populations du Tonquin, traitées presque en pays conquis. La famille des Lê, qui n'avait point perdu toutes les

[46] Il y en a qui l'attribuent à Thiệu-trị.

sympathies, donnait des inquiétudes à Minh-mạng. Mais une autre famille le gênait plus encore, la sienne propre :

Minh-mạng, en effet, monté sur le trône au détriment du fils du prince Cảnh, redoutait de voir un jour ou l'autre quelque compétiteur surgir au sein même de sa famille, tandis que, dans le Tonquin, les descendants des Lê commençaient à bénéficier du mécontentement général. Son frère Cảnh était mort, laissant deux fils ; leur perte fut résolue. Minh-mạng, dit-on, eut des relations avec la veuve de son frère et la rendit enceinte. Quand la grossesse fut apparente, il l'a condamna à mort pour inceste, elle et ses deux fils, ses propres neveux. Il leur accorda cependant la faveur du choix du genre de mort [47].

Faut-il après un pareil crime, où le cynisme et l'hypocrisie la plus noire, se mêlant à la plus profonde scélératesse, semblaient se disputer la palme, s'étonner de sa conduite envers les officiers français et les missionnaires ? Non, évidemment. Minh-mạng, nature méchante, froide, sombre et fausse, pouvait désormais tout entreprendre, sûr de ne jamais aller au-delà.

Débarrassé des rivaux légitimes, il songea à là perte de deux glorieux vétérans, ministres autorisés et influents, vieux compagnons d'armes et de victoires de son père, dont l'action prépondérante le gênait dans l'accomplissement de ses plans tortueux et criminels : le maréchal du centre, Nguyễn-văn-thiềng, vice-roi du Tonquin, et le grand eunuque, Lê-văn-duyệt, qui estimait les Français et dont la présence à Huế nuisait à la conduite de ses odieuses combinaisons.

Ici encore apparaît cette misérable astuce qui est le fond de sa nature perverse :

Minh-mạng se propose de les convaincre de rébellion ; il gagne leurs secrétaires et garde-sceaux. Ces misérables, unis à leur royal complice, s'appliquent à imiter l'écriture de leurs maîtres et celle de leur fils. Bientôt une fausse lettre, interceptée dans un guet-apens arrêté en commun, fut portée à Minh-mạng. Elle faisait un appel aux armes ; elle était de l'écriture du fils du vice-roi du Tonquin ; elle portait le sceau du vice-roi Thiềng lui-même. Thiềng, rappelé immédiatement du Tonquin, ne put méconnaître son sceau, ni l'écriture de son fils. La preuve était éclatante, écrasante, et sans égard pour ses explications et sa défense, sans égard à son glorieux passée, Minh-mạng le condamna à mourir. Thiềng et son fils reçurent l'ordre de se donner la mort.

Lê-văn-duyệt était à l'audience du roi; Thiềng fut condamné sous ses yeux. Duyệt connaissait Minh-mạng ; il comprit que son vieil ami était victime de la duplicité du roi et devina la machination infernale sous laquelle il succombait ; et, comme mû par un pressentiment soudain, il quitta le palais pour aller voir si le sceau était à la place habituelle. Il ne l'y trouva plus ; sa conviction fut faite immédiatement.

Il fit rechercher sans délai son garde-sceau qu'on trouva comme étourdi, dans une attitude égarée, au bord d'un puits. Il fut conduit devant son maître et fouillé. On trouva sur lui le cachet du maréchal Duyệt et une fausse lettre non encore timbrée. Le maréchal le fit décapiter sur l'heure. Il alla ensuite trouver Minh-mạng, lui dit que la Basse-Cochinchine était victime d'exactions de chefs de bandes, et que sa présence sur les lieux mettrait un terme à ces désordres qui menaçaient de s'aggraver. Minh-mạng n'osant pas le retenir, et heureux d'ailleurs de cet éloignement volontaire, le laissa partir. Lê-văn-duyệt, donc, vint à Saigon comme vice-roi.

Il arriva à propos pour réprimer une insurrection des Cambodgiens de Trà-vinh (1822) qui, armés d'arbalètes, de chà-gạc (espèce de hache) et de bâtons, eurent d'abord quelques succès, grâce surtout à leur manière de combattre. En effet, ils avaient dressé des buffles à la guerre et, montés sur ces énormes animaux, ils chargeaient furieusement les soldats annamites, qui reculaient devant cette cavalerie redoutable. Les Cambodgiens, cependant, furent désarmés et domptés.

C'est surtout après le départ du grand eunuque Duyệt pour Saigon que les mauvais instincts de Minh-mạng, a l'encontre des Européens, se dessinèrent nettement. Il profita de l'éloignement de cet honnête et énergique vieillard pour lancer son premier édit d'interdiction contre la religion catholique et les Européens en général, ordonnant de fermer et de démolir les églises.

---

[47] Cette faveur, appelée tam ban triều điển, consiste à envoyer au condamné privilégié trois engins de destruction :

1. 3 mètres de soie rose pour s'étrangler ou se pendre ;
2. 1 verre de poison pour boire ;
3. 1 sabre pour se couper la gorge.

Toutefois l'influence de Lê-văn-duyệt, malgré son éloignement, empêcha cette première tentative d'aboutir à des poursuites rigoureuses et générales.

Le grand eunuque se trouvait à un combat de coqs, quand le décret de Minh-mạng lui parvint: « Comment, s'écria-t-il, nous persécuterions les coreligionnaires de l'évêque d'Adran et de ces Français, dont nous mâchons encore à l'heure qu'il est le riz entre nos dents ? « Non ! » Ajouta-t-il, déchirant dans un mouvement d'indignation l'édit royal, tant que je vivrai, on ne fera pas cela ; que le roi fasse ce qu'il voudra après ma mort. »

Son énergique opposition aurait donc eu pour résultat d'entraver pendant quelques années les méchants projets de Minh-mạng , qui garda une profonde mais vaine rancune contre le loyal et brave soldat. Il n'osa cependant rien entreprendre directement contre lui de son vivant, car il redoutait l'ascendant de ce glorieux vétéran, mandataire de son père, son propre tuteur et son précepteur, que la grandeur de ses services avait rendu à peu près inviolable. Mais il se vengea bassement, il faut le dire, après sa mort, qui eut lieu en 1831. Minh-mang fit profaner son tombeau qui fut enchaîné, et sur lequel il fit appliquer 100 coups de bâton, seule honteuse et misérable vengeance qu'il put tirer d'un illustre serviteur qui, à côté de Gia-long, de Thiềng, de Võ-tánh, des officiers français et de tant de vaillants compagnons, avait anéanti les Tây-sơn et refait le royaume d'Annam.

Ce tombeau fut restauré par Thiệu-trị, fils et successeur de Minh-mạng. On peut le voir aujourd'hui réparé et entretenu, juste hommage, par les soins de l'Administration française, en face de l'inspection de Saigon [48].

Avec la mort du grand eunuque Lê-văn-duyệt coïncida à peu près l'arrivée de la *Favorite*, frégate française, commandée par M. La Place. Le gouvernement français faisait une tardive démarche pour renouer des relations avec l'Annam. La frégate ramenait à son bord M. Chaigneau, qui revenait après 6 ans d'absence pour être installé comme consul de France à Huế. Toutes démarches dans ce but furent inutiles. M. Chaigneau dut retourner en Europe. Il quitta l'Annam pour n'y plus revenir.

Quand Duyệt fut mort, il se trouva des courtisans qui, pour gagner les bonnes grâces du maître, attaquèrent sa mémoire.

Tel fut Bạch-xuân-nguyên, le bộ-chánh [49] de Saigon, qui accusa le vice-roi d'avoir voulu essayer de se rendre indépendant, et particulièrement de s'être concerté avec le phó-vệ-úy (officier supérieur), Nguyễn-văn-khôi, pour faire exploiter les forêts.

Khôi, provisoirement dégradé par ordre, fut, en outre, sommé de se rendre à Huế pour donner des explications.

Au lieu d'accepter sa révocation et d'obéir, il se mit en révolte avec les principaux officiers de Lê-văn-duyệt. — Les prisonniers furent délivrés et suivirent Khôi, qui alla couper la tête du gouverneur (tổng-đốc) et celle du bộ-chánh Bạch-xuân-nguyên, son accusateur, dont la délation avait déjà été complimentée.

Khôi s'empara ensuite de la citadelle de Saigon ; Mytho et les provinces de l'ouest d'une part, Biên-hoà, Bària et Mô-xoài de l'autre, tombèrent sans retard au pouvoir des insurgés. — La Basse-Cochinchine était toute à eux.

Minh-mạng, à la nouvelle de cette insurrection, envoya des troupes par terre et par mer. Elles arrivèrent à peu près en même temps : les premières au point A, au lieu dit Đồng-cháy (champ brûlé), et les secondes dans la rivière de Saigon, par le travers de Giồng-ông-tố, — La rivière était barrée par des chaînes de fer, entre le fort du Sud et le fort situé sur la rive opposée. L'attaque commença le 6 du 7^{e} mois, pendant la nuit ; le passage fut forcé. Au jour, les troupes de Khôi se retirèrent dans la citadelle. La flotte de Minh-mạng mouilla dans la rivière de Saigon et dans l'arroyo de l'Avalanche. Les troupes de terre vinrent camper en face de la citadelle.

Mais la prise de Saigon fut retardée par l'intervention des Siamois, qui, sollicités par Khôi [50], parurent du côté de Hà-tiên et de Châu-đốc, faisant fuir le roi du Cambodge à Vĩnh-long. Une partie de

---

[48] C'est le tombeau entouré de grilles, que l'on voit en arrivant de Saigon. Les constructions placées en arrière sont des temples, élevés pour le culte de sa mémoire.

[49] Administrateur en chef de la province.

[50] Tạ et Thoại, chrétiens de Chợ-quán, furent chargés de cette mission ; mais, arrivés â Thủ-chiến-sai, ils furent arrêtés et mis à mort par Thái-công-triều, maréchal du centre des Khôi, alors résolu d'abandonner ses conjurés et passer aux Nguyễn.

l'armée fut envoyée contre eux. Ils ne furent complètement repoussés qu'au 3e mois de l'année suivante (1834).

Les Siamois, en se retirant, emmenèrent beaucoup d'Annamites. Ils gagnèrent Siam en battant en retraite par Gò-sặt (Pursat) et se retirèrent sur Battàmbâng. Pour surveiller Siam et maintenir le Cambodge, le major général annamite, Trương-minh-giảng, fit construire une citadelle à Pnôm-penh et s'y installa (1834).

Après le départ des Siamois, les cinq provinces tombèrent rapidement au pouvoir des officiers de Minh-mạng ; mais Saigon, assiégé depuis un an environ, tenait toujours.

Le premier assaut fut donné au 4e mois 1834. L'attaque dura huit heures ; les troupes du roi furent battues. Ce ne fut que le 6 du 7e mois, après des assauts répétés, que la citadelle fut définitivement enlevée. La victoire avait coûté cher. Les vaincus sentirent passer la colère du vainqueur. Sans parler de ceux qui passèrent par les armes le jour de la victoire, les mandarins faits prisonniers, le fils de Khôi, un missionnaire français, M. Marchand, rois en cage, furent envoyés à Huế où ils périrent de la mort lente, et 1,137 hommes furent exécutés dans la plaine des tombeaux (champ du polygone actuel) et ensevelis dans une même fosse recouverte d'un tumulus élevé, appelé mả biển tru (butte de la terreur) ou mả ngụy (tombe des rebelles).

Une trahison, ou un retour au devoir, contribua d'ailleurs à faciliter la défaite de Khôi. Les officiers de Duyệt avaient juré de rester unis dans la révolte entreprise pour venger la mémoire outragée de leur ancien vice-roi ; ils n'avaient eu pour premier but que de mettre à mort le bộ-chánh, Bạch-xuân-nguyên, profanateur du tombeau de leur chef vénéré, et de se retirer ensuite dans le royaume de Siam, qui ne demandait pas mieux que de recevoir des Annamites.

Mais l'un des conjurés, Thái-công-triều, plus élevé en grade que Khôi, fut humilié de n'être plus que son second dans l'armée révoltée ; son orgueil le fit parjure. Il abandonna ses alliés dans la détresse et passa du côté des troupes royales. Il vint grossir le nombre des assiégeants. Il occupait pendant le siège le côté ouest de la citadelle et donna l'assaut comme les autres.

Pendant que la révolte s'agitait au sud, en Basse-Cochinchine, et qu'elle était écrasée, le nord (le Tonquin) se débattait sous l'étreinte de la pesante domination des Nguyễn. La famille des Lê, soutenue par les princes feudataires, avait produit un nouveau prétendant, Lê-duy-lương. Les désordres éclatèrent dans cinq provinces du Tonquin : le Thanh-hóa, Ninh-bình, Hưng-hóa, Hà-nội et Sơn-tây. Les partisans des Lê se formèrent en corps, mais ne purent tenir devant les troupes régulières. Le prétendant, Lê-duy-lương, et deux autres membres de la famille des Lê furent faits prisonniers avec plusieurs de leurs partisans, mis en cage, envoyés à Huế et exécutés.

Le chef feudataire de Bảo-lạc, Nùng-văn-vân, entra également en révolte dans les provinces montagneuses de Tuyên-quang, Thái-nguyên, Cao-bằng et Lạng-sơn. Les troupes royales le battirent, forcèrent sa retraite de Bảo-Lạc, et Nùng-văn-vân, sous un déguisement chinois, passa la frontière du Céleste-Empire.

Traqué par les autorités chinoises, à qui l'extradition avait été réclamée contre lui, le fugitif repassa la frontière. Les Annamites, informés de sa présence au village de An-quang-xã du huyện de Đê-dinh, cernèrent les environs. Nùng se cacha sous bois dans les anfractuosités de roches et ne put être découvert. Dans la crainte qu'il n'échappât pendant la nuit, on mit le feu à la montagne. On le trouva le lendemain complètement rôti. Sa tête, détachée du tronc, fut mise dans le sel et expédiée à Huế.

Nùng avait été un voisin redoutable: il avait enlevé deux fois Cao-bằng, occupé et ruiné pendant trois ans les provinces de Lạng-sơn, Thái-Nguyên et Tuyên-quang.

Après la reprise de Saigon, Minh-mạng avait fait détruire la citadelle élevée par M. Ollivier, sous Gia-long, trop grande et, par suite, demandant trop de troupes pour être bien défendue. Elle fut remplacée par un ouvrage de moindre étendue, qui fut pris par les Français en 1859 et sur l'emplacement duquel s'élèvent aujourd'hui les nouvelles casernes de l'infanterie de marine.

Au Cambodge le roi Neâc-âng-chăn, fugitif à Vĩnh- long à l'arrivée des Siamois (1834), fut rétabli à Pnom-pênh (1835) sous la protection de la citadelle annamite An-man, nouvellement construite. Il mourut en 1836 sans laisser d'enfant mâle. Sa seconde fille, Ngọc-vân, fut proclamée reine et ses trois autres filles nommées princesses royales, avec l'agrément de Minh-mạng. Ngọc- vân monta sur le trône sous le nom de Ong-mey ; elle régna, mais le protecteur annamite gouverna.

La citadelle annamite An-man reçut le nom de Trấn-tây-thành [51], fut le chef-lieu du Cambodge, divisé en 33 *phủ*, administrés comme en Cochinchine. Des écoles furent ouvertes de toutes parts. On recherchait par tous les moyens, sinon la fusion des deux races, du moins l'assimilation des Cambodgiens.

La haine de Minh-mạng contre les Européens, missionnaires et chrétiens, ne faiblissait point cependant au milieu de toutes les préoccupations de ces temps. C'est surtout après la révolte de Khôi que les poursuites prirent un caractère redoutable. Sans doute que la présence de M. Marchand (missionnaire, appelé en annamite Cô Du) parmi les rebelles qui l'avaient retenu au milieu d'eux, détermina-t-elle Minh-mạng à sévir aussi rigoureusement contre les missionnaires. D'ailleurs, il faut dire la vérité : l'insurrection fut pour le roi autant religieux que politique. Les chrétiens [52] semblent avoir pris aux événements une part suffisante pour expliquer, en partie au moins, les rigueurs postérieures dont ils ont eu à souffrir, et justifier en même temps les appréhensions du passé. Ceux qui se chargèrent d'aller décider les Siamois à porter main forte à l'insurrection étaient des catholiques (voir la note p. 265).

La présence du père Marchand à Saigon, au milieu des insurgés, n'était point d'ailleurs un cas fortuit. Le père Marchand se trouvait à la chrétienté de Mặc-bắc, sur le fleuve postérieur, dans l'inspection actuelle de Trà-vinh.

Une députation de chrétiens notables insurgés (Xã-Định et d'autres) [53] de Saigon alla le chercher et le ramena dans la citadelle révoltée, où il se laissa enfermer pendant le siège. Ces circonstances n'étaient point faites pour adoucir l'humeur sombre de Minh-mạng.

De 1833 à 1838, sept missionnaires furent mis à mort : un en 1833 un en 1837 et cinq en 1838 [54]. Avec eux un certain nombre d'annamites catholiques périrent de décapitation ou strangulation. Après 1838, les poursuites s'adoucirent ; il est vrai de dire que les chrétiens étaient devenus plus prudents. Du reste, Minh-mạng semble avoir redouté un moment une intervention sérieuse de la part du gouvernement français.

Quoiqu'il en soit, une ambassade de trois mandarins fut envoyée en France vers la fin de son règne. Le roi des Français, Louis-Philippe, refusa de recevoir les envoyés qui revinrent en Annam. A leur arrivée, Minh-mạng n'était plus. Il était mort d'une chute de cheval le 21 janvier 1841, à l'âge de 50 ans; il avait régné 21 ans.

Thiệu-trị, 3e roi de la dynastie des Nguyễn. 1840-1847.

Le successeur de Minh-mạng ait son fils Nguyễn-phước-thi. Il monta sur le trône sous le nom de Thiệu-trị.

Son père, grâce à l'énergique répression des troubles du Tonquin et de la Basse- Cochinchine, lui laissa le royaume dans un état pacifique. Son annexe, le Cambodge, présentait seul quelques traces d'agitation difficilement contenue. Depuis la mort de Neac-ong-chan, la cause de ses deux frères, retenus à Siam, avait gagné dans l'esprit des populations, qui n'avaient pu facilement se détacher du souvenir de ses rois et voyaient avec peine une femme soi-disant à la tête du royaume. Siam, du reste, ne pouvait voir d'un œil impassible un état de choses, qui semblait devoir conduire prochainement à la complète absorption du Cambodge au profit de l'Annam.

Aussi l'appel des Cambodgiens, rebelles à l'autorité annamite, trouva-t-il facilement un écho complaisant à Siam. Des deux frères de l'ancien roi, ramenés à Siam en 1834, l'un, le premier Neac-ong-duông était à Bangkok, l'autre Neâc-ông-yêm à Battambang, tous deux comme otages. Le dernier, peu surveillé par les mandarins siamois de la ville, encouragé même peut-être, s'enfuit du côté de Phnom-Penh, entraînant avec lui la population cambodgienne de Battambang. Les Annamites le réduisirent facilement ; il fut fait prisonnier et conduit à Châu-đốc, où il mourut peu de temps après (1840).

---

[51] Par citadelle, il faut entendre enceinte fortifiée, abritant quelquefois tout une ville derrière ses murs.

[52] Minh-mạng s'en plaint amèrement dans son ouvrage intitulé *Ngự-chế*.

[53] Xã-Định qui avait le titre de Giám-thành, le père Phước annamite, et d'autres les plus influents de Saigon. Mgr Taberd était déjà parti pour Calcutta, pour l'impression de ses dictionnaires.

[54] MM. Gagelin, Cornay (Jean-Charles), Ignace Dalgado, Dominique Henarez, Joseph Fernandez, François Jaccard, Pierre Borie.

Alors les Siamois entrèrent directement en campagne, au nom du prince Neăc-ông-duông. Ils soulevèrent la population indigène du Cambodge et massacrèrent les Annamites répandus dans le pays.

La reine Ngọc-vân et ses sœurs se réfugièrent à Châu-đốc, pendant que les troupes annamites et siamoises se battaient sur le territoire cambodgien. La lutte dura sept ans, avec des fortunes diverses pour les deux camps, et se termina en 1847 par un traité de paix, dans lequel le prince Neăc-ông-duông était reconnu roi du Cambodge. Ce fait donnait à Siam une grande influence sur les affaires du royaume Khmer. Thiệu-trị, plus doux, surtout moins haineux que Minh- mạng, continua d'appliquer les lois contre les Européens et les chrétiens, mais avec moins d'âpreté pourtant.

En 1841 il rendit à la liberté cinq missionnaires français ; prisonniers à Huế, il les remit assez volontiers à M. L'évêque, qui vint les réclamer sur la corvette *l'Héroïne*.

De même le contre-amiral Cécille obtint facilement la mise en liberté de Mgr Lefèbvre, évêque d'Isauropolis (1845). L'évêque, conduit à Singapour, ne tarda pas à revenir en Cochinchine, malgré les édits qu'il connaissait très-bien ; il était accompagné par M. Duclos. Ils furent arrêtés à l'entrée de la rivière de Saigon. M. Duclos mourut en prison, et Mgr Lefèbvre fut simplement renvoyé à Singapour. Jusque-là le caractère des poursuites ne constituait pas, à proprement parler, la persécution.

Mais cette sorte de clémence, si l'on peut ainsi qualifier la conduite de Thiệu-trị, se changea en une véritable haine, à la suite de la destruction de ses bateaux, à Tourane, par MM. Lapierre et Rigault de Genouilly (15 avril 1847).

Thiệu-trị dans sa colère, publia un nouvel édit qui condamnait à mort, sans jugement, tout Européen arrêté dans l'étendue de son royaume.

Dans sa rage, il fil détruire tous les objets d'origine européenne qui se trouvaient dans son palais. Il mourut en 1847.

Tự-Đức, le roi de la dynastie des Nguyễn. 1847-18...

Thiệu-trị, lorsqu'il n'était que prince royal, avait épousé une fille de Gò-công, nommée *Cô Hàng*. Cette jeune fille fut présentée par sa tante, femme jeune encore, qu'elle même ne déplut point au prince. La tante et la nièce eurent chacune un fils. La tante donna le jour au prince Hoàng-bào, ou An-phong, et la nièce mit au monde quelque temps après le prince Hoàng-nhâm (Tự-đức).

Ce dernier fut choisi par Thiệu-trị pour lui succéder. Il fut donc proclamé roi par les ministres dépositaires du testament royal, reconnu par la cour, sous le nom de Tự-đức. Comme tous les autres souverains de l'Annam,

Tự-Đức reçut l'investiture impériale [55].

Son frère cependant, le prince Hoàng-bào, qui avait prétendu à la couronne, essaya de provoquer un mouvement insurrectionnel. Son plan manqua ; il fut arrêté et mis en prison où, a-t-on prétendu, il se pendit.

Sous Tự-Đức, héritier de la colère de Thiệu-trị et dont le tempérament semble plus se rapprocher de celui de Minh-mạng, le sang a recommencé à couler.

MM. Schœffer en 1851, Bonard en 1852, Mgr Dias en 1857, Sampedro en 1858, perdirent tour à tour la tête pour avoir voulu braver les édits royaux. Un certain nombre de chrétiens annamites eurent également à souffrir de la rigueur des ordonnances du roi.

Le gouvernement français cependant, depuis longtemps ému de ces faits et des plaintes des catholiques de tous les pays, dont les annales de la Propagation de la foi et les écrits religieux de toutes sortes ne cessaient d'entretenir l'indignation, se détermina à intervenir d'une manière plus énergique. Quelques tentatives de conciliation n'ayant point abouti, le *Catinat*, commandé par M. Leheur de Ville-sur-Arc, se présenta dans la baie de Tourane pour remettre à la cour de Huế une lettre du Gouvernement français. On lui suscita des difficultés sans fin. Le commandant, impatienté, descendit avec une compagnie de marins, enleva le fort, noya les poudres, encloua 60 pièces de canon, revint à bord et leva l'ancre ; c'est un avertissement.

[55] Il est à remarquer que, pour la première fois, les ambassadeurs chinois sont venus en personne jusqu'à Huế donner l'investiture, tandis que Gia-long et Thiệu-trị avaient dû aller au devant de l'ambassade jusqu'à Hà-nội, où les ambassadeurs leur ont remis l'investiture.

Un mois plus tard M. de Montigny, plénipotentiaire français, se présenta à son tour. Il ne fut pas plus heureux. Tự-đức et la cour étaient aveugles ; ils couraient de gaieté de cœur à leur perte.

Huế suivait trop en cela l'attitude de Pékin. Ces deux cours de pays arriérés, malgré leur brillante littérature philosophique, qui prouve d'un passé glorieux dont il ne restait guère que l'orgueil, traitaient de barbares les autres peuples de l'univers. Elles avaient la naïve croyance que leurs nations étaient les premières et ne considéraient les autres peuples qu'avec un mépris, qui cependant commençaient à se nuancer d'une certaine crainte, non étrangère assurément à toutes les mesures inutiles de prescription qui se succédèrent tant en Chine qu'en Annam.

Un jour vint où les faux-fuyants, les détours et la duplicité d'astucieux diplomates ne suffirent plus.

La France se détermina à employer la force. Elle profita de la guerre contre la Chine pour punir en même temps la cour d'Annam.

Le vice-amiral Rigault de Genouilly, appuyé d'un corps de tagals espagnols, s'empara de Tourane le 1er septembre 1858, et de Saigon le 17 février 1859. Après la conquête de ce dernier point, le vice-amiral Rigault de Genouilly revint à Tourane, laissant le soin de commandement et de la conservation de la jeune conquête au capitaine de frégate Jauréguiberry (aujourd'hui vice-amiral, sénateur, ministre de la marine et des colonies), 1er mars 1859, 1er avril 1860.

Au vice-amiral Rigault de Genouilly succéda (1er novembre 1859) le contre-amiral Page, et le capitaine de frégate Jauréguiberry fut remplacé par le capitaine de vaisseau Dariès (1er avril 1860). Le contre -amiral Page eut pour successeur, après quelques mois, le vice-amiral Charner (7 février 1861).

Les Français, pour ne pas éparpiller leurs troupes, avaient abandonné Tourane (23 mars 1860) et s'étaient concentrés au nombre de sept cents hommes seulement, Français et Espagnols , autour de Saigon et de Chợ-lớn, pendant que, pour la seconde fois, le gros de l'armée était allé châtier l'empire de Chine de sa mauvaise foi.

Le général annamite, Nguyễn-tri-phương, homme vaillant et renommé, avait espéré pouvoir venir facilement à bout de cette poignée d'hommes.

Pour les isoler, il avait établi à quatre kilomètres de Saigon, au nord- ouest, à cheval sur la route de Tây-ninh, au lieu dit Chí-hoà, de grands travaux qui, placés à la fois aux portes de Saigon et de Chợ-lớn, tenaient de fait la garnison française prisonnière dans un étroit rayon, et permettait de la fatiguer en la harcelant sans relâche.

Mais la Chine, vaincue une seconde fois, les armées françaises victorieuses ne tardèrent pas à arriver en Cochinchine. Le vice-amiral Charner débarqua à Saigon le 7 février 1861 avec des renforts considérables, et le 25 du même mois, à la tête de 3,000 hommes aguerris et bien armés, il réussit à s'emparer des lignes de Chinois, après deux jours d'attaque. Les tagals espagnols, sous la conduite du colonel Palanca, avaient pris part au combat.

Le brave Nguyễn-tri-phương et son armée s'étaient vaillamment défendus ; Nguyễn-tri-phương fut même blessé dans la bataille. Mais le génie des victoires était avec les soldats de la France. Les Annamites furent dispersés.

Depuis ce jour la conquête a marché à grands pas. My-tho (contre-amiral Page, 12 avril 1861), Biên-hoà (contre-amiral Bonard, 9 septembre 1861), Vĩnh-long (contre-amiral Bonard, 28 mars 1862), tombèrent successivement au pouvoir des troupes françaises.

Le 5 juin 1862 intervint, sous le contre-amiral Bonard, successeur de l'amiral Charner, un premier traité qui cédait définitivement à la France les provinces de Biên-hoà, Saigon et My-tho.

Le 11 août 1863 un autre traité, passé entre l'amiral de la Grandière, successeur du vice-amiral Bonard, et le roi Pbra Norodom, plaça le royaume du Cambodge sous le protectorat de la France. En 1865, l'amiral la Grandière partit pour la France, laissant le contre-amiral Roze en qualité de gouverneur par intérim ; il revint en Cochinchine le 28 novembre 1865.

Cependant les trois provinces françaises, enclavées dans le territoire annamite, étaient sujettes à des troubles constants et profonds. L'amiral de la Grandière résolut, pour en finir, de s'emparer des provinces de l'ouest. Les pays de Vĩnh-long (20 juin 1867), de Châu-đốc (22 juin 1867) et de Hà-tiên (24 juin 1867), furent successivement occupés. Cette nouvelle conquête fut faite en quatre jours.

L'année suivante l'amiral de la Grandière partit pour France, en congé (4 avril 1868), mais il ne revint plus dans la colonie.

Le contre-amiral Obier (5 avril 1868-11 septembre 1869) ; le général Faron (11 septembre 1869- 8 janvier 1870); le contre-amiral de Cornulier-Lucinière (8 janvier 1870-1er avril 1871), se succédèrent à l'intérim du gouvernement.

Le successeur définitif du vice-amiral de la Grandière fut le contre-amiral Dupré (1er avril 1871-16 mars 1874).Entre les deux dates, du 4 mars au 16 septembre 1872, l'amiral Dupré, qui était allé en France, avait été remplacé provisoirement par le général d'Arbaud gouverneur par intérim.

La veille de son départ définitif, le 15 mars 1874, l'amiral Dupré signait avec l'Annam, au nom du gouvernement français, le second traité de paix, qui reconnaît solennellement la souveraineté absolue de la France sur tous les pays compris entre la province du Bình-thuận, la mer de Chine, le golfe de Siam et le Cambodge, c'est-à-dire sur toute la région qui forme l'ancien pays de Nam-kỳ et qui, depuis, s'appelle la Cochinchine française. Ensuite, pour sanctionner plus énergiquement les clauses du traité de paix du 15 mars 1874 et ses conséquences, et resserrer en outre l'alliance des deux nations, un traité de commerce est intervenu, entre là France et l'Annam, le 31 août 1874. Il a été signé par le contre-amiral Krantz, gouverneur par intérim depuis le 16 mars 1874, au nom de la France.

Le contre-amiral Duperré succéda au contre-amiral Krantz le 1er décembre 1874. Retourné une première fois en France, le 31 Janvier 1876, il laissa l'intérim du gouvernement au général Bossant. L'amiral Duperré s'occupa activement de travaux et d'instruction publique ; il décida, entre autres mesures, la constatation légale des mariages des Annamites.

Le contre-amiral Lafont succéda au contre-amiral Duperré le 16 octobre 1877. Comme ses prédécesseurs, il s'occupa activement des mesures qu'il croyait les plus propres à assurer la paix et la prospérité de la nouvelle terre française. Il a quitté le gouvernement de la colonie le 7 juin 1879.

Avec lui prend fin la série des gouverneurs militaires dont le dévouement, l'énergie et la prudente habileté ont permis d'arriver en vingt années à peine à la complète pacification du pays, à faire aimer et respecter aux habitants de l'ancien pays de Nam-kỳ leurs nouveaux protecteurs, leur nouvelle patrie ; à rendre possible enfin, et capable d'exercer une action considérable et bienfaisante sur les destinées du pays, le gouvernement civil, inauguré le 7 juin 1879 par M. Le Myre de Vilers.